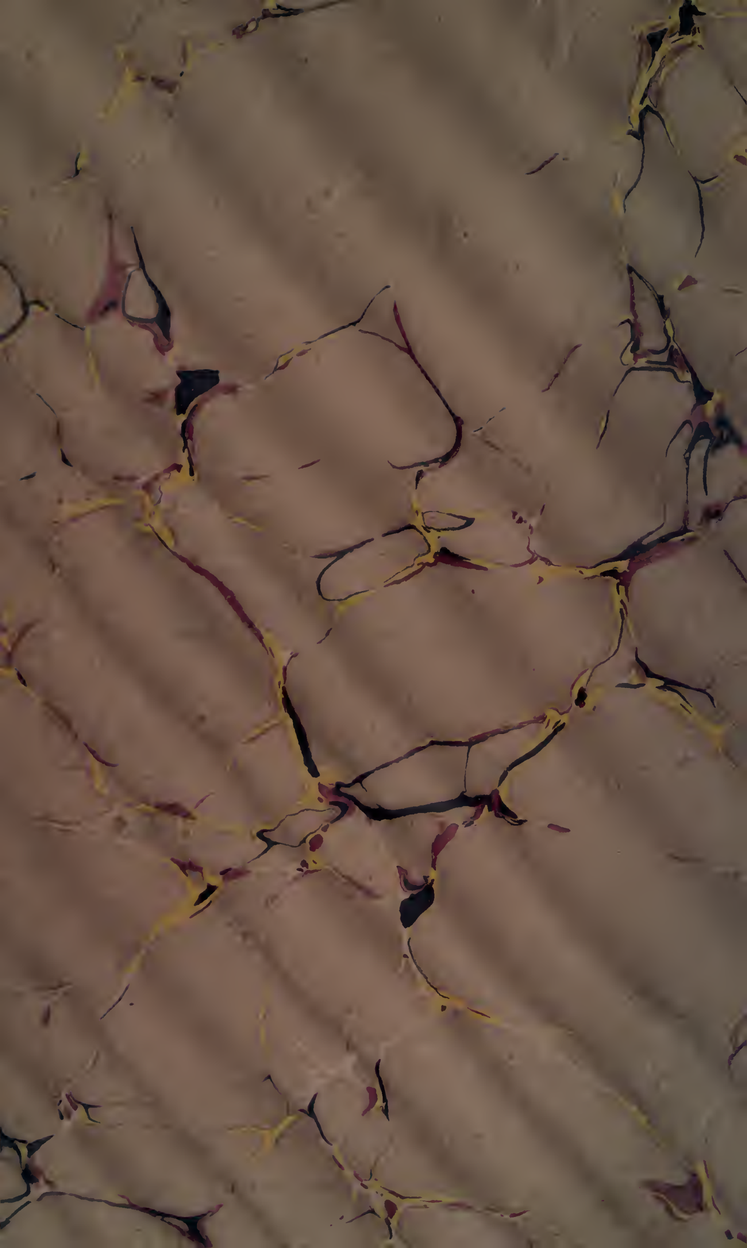
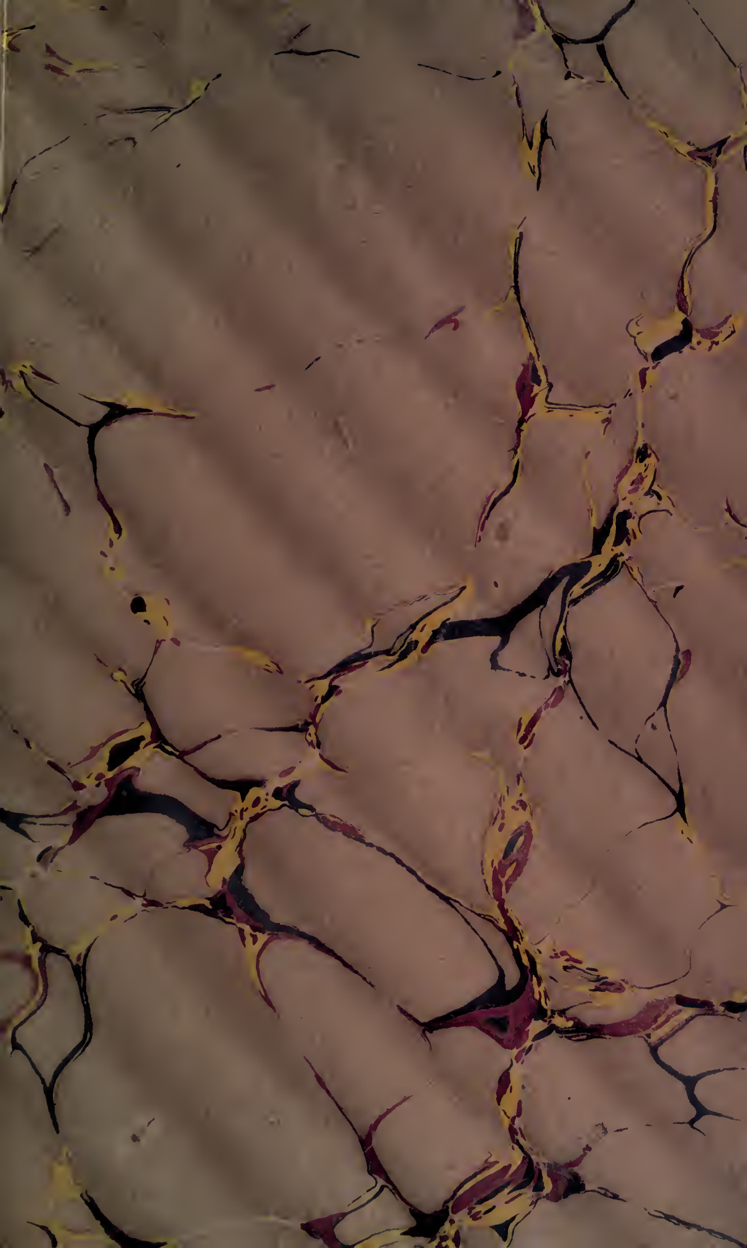












OEUVRES

D'OCTAVE FEUILLET

ŒUVRES

D'OCTAVE FEUILLET

format grand in-18.

Scènes et Proverbes	1 volume.
Scènes et Comédies	—
Bellah	—
La petite Comtesse, le Parc, Onesta	—

Dalila, drame en trois actes et six parties.

Péril en la demeure, comédie en deux actes.

Le Village, comédie en un acte.

Le Pour et le Contre, comédie en un acte.

La Fée, comédie en un acte.

La Crise, comédie en quatre actes.

Paris. — Impr. chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

SCÈNES

ET

PROVERBES

PAR

OCTAVE FEUILLET

LE FRUIT DÉFENDU.—LA CRISE.
RÉDEMPTION.—LE POUR ET LE CONTRE.—ALIX.
LA PARTIE DE DAMES.—LA CLEF D'OR.

Nouvelle Édition



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1857

LE FRUIT DÉFENDU

PERSONNAGES

LE CHEVALIER DE ROSALBA.

MAZETTO, son valet.

LA COMTESSE CORISANDA.

ANSELME, notaire.

BETTINA, suivante.

UN PAYSAN lettré.

LE

FRUIT DÉFENDU

Une campagne d'Italie, le matin.

ROSALBA, MAZETTO, tous deux à cheval.

MAZETTO.

Avouez, Excellence, que nous avons failli être assommés l'un et l'autre, cette fois-ci.

ROSALBA.

Fort au contraire : c'est moi qui ai tué un homme en sautant par la fenêtre. C'était un pauvre qui demandait l'aumône sur la borne ; il était aveugle, il ne m'aura pas vu tomber.

MAZETTO.

Pour moi, je suis bien sûr que j'ai failli être assommé.

ROSALBA.

Soit! Cela n'empêche pas qu'il fait beau ce matin.

MAZETTO.

Comment Votre Excellence se laissa-t-elle donc surprendre hier au soir?

ROSALBA.

Quand cette pauvre enfant voulut me parler de mariage, je demeurai si confus, qu'elle en poussa les hauts cris : toute la famille arriva là-dessus comme pour une noce. Je la saluai ; et c'est alors que je sautai à l'étourdie sur cet imprudent aveugle. Et toi, Mazetto?

MAZETTO.

Moi, monseigneur, j'étais aux pieds de l'institutrice, quand je reçus un coup de bâton à l'improviste. Je compris que tout était découvert ; et j'eus lieu de bénir une fois de plus le philosophe inconnu qui a inventé la fuite. C'est, à mon sens, un des principaux bienfaiteurs de l'humanité. Ah! si monseigneur m'avait donné dix minutes de plus, mon bonheur était certain.

ROSALBA.

Tu as la manie, Mazetto, d'être en retard de dix minutes. Je suis sûr que tu bavardes. Explique-moi donc une chose, Mazetto : tu es galant, et assez vert galant même?

MAZETTO, riant.

Hé! hé! cela est vrai.

ROSALBA.

Et avec cela tu as la figure d'un imbécile!

MAZETTO, soucieux.

Rien n'est plus certain : je l'ai.

ROSALBA.

Cependant tu plais aux femmes, tu reçois leurs faveurs?

MAZETTO.

Je les recevrais en effet si mon maître m'en laissait le temps.

C'est que ma figure me donne positivement de grands avantages auprès d'elles; elles se disent : « Voilà un imbécile, que ce Mazetto!... » Et cela me donne positivement de grands avantages !

ROSALBA.

Il se peut. Toutes choses, en effet, ont un bon côté pour qui sait le voir. (Avec un soupir.) Le mariage seul n'en a point.

MAZETTO.

Cette idée vous tourmente, Excellence; c'est, en voyage, votre refrain le plus ordinaire.

ROSALBA.

C'est que toutes les femmes sont folles de vouloir enterrer leur amant dans la souquenille d'un mari. On voit des savants désagréables qui vous coupent une belle fleur au soleil, pour en faire une vieille chose sèche dans un herbier : les femmes sont de même.

MAZETTO.

L'honneur leur en fait une loi.

ROSALBA.

Sans doute, et c'est ce qui m'afflige. Je suis honnête homme au fond; et, quand une femme me reproche de l'avoir trompée et déshonorée, je sens qu'elle dit vrai, et ma délicatesse s'en offense. Car, bien que j'évite scrupuleusement de m'annoncer comme un épouseur, il est clair que je suis garçon, et cette qualité donne aux femmes une sorte de prétexte assez plausible de feindre qu'elles m'ont cru de bonnes intentions. Alors, elles me font des scènes de mauvais goût.

MAZETTO.

Si monseigneur veut seulement leur ôter le prétexte de crier, il n'a qu'à se dire marié à l'avance.

ROSALBA.

Marié? Non : cela donne l'air gauche. Mais je puis me faire passer pour un chevalier de Malte : on sait que la règle de cet ordre impose le célibat; ce sera comme si je portais écrit sur mon chapeau : « Je n'épouse point. » Ce sera même moins ridicule.

MAZETTO.

Et moi, je me donnerai pour un frère lai du même ordre. — Ah! le beau parc, monsieur! voyez-vous la fière mine que vous a ce château à travers les arbres?

ROSALBA.

Oui. On dirait, au milieu des vapeurs dorées du matin, le palais aérien d'une fée. Nous allons tenter d'y déjeuner. (A un paysan qui passe.) A qui ce château, mon bonhomme?

LE PAYSAN.

A la comtesse Corisanda, Excellence.

ROSALBA.

Est-elle jeune, cette comtesse?

LE PAYSAN.

Jeune comme une des Grâces, et belle comme toutes les trois.

ROSALBA.

Prends ma bourse, pour ta mythologie.

LE PAYSAN.

Merci, Altesse.

ROSALBA.

Voici l'avenue : un temps de galop, Mazetto. Deux inconnus arrivant au galop sont un spectacle agréable aux yeux d'une châtelaine. (Ils entrent dans l'avenue.)

Un boudoir.

LA COMTESSE CORISANDA, à sa toilette; BETTINA, puis ANSELME.

CORISANDA.

Quel tourment! Que vais-je faire, Bettina, pendant que tu me coifferas?... Donne-moi ces vers qu'on m'adresse... Ou bien non, appelle mon notaire. (Bettina fait entrer Anselme.) Bonjour, monsieur Anselme... Oh! permettez... Qu'est-ce que c'est que cela? de quelle couleur avez-vous donc les cheveux?

ANSELME.

Blond cendré, madame.

CORISANDA.

Ah çà! c'est une plaisanterie! hier, vous les aviez aile de corbeau!

ANSELME.

Madame la comtesse s'est fait illusion.

CORISANDA.

Je vous assure, monsieur mon notaire, que vous les aviez aile de corbeau. Croyez-moi : quel intérêt aurais-je à vous

tromper? — Bettina, ma fille, ne m'encaquez pas dans vos nattes, faites-moi une coiffure avec de petites touffes par-ci par-là; une coiffure enfin à votre fantaisie, pourvu qu'elle soit à la mienne.

ANSELME.

Madame la comtesse n'a-t-elle rien autre chose à me dire?

CORISANDA.

Mais je vous demande bien pardon. Asseyez-vous là. Prenez cette liasse de papiers qui m'est arrivée hier soir par la poste. Ce sont les pièces de mon procès pour les terres que le comte avait à Spolète. J'ai passé ma nuit à lire ce grimoire; et savez-vous ce que j'ai vu à la fin? que j'avais perdu, monsieur. Cinquante mille écus, s'il vous plaît.

ANSELME, qui a ouvert les papiers.

Pardon, madame, mais vous avez gagné, au contraire.

CORISANDA, éclatant de rire.

Ah! tant mieux! N'ai-je plus rien à vous dire?... Ah! si fait.

ANSELME, à part.

Aurait-elle pénétré mes secrets sentiments?

CORISANDA.

Je ne m'abuse pas, monsieur.

ANSELME, à part.

Je tremble que mon amour ne lui soit pas agréable.

CORISANDA

Je veux faire mon testament.

ANSELME.

Votre testament, madame!

CORISANDA.

Je mourrai d'ennui demain ou après-demain au plus tard, monsieur, c'est résolu.

ANSELME.

D'ennui, madame la comtesse! dans ce magnifique château, belle, riche et veuve!

CORISANDA.

Bettina, explique à monsieur pourquoi je m'ennuie.

BETTINA.

Madame s'ennuie, monsieur, parce qu'elle est belle, riche, et veuve. Ce sont trois raisons très-suffisantes qu'elle a de trépasser. Madame s'ennuie parce qu'elle ne peut avoir d'inclination contrariée, parce qu'il n'y a point de fantaisie que sa grande fortune ne lui permette de réaliser, point d'homme que sa beauté ne puisse rendre amoureux, et point d'amoureux que sa liberté ne lui permette d'épouser.

CORISANDA, soupirant.

C'est pourtant vrai. Quel est ce bruit, ma fille? On dirait une cavalcade.

BETTINA, courant à la fenêtre.

Madame, ce sont deux cavaliers étrangers, dont l'un porte des plumes au chapeau.

CORISANDA.

Est-il jeune, au moins, l'homme au plumet?

BETTINA.

Il est jeune et bien tourné: mais son valet a l'air d'une oie en livrée. Ils entrent dans la cour.

CORISANDA, *à la fenêtre.*

Il est bien, en effet. Quel malheur! je me serais divertie à lui faire tourner la tête; mais ensuite il voudrait m'épouser, et je ne saurais que répondre. Car enfin, je suis veuve... Je passerais dans son esprit pour une franche coquette; il n'est pas forcé de savoir à quel point je m'ennuie!

BETTINA.

Voilà de ces circonstances où un mari est profondément regrettable!

CORISANDA.

Bettina! je ne puis pas cependant lui refuser l'hospitalité, au cas qu'il la demande. (*Elle réfléchit.*) Oui, c'est cela. Monsieur Anselme, vous êtes mon mari.

ANSELME.

Ciel! quoi, madame!

CORISANDA.

Oui, pour une heure ou deux, pour le temps enfin que cet étranger sera au château. Écoutez bien, et toi, Bettina, donne le mot à mes gens. Monsieur Anselme, vous êtes le général comte Castelforte, mon mari, qu'on a cru mort en Bulgarie, sur de fausses nouvelles. De cette façon, quoi qu'il arrive, ce jeune étranger ne pourra plus me rien demander que je ne sois parfaitement en droit de lui refuser. J'ai un mari; donc, je n'épouse

pas. C'est à lui de se bien tenir. Souvenez-vous, Anselme, de dire comme je dirai.

ANSELME.

Oui, madame. Dois-je, dans le courant de la conversation, vous appeler mon ange... devant ce jeune homme?

CORISANDA.

Non. Passez cette épée.

ANSELME, à part.

Tout ceci n'est-il qu'une ruse pour m apprendre qu'elle m'a deviné? Pourquoi ne lui plairais-je pas, en effet? Je suis le seul homme bien vêtu du voisinage.

CORISANDA.

Voyons, mettez vos gants, et donnez-moi la main. (Ils sortent.)

Une terrasse sur le jardin.

ROSALBA, MAZETTO, BETTINA.

BETTINA.

Ma maîtresse, monseigneur, vous prie de l'attendre ici.

MAZETTO, à Rosalba.

Méfions-nous, monsieur, la soubrette a l'air fin comme l'ambre. Il faut la voir de plus près. (A Bettina.) Oh! Seigneur, mon enfant, qu'est-ce que vous avez donc sur la joue?

(Il l'embrasse.) Tranquillisez-vous, il n'y a plus rien. (Bettina se sauve.)

ROSALBA.

Tu as des mœurs révoltantes, Mazetto!

BETTINA, rentrant

Ma maîtresse, messieurs. (Entrent Corisanda et Anselme.)

ROSALBA, à part.

Quel est ce lugubre majordome qui l'accompagne? (Haut.) Madame, me trouvant ce matin par les chemins avec mon valet...

CORISANDA.

Monsieur, c'est une bonne fortune dans ce désert...

BETTINA.

Madame la comtesse est servie.

CORISANDA.

Sans plus de compliments, monsieur, asseyons-nous. Je vous offre à déjeuner sous ce chèvrefeuille.— Bettina, vous nous servirez avec le valet de monsieur. (Bas, à Anselme.) Souvenez-vous de dire comme moi.

ROSALBA, à part.

Elle est très-belle. (Bas, à Mazetto.) N'oublie pas d'enchérir sur tout ce que je dirai. (Corisanda, Rosalba et Anselme s'asseyent à la table.)

BETTINA, regardant Mazetto, à part.

Ce laquais est ignoble.

ROSALBA, regardant Anselme, à part.

Quel peut être ce muet patibulaire? (Haut.) Madame, n'ayant

aucune raison de voyager incognito, souffrez que je vous dise que je me nomme le chevalier de Rosalba (Insistant,), chevalier de Malte.

MAZETTO, saluant.

Du saint ordre de Malte.

CORISANDA.

Chevalier, je vous présente le général Castelforte, mon époux, que vous voyez encore mal remis de sa dernière campagne en Bulgarie.

ANSELME, saluant.

En Bulgarie.

ROSALBA, saluant.

Général! (A part.) Quel déplorable animal! Mais, puisqu'elle est mariée, l'ordre de Malte était inutile, il est même gênant. Bah! elle n'y pense plus!

CORISANDA.

Dites-moi, chevalier, qu'est-ce au juste que votre ordre de Malte? Je vous avouerai mon ignorance là-dessus.

ROSALBA.

Mais, comtesse, c'est un ordre de chevalerie... comme tous les ordres.

MAZETTO.

Sauf, madame, qu'il oblige au célibat et à toutes les vertus qui s'y rapportent, *et cœtera*.

ROSALBA, à part.

Le butor! puisqu'elle est mariée!

CORISANDA.

Ah! (A part.) Si j'avais su cela, je ne me serais pas empêtrée de ce stupide notaire. Mais il n'est plus temps d'y revenir.

ROSALBA, lançant un regard furieux à Mazetto.

Mon valet aussi, madame, appartient à l'ordre et se trouve lié par les mêmes vœux.

MAZETTO, lorgnant Bettina.

Oui, pour mes péchés.

BETTINA, à part.

Il est drôle, ce garçon, après tout.

CORISANDA.

Est-ce par vocation, chevalier, que vous avez pris cette profession mixte?

ROSALBA.

Franchement, madame, non : mon père me la fit embrasser, dès l'enfance, parce que j'étais le cadet de ma maison.

MAZETTO.

Comme moi de la mienne.

ROSALBA, bas, à la comtesse.

Pardon, comtesse : mon valet est une sorte d'espion attaché à ma suite; je vous serai obligé de l'envoyer à l'office.

CORISANDA.

Bettina, emmenez ce garçon, et qu'on lui donne à déjeuner, si toutefois il n'a pas fait vœu d'abstinence.

MAZETTO.

Oh! non, madame. (Bettina sort avec Mazetto.)

ROSALBA.

Mille grâces, comtesse! Quand ce pleutre me voit en péril de tentation, il devient intolérable. — Comte, vous paraissez soucieux; vous servirai-je à boire?

CORISANDA.

Il faut excuser le comte, monsieur de Rosalba; les grandes souffrances qu'il a endurées chez les Bulgares l'ont rendu fort taciturne.

ANSELME.

Fort taciturne.

CORISANDA.

Il fut blessé et fait prisonnier dans une escarmouche, et, avec tout le monde, je fus durant plus d'un an à le croire mort.

ANSELME.

Mort.

CORISANDA.

Le ciel m'a fait la faveur de me le ramener un soir en costume de pèlerin.

ANSELME.

De pèlerin.

ROSALBA, à part.

Mais, mon Dieu! c'est un écho habillé en homme. (Haut. Général! c'est fort triste. — J'admire, comtesse, la coquetterie dont ce parc est ajusté. C'est tout le portrait d'une jolie femme d'esprit : ce qu'on en voit est charmant, ce qu'on en devine est adorable. A quels pays peuplés de songes capricieux doivent conduire ces allées qu'on voit s'égarer dans l'ombre des bosquets! Que j'aime ces lagunes fuyantes sous des balcons de

feuillage! quels frais gazons promettent leurs rives perdues! C'est plus que la beauté, c'est le mystère.

CORISANDA.

Tout mystère, chevalier, est une promesse, et c'est pourquoi on a inventé les masques. Mais les sages savent bien ce qu'il y a dessous.

ROSALBA.

Je ne suis pas un sage, madame. Dans mon enfance, j'ai commencé par aimer la montre de mon aïeul : je la brisai pour voir le dedans. Plus tard, je suis tombé amoureux d'une dame parce que je la voyais toujours passer voilée : quand nous en fûmes à ôter son voile, la bonne âme se trouva borgne. Aujourd'hui, en dépit de l'expérience, et dussé-je y périr, je vous avoue que je suis épris de votre parc, comtesse, et que je voudrais m'y promener.

CORISANDA, souriant.

Mais vous vous y perdrez, mon hôte, si je ne vous sers de guide ; et, si je vous guide, je vous en gâterai la solitude.

ROSALBA, souriant.

Madame, les anges gâtent-ils le paradis ? — Comte, à votre santé!

CORISANDA.

Voilà une fadeur dont vous vous repentirez, car je la prends au mot. Donnez-moi le bras. — Mon cher comte, cette promenade vons fatiguerait...

ANSELME.

Mais, toute belle...

CORISANDA.

Taisez-vous, mon ami. Point d'inutile galanterie. Le chevalier vous excusera, vous dis-je.

ROSALBA.

Assurément, général. (A part.) C'est tout bonnement une femme qui se livre. Que voulez-vous!

CORISANDA.

Par ici, monsieur de Rosalba. (A part.) C'est un homme qui se noie. Qu'y faire? (Rosalba et Corisanda s'éloignent.)

ANSELME, seul.

Je suis leur plastron, c'est évident. Je joue ici le rôle d'un comparse de ballet. Cet étranger au langage prétentieux doit avoir conçu de moi une opinion ridicule. Mais, sang-Dieu! je ne les perds pas de vue! La comtesse ne peut maintenant avouer sa ruse sans se compromettre. J'abuserai de l'avantage qu'elle m'a donné. C'est indélicat; mais, Amour, tu n'as point de loi!... Où diantre ai-je vu cela?... Je ne me le rappelle pas... N'importe, partons! (Il s'élance sur leurs traces.)

Un coin du parc, au bord d'une pièce d'eau :
deux petites gondoles amarrées à la rive.

ROSALBA, CORISANDA, puis ANSELME.

CORISANDA.

Mais, chevalier, regardez donc ce parc, et laissez mon visage avoir l'air qu'il plaît à Dieu; regardez ce parc, puisque vous venez le voir.

ROSALBA.

Madame, on regarde ce qu'on peut en ce monde. Oui, vous feriez le désespoir d'un peintre. Jamais physionomie ne fut si changeante que la vôtre. On espère toujours avoir fini de vous voir, et c'est à recommencer. Vos yeux sont noirs, sans contredit; mais ils pourraient bien être bleus s'ils n'avaient par instants des reflets vert de mer. Êtes-vous une enfant dont la pensée voltige suspendue au fil léger de la fantaisie? Je le croirais si, au moment même où je vous le dis, votre front ne prenait des airs souverains auxquels une couronne n'ajouterait rien. Êtes-vous insouciante ou profonde, gaie ou triste? Ce voile humide, qui tantôt adoucit et tantôt relève l'éclat de votre regard, est-ce la goutte de rosée fraîche et sereine d'une nuit d'été, est-ce une larme brûlante échappée d'une source de passion? La lueur dont elle m'éblouit, est-ce un sourire, madame, ou un éclair? L'impossible se peut faire, mais non votre portrait, comtesse!

CORISANDA.

Je vous laisse l'impossible, chevalier; mais, pour mon portrait, le voici. Je suis, à mes heures, tout ce que vous venez de dire : je m'amuse d'un rien, quoique tout m'ennuie; je suis frivole uniquement parce que les raisons d'être sérieuse me manquent. Je suis capable de passion, et je n'ai que des caprices, faute d'objets qui méritent davantage. J'ai un fonds de volonté résolue; mais à quoi le dépenserais-je, quand il me suffit de lever mon petit doigt pour avoir tout ce que le monde m'offre de désirable? J'ai de la sorte en réserve mille qualités et un peu plus de défauts, qui mourront avec moi sans avoir

trouvé un prétexte de se montrer. Tenez, par exemple, chevalier, il y a des femmes qui ont des amants, à ce qu'on dit; le soir, elles s'échappent de la maison de leur mari; elles passent furtivement devant leurs domestiques qui chuchotent, devant leur portier qui sourit, et vont courir un quart d'heure dans un ignoble fiacre avec un homme quelconque, un militaire ou un abbé, et en général avec le premier qui a été assez effronté pour leur dire une équivoque dans l'oreille. Moi, monsieur, je n'ai pas d'amant ni n'en veux avoir; mais, si j'avais goûté jamais à cette coupe proscrite, je n'en aurais pas savouré la honte goutte à goutte; non, par le ciel! je l'aurais bue d'un trait, comme un poison dont on veut sérieusement mourir; j'aurais tout quitté, tout rompu pour suivre au bout du monde, franchement et sans biaiser, l'homme que j'aurais aimé plus que mon honneur... Est-ce ma faute si la tentation ne m'en est jamais venue, si rien de vulgaire ne me touche, et si tout est vulgaire?... Voilà, chevalier, mon portrait; c'est celui de bien des femmes qui ne sont pas les pires, mais c'est surtout le mien. Ainsi faites-moi le vôtre, et nous serons quittes.

ROSALBA.

Moi, madame, je n'ai point de figure à proprement parler, j'ai des phases, comme la lune, ma mère. La lune et moi n'avons de caractère que celui que veut bien nous prêter le soleil. Il y a des jours où l'on ne risquerait rien de me canoniser; mais il en est d'autres où franchement je devrais être pendu, s'il y avait une justice. Par certains temps pluvieux, je suis homme à incendier ma patrie! mais le brillant azur du

ciel me verse dans l'âme une tendresse infinie, et je voudrais alors embrasser le monde entier dans une étreinte fraternelle.

CORISANDA.

Ainsi, vous êtes l'homme du moment : et peut-on savoir quel homme vous êtes en ce moment-ci?

ROSALBA.

En ce moment, madame, je crois bien fermement en Dieu, et je me sens capable du martyre.

CORISANDA.

Allons, tant mieux; je puis donc sans scrupule vous continuer ma compagnie. (Anselme paraît dans le lointain : elle l'aperçoit et dit à part.) Anselme! l'impertinent faquin!

ROSALBA, à part, apercevant Anselme.

Le comte! fâcheux contre-temps! Heureusement, sa femme ne le voit pas. (Haut.) Voici, comtesse, une miniature de gondole. Est-ce que cela va sur l'eau, sérieusement?

CORISANDA, à part.

Hâtons-nous, avant qu'il ait aperçu Anselme! (Haut.) Mais très-bien. Ramez-vous? (Elle entre dans la gondole.)

ROSALBA, la suivant et prenant les rames.

Je crois que oui, comtesse. (Il pousse au large : la gondole disparaît derrière les arbres.)

ANSELME, accourant essoufflé.

Ils fuient sans aucune pudeur! Les voilà, Dieu du ciel! qui s'engagent dans la lagune la plus étroite et la plus ombragée! La jalousie me dévore! Je m'acharne à leur poursuite. (Il saute

dans l'autre gondole.) Je sens bien que je me perds pour jamais dans l'esprit de la comtesse, mais l'amour ne raisonne pas. Mon habit me gêne au coude pour ramer; mais, dans l'état où je suis, qu'importe cette bagatelle! (Il s'éloigne dans la gondole.)

Une petite rivière au milieu d'un bois épais.

ROSALBA rame doucement; CORISANDA, à demi couchée sur les coussins, écarte les branches d'une main et laisse pendre l'autre dans l'eau; puis ANSELME.

CORISANDA.

Contez-moi un conte, chevalier.

ROSALBA.

Madame, il était une fois un chevalier amoureux qui ramait.

CORISANDA.

Je veux croire pour son honneur qu'il n'était pas chevalier de Malte, au moins.

ROSALBA.

Ah! madame, ce ne serait plus un conte, cela; ce serait...

CORISANDA, l'interrompant.

Sans reproche, monsieur de Rosalba, je n'ai jamais rencontré personne qui fût dans ses façons de parler aussi affecté que vous l'êtes.

ROSALBA.

Je me suis jeté, madame, dans cet extrême, pour éviter

le naturel d'aujourd'hui, qui me paraît trivial à l'excès. L'horreur du mauvais goût me pousse peut-être dans l'afféterie?

CORISANDA.

Peut-être bien. Votre conte est-il fini, à propos?

ROSALBA.

Ah! comtesse! comtesse! pourquoi vous ai-je vue? Pourquoi laissez-vous approcher de vous ceux qui doivent vous quitter? Quel monde charmant évoque autour de soi votre présence! Il semble que ces beaux lieux se soient formés d'eux-mêmes en vous voyant, comme un cadre harmonieux à votre image. Au sein de votre merveilleux royaume, vous faites croire aux douces illusions des âges dorés, nymphes fuyantes, chasseresses divines, immortelles amantes! Que ne suis-je enchanté près de vous dans ces jardins magiques par un charme sans fin!... Pourquoi cette promenade n'est-elle pas toute une vie, et cette vie une éternité! Ces blancs escaliers de marbre que nous montions ensemble, je souhaitais qu'ils portassent jusqu'au ciel leurs degrés infinis, et que le dernier fût le seuil de l'Éden...

LA VOIX D'ANSELME, au loin.

Corisanda! oh! Corisanda!

CORISANDA.

J'allais fort vous gronder, monsieur de Rosalba, sans cette interruption.

ANSELME, hors de vue.

Hé! Corisanda!

ROSALBA.

Corisanda ! ah ! malédiction sur celui à qui vous permettez de vous appeler de ce nom, madame, et qui laisse se perdre un seul des instants où il pourrait vous parler d'amour la main dans votre main !

CORISANDA.

Monsieur !

ANSELME, paraissant dans sa gondole au détour de la rivière. Il rame avec fureur.

Corisanda ! ma chère âme !

CORISANDA.

Vous voyez que c'est mon mari, chevalier. Arrêtez donc la barque.

ROSALBA, ramant de toutes ses forces.

Comtesse, en vérité, cette gondole est fée : elle vole, et je n'y touche pas.

ANSELME, exaspéré.

Sang-Dieu, comtesse !

CORISANDA, à part.

Le traître ! (Haut.) Chevalier, arrêtez donc !

ROSALBA, ramant toujours, très-sérieux.

Je n'y puis rien, madame : c'est une frénésie qui a pris à cette barque.

CORISANDA, riant aux éclats.

Mais c'est trop fort, monsieur ! Est-ce que je ne vous vois pas ? Vous vous rompez les bras !

ROSALBA, sérieux.

Je rame malgré moi, madame; c'est nerveux.

ANSELME, qui est très-près de la gondole, jette son chapeau à la tête de Rosalba.

Bonjour, bonjour, chevalier!

ROSALBA, cessant de ramer.

Ah! c'est vous, comte! Mille pardons! Je croyais que vous veniez de l'autre côté, et je m'empressais à votre rencontre.

ANSELME.

Comtesse, passez dans ma gondole, je vous prie.

CORISANDA, obéissant. (Bas, à Anselme.)

Vous êtes un insolent drôle, Anselme; allez-vous-en.

ANSELME, très-haut.

Non, mon ange adoré!

CORISANDA, bas.

Vous voyez bien cette petite forêt : je la ferai couper tout entière pour vous bâtonner suivant vos mérites, si vous ne vous en allez pas.

ANSELME, très-haut.

Non, chère âme de ma vie.

CORISANDA, bas.

Alors, je vais tout avouer au chevalier, et le prier de vous noyer ici.

ANSELME, bas.

Cet aveu est une confusion que vous ne voudrez pas vous donner.

CORISANDA, haut.

C'est bien, monsieur; vous avez raison. — Mille pardons, chevalier; le comte me rappelle que c'est l'heure où j'ai coutume de faire la sieste. Nous débarquerons dans cette petite anse, s'il vous plaît. (Elle saute lestement à terre, et disparait.)

ROSALBA débarque et vient frapper sur l'épaule d'Anselme, qui va pour s'éloigner.

Ce que m'a dit la comtesse est-il possible, général?

ANSELME.

Quoi, monsieur?

ROSALBA.

Que non-seulement le monde vous avait cru mort, mais que vous aviez en quelque sorte partagé vous-même cette opinion tragique.

ANSELME.

Cela se peut.

ROSALBA.

Vous vous êtes cru mort, général? Cela tient du miracle! Mais, vous le dirai-je? vous ne me semblez pas encore bien revenu de cette idée.

ANSELME.

Possible.

ROSALBA, ôtant son habit, tout en parlant.

En ce cas, — c'est tout à fait une hypothèse confidentielle que je hasarde de vous à moi, — ne serait-il pas à propos, jusqu'à conviction mieux affermie, de vous faire enterrer par précaution? (Il met l'épée à la main.)

ANSELME, froidement.

Serviteur! (Il s'éloigne à grands pas.)

ROSALBA, stupéfait.

Holà, monsieur! êtes-vous fou? Je vous ai insulté formellement! (Criant.) Monsieur, vous êtes un fat! (Criant plus fort.) Corps du Christ! vous êtes un lâche, général!

Un petit salon de repos avec une bibliothèque.

CORISANDA, couchée sur un divan, le visage du côté du mur; BETTINA.

CORISANDA.

Laissez-moi dormir, vous dis-je. (Rappelant Bettina.) Ah! si mon notaire Anselme osait reparaître ici, qu'on le tue.

BETTINA.

Bien, madame.

CORISANDA.

Sortez. (La rappelant.) En attendant, ne pourrait-on pas mettre le feu à sa maison? Est-ce que cela serait un crime, Bettina?

BETTINA.

Oh! certainement non, madame.

CORISANDA, éclatant en sanglots.

Oh! mon dieu! Quel misérable que ce notaire! Que lui ai-je donc fait? à qui en veut-il? Il m'a traitée comme sa servante devant ce jeune étranger, Bettina!

BETTINA.

C'est aisé à comprendre. Il est jaloux; il aime madame...

CORISANDA, se retournant et s'asseyant à moitié.

Ah! le pauvre homme! crois-tu? De quoi se mêle-t-il? On ne pourra donc plus avoir de notaire à présent!

BETTINA.

Et M. de Rosalba, est-il parti, madame?

CORISANDA.

Oh! non! Je ne crois pas. Quel original avec son ordre de Malte! Donne-moi un de ces gros livres rouges... à la lettre M. (Elle ouvre son livre et cherche.) « M... Mal... Malte, chevalier de Malte. » C'est cela. (Elle lit tout bas, et reprend avec un soupir.) Ah! c'est très-sérieux, à ce qu'il paraît, mon enfant, ces vœux qu'ils font!

BETTINA.

Ah! prrrrrt!...

CORISANDA.

Qu'est-ce que c'est? comment donc le valet se comporte-t-il avec les siens?

BETTINA.

Madame, il paraît prodigieusement ne pas y tenir. C'est un matois qui ne cherche qu'une bonne défaite.

CORISANDA, rêvant.

N'y a-t-il pas des hasards étranges au monde!... Ne serait-il pas possible, en effet, que ce jeune homme, enchaîné par des vœux perpétuels, se trouvât être précisément le seul...? C'est une supposition, Bettina, qui ne regarde en rien M. de

Rosalba, que je ne connais pas, et qui m'a dit trois mots à peine en courant... Mais j'imagine qu'en le connaissant mieux, je vinsse à découvrir en lui un genre d'esprit ou de caractère... ce qui est absurde quant à M. de Rosalba, remarque bien, vu que jamais je ne le connaîtrai mieux, car il doit être parti, ou du moins il va partir... Mais, enfin, il n'est pas hors de toute possibilité qu'un homme se rencontre dans la position de cet étranger, inconnu, pour lequel seul je fusse disposée à faire, avec une sorte de joie, le sacrifice de ma liberté... Eh bien, vois, ma fille!

BETTINA.

C'est effrayant! (A part.) Oh! oh! que d'affaires chez nous!

CORISANDA, après un silence.

On m'a bien fait la cour, Bettina, mais jamais ainsi. Je m'y connais : il m'aime. Il y a des livres, ce sont les meilleurs, qui vous charment du récit de vos propres pensées, de vos secrètes tristesses. Il parlait comme un de ces livres. Que n'est-ce celui de ma vie!

BETTINA.

Ah! traîtres de vœux! vœux inhumains!

CORISANDA.

Il faut en finir. Approche-moi cette table et ce papier. Je veux le congédier sans le revoir.

Sur la terrasse.

ROSALBA, puis MAZETTO, CORISANDA.

ROSALBA, seul, ses tablettes à la main : il écrit.

« Madame, je vous ai trompée; je n'ai jamais fait de vœu éternel que celui de vous aimer. — L'union qui vous lie est monstrueuse. Je ne dirai rien du général. Outre qu'il est idiot, sa santé paraît dérangée à un point singulier, jusque-là qu'il me vient de refuser un coup d'épée. Je vous arracherai à cette tyrannie. J'irai à Rome, j'irai au pape, j'irai en terre sainte, s'il le faut; mais je vous rapporterai votre liberté. Vous ferez alors de moi ce qu'il vous plaira : votre époux ou votre esclave. ROSALBA. » (Appelant.) Mazetto! — Porte ceci à la comtesse! (Il marche avec agitation.) Oui, je suis sauvé, en ce monde et dans l'autre, si je puis être l'époux de cette femme! Merci, grand Dieu, de cette seconde jeunesse que tu m'envoies! O foi primitive, adorations perdues, virginité sainte de mon âme, je vous sens revivre, vous m'inondez le cœur!

MAZETTO, revenant.

Monseigneur, j'ai rencontré la suivante qui vous apportait ce billet de la comtesse, et je lui ai remis le vôtre. Corbacque! mon maître, cette fille-là donnerait de l'amour à un mousquet.

ROSALBA.

Va-t'en. (Il lit le billet.) « Je vous ai trompé, chevalier : le comte est mort. Je suis libre; mais vous ne l'êtes pas. Je ne veux vous revoir sous aucun prétexte. Adieu. » — Miséri-

corde divine! elle est libre! et elle m'aime! (La comtesse paraît au balcon, tenant la lettre de Rosalba ouverte.) — (Rosalba l'apercevant.) O vision bien-aimée! Des larmes... des larmes dans tes yeux! Oh! j'en veux tarir la source à jamais.

CORISANDA.

Non, non, laissez-les couler, monseigneur; elles sont douces. Venez, venez plutôt les recueillir. Ce sont les perles de ma couronne de fiancée. (Rosalba escalade le balcon et tombe aux pieds de la comtesse.) Non, ami, près de moi, la main dans ma main, comme vous le vouliez. Regardez mes yeux, puisqu'ils vous plaisent : parlez-moi d'amour, puisque je vous aime.

ROSALBA.

Corisanda! quel miracle as-tu fait! Au baptême de tes pleurs, mon âme, ma vie se renouvellent! Mais écoute qui je suis, ou plutôt qui j'étais : attends, du moins, et que ce soit là mon châtiment, attends de me connaître avant de m'aimer.

CORISANDA.

Je ne puis attendre, monseigneur : vous perdrez vos paroles. Je vous écoute pourtant.

ROSALBA.

Chère âme, que ma mère vous aimera! Je veux vous dire, mon amour, que je suis véritablement méprisable : j'ai été un fou débauché. Je suis de cette génération vaniteuse et lâche qui se dispense de toute croyance pour se dispenser de tout devoir : j'ai été de ceux qui jettent aux courtisanes l'argent que leur mère leur a donné à sa fête dans une bourse tressée de sa main. J'ai passé ma jeunesse à cacher ce que j'ai de bon et

de vertueux , et à faire parade du reste. Je venais de chanter dans une orgie des refrains bouffons sur la patrie et sur l'amour, et, la nuit, je trempais mon oreiller de larmes en songeant aux héros des temps passés, et aux amants heureux. Je suis de cette jeunesse hypocritement infâme qui garde avec une pudeur étrange ses vertus pour l'ombre et ses vices pour le grand jour. Je n'ai pas cru à la patrie, pour avoir le droit d'être un mauvais citoyen; je n'ai pas cru à l'amour, afin de pouvoir tromper sans remords. Je n'ai pas aimé la vie, je n'ai pas admiré la création, pour n'avoir point le souci de croire à Dieu! O Corisanda! toute cette enveloppe misérable dans laquelle je m'enfermais à plaisir s'est fondue subitement sous votre regard : je me suis montré à vous tel que Dieu m'a fait. Mon âme s'est échappée malgré moi de la prison où je la tenais; elle a volé sur mes lèvres et elle vous a parlé. Le monde en même temps m'est apparu rayonnant et magnifique comme si votre main eût soulevé le voile qui m'en cachait la splendeur. J'ai reconnu, j'ai béni la Providence!... Je vous aime, je vous aime, pardonnez-moi !

CORISANDA.

Voici ma main. Mes pensées, mon ami, n'ont pas mieux valu que vos actions. C'est un âge singulier que celui où nous vivons. Nous sommes tous agités et paresseux comme des gens qui vont se mettre en voyage. Le monde va-t-il finir?

ROSALBA.

Je n'en sais rien. Mais je garde votre main jusque-là.

CORISANDA.

Il y a bien quelque petite cérémonie à faire pour cela. J'ai

une mère aussi, monsieur le chevalier, dont je ne saurais me passer quand je suis heureuse. Sa présence sera, d'ailleurs, convenable. Tenez, mettez-vous là, écrivez à votre mère : je vais écrire ici, moi.

ROSALBA, s'asseyant devant la table.

C'est bien loin de vous, cela.

CORISANDA, assise devant un guéridon.

Eh bien, en ce cas, dépêchez-vous.

ROSALBA, écrivant.

« Ma chère mère... »

CORISANDA, écrivant.

« Bonne maman... »

ROSALBA, pensif. (A part.)

Oui, oui, je l'aime, très-certainement, très-probablement. Je viens même de lui dire des choses très-senties. Je me suis épanché.

CORISANDA, à part.

Nous allons nous marier. Il n'était pas chevalier de Malte. J'ai été bien émue de tout ceci...

ROSALBA, la regardant. (A part.)

Elle est assurément d'une grande beauté. Elle a de l'esprit avec une nuance de profondeur.

CORISANDA, le regardant. (A part.)

Il est joli homme. Le pied un peu grand, mais joli homme.

ROSALBA.

« Ma chère mère... » (A part.) Que diable pouvait être alors

le prétendu général? Elle a le bras un peu maigre, comme une actrice que j'ai connue.

CORISANDA.

« Bonne maman... » (Haut.) Vous n'écrivez pas, chevalier?

ROSALBA.

Je vous demande pardon. Mais, quand on veut être court, vous savez, on cherche, et c'est plus long. (A part.) Ce petit signe qu'elle a au-dessus de la lèvre ressemblerait assez, pour un indifférent, à une moustache manquée. Son bras est décidément comme celui de mon actrice.

CORISANDA, à part.

C'est un mari singulier, à tout prendre, que ce jeune vieux chanteur de refrains bouffons sur la patrie et sur l'amour. C'est même assez ridicule, tout ce qu'il m'a dit. Il y a des choses qu'un homme vous dit après lesquelles on ne peut que lui sauter au cou ou lui dire : « Vous êtes une grande bête. »

ROSALBA, à part.

Elle a beaucoup lu, cette veuve; car elle est veuve. Elle a lu *la Gageure imprévue,* cela est clair. Je me connais : je prendrai son bras en grippe. Ma vie en sera troublée.

CORISANDA, à part.

Je l'avais cru d'abord original. Mais il a lu M. de Musset, et voilà tout. (Haut.) Chevalier, vous n'écrivez pas?

ROSALBA.

Il me semble, comtesse, que nous jouons le même jeu. votre feuille est blanche.

CORISANDA.

Savez-vous, monsieur de Rosalba, que je pourrais prendre votre hésitation d'un méchant côté?

ROSALBA.

Ce serait, madame, me donner une fâcheuse explication de la vôtre.

CORISANDA, brusquement, après un silence.

Vous avez le pied énorme, chevalier!

ROSALBA, se levant.

C'est un reproche, comtesse, que votre bras ne méritera jamais.

CORISANDA.

Votre chapeau, monsieur, est sur le tabouret.

ROSALBA, saluant.

Si le rêve, madame, a été de moitié aussi agréable pour vous qu'il l'a été pour moi, vous me pardonnerez le réveil, comme je vous le pardonne. (Il sort.)

Dans la cour du château.

ROSALBA, MAZETTO.

ROSALBA, à cheval; il appelle.

Mazetto! sang et mort! Mazetto!

MAZETTO, apparaissant, le visage pourpre, à une fenêtre.

Monseigneur, au nom du ciel! par tout ce qu'il y a de plus sacré! encore dix minutes!

ROSALBA.

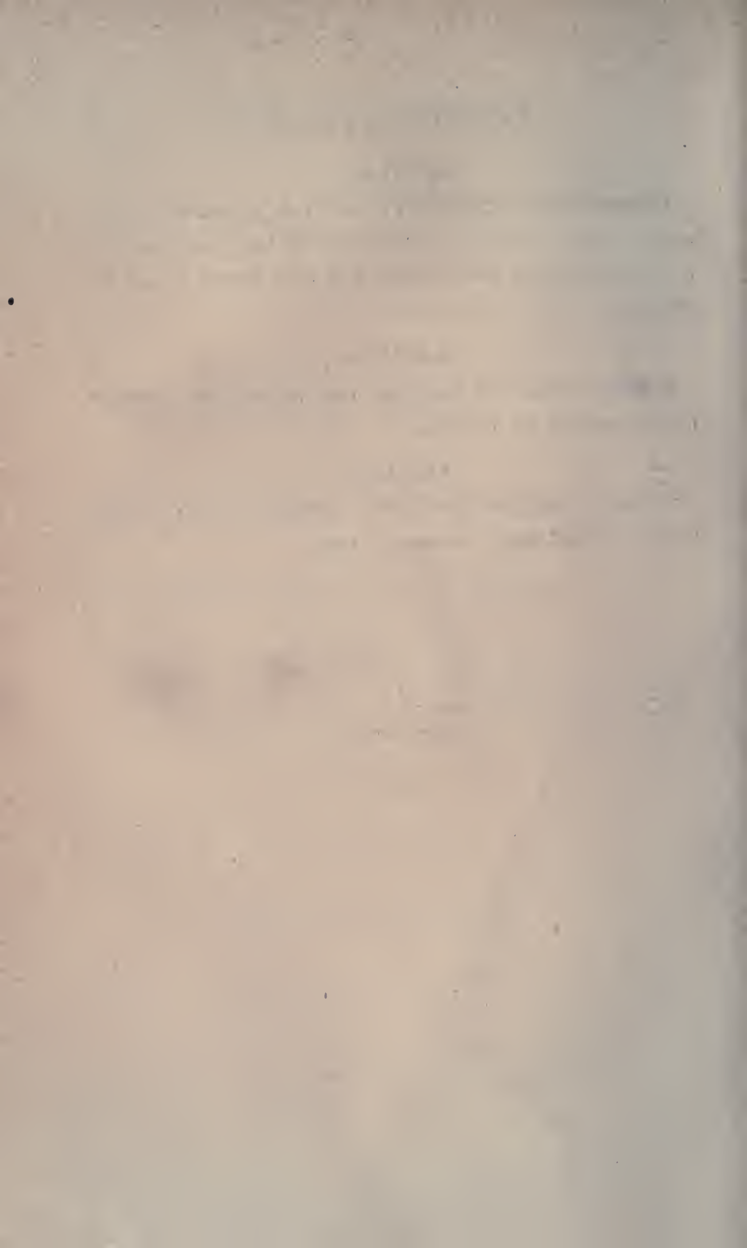
Descendras-tu, drôle! ou s'il faut que je monte? (Mazetto arrive dans la cour et monte à cheval.) Coquin, je vais, à la prochaine hôtellerie, te faire berner dans une salle basse! Allons, en route!

MAZETTO.

Monsieur, vous êtes plus dur que roche. Cinq minutes m'auraient suffi. (Ils s'éloignent.)

ROSALBA.

Sais-tu ce que c'est que l'idéal, Mazetto? Je vais te l'expliquer en deux mots. (Ils partent au galop.)



LA CRISE

PERSONNAGES

M. DE MARSAN, magistrat.

JULIETTE, sa femme.

JUSTINE, femme de chambre.

LE DOCTEUR PIERRE DESSOLES.

LA CRISE

Un riche cabinet de travail.

M. DE MARSAN est assis près de la cheminée et tisonne d'un air pensif. — Entre LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Bonjour, mon président. Me voici. Ne te dérange pas. Qu'y a-t-il? Voyons la langue? — le pouls? Tu n'as rien. Bonsoir.

M. DE MARSAN.

Pierre, j'ai à te consulter; mais ce n'est pas pour moi.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame?

M. DE MARSAN, soupirant.

Oui, c'est pour madame.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame, avec un soupir? Et qu'est-ce qu'elle a, cette jolie femme? Ne l'ai-je pas aperçue avant-hier aux Italiens, rose et blanche sur fond rouge? Des épaules qui chas-

sent le corset! Elle va bien, et moi aussi, merci. Bonsoir, mon président.

M. DE MARSAN.

Docteur Pierre, au nom de notre vieille amitié, deux mots de raison. Ma femme m'inquiète.

LE DOCTEUR.

Elle en inquiète bien d'autres, par la peste! La trouves-tu trop jolie? Je le comprends, mais je n'y puis rien. Ah! ah! mon camarade, une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans; mais, dès la troisième année, que vous fait la coupe gracieuse de ce visage? que vous importent cette taille, et ce pied, et cette main, adorés, admirés et commentés durant une si longue série de lunes? Si vous aimez désormais quelque chose en cette femme, c'est votre femme, et non la jolie femme. La jolie femme n'est plus qu'un luxe importun, un apanage inquiétant, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont vous n'avez que le revers; ce n'est plus qu'un engin à attirer la foudre. C'est ainsi. Que veux-tu! Au revoir, mon président.

M. DE MARSAN.

Je te dis, Pierre, que ma femme est malade depuis quelques mois.

LE DOCTEUR.

Ah! depuis quelques mois? M. de Marsan pourrait-il préciser la date?

M. DE MARSAN.

Depuis trois mois.

LE DOCTEUR.

Ah! quelle sottise! (Il hausse les épaules.) C'est ridicule! N'avez-vous pas dix ans de mariage?

M. DE MARSAN.

Oui. Quoi?

LE DOCTEUR.

Rien; mais c'est ridicule. Et deux grands garçons en pension?

M. DE MARSAN.

Sans doute. Ensuite?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu, que c'est ridicule! Eh bien, dame! tu sais, un peu d'exercice à pied, abstinence de mazourkes et de cavalcades, des bains; et puis, en fait d'aliments, accorder toutes les horreurs qui nous sembleront appétissantes, telles que potiron cru, blanc d'asperges, croûte de pâté...

M. DE MARSAN.

Es-tu fou, Pierre?

LE DOCTEUR.

Positivement, mon ami, l'estomac de la femme acquiert dans ces conjonctures une puissance et une élasticité dont la science n'a pu jusqu'à présent déterminer les limites.

M. DE MARSAN.

Eh! qu'est-ce que cela me fait? Il n'y a rien de pareil chez nous, Dieu merci!

LE DOCTEUR.

Tant mieux! mais, dans ce cas, je m'en vais; je suis très-pressé.

M. DE MARSAN.

Écoute-moi, Pierre, écoute-moi sérieusement. Depuis trois mois environ, ma femme a un appétit brillant et qui ne se dément point, un pouls régulier et harmonieux, le teint frais, la peau moite, le système nerveux pacifique, tous les organes actifs et prospères; en un mot, jamais, de toute évidence, elle ne fut dans un état de santé plus satisfaisant.

LE DOCTEUR.

Tu m'attendris. Achève.

M. DE MARSAN.

Avec tout cela, mon ami, ma femme, que je me plaisais naguère à appeler ma chère Juliette, ma femme m'inquiète profondément. Si je ne voyais ses traits, si je ne reconnaissais sa voix, je croirais qu'on me l'a enlevée pour lui substituer une créature désespérante et incompréhensible. Depuis quelques mois, te dis-je, un démon s'est logé en elle, et a fait maison nette, en mettant, à la place de tous les dons qu'elle tenait du ciel, un mobilier moral fabriqué par les trois sorcières de Macbeth.

LE DOCTEUR, s'asseyant.

Morbleu! je reste, mon président. Une nouvelle incarnation du démon de la femme à dévoiler! une source nouvelle à découvrir dans ce pays immense et délicat, tant étudié, tant décrit, et si inconnu! un caprice de femme à explorer avec ses

tenants et ses aboutissants! un mystère du cœur! une mille et unième cause imperceptible de la mobilité féminine! Je reste, pardieu! Tu me connais, ami! tu sais sur quel terrain j'ai planté mon drapeau scientifique, sur quel sol inculte j'ai fait éclore, j'ose le dire, ma réputation précoce. Désespérant de surprendre à la nature les secrets de la vie, et n'osant verser ma science suspecte dans le corps vivant de mes semblables, avec l'insouciance du chimiste qui combine ses réactifs dans son creuset inerte, j'ai retourné mon observation vers des phénomènes plus accessibles à l'œil d'un homme; j'ai essayé ma sagacité dans le monde moral, où du moins l'erreur du médecin n'effleure pas le crime. Impuissant à connaître les fléaux surnaturels de l'ordre physique, j'ai quelquefois réussi à les prévenir en touchant les plaies faites par des mains mortelles comme la mienne, en sondant les maux qui ont leur source sur la terre, en interrogeant les chagrins dans les innombrables replis de l'âme. Plus souvent que tu ne penses, ces misères engendrées par les vices de la société humaine creusent le sillon où se déposent et fermentent les germes de ce qu'on nomme les maladies. Si le sillon n'était pas ouvert, le souffle du mal inconnu passerait sans y laisser son poison. Ne pouvant dissoudre ce poison impénétrable à notre analyse, je tente au moins de lui fermer l'accès; ne pouvant guérir, je console quelquefois. Bref, je fais des ingrats, mais point de martyrs. Voilà comment j'entends la médecine expectante.

M. DE MARSAN.

Je sais tout cela. Quoique tu mettes souvent une année d'intervalle entre les visites dont tu nous honores, je t'aime, Pierre;

j'admire ton talent, j'estime ta prudente loyauté. Je suis avec un intérêt cordial tous les pas de ta fortune. Tu es le sorcier favori de toutes les belles dames de Paris, je le sais; tu es Cagliostro, moins le charlatanisme. Je t'ai appelé parce que j'ai confiance en ton expérience et en ton affection : j'ai besoin de l'une et de l'autre. Je suis malheureux.

LE DOCTEUR.

Bah! qu'est-ce qu'elle a, madame ta femme? Est-ce que son carlin est défunt?

M. DE MARSAN.

Ami Pierre, je vous ai dit qu'elle était possédée; et, si vous voulez savoir le nom du démon qui est entré en elle, son nom est légion, car il y en a, pardieu! plutôt dix mille qu'un seul.

LE DOCTEUR.

Les symptômes! les symptômes!

M. DE MARSAN.

Sa métamorphose n'éclate pas jusqu'à présent dans des extravagances qui puissent frapper l'œil d'un étranger; mais elle se trahit à un regard familier et expert comme le mien par des nuances d'altération chaque jour plus marquées. Tu connais Juliette. Si jamais femme a orné la maison conjugale d'une beauté chaste, d'une tenue distinguée, d'un sens droit et délicat, d'un esprit tempéré par le goût le plus exquis, d'un sentiment maternel empressé et judicieux à la fois, cette femme a été ma femme. Pendant dix ans, j'oserais dire que j'ai possédé un trésor. Eh bien, mon ami, je puis me comparer aujourd'hui à ce monarque du conte de fées qui, pensant avoir un

diamant à son chapeau, s'aperçoit, dans une circonstance solennelle, que ce diamant est une nèfle.

LE DOCTEUR.

Une nèfle! Triste similitude! Mais poursuis.

M. DE MARSAN.

Un matin, tout à coup, sans aucune espèce de cause appréciable, et comme par une soudaine inspiration de l'enfer, la douce Juliette a pris je ne sais quel air de victime obéissante, mais irritée. Cette femme du monde, cette femme de goût, a subitement emprunté aux prisonniers certaines formules amères, certaines maximes âpres, brèves, désespérées, comme on doit en lire sur les murs des cabanons; cette femme de sens s'est plongée, à l'improviste, dans la lecture des poëtes et des romanciers les moins réservés en protestations sociales. J'ai vu avec étonnement le front poli de cette duchesse s'essayer aux rides roturières, aux pâleurs populacières de la mélancolie; j'ai respiré avec terreur, dans cette élocution jadis si sobre, je ne sais quel fade parfum poétique. D'autres fois, on dirait que nous retombons en enfance, tant la tournure de notre discours se fait mignarde et précieuse; nous y joignons des gestes de petite fille; ou bien, brusquement, notre phrase, tout à l'heure pudique jusqu'à la puérilité, se décoche en un trait presque grivois, en une question d'une curiosité inqualifiable. Nous passons sans transition du style Rambouillet ou de la périphrase byronienne au vocabulaire à peine mitigé des dames de la Halle. Et tiens, pas plus tard qu'hier, cette femme dont tu as admiré souvent le choix naturel de langage, elle appelait ma voiture un berlingot!

LE DOCTEUR.

Mystère profond! Est-ce tout?

M. DE MARSAN.

Et cela, mon cher, sans préparation, sans provocation, sans raison d'être... Une bombe qui éclate après dix ans de paix et d'entente cordiale! Si c'est tout? dis-tu. Non, docteur. En même temps que la femme et l'épouse, la mère s'est transformée; depuis que le mari a pris les proportions d'un tyran, les enfants semblent être devenus un fardeau. On ne parle pas, on ne s'occupe plus d'eux. Voilà ce qui m'arrive, docteur. Voilà la couronne d'épines que la main de Juliette a déposée, un matin, sur ma tête innocente; et cela, je te le répète, spontanément, sans qu'aucune de mes actions, ou secrètes ou patentes, ait pu servir de prétexte à des représailles. Comprends-tu, toi?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN.

La voici; chut! Tu jugeras par toi-même. Je te ferai signe.

(Le docteur s'approche du bureau et paraît très-occupé à écrire.)

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR, JULIETTE.

JULIETTE, entr'ouvrant la porte.

Ah! mon Dieu! vous avez du monde!

LE DOCTEUR, se soulevant et saluant.

Non, madame, c'est moi. Pardon, j'avais deux mots à écrire; je suis monté sans façon. De Marsan m'a prêté son bureau. Vous permettez?

JULIETTE.

Comment donc! Mais que vous êtes rare, dites-moi, docteur, vous me faites l'effet d'une vision.

LE DOCTEUR.

Veuillez m'excuser, madame; mais, par état, je me dois d'abord aux malheureux.

JULIETTE, amèrement.

Ah! aux malheureux... et nous, nous avons cinquante mille livres de rente; c'est juste.

M. DE MARSAN.

Hem! hem!

LE DOCTEUR.

Hem!... Madame, j'ai lu, il est vrai, dans les anciens, que la richesse ne faisait pas le bonheur, mais nous avons changé cela. Permettez. (Il se rassied et griffonne assidûment.)

M. DE MARSAN.

Vous mettez vos gants, ma chère, et vous voilà en chapeau... Est-ce que vous sortez si matin?

JULIETTE.

Il se peut. — Est-ce que vous êtes somnambule, vous, monsieur, entre autres priviléges gracieux?

M. DE MARSAN.

Somnambule! Et pourquoi diantre?

JULIETTE.

Parce que, diantre! j'ai entendu toute la nuit un bruit de pas pesants dans votre chambre. On aurait dit un manége.

M. DE MARSAN.

Ah! oui. C'est que je ne pouvais dormir, et je me suis promené un peu de long en large.

JULIETTE.

Un peu! pendant trois heures. Vous ne pouviez dormir, et vous avez jugé équitable de m'empêcher de dormir, moi, par la même occasion. Au reste, c'est votre droit, et l'on n'est pas pour se gêner, après dix ans de ménage.

LE DOCTEUR, fredonnant à demi-voix.

Tra deri dera, tra la la.

JULIETTE.

Eh bien, il ne se gêne pas non plus, votre ami.

M. DE MARSAN.

Vous avez fait atteler, je crois?

JULIETTE.

Comment! vous savez cela? Je vois que rien ne vous échappe. Eh bien, oui, — puisqu'il n'y a moyen de rien cacher à votre obligeante surveillance, — oui, j'ai fait atteler. Si vous l'exigez, au reste, je ne sortirai pas. Vous êtes le souverain maître. Dites un mot, et j'ôte mon chapeau.

M. DE MARSAN.

Pas du tout. Vous faites bien de sortir, si cela vous amuse.

JULIETTE.

Ce n'est pas que cela m'amuse. En vérité, vous feriez croire que je m'amuse d'un rien, d'une bagatelle, d'une visite ou d'une emplette. Si je sors, c'est qu'il y a nécessité que je

sorte. Je sais bien que les hommes peuvent seuls se permettre d'avoir des affaires sérieuses; mais enfin, moi, j'en ai, j'en ai, à moins toutefois que vous me commandiez de n'en pas avoir.

M. DE MARSAN.

Pas le moins du monde.

JULIETTE.

J'en suis surprise, car vous devenez d'un fantasque..

M. DE MARSAN.

Fantasque, moi?

JULIETTE.

A moins que ce ne soit moi?

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas vous, assurément; mais je ne puis m'empêcher de croire, parfois, que vous vous ennuyez.

JULIETTE, éclatant de rire.

Que je m'ennuie est charmant! — Entendez-vous, docteur? Dites-lui donc un peu que je suis la plus heureuse femme qu'il y ait.

LE DOCTEUR.

Je vous regarde au contraire, madame, comme la plus illustre infortunée des temps modernes; le lépreux de la cité d'Aoste a trouvé son pendant féminin. Job est dépassé. Souffrez que je continue. (Il se remet à écrire.)

JULIETTE, haussant les épaules.

Avouez une chose, messieurs : avouez que vous ne croyez

pas à la douleur, à moins que vous ne la lisiez sur les lèvres saignantes d'une plaie; avouez que vous ne concevez de souffrance réelle que celle de la faim?

LE DOCTEUR, sans se déranger.

Pour moi, je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Il est certain, ma chère, que le temps doit vous paraître un peu long depuis que vos fils sont sortis de vos mains. (Riant.) Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour occuper vos loisirs d'une manière intéressante?

JULIETTE.

Je m'en doute; mais dites-le-moi, ce sera plus piquant.

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas cela. Il vous faudrait... vous allez rire...

ULIETTE.

Je ne pense pas.

M. DE MARSAN.

Il vous faudrait une jolie petite poupée vivante à soigner, à habiller, à élever; une poupée qui ne pourrait manquer d'être ravissante, étant le portrait de sa mère...

JULIETTE.

Quel propos de l'autre monde me tenez-vous là, monsieur?

M. DE MARSAN.

Je crois sérieusement, ma chère, que, si vous aviez une petite miniature de fille à préserver du froid dans l'hiver, à caresser de votre éventail en été...

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça? Comprend-on que vous me fassiez, de propos délibéré, une scène si révoltante devant un étranger?

LE DOCTEUR.

Je n'écoute pas, moi; ainsi...

JULIETTE.

Il y paraît. Mais, voyons, monsieur de Marsan, expliquez-vous, ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Que voulez-vous? que demandez-vous? dites-le! pour Dieu, dites-le! Seulement, quant à cela, je prétends, jusqu'au martyre inclusivement, que vous vous borniez à un vœu, comme à la Chambre des députés pour la Pologne.

M. DE MARSAN.

C'était une plaisanterie.

JULIETTE.

Elle n'était pas bonne.

M. DE MARSAN.

Soit. Vous savez que nous sommes dans la semaine de Pâques.

JULIETTE.

Je n'en sais rien. C'est possible, au reste. (Avec mélancolie.) Autrefois, il n'était pas besoin de me l'apprendre. C'était une de mes fêtes bien-aimées : je m'y préparais longtemps à l'avance; mais la religion est encore un de ces préjugés qui ne se concilient point avec le mariage. Un homme ne va pas à l'église, il est clair qu'une femme ne peut y aller. Il y a pour-

tant des heures où on le regrette du fond du cœur, ce préjugé de l'enfance, des heures où l'on sent cruellement que rien ne le remplace dans l'âme.

M. DE MARSAN.

Hem! hem!

LE DOCTEUR.

Hem! hem!

M. DE MARSAN.

Je voulais simplement vous rappeler que nos enfants sortent aujourd'hui de leur pension : ils ont huit jours de vacances.

JULIETTE.

Je dirai à Jean de les aller prendre. Bonjour, messieurs... Ah! docteur, à propos, n'est-ce pas vous qui me lorgniez d'une façon si compromettante avant-hier aux Italiens?

LE DOCTEUR.

C'était moi, madame.

JULIETTE.

Il m'a même paru que votre voisine, madame d'Arcis, a fini par donner un petit coup de son bouquet sur votre lorgnette. Si elle l'a fait exprès, c'est indiscret. Je ne vous le demande pas. Et Alboni, qu'en pensez-vous?

LE DOCTEUR.

Tout à fait suave. Vous aimez beaucoup la musique, madame?

JULIETTE.

La musique italienne surtout, et j'aime surtout à l'entendre

dans cette magnifique salle, au milieu des lumières, des fleurs et des parures. Il y a dans ce mélange un enchantement de volupté qui me fait concevoir les merveilles du hatchich. Il me semble que, sous l'influence de cette atmosphère idéale, tout frémit et s'anime autour de moi d'une vie à demi fantastique. J'aime jusqu'à ces blanches cariatides de la voûte, ces muses demi-nues, qui paraissent secouer leurs tuniques dans un mouvement de subite ivresse, et qui prennent des poses de bacchantes.

LE DOCTEUR.

Oui, la salle est très-belle, d'une bonne couleur et très-bien distribuée.

JULIETTE.

Je vois que vous êtes un mélomane passionné. Adieu, docteur.

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN.

Voilà.

LE DOCTEUR.

Hem! hem!

M. DE MARSAN.

Ce modèle de réserve, de dignité, de simplicité, tu viens de le voir, docteur ; docteur, tu viens de l'entendre. Je suis malheureux, Pierre. Comment combattre un ennemi qu'on ne connaît pas? A la veille d'entrer dans l'âge du repos, je me trouve tout à coup face à face avec un souci profond, continu, incurable. Le doux soutien de ma prochaine vieillesse s'est

changé en une croix qui me retombe lourdement sur les épaules.

LE DOCTEUR.

Allons, allons, mon président!

M. DE MARSAN.

Tu sais ce qu'elle était, docteur? et cette même femme, tu viens de l'entendre tour à tour quinteuse...

LE DOCTEUR.

Oui, mon ami.

M. DE MARSAN.

Acariâtre et plaintive.

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Lyrique même!

LE DOCTEUR

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Froide pour ses enfants et hostile à son époux; coquette avec toi.

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Que le diable t'emporte! Pierre, si tu devines le mot de l'énigme, dis-le-moi; sinon, va-t'en! Sais-tu ce qu'a ma femme, ou ne le sais-tu pas?

LE DOCTEUR.

Je le sais sur le bout de mon doigt.

M. DE MARSAN.

Si cela est, je suis sauvé; nous sommes sauvés, mes enfants et moi.

LE DOCTEUR.

Pas encore, mon président. De la science du mal à celle du remède, il y a loin. Ta femme est entrée dans ce que j'appelle en mon particulier la crise des honnêtes femmes.

M. DE MARSAN.

Qu'est cela?

LE DOCTEUR.

Cela, c'est une maladie morale qui attend les meilleures des femmes au seuil de la maturité, un écueil qui en fait échouer plus d'une à la vue du port. Mon ami, la plupart des femmes, à ce que je crois, passent leur vie à dépouiller de ses fruits, mûrs ou verts, le vieil arbre dont Ève eut la primeur; et tel est l'attrait du fruit maudit, que les honnêtes femmes mêmes ne peuvent se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent.

M. DE MARSAN.

Oserais-tu penser que Juliette...?

LE DOCTEUR.

J'ose penser que Juliette est une femme, une femme vertueuse, mais une femme du monde, et de quel monde, mon président? De celui-là où tout plaisir est une tentation, tout loisir un péril, toute fête un moyen plutôt qu'un but. Va-t-on au

bal, que tu saches, pour ce qui se dit tout haut, ou pour ce qui se murmure à l'oreille? Elle est de ce monde où la vertu est honorée sans doute, mais où le vice est déifié sous mille noms provoquants, sous mille formes hypocrites, sous mille périphrases complaisantes comme des duègnes. Et à quoi s'applique le génie des artistes les plus séducteurs, sinon à prêter une grâce nouvelle, un attrait de plus au serpent? Vers quel dieu, s'il te plaît, s'élève l'encens que font fumer chaque soir vingt théâtres à Paris? vers quel dieu ces tirades enthousiastes et ces mélodies entraînantes? En quel honneur et sous quelle invocation ces images ardentes qui palpitent dans nos musées? ces enlacements de marbre? ces convulsions de bronze?

M. DE MARSAN.

Tu t'échauffes, Pierre.

LE DOCTEUR.

Et comment veux-tu qu'une femme intelligente ne sente pas le désir d'être initiée à la religion que lui dérobent toutes ces fumées magiques, au mystère que lui cachent toutes ces fleurs? Entre l'estime glaciale que le monde accorde à la vertu, et les admirations, les extases, les délires qui font cortége à l'objet inconnu de ce culte public, quelle femme, à un jour donné, ne sentira naître en elle un doute amer et une immense curiosité?

M. DE MARSAN.

Tu m'épouvantes.

LE DOCTEUR.

Elle est monstrueuse, ami président, l'inconséquence de ce monde qui commande la vertu en pédant et qui prône le vice

de sa voix la plus avenante. Tu ne te laisses pas abuser plus que moi par le vocabulaire insidieux sous lequel ce tartufe libertin déguise ce mot si court : Vice. — Vice? non, jamais! amour, volupté, idéal, cœur, âme, à la bonne heure! Il y a des gens dont le suprême argument auprès d'une femme est de lui faire entendre qu'elle n'a pas de cœur. Abus étrange de mots! Vous ne voulez pas déshonorer votre mari, flétrir vos enfants, pour donner une heure de plaisir à cet étranger? Vous n'avez pas de cœur! et on en est venu à ce point de pouvoir dire cela à une femme sans qu'elle vous réponde par un éclat de rire! Non. Elle rougit, elle est confuse, elle est à demi vaincue; car « Vous n'avez pas de cœur! » cela signifie : « Vous n'inspirerez jamais ni un sonnet ni une cavatine, ni un tableau ni une statue, ni rien de ce qu'on aime et de ce qu'on applaudit! Vous recevrez ce soir le froid baiser conjugal, et voilà tout. Voilà vos triomphes, à vous, femmes sans cœur, femmes de pot-au-feu! »

M. DE MARSAN.

As-tu remarqué que quelqu'un fasse la cour à ma femme?

LE DOCTEUR.

Non, mais écoute : une honnête femme, pour peu qu'elle ne soit pas aveugle et sourde, ne saurait traverser un monde ainsi fait sans éprouver un étonnement qui, un jour, se change en vertige. Tant qu'elle voit de l'espace devant elle, elle ne s'arrête pas aux pensées que suscite cette duplicité du monde; elle les réprime, et c'est là sa vertu ; mais, le jour où le terme de sa jeunesse lui apparaît nettement, toutes ses inquiétudes refoulées, toutes ses curiosités contenues se déchaînent en elle

impétueusement, comme les instincts de la vie dans l'âme du condamné à l'aspect de l'échafaud. Une fois avant de mourir, elle voudrait pénétrer ces ténèbres que les plus vives impressions de son existence mondaine lui ont peuplées de chimères fascinatrices; elle voudrait déranger un pli de ce voile, qui demain sera pour ses yeux un voile éternel. Sa tête et son cœur se troublent, elle ne sait elle-même ce qu'elle demande; mais ce qu'elle demande, c'est le sens de ces mots mystiques tant exaltés à ses oreilles, c'est la nature réelle de cette puissance d'où émanent les œuvres les plus fêtées et les plus captivantes du génie, et qui préside invisible à toutes les distractions, à toutes les solennités, à toutes les pratiques du monde où cette femme a passé sa vie.

M. DE MARSAN.

Sérieusement, Pierre, penses-tu que ma femme ait un amant ?

LE DOCTEUR.

Pas encore. Elle te traitait trop mal tout à l'heure; mais, dès qu'elle s'adoucira, la fatalité aura vaincu.

M. DE MARSAN.

Tu te trompes, ma femme n'est pas une misérable.

LE DOCTEUR.

Oh! le mari! Une misérable! qui dit cela? Les misérables n'y font point tant de façons : elles n'attendent pas pour sauter qu'elles soient au pied du mur. Mais vois comme tu es injuste : où est l'homme qui se marie sans avoir approfondi les curiosités qu'excitent à l'envi sur cette matière diabolique les contradictions de la vie sociale? Tu ne regardes pas même

comme mal employé le temps que met un jeune homme à dépouiller le vice de la périphrase poétique et de la pruderie élégante des salons : il jette son feu, sa gourme; il en vaudra mieux après. Cela est possible ; mais une femme qu'assiégent pendant toute sa jeunesse les mêmes curiosités, que sollicitent plus directement encore les mêmes mensonges tentateurs, quelle indifférence d'esprit ou quelle froideur d'âme lui supposes-tu pour croire qu'elle puisse accepter à jamais l'ignorance d'une chose qui a tenu tant de place dans le champ nécessaire de son observation? Non; il arrive un jour, te dis-je, où la meilleure est saisie d'une impatience fébrile, d'une avidité de savoir désespérée. L'épouse alors devient maussade, la mère négligente : elle ne se rend compte ni de l'objet de son trouble ni du but de son anxieté; mais son humeur, son langage, s'altèrent, ses préoccupations confuses se trahissent malgré elle ; tantôt elle se fait petite fille, comme pour supplier qu'on veuille bien tout lui dire; tantôt elle se vieillit et voudrait paraître corrompue, afin qu'on n'eût plus de raisons de lui rien cacher. Voilà, mon ami, la maladie de ta femme.

M. DE MARSAN.

Et est-elle dangereuse?

LE DOCTEUR.

Étonnamment. C'est la dernière partie que joue le diable contre la vertu, et il la joue avec fureur.

M. DE MARSAN.

Et que peut faire le mari pendant ce temps-là?

LE DOCTEUR.

Être témoin, et ne point parier.

M. DE MARSAN.

Mort et furie, Pierre !

LE DOCTEUR

Sans doute, mon ami ; mais mon expérience là-dessus est terrible. J'ai vu des maris en pareille conjoncture surveiller et cloîtrer leurs femmes, et ils ne faisaient qu'accélérer leur destin. J'en ai vu d'autres se voiler le visage avec la résignation des victimes antiques, et ils n'avaient point sujet de s'en féliciter ; mais au moins s'étaient-ils épargné d'inutiles efforts.

M. DE MARSAN.

Je te trouve radieux ! Tu penses que je m'en vais rester là les bras croisés, comme un sot, pendant que ma femme court après la science ? (Il se promène avec agitation.) Non, morbleu, non ! Et, pour commencer, je veux savoir où elle est allée ce matin... Je vais interroger sa femme de chambre, oui, sa femme de chambre ! La délicatesse serait ici duperie ! J'interrogerai le dernier des marmitons ! J'irai moi-même la chercher où elle est ! Je la tiendrai enfermée jusqu'à ce qu'elle soit absolument décrépite !... Et alors, cours après la science, si tu peux !... (Il sonne avec violence. Le docteur tisonne. — Entre Justine.)

JUSTINE.

Monsieur a sonne ?

M. DE MARSAN.

Oui.

JUSTINE.

Que veut monsieur ?

M. DE MARSAN.

J'ai sonné Jean, et pas vous.

JUSTINE.

Je vais envoyer Jean à monsieur.

M. DE MARSAN.

C'est inutile. Sortez. (Justine sort. — M. de Marsan continue de se promener. Moment de silence.)

LE DOCTEUR.

Après cela, mon président, je ne me pique point d'être infaillible. L'état moral de ta femme peut avoir une tout autre cause.

M. DE MARSAN.

Non pas, non pas : tu as deviné juste. J'en suis convaincu, d'autant plus que j'étais arrivé, par mes propres méditations, à me former la même idée. Et quand je pense que Juliette est à la merci du premier jeune drôle qui aura simplement vis-à-vis d'elle l'esprit d'à-propos ! Sur ton honneur, Pierre, ne connais-tu aucun remède applicable à cette infernale crise ?

LE DOCTEUR.

Il n'y a de remède, mon ami, que dans le mal même. Quand une femme d'un esprit élevé et d'un cœur délicat a reconnu par expérience tout ce qu'une passion poétique contient d'humiliantes mortifications, d'ignobles rougeurs, quand elle a vu de ses yeux la grossière réalité de cette idole de boue

autour de laquelle on fait un bruit si décevant, elle est radicalement guérie.

M. DE MARSAN.

Mais, diantre! il est trop tard alors.

LE DOCTEUR.

Le plus souvent, il est trop tard, en effet. Une femme de ce caractère n'a plus, en ce cas, de refuge que dans le remords ascétique ou dans l'étourdissement du désespoir; qu'elle suive l'un ou l'autre parti, la paix de la famille est à jamais ruinée.

M. DE MARSAN.

Pierre, tu me retournes ton scalpel dans le cœur.

LE DOCTEUR.

Et pourtant, il y aurait un remède... Oui, si un homme pouvait jamais dire avec sécurité à un autre homme : « Ami, je te livre mon bonheur et celui de mes enfants, je te livre ma femme... conduis-la jusqu'au bord de cette source impure; fais qu'elle en respire l'exhalaison fétide, sans souffrir qu'elle en approche les lèvres; promène-la à travers les soucis, les hontes et les dégoûts du chemin, sans la laisser arriver au terme fatal; alors, elle me reviendra. » Oui, si un homme pouvait mettre cette confiance dans un de ses semblables, il y aurait un remède à la maladie de Juliette... Mais, quant à moi, eussé-je un ami qui m'aurait sauvé dix fois la vie, je n'oserais me fier à lui pour une telle épreuve!

M. DE MARSAN.

Et cependant, tu as raison ; c'est l'unique chance de salut : faire connaître les déboires de la trahison avant qu'elle soit

irréparable... Mais à qui se fier? J'ai bien un neveu qui serait assez l'homme du rôle,... mais le faquin m'escroquerait le dénoûment.

LE DOCTEUR.

N'en doute pas.

M. DE MARSAN.

O illumination du ciel! Cet homme loyal, cet ami impossible, je l'ai trouvé, docteur, et c'est toi!

LE DOCTEUR.

Tu délires.

M. DE MARSAN.

Je t'en prie, sois cet homme.

LE DOCTEUR.

Allons! est-ce que je joue les amoureux? Avoue une chose : tu me proposes cet emploi, parce que tu me juges inoffensif Tu voudrais t'en tirer à bon marché; mais tu oublies que, pour amener une cure décisive, il faudrait que le danger fût sérieux.

M. DE MARSAN.

Il le serait, docteur. Plus je te considère, plus je m'effraye de ma résolution. Tu es jeune encore; tu as les cheveux blonds et soyeux, la taille distinguée et l'œil magnétique. De plus, on connaît de tes histoires. Mais peu m'importe; je suis exaspéré, et je te défie.

LE DOCTEUR.

Ah çà! mais voyons! Je suppose, car il faut tout prévoir, je suppose que Juliette, puisque Juliette il y a, ne se laisse point

décourager par les misères de la route, et qu'elle veuille pousser le pèlerinage jusqu'au bout,... hé ?

M. DE MARSAN.

Eh bien, j'aime autant que tu sois le pèlerin que tout autre, par le diable !

LE DOCTEUR.

Et moi, par le diable! je l'aime mieux. Encore un mot ; et, si après ce mot tu persistes, j'obéirai. De Marsan, j'aime ta femme.

M. DE MARSAN.

Allons! allons! point de faux-fuyant.

LE DOCTEUR.

Je te dis que j'aime ta femme !

M. DE MARSAN.

Tu mens!

LE DOCTEUR.

J'aime ta femme, morbleu ! A-t-on vu un homme pareil ! On aime sa femme, on a la bonté de l'en prévenir, et il vous récompense par des outrages !

M. DE MARSAN.

Je sais que tu as de l'amitié pour Juliette ; mais...

LE DOCTEUR.

De l'amour, monsieur ; un amour indélicat et effréné, rien de plus. Outre qu'elle est d'une surprenante beauté, ta femme a dans l'œil, dans le port de la tête, dans le geste, un fatal je ne sais quoi qui m'allume des brasiers dans le cerveau. Voilà pour quelle raison mes visites étaient si rares. Maintenant,

adieu. Quand nous serons vieux l'un et l'autre, je reviendrai et nous rirons. Adieu. (Il va pour sortir.)

M. DE MARSAN.

Restez. Monsieur Dessoles, il faut en finir.

LE DOCTEUR.

Quand il vous plaira, monsieur de Marsan.

M. DE MARSAN.

Tu ne me comprends pas. Je te dis que j'en courrai les risques, tels quels. Je suis ennuyé, je suis malade; il faut une fin... Et puis, mon ami, il m'est impossible de m'imaginer... J'ai confiance en elle, que veux-tu! Tu l'aimes, tant mieux. Tu es séduisant, bravo! Plus le feu est ardent, mieux il purifie. Je te laisse : bonsoir. Je n'ajoute pas : bonne chance, tu conçois?

LE DOCTEUR.

Tu me laisses! tu me laisses! est fort bien... Et que diable veux-tu que je lui dise, à ta femme?

M. DE MARSAN.

Est-ce que cela me regarde? Ne va-t- pas falloir que je lui écrive ses billets doux à présent! Mon Dieu! comme je vais te haïr, mon pauvre Pierre! tu me deviens odieux à vue d'œil! Malheur à toi, si tu triomphes! Adieu.

LE DOCTEUR.

Permets, nous allons faire notre petit traité. Article premier : Pour tous, et surtout pour elle, secret éternel, quoi qu'i arrive.

M. DE MARSAN.

Je le jure.

LE DOCTEUR.

Article 2 : Si tu crois devoir intervenir, ta défense, comme mon attaque, n'emploiera que des armes courtoises, l'adresse et la persuasion ; jamais de menaces, ni de violences.

M. DE MARSAN.

Soit. Article 3 : Dans le cas où ton expérience te ferait regarder comme probable et prochaine la perte définitive de mon honneur, tu me préviendrais loyalement, en me laissant une heure au moins pour tenter un suprême effort.

LE DOCTEUR, après réflexion.

Délicat, mais adopté, pourvu que ce suprême effort ne sorte pas des conditions spécifiées dans l'article 2.

M. DE MARSAN.

Touche là. (Ils se donnent la main.) Il m'a semblé que je touchais un reptile. Allons, je m'en vais.

LE DOCTEUR.

Bon voyage.

M. DE MARSAN.

Crois-tu que ce soit fini aujourd'hui ?

LE DOCTEUR.

Mais j'espère bien que non.

M. DE MARSAN.

C'est que je ne supporterais pas cette situation longtemps.

LE DOCTEUR.

Tu peux encore te dédire, si tu veux.

M. DE MARSAN.

Non pas. Elle va rentrer. Que lui diras-tu d'abord? Je serais curieux de le savoir.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi.

M. DE MARSAN.

Allons, au revoir. (D'un ton pénétré.) Docteur, penses-tu que ce soit prudent, là, franchement?

LE DOCTEUR.

Ma foi, non.

M. DE MARSAN.

C'est égal. Il faut en finir. (Il sort brusquement.)

LE DOCTEUR, seul.

Voilà une plaisanterie à nous faire couper la gorge, mon président et moi, avant quinze jours. Ce mari! ces maris, devrais-je dire, qu'ont-ils fait au bon Dieu? Seigneur, quel est leur crime?... Celui-ci a du moins la chance de tomber sur un honnête homme. Mon rôle, toutefois, est bien ingrat : la trahison ou le ridicule sont au bout... Va pour le ridicule! J'aimais de Marsan avant d'aimer sa femme. Et pourtant il y a dans cette confiance qu'il me témoigne un dédain choquant pour ma personne, une certitude de facile triomphe qu'il me serait agréable d'ébranler... Qu'il gagne la partie, il le faut; mais, il aurait un peu peur, que j'en rirais. Je ne suis pas un

enfant; je saurai m'arrêter quand il le faudra, pour son honneur et pour le mien... Oui, mais le moyen? Que faire? que dire? L'idée seule que je suis breveté et patronné par le mari pour courtiser sa femme, cette idée me glace : ces choses-là ne sont plus dans nos mœurs; je serai stupide... Je ferais mieux de m'en aller... Je m'en vais... (Il se promène avec agitation; s'arrêtant brusquement.) Si j'enlevais Hermione? j'en ai le droit, l'unité de lieu n'est pas spécifiée dans notre traité. Aussi bien nous sommes au printemps, et la campagne convient à nos plans beaucoup mieux que la ville; cette étrange aventure est de celles qui, dans l'intérêt de toutes les parties, doivent se passer au sein des forêts, dans un vallon solitaire... La difficulté est de décider tout à coup Hermione à se laisser enlever; quant au valon solitaire... (Il écoute.) Un pas léger et traînant, un pas de gazelle blessée : c'est elle! (Il se rassied devant le bureau.)

LE DOCTEUR, JULIETTE.

JULIETTE, entrant sans regarder.

Votre cocher est bien décidément une oie.

LE DOCTEUR, se levant.

Est-il possible?

JULIETTE, riant.

Comment! c'est vous? Et qu'est-ce que vous avez fait de mon mari?

LE DOCTEUR.

Il est sorti pour prendre l'air.

JULIETTE.

Prendre quoi?

LE DOCTEUR.

L'air, madame.

JULIETTE.

Qu'il prenne. Je suis enchanté de vous voir seul un moment, docteur. Asseyez-vous. (Elle ôte son chapeau et arrange ses cheveux devant la glace.) Que vous semble de mon mari? Est-il malade? et, s'il n'est pas malade, qu'est-ce qu'il a?

LE DOCTEUR.

Votre mari? Mais je ne sais. Qu'est-ce qu'il a donc?

JULIETTE.

Je vous le demande. Concevez-vous un homme qui se promène la nuit dans sa chambre comme un fou, sans être habillé?

LE DOCTEUR.

L'avez-vous vu?

JULIETTE.

Non, mais je l'ai entendu, et c'est très-suffisant.

LE DOCTEUR.

Il est certain qu'il a des bizarreries; et, à propos, pourquoi veut-il vendre votre villa des environs de Mantes, Vauvert, je crois, que cela s'appelle?

JULIETTE.

Vendre Vauvert! Il vous l'a dit?

LE DOCTEUR.

Non; mais, voyons, de vous à moi, madame, est-ce qu'il serait jaloux de quelque voisin de campagne?

JULIETTE.

Jaloux! lui! M. de Marsan! Ah! grand Dieu! Quant à ma villa, il la vendra d'autant moins que je compte y passer l'été.

LE DOCTEUR.

Et c'est pourquoi il compte la vendre ce printemps. Voyons, madame, je suis fort indiscret, mais il a donc une raison bien sérieuse de ne pas vouloir que vous alliez à cette campagne, quand même votre santé, qui lui est si chère, y serait intéressée?

JULIETTE.

Ainsi vous lui avez dit que ma santé se trouverait bien du séjour de cette campagne, et il a saisi cette occasion pour la vendre?

LE DOCTEUR.

Pas le moins du monde.

JULIETTE.

Vous ne savez pas mentir, docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a un petit voisin de campagne, allons.

JULIETTE.

Ni petit ni gros. Mon Dieu! jaloux, mon mari! Il y a dix ans, il ne l'était pas; jugez. Au reste, nous sommes bien bons de nous creuser l'esprit pour lui chercher un motif. Un homme

qui se promène la nuit... c'est de l'égarement, voilà tout. Au surplus, j'irai dès demain m'établir à Vauvert, et nous verrons s'il nous vendra, ma villa et moi.

LE DOCTEUR.

Vous partirez comme cela sans le prévenir?

JULIETTE.

Tout simplement.

LE DOCTEUR, prenant son chapeau.

Madame, je vois qu'il faut que je m'en aille. On ne sait où vous pousserait le point d'honneur; et, si j'avais l'air de douter de votre aimable énergie, vous seriez femme à partir sur l'heure.

JULIETTE.

Sur l'heure, non; mais demain. Soyez persuadé de ce que je vous dis, docteur.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, madame, j'en suis persuadé. Mille respects. (Il salue. Se retournant près de la porte.) Voulez-vous que je commande les chevaux à la poste en passant?

JULIETTE, se levant avec précipitation.

Vous êtes insupportable, monsieur Pierre, et vous avez une pauvre idée de votre servante. (Elle tire violemment un cordon de sonnette; le docteur la regarde d'un air étonné. Entre Justine.) Qu'on aille à l'instant demander des chevaux à la poste, à l'instant. Dites à Jean d'apprêter la grande calèche. (Justine sort.) Êtes-vous satisfait?

LE DOCTEUR.

Très-fort, d'autant plus que, pour aller jusqu'au premier relais et revenir en toute hâte, il ne vous faut que deux heures; de Marsan ne sera pas rentré auparavant; il n'aura rien su; vous aurez fait votre petite révolution, et tout le monde sera enchanté comme moi-même.

JULIETTE.

Vous n'en croyez pas un mot. Vous êtes le plus taquin des hommes. Allez-vous-en.

LE DOCTEUR.

Je le crois si bien, que... (Il tire sa montre.) Voyons, il est trois heures; je n'ai pas de visite sérieuse avant six heures... Une petite course hors barrières en votre compagnie serait une vraie bonne fortune. Je vais avec vous si vous le permettez.

JULIETTE, avec un cri de joie.

Charmant! charmant! donnez-moi la main. Je vous emmène à Vauvert.

LE DOCTEUR, riant.

Bon! est-ce que vous irez?

JULIETTE.

Je ne vous réponds plus. Restez là pendant que je ferai un ou deux paquets. (Le regardant fixement.) Je vous répète que vous êtes charmant. (Elle lui tourne le dos brusquement et sort.)

En calèche, hors Paris.

JULIETTE, LE DOCTEUR.

JULIETTE.

Me ferez-vous la faveur de me dire, monsieur, la raison du silence obstiné que vous gardez depuis Paris? Vous passez en général pour un homme d'esprit; et je vous avoue, si pénible que puisse être une semblable confidence faite en face à quelqu'un, je vous avoue que, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit qui ne fût marqué au coin de la vulgarité la plus saugrenue.

LE DOCTEUR.

Madame, c'est que je vous attendais. Je croirais manquer d'égards envers une femme, si j'empiétais sur son droit de diriger la conversation dans le sens qu'il lui plaît.

JULIETTE.

N'est-ce que cela? Eh bien, docteur, entre nous, que pensez-vous des chemins de fer?

LE DOCTEUR.

Le Nord se soutient; pour les autres, baisse générale.

JULIETTE.

Non... Je vous demande si vous les aimez comme moyen de voyager; moi, je les ai en horreur.

LE DOCTEUR.

Et pour quelle gracieuse raison, madame?

JULIETTE.

Parce qu'ils vont trop vite.

LE DOCTEUR.

Mais c'est leur métier; ils ne sont pas faits pour autre chose.

JULIETTE.

Je ne vous dis pas le contraire. Ce que je vous affirme, c'est que je les ai en horreur. Ils m'enlèvent le sentiment de la distance ; et, si quelque chose me paraît merveilleux dans les pays étrangers, c'est l'éloignement où ils sont de Paris; or, quand la distance ne m'est pas rendue sensible par les détails appréciables d'une longue route, c'est comme si je n'avais pas changé de place. Notez toutefois que, si l'on pouvait voyager par le télégraphe, il y aurait des gens assez bêtes pour trouver cela charmant.

LE DOCTEUR.

Ce sont des réflexions que je n'avais jamais faites; mais elles ont mon suffrage.

JULIETTE.

Mille fois trop bon. Nous voici au relais, il me semble.

LE DOCTEUR.

Oui, madame, au bas de la côte. (Il tire sa montre.) C'est ce que je disais... Une heure pour retourner..., à cinq heures, nous serons à Paris. Il me restera encore le temps de faire quelques courses avant de dîner. (S'inclinant.) Et j'aurai passé deux heures fort agréables.

JULIETTE.

Vous parlez comme une pendule à musique. Je suis fâché de contrarier vos petits arrangements. (La voiture s'arrête. Juliette à un domestique à la portière.) A Vauvert, route de Mantes.

LE DOCTEUR, se levant à demi avec inquiétude.

Sérieusement? (Madame de Marsan hausse les épaules.) Eh bien, c'est héroïque! je ne l'aurais pas cru. (Il ouvre la portière.)

JULIETTE.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu, je vais à Paris, car j'y ai réellement affaire; il faut que je me mette en quête d'un fiacre, d'une carriole... Me voilà fort sot. (Il pose une jambe sur le marchepied.)

JULIETTE.

Ah çà! voyons, pour quel enfant me prenez-vous donc? et pour qui jouez-vous ce mimodrame? Est-ce que je ne vois pas clairement que vous avez le plus grand désir de venir avec moi? Je ne sais pas pourquoi, par exemple; mais enfin, si je ne le voyais pas, je ne serais pas une femme. (Elle rit.) Cela vous déconcerte un peu, ce que je vous dis là... Allons, venez vous asseoir... Vous avez une si drôle de mine, perché sur ce marchepied...

LE DOCTEUR, se rasseyant.

Si je vous dis qu'après vous avoir poussée involontairement à ce coup d'État, j'ai souhaité d'en être complice jusqu'au bout, afin de détourner sur ma tête la rancune de M. de Marsan, me croirez-vous?

JULIETTE.

Non. (La voiture part au galop. Moment de silence.)

LE DOCTEUR.

Ma situation n'est pas tenable vis-à-vis de vous, madame. Il faut absolument que je saute par la portière, ou que je vous explique ma conduite.

JULIETTE.

Sautez ou expliquez, à votre guise.

LE DOCTEUR.

Madame, je demeure sur le boulevard des Capucines, et, quand je suis chez moi, je demeure à ma fenêtre. Parfois le matin, et plus souvent au soleil couchant, je vois passer quelque chose de merveilleux; je vois passer, à travers les arbres, des calèches comme la vôtre, moelleuses et douillettes comme le lit de dentelles d'un premier-né; des femmes inconnues, tantôt ensevelies sous de blanches fourrures, tantôt parées de frais, comme des allégories du printemps, m'apparaissent immobiles et doucement incrustées dans l'épaisseur des coussins; elles ont les bras croisés, comme vous en ce moment, l'œil fixé dans le vague, le front hautain et pensif. M'élancer de ma fenêtre, m'asseoir subitement à côté d'un de ces êtres mystérieux; m'initier, degré par degré, dans l'intimité d'un long voyage, à ce monde délicat que porte une jolie femme dans chaque pli de sa robe, dans chaque mouvement de ses sourcils me trouver tout à coup, concours inouï! face à face avec les deux plus puissants enchantements de cette terre, avec la beauté et avec l'inconnu, c'est là un rêve, madame, si souvent caressé dans ma pauvre cervelle, que vous me par-

donnerez peut-être d'avoir voulu le prolonger, quand le hasard semblait le réaliser pour moi.

JULIETTE.

La parole vous est revenue, à ce que je vois. Il y a des femmes qui, à ma place, s'en plaindraient; d'autres trouveraient piquant de jouer quelques minutes ce rôle d'héroïnes idéales que votre galanterie assigne aux inconnues qui passent. A chacun ses usages. Moi, je vous demande la permission de sommeiller un peu. (Elle ôte son chapeau, et appuie sa tête dans l'angle de la calèche.) Je vais essayer de rêver à mon tour pour me mettre au pair, si vous le trouvez bon.

LE DOCTEUR.

Certes; et puis-je vous imiter, madame?

JULIETTE.

Non. Sur la route, on vous prendrait pour mon mari. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas faire de bruit.

LE DOCTEUR.

Eh! bon Dieu! quel bruit voulez-vous que je fasse dans ce petit coin matelassé?

JULIETTE.

Ne me parlez pas d'abord; voilà le plus pressé. (Les yeux fermés.) Pourriez-vous me dire, docteur, vous qui êtes si savant, pourquoi on est toujours pris d'envie de dormir en voiture?

LE DOCTEUR.

C'est à cause des compagnons de voyage qu'on a, madame.

JULIETTE.

Ah ! c'est possible. (Après un silence, elle se redresse tout à coup.) Ah çà ! est-ce que nous allons nous quereller comme cela tout le long du chemin ?

LE DOCTEUR.

Avouez que je vous gêne, et que vous regrettez de ne pas m'avoir laissé partir ; ayez cette franchise, madame, et joignez-y la bonté de me faire mettre à terre avant que nous soyons trop loin de Paris. Je ne suis pas pire qu'un autre homme ; mais, tenez, par ma faute sans doute, je me suis montré d'abord à vous d'un côté qui ne vous a pas plu ; cette première impression ne fera que s'envenimer, et je préfère encore le chagrin de vous quitter à la profonde mortification de vous devenir tout à fait insupportable.

JULIETTE.

Voilà la première fois de la journée que vous me parlez sérieusement. C'est vous qui m'avez mal prise, car je suis une très-bonne femme. J'ai, de plus, une grande estime pour vous, et je veux que nous soyons amis. Depuis longtemps, j'ai jeté les yeux sur vous pour cela ; et, si vous n'y avez pas pris garde, c'est, je suppose, que les hommes dédaignent volontiers les femmes dont ils ne peuvent attendre que de l'amitié, pour celles dont ils espèrent quelque chose de plus, ou de moins, comme il vous plaira.

LE DOCTEUR, lui baisant la main.

Tout ce qui n'est pas l'amitié d'une femme comme vous est moins assurément.

JULIETTE.

Il y a beaucoup de calcul, au reste, dans mes dispositions amicales pour vous. Regardez par la portière pendant que je vous expliquerai cela... Bien. Je me suis toujours promis d'avoir un médecin pour ami dans mes vieux jours. Je me réserve pour cet avenir prochain une seule passion, la curiosité; et, si vous parvenez à m'inspirer une grande confiance, mais une confiance extraordinaire, docteur, eh bien, je vous demanderai un jour une foule de choses qui m'inquiètent, que je ne sais pas, et que je voudrais savoir.

LE DOCTEUR.

Comme quoi, par exemple?

JULIETTE.

Comme quoi? c'est ce que vous ne saurez pas de sitôt; mais, pour vous faire prendre patience, et à moi aussi, je vais, dès à présent, vous adresser deux ou trois petites questions anodines en guise de ballons d'essai. Et d'abord, me direz-vous, docteur, pourquoi on ne m'a jamais fait de déclaration, à moi qui vous parle?

LE DOCTEUR.

En êtes-vous sûre, madame?

JULIETTE.

C'est historique. Je vous demande pourquoi, monsieur Pierre?

LE DOCTEUR.

C'est qu'une déclaration n'est pas une pièce littéraire d'une forme déterminée comme un sonnet. Ce qui lui donne son

caractère, c'est moins la bouche qui la prononce, que l'oreille qui l'entend. Il est tombé à vos pieds, je n'en doute pas, mille fleurs de rhétorique qui n'ont pas été des déclarations, parce que vous ne les avez pas ramassées.

JULIETTE.

Et si on allait se méprendre! Quant à moi, je n'entends pas à demi-mot. En fait de déclaration, j'en veux une bien claire, bien complète, une qui me crève les yeux, ou je n'en veux point. Toute déclaration qui ne brûle pas ses vaisseaux, et qui ne me livre pas son homme pieds et poings liés, est une poltronnerie qui me manque de respect. Qu'avez-vous à dire à cela, docteur?

LE DOCTEUR.

Pas grand'chose de bon, madame, et autant vaut, je crois, que je ne le dise pas.

JULIETTE.

C'est quelque impertinence?

LE DOCTEUR.

Ma foi, oui.

JULIETTE.

Dites-la.

LE DOCTEUR.

La voici : tout jeune encore, j'entendis soutenir à une tante à moi votre théorie sur les déclarations; j'en profitai pour brûler mes vaisseaux, comme vous dites, aux pieds de ma tante, qui se servit de cette transition pour me mettre à la porte.

JULIETTE.

En d'autres termes, vous pensez que je viens de vous demander une déclaration, de vous en faire une, peut-être?

LE DOCTEUR.

Madame...

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! n'ai-je pas vu le moment où votre vanité inquiète arrêtait sur vos lèvres les traits d'une galanterie équivoque, pour y substituer prudemment une ironie plus blessante encore? Je cherchais un ami et un confident; j'ai trouvé un homme... un homme, comment dirai-je? un homme, et c'est tout.

LE DOCTEUR.

Madame de Marsan, oui, j'ai pensé que vous vouliez une déclaration, non pour l'accueillir, mais pour en connaître l'émotion, et pour briser, l'instant d'après, l'objet de l'expérience. Plus jeune, j'aurais eu assez de présomption pour tomber dans le piége séduisant que vous aviez ouvert innocemment sous mes pas; avec mes trente-huit ans, j'ai eu la sage modestie de rester fidèle à mon rôle d'ami et de confident, et c'est cette fidélité même qui me vaut en ce moment votre colère, et qui, Dieu merci, me vaut en revanche votre estime.

JULIETTE.

Ce qu'il y a de positif, c'est que vous voici dans mon avenue, que je vous prierai de regarder ma porte comme celle de madame votre tante, qu'il y a un chemin de fer d'ici à

Paris, et que les chemins de fer font métier d'aller vite, ainsi que vous avez bien voulu me l'apprendre.

LE DOCTEUR.

Soit; mais je n'en aurai pas moins votre estime. (Madame de Marsan se tait. Un moment après, la calèche entre dans la cour du château.)

JULIETTE.

Quel est ce monsieur sur le perron?

LE DOCTEUR.

Votre mari, qui ne partage pas probablement votre répugnance pour les chemins de fer. (La voiture s'arrête.)

JULIETTE, près de descendre, se retournant vers le docteur.

Restez.

Dans la cour du château.

JULIETTE, LE DOCTEUR PIERRE,
M. DE MARSAN.

JULIETTE, en riant, à son mari, qui lui offre la main pour descendre de voiture.

M'en voulez-vous? Dites-le, et je repars.

M. DE MARSAN, riant.

Je suis ravi. — Bonjour, cher docteur.

JULIETTE, sérieuse.

Ravi? vous n'êtes jamais comme un autre. Pourquoi êtes-vous ravi?

M. DE MARSAN.

Allons, voulez-vous me faire croire que vous espériez me contrarier? Je suis ravi, d'abord, que vous ayez trouvé une distraction de votre goût, et ensuite de voir que ma femme ait assez de séduction pour enlever en un clin d'œil à ses malades le médecin le plus disputé de Paris.

JULIETTE.

A vrai dire, je ne sais pas trop lequel de nous deux a enlevé l'autre. Qu'en pensez-vous, monsieur Pierre?

LE DOCTEUR.

C'est certainement vous, madame, qui m'avez enlevé; car, si c'était moi, je ne vous aurais pas amenée chez monsieur.

JULIETTE.

Vous, vous êtes un homme à qui je ne me fierais pas, si j'étais M. de Marsan.

M. DE MARSAN.

En tout cas, c'est un savant médecin; car vous n'avez pas eu depuis un an, ma chère amie, les riches couleurs que je vous vois.

JULIETTE.

C'est que j'ai dormi en venant, et cela fait monter le sang à la tête. Au revoir, monsieur. (Elle entre dans la maison.)

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN, prenant le bras du docteur et l'entraînant vers le jardin.

Eh bien, rival généreux, il paraît qu'elle s'est endormie; ce n'est pas poli pour toi, mon bon, mais ça me fait plaisir.

LE DOCTEUR.

C'est toi qu'on endort, mon président.

M. DE MARSAN.

Je comprends que ton amour-propre en gémisse; mais le fait est qu'elle a dormi. Eh! eh! (Il se frotte les mains.)

LE DOCTEUR.

Eh! eh! oui, elle a dormi. C'est convenu.

M. DE MARSAN.

Et avoue qu'au fond tu n'en as pas été fâché, parce que cela te sauvait les difficultés de la situation.

LE DOCTEUR.

Je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Car de quoi, diantre! auriez-vous pu causer pendant quinze lieues de tête-à-tête?

LE DOCTEUR.

Puisqu'elle a dormi.

M. DE MARSAN.

Oui; mais que lui as-tu dit dans les intervalles? car je suppose qu'elle n'a pas dormi continuellement.

LE DOCTEUR.

Continuellement.

M. DE MARSAN, s'arrêtant tout à coup.

Oui-da! en sommes-nous là, Pierre? Te fais-tu un jeu maintenant de ce désespoir que tu as ce matin entrepris de guérir? A-t-elle dormi, oui ou non?

LE DOCTEUR.

Pas une seconde.

M. DE MARSAN, après une pause.

Et dois-je en conclure, Pierre, que le mot amour ait été prononcé entre vous?

LE DOCTEUR.

Pour le mot lui-même, je n'affirmerais pas qu'il soit sorti de notre bouche : quant à la chose, il en a été fort question; mais je te ferai observer, mon ami, que mon emploi, déjà très-délicat, deviendra tout à fait désagréable et même impossible à tenir, si tu t'arroges le droit d'inquisition sur chacun de mes gestes.

M. DE MARSAN.

J'en conviens. Je suppose toutefois que je puis te demander si tu as reconnu la justesse de nos conjectures touchant l'état moral de Juliette.

LE DOCTEUR.

Qu'il te suffise de savoir que ma conviction à ce sujet s'est affermie.

M. DE MARSAN.

Et puisque cette maladie consiste, pour parler net, à chercher un amant, votre voyage a-t-il donné à Juliette, que tu saches, des motifs suffisants de croire qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherche?

LE DOCTEUR.

J'ai fait mon possible pour qu'elle ne l'ignorât pas.

M. DE MARSAN, *amèrement.*

Il ne me reste plus qu'à apprendre, Pierre, que tu as transgressé l'article 3.

LE DOCTEUR.

L'article 3?

M. DE MARSAN.

Le malheureux l'a oublié!

LE DOCTEUR.

Si je ne me trompe, c'est l'article par lequel je me suis engagé à te prévenir une heure à l'avance... Écoute, de Marsan, entre nous, le mieux serait de l'effacer, cet article-là, car il est absurde.

M. DE MARSAN.

Absurde, soit; mais j'y tiens. Veux-tu me permettre de te rappeler qu'il s'agit de me rendre ma femme et non de me la prendre? car, en vérité, on dirait, à t'entendre, que ton triomphe personnel est maintenant le seul intérêt que tu envisages dans l'affaire.

LE DOCTEUR.

Eh! non, président; seulement, tu connais les femmes; avec elles, tout est caprice et improvisation : l'heure du berger peut venir tellement imprévue et en même temps tellement impérieuse... Eh bien, je suppose qu'en pareil cas tu te trouves absent, toi?

M. DE MARSAN.

Je ne m'absenterai pas, sois tranquille.

LE DOCTEUR.

Tu ne prétends pas sans doute être toujours là, planté comme un mur, entre ta femme et moi ?

M. DE MARSAN.

Non; mais je ne m'écarterai jamais assez pour que tu ne puisses exécuter l'article 3; j'ai ta parole et j'y compte. Une dernière question, Pierre, que tu pardonneras à l'horreur de ma position : quelle était la cause réelle du vif coloris qui éclatait sur le visage de Juliette quand elle est descendue de voiture ?

LE DOCTEUR.

La cause réelle, c'était l'indignation.

M. DE MARSAN.

L'indignation! lui aurais-tu manqué de respect ?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN, très-sérieux.

Ce serait du moins une folle bravade que de me l'avouer en face.

LE DOCTEUR.

Eh bien, cette folle bravade, je la commets : je ne sache point qu'il y ait d'article 3 qui m'empêche de manquer de respect à ta femme !

M. DE MARSAN.

Non; mais il y a une loi de convenance qui devrait t'interdire de me le confier. Il y a une loi d'honneur qui interdit à un mari de souffrir de pareilles confessions.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi les demandes-tu, mordieu ?

M. DE MARSAN.

Parce que..., eh! parce que je commence à y voir plus clair que je ne voudrais! Tu aimes ma femme!

LE DOCTEUR.

Belle découverte! c'est moi qui te l'ai dit. Au reste, je lui ai fait la cour d'après ton invitation formelle, pour te rendre service; ce service te devenant une charge, je t'en délivre. Un autre le reprendra en sous-œuvre, et il est fort probable qu'il te demandera tes conditions!

M. DE MARSAN.

Quand je t'ai prié de faire la cour à ma femme, je pensais que tu la lui ferais honnêtement, avec décence, comme il se pratique entre gens de bon ton. Je n'allais pas imaginer que tu aurais recours à je ne sais quels procédés d'une galanterie de bas étage, que tu emprunterais tes expédients aux mœurs de corps de garde!

LE DOCTEUR.

Et à quelle heure, s'il vous plaît, mon président, passe le prochain convoi?

M. DE MARSAN.

Dans dix minutes. Tiens, promets-moi seulement d'être convenable avec elle, et reste.

LE DOCTEUR.

Lie-moi les jambes et dis-moi de danser! Convenable! à combien de centimètres dois-je me tenir de sa robe? Conve-

nable! insensé président! Et le premier amoureux déchaîné qui viendra se jeter aux pieds de Juliette, le sera-t-il? Convenable! mais, en le demandant, tu vas directement contre ton but, qui est de révolter la délicatesse de ta femme par la crudité même de l'amour! Tartufe est-il convenable avec Elmire? et, s'il l'était, Elmire cacherait-elle Orgon sous la table? Voyons, de quel côté est la gare de ton chemin de fer? (On entend le son d'une cloche.)

M. DE MARSAN.

Reste, Pierre; ne m'abandonne pas. On sonne le dîner. Je vais donner des ordres pour ton appartement. Va la rejoindre, bourreau; mais, auparavant, reprête un peu serment à l'article 3.

LE DOCTEUR.

Je le jure. (Ils se serrent la main et se séparent.)

JOURNAL DE JULIETTE.

« *25 mai.* — Une amie d'enfance me confessait, il y a deux ans, qu'elle écrivait chaque soir ses impressions de la journée; je lui dis : « Mon Dieu! tu n'aimes donc plus ton mari, ma » pauvre Louise? — Ou il ne m'aime plus, » répondit-elle.

» Je fus convaincue, alors, que nous avions nommé les deux seules occasions où une femme puisse être tentée de prendre une plume à minuit, d'entr'ouvrir son secrétaire, et de griffonner furtivement.

» Je me trompais. Sans trahison d'aucune part, me voici à minuit devant un de mes vieux cahiers de pension, recueillant mes idées, et tremblante, Dieu sait! Je n'ose me regarder, tant je suis pâle.

» La vérité est qu'on a des pensées qu'on ne peut ni confier ni garder, et on les écrit pour en faire quelque chose. De ces pensées, il en est de bonnes, et d'autres qui sont extraordinaires; mais j'aurais autant de répugnance à dire les bonnes. Il n'existe pas dans l'amitié, ni même dans le mariage, une intimité qui puisse faire à ces pensées un lit assez doux pour les attirer. On les écrit, et encore pas toutes.

» J'ignore si les dévotes le sont au point de livrer à leur directeur toutes les clefs de chez elles, sans en excepter une seule petite; quant à moi, je n'ai jamais dit à mon confesseur que ce qu'il me paraissait en état de comprendre, n'étant point chargée de compléter son éducation, et croyant d'ailleurs fermement qu'il y a des coins du cœur qu'il faut réserver pour Dieu tout seul.

» Et puis la langue fait défaut; nous ne pouvons le plus souvent nous parler à nous-mêmes nos pensées; comment les dire aux autres? Ce sont des fantômes qui passent si vite, qu'on n'a pas le temps d'en faire le portrait. C'est heureux. Quel nom donner, par exemple, à ce malaise moral, à ce dégoût de mes habitudes, à cette inquiétude sans but, à ce mécontentement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelques mois?

» Mon mari est certainement le meilleur des hommes, il a de l'esprit par-dessus le marché; mais, quand il a dit : « Elle s'ennuie, » il croit avoir dit une merveille, et il s'en va tranquillement à son tribunal. Le fait est que je ne m'ennuie pas; je suis

simplement malheureuse. Je ne me retrouve plus : ce n'est plus moi, je m'irrite d'un rien. J'aime mon mari, Dieu merci, autant que l'an passé ; eh bien, il ne peut rien dire ni faire que je n'y trouve un sujet d'humeur. Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de sa montre ! Nous avons vécu en paix, ces breloques et moi, pendant dix ans, et puis, je ne sais pourquoi, un beau jour, nous voilà brouillées. Quand j'entends de loin leur petit cliquetis, c'est fait de moi. Justement mon mari a l'habitude de les faire sauter quand il parle, ce qui produit un carillon affreux. Hier, je n'ai pu y tenir; je lui ai dit : « Pour Dieu, laissez là vos breloques ! » Mon pauvre mari a paru tout consterné de ce coup d'État, il s'est observé pendant la journée; mais, dès le soir, les breloques ont repris le dessus. J'y renonce.

» Pendant que j'écris, j'entends M. de Marsan remonter sa montre dans sa chambre, et sautez breloques !

» Une autre manie qu'il a, c'est de prendre des deux mains les revers de son habit, et de leur imprimer une saccade de bas en haut pour remettre le collet d'aplomb; l'innocence de ce geste, la bonhomie avec laquelle il s'y adonne chaque fois qu'il va sortir, ne peuvent me calmer. Je souffre de ces misères, et, d'un autre côté, je m'en applaudis, car je vois dans cette naïveté d'allures la quiétude d'un homme qui, arrivé à un état heureux selon son gré, dépose toutes prétentions, et s'en tient à sa conquête ; mais c'est l'erreur des conquérants de se croire rois légitimes, et de désarmer.

» Un contraste saisissant à cette sécurité démonstrative, c'est la manière d'être de ce M. Pierre. Celui-là n'a point d'habitudes prises ; il les prend à mesure qu'il s'aperçoit qu'elles

peuvent plaire. Il ne fait pas un pas avant d'avoir jeté la sonde. Il a toutes les armes du monde, offensives et défensives, et toujours fourbies et luisantes pour la parade et pour la bataille, au gré des tenants. Je l'ai mis dans ma boîte en venant à la campagne, parce que j'étais curieuse d'étudier sur le vif l'espèce d'animal qu'on appelle un homme dangereux. Il paraît décidé à se laisser faire. C'est aimable de sa part. Il doit cependant arriver un moment où ce prudent nageur se hasarde à perdre pied. C'est là que je l'attends.

» Encore M. de Marsan qui se promène! à une heure du matin! C'est une maladie. Grand bien lui fasse! moi, je vais dormir. Bonsoir, madame.

» *26 mai.* — C'est un homme à pendre que ce M. Pierre, et à ne pas dépendre. Je crois qu'il m'a jugée. Il regarde, avec assez de tact, ma maison comme un palais enchanté où tout ce qui lui arrive est mystification. Une ou deux fois, comme je lui donnais des répliques dont il fallait toute ma bonne conscience pour me sauver la honte, il m'a regardé en souriant d'un air qui signifiait : « Non, non, vous avez beau faire; je » vois bien que vous ne mettez pas au jeu, et je ne veux pas » jouer à ce compte-là. »

» Et d'abord, dès le matin, je l'ai promené dans tout le parc; je l'ai égaré loin du monde connu; j'ai été jusqu'à feindre de ne pouvoir retrouver mon chemin, et rien n'a fondu les sept sceaux dont sa langue est scellée. Je l'ai mené au vieux château, et je l'ai prié de me conter la légende de ces ruines; il m'a improvisé sur-le-champ une légende très-amusante, c'est-à-dire très-horrible, mais sans y introduire la moindre allusion ni à moi, ni à lui.

» De retour au château, je me suis mise au piano (car on s'acharne vraiment); et, comme mon bracelet clapotait sur les touches (j'ai aussi mes breloques), je l'ai prié de m'aider à le défaire. J'ai une bague qui a pour chaton une perle de toute beauté et assez incommode par parenthèse : il l'a remarquée; pour qu'il la vît mieux, je la lui ai mise sous le nez et ma main avec (je voulais en finir) : il n'a vu là qu'un prétexte à une histoire sur la pêche des perles, que je n'ai pas écoutée, mais qu'il a dû très-bien dire; car c'est son talent, non pas de pêcher des perles, mais de conter des histoires.

» Je l'avais bien décidément pris en haine; car tant de frais perdus, c'est mort d'homme. Je l'ai donc épinglé de toutes mes forces pendant le dîner, ce qui a paru divertir beaucoup M. de Marsan.

» Ce soir, j'ai saisi une minute de tête-à-tête pour lui dire : « Ah çà! confiez-moi la raison qui vous fait appeler par ces » dames un homme dangereux? car je vois bien que jamais je ne » la découvrirai toute seule. — C'est que je n'avais jamais ren- » contré de femme qui fût dangereuse, » m'a-t-il répondu brutalement. Et il s'est remis à ses échecs avec mon mari, qui rentrait à point nommé pour me tirer du plus grand embarras où je me sois trouvée en toute ma vie; car, bien que la riposte méritât une verte semonce, je l'avais aussi poussé un peu trop.

» Je ne le lui dirai pas; mais j'entrevois à quels titres il mérite quasi sa sotte réputation : c'est un respect chevaleresque, entrecoupé d'impertinences qui lui donnent du relief; une préoccupation de plaire qui vous flatte, mêlée d'une sûreté de jugement qu'on redoute; une certaine hauteur de pensée qui vous domine, avec un reste d'enfantillage dans le cœur qui

vous rassure; c'est un homme de sang-froid, expérimenté, craignant le ridicule plus que la peste, maître de lui jusqu'au miracle; et plus il est tout cela, plus on doit être tenté de le croire vrai, quand il descend de sa réserve souveraine pour s'humilier par un aveu.

» Je crois que j'en sais assez sur lui, et que je le renverrai demain.

» *27, deux heures après midi.* — Je voulais lui donner congé dès l'aurore, c'est-à-dire en me levant; mais son courage, défaillant hier soir, s'était retrempé durant la nuit à un degré qui m'a déplu. Ce genre d'homme ne m'inspire aucune compassion. J'étais bien résolue à le renvoyer, mais vaincu. A cette heure, il a tout ce qu'il faut pour se mettre en route.

» Donc, c'était par une belle matinée de printemps, et nous allions par les charmilles, cherchant le frais, lui herborisant à la Jean-Jacques, et moi secouant sur sa tête des gouttes de rosée du bout de mon ombrelle, par mégarde, bien entendu. A propos de simples, je l'interrogeai sur sa médecine... Y croyait-il? C'était une illusion de sa jeunesse; il avait eu à ses débuts une fougue plaisante; il en riait, et il me fit rire en me contant combien il fut mortifié la première fois que, venant voir un malade, il le trouva mort. Là-dessus, résolution de se faire trappiste; puis retour à des sentiments moins inhumains. il avait oublié toutes ses études de l'école, pour en faire de nouvelles plus intelligentes et moins meurtrières. Dans un siècle sans croyances religieuses, le médecin a charge d'âmes, comme autrefois le directeur. Il entre partout; on le laisse pénétrer au fond de toute intimité, toute alcôve devient pour lui confessionnal; tout le bien que cette position unique permet de

faire ou de tenter, les consolations qu'il trouvait dans ce rôle contre les déceptions de son art, le charme de certains souvenirs opposés à l'amertume de certaines cures, voilà ce qu'il me développa avec une telle élévation d'idées et de termes, que, de surprise, je m'écriai : « Et comment un homme de votre » talent, monsieur, s'abaisse-t-il aux niaiseries dont ces dames » se plaignent ? — Et dont vous avez daigné vouloir les ven- » ger, » dit-il entre sourire et grimace. « Il est inutile d'en » parler, » ai-je repris de bonne foi, « puisque je n'ai pas réussi. » — Au contraire, parlons-en : puisqu'il est dit que vous avez » fait une mauvaise action en votre vie, qu'il soit dit aussi » que vous avez su vous en repentir. » J'ai demandé à moitié une explication qu'il m'a donnée tout à fait. Il m'a conté qu'un sentiment d'étrange scrupule le tenait éloigné de moi depuis des années, appuyant ce récit de détails dont je ne pouvais nier l'apparence. Puis, après m'avoir laissé entendre qu'il n'y avait ni grand mérite ni grande générosité à tourner la tête d'un homme chez qui c'était une affaire faite tout naturellement dès longtemps, il a tout à coup quitté ce ton de légèreté pour en prendre un avec lequel il n'y avait plus moyen de marchander. « Savez-vous une chose? » lui ai-je dit de fort haut; « M. de Marsan vous croit son ami. » Il a pâli et a murmuré avec une expression inexplicable : « Je le sais, oh ! je le sais. » En même temps, j'ai vu poindre entre ses cils quelque chose comme une larme, en vérité. Le malheureux la sentait venir. Pendant une minute, il s'est tenu immobile, espérant que je ne l'avais pas vue, cette larme, et qu'elle ne tomberait pas; mais soudain elle s'est échappée et a glissé en triomphe le long de sa joue. Alors, il s'est détourné par un mouvement

brusque, comme ébloui par le soleil; mais il était trop tard : il n'y avait rien gagné.

» ... N'y avait-il rien gagné?

» *Minuit.* — Jamais je n'ai passé une si cruelle soirée. Je voulais fermement lui signifier un congé devenu nécessaire; mais M. de Marsan, qui est toujours absent quand il devrait être là, a eu ce soir, par un heureux à-propos, un accès de jalousie, et n'a pas bougé de mes côtés. C'était spirituel.

» *28 mai, cinq heures.* — Je suis plus tranquille. J'ai trouvé un moyen, je crois, d'arranger tout. Ce matin, en l'abordant, j'ai vu à sa mine qu'il essayait de s'affermir contre une catastrophe; mais pas du tout: « Monsieur Pierre, » lui ai-je dit, » restez l'ami de mon mari et soyez le mien. » Il a pris vivement la main que je lui tendais, et je ne pense pas que jamais cadeau de reine à sujet ait été reçu de meilleure grâce. Nous voilà donc bons amis; nous avons vécu sur ce pied-là toute la journée : la gêne enlevée, nous avons été fort aimables tous deux. Allons, c'est une heureuse inspiration que j'ai eue.

» *Minuit.* — Ce qui me stupéfie, c'est M. de Marsan. A quoi pense-t-il? Il va, il vient, il ouvre les portes, il entre, et il sort, voilà sa vie. Il a un travail pressant et difficile, je le veux bien; mais alors pourquoi ne pas s'y mettre ou ne pas y renoncer? Et puis ne s'avise-t-il pas d'acheter une meute! Une meute! je vous demande un peu! pour chasser quoi? N'a-t-il pas fait invasion dans mon boudoir avec tous ses chiens à la remorque pour m'en demander mon avis? Je lui ai dit qu'il était ridicule, et c'était vrai. La seule chose qu'il n'ait garde de remarquer, c'est que son ami est de trop ici,

et que c'est à lui, après tout, de le renvoyer. Je suis à bout d'expédients, quant à moi.

» Que la nuit tombante est mauvaise conseillère! Avec le soir viennent les lâches pensers, l'amollissement de l'âme, et je ne sais quelle énervante langueur où se noie toute la force d'une femme. Le soir, on ne hait plus qu'à moitié, et on n'aime pas à demi. O Desdémone! c'était le soir, n'est-ce pas, que le More te faisait ses ardents récits de batailles et de tempêtes?

» *20.* — Malheureuse que je suis! qu'ai-je fait? quelle sera la fin? Quand mon mari m'a embrassée ce soir, j'ai cru que mon cœur s'arrêtait; j'ai eu froid dans les os. Oh! ces femmes qui ont l'habitude de trahir, de quelle boue glacée sont-elles faites? Mon Dieu! je n'ai plus le droit, je n'ai plus même le droit de les mépriser!

» Mes enfants sont arrivés de chez leur grand'mère. Ils m'ont sauté au cou, et j'ai couru pleurer dans un coin. Il n'en sait rien, il ne se doute pas de ce que je souffre, car il est bon, et il s'en irait. Nous sommes retournés à cet endroit du parc où je lui tendis la main hier. Que m'a-t-il dit? que lui ai-je répondu? Je ne sais plus; mais, en me quittant, ses lèvres ont touché mes cheveux. Le petit Jules est venu, et a sauté sur le banc près de moi; j'ai vu ses yeux se fixer avec une attention singulière sur ma tête, sur la place où, une minute auparavant... J'ai cru qu'il en voyait la trace!... Quelle honte et quelle folle peur! C'était une fleur de lilas qui était tombée dans mes cheveux et qu'il a ôtée. Pauvre enfant!

» Mon Dieu! Dieu bon! ce n'est qu'une étourderie, et c'est la première. Mon Dieu! donnez-moi la force d'une résolution.

» *30 mai.* — Je ne pense plus, je n'existe plus; je fais un

rêve terrible et sans réveil. Je vois passer vaguement des formes connues, autrefois, hélas ! bien-aimées, mon mari, mes enfants, comme si j'étais déjà morte et dans un pays de visions lugubres. Oh ! ce bonheur que j'imaginais, quels rares, quels courts moments ! et, au bout, toujours une honte. Cette après-midi, j'ai sonné trois fois sans que personne vînt ; enfin Justine est arrivée sans se hâter. « Mademoiselle, ai-je dit, » voilà trois fois que je sonne. » Elle m'a regardée en face : « C'est que j'aidais John, le domestique de M. Dessoles, » a-t-elle répondu, « et j'ai pensé que madame me pardonnerait. » Cette misérable fille ! je n'ai pas osé la comprendre. Je suis au pilori, et le premier passant peut me jeter son insulte. Et l'aimer ! l'aimer malgré tout cela ! Ne pouvoir lui dire « Partez ! » Ai-je bu un philtre ? Il doit venir cette nuit sous ma fenêtre ; je lui ai promis ce bouquet que j'ai porté tout le jour. Je suis abandonnée de tout le monde. M. de Marsan ne voit rien. — Cette glace me fait peur.

» *Le lendemain.* — Je ne sais plus le jour, ni le mois, ni rien. Peu m'importe, au reste. Ce matin, j'ai rencontré le jardinier dans la cour ; ma conscience est toujours inquiète : je l'ai fait causer. « Et où allez-vous comme cela, Jérôme ? — » Voir si on peut parler à monsieur, parce que la plate-bande » est toute foulée, et le mur comme égratigné sous les fenêtres » de madame ; et, comme il y a de mauvais gas dans le pays, je » vais avertir monsieur. — C'est inutile, je ferai votre com- » mission. — Ah ! c'est différent, » a repris ce garçon ; « si » madame ne veut pas qu'on le dise à monsieur, on ne lui » dira pas. » J'ai feint de ne pas l'avoir [illegible] et je lui ai mis de l'argent dans la main...

» Mais il y aura une expiation, et prochaine, je ne sais laquelle encore; ma tête est en feu; mais, certainement, il y aura une expiation. Il faudra laver tout cela. Je ne suis pas encore la dernière des femmes, pourtant, non! Mais quel fonds puis-je faire sur moi, à présent? Il est sept heures; il m'a suppliée de le recevoir ici, dans ma chambre, qui est celle que j'habitais avant d'être mariée; je n'y ai pas vu de mal, pas plus de mal du moins qu'à tout le reste. M. de Marsan est à la ferme, et n'en doit revenir qu'à dix heures.

» Cela ne peut durer. J'ai comme un pressentiment que cette ligne est la dernière que j'écrirai... »

Dans le jardin : il est nuit.

LE DOCTEUR PIERRE se promène la tête penchée.
M. DE MARSAN survient, et lui touche l'épaule.

M. DE MARSAN, à demi-voix avec tristesse.

Tu me trompes, dis?

LE DOCTEUR.

Non.

M. DE MARSAN.

Tu médites de me tromper?

LE DOCTEUR.

C'est vrai! quand tu es arrivé, j'y pensais.

M. DE MARSAN.

Tu l'aimes donc étrangement, si ta fière intelligence a pu comploter un instant les moyens de ruser avec l'honneur et la

foi jurée! Pierre, nous avons été fous, et voilà le châtiment; mais, quoi que tu en puisses penser dans ce moment de passion, je suis de beaucoup le plus malheureux, et ce n'est que justice, ayant été le plus coupable. Je dis malheureux, je n'ai pas d'autre mot; tu ne peux savoir, mon ami, non, tu ne peux soupçonner ce qui se passe là! (Il se frappe le front.) Car elle t'aime, et au point de ne pouvoir le cacher, même à moi.

LE DOCTEUR.

Écoute, de Marsan : cette minute est solennelle dans ma vie; jamais je n'ai été si près de quelque résolution infâme. Si tu m'avais abordé la menace à la bouche, et je t'avoue que je m'y attendais, que je l'espérais peut-être, le mal l'emportait; mais les âmes comme la tienne s'épurent, au lieu de s'aigrir, par la douleur. Tu es venu en ami, tu m'as parlé un langage plein d'équité et de bonté; eh bien, tu m'as donné la force de tenir une parole que j'aurais voulu dégager au prix de mon sang, au prix d'un crime. Tiens. (Il lui remet une lettre.)

M. DE MARSAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOCTEUR.

Ça, c'est l'article 3. (Il s'éloigne.)

Dans la chambre de Juliette.

JULIETTE, LE DOCTEUR.

JULIETTE.

N'est-ce pas vous qui m'avez dit : « L'œil de la femme qu'on aime est la source d'où tombe sur notre âme toute joie et toute tristesse : s'il sourit, nous sourions; s'il se voile, tout se fait sombre? » Eh bien je souris, et je suis heureuse. Ainsi qu'avez-vous?

LE DOCTEUR.

Juliette, vous n'êtes pas heureuse; vous ne le serez plus jamais. Ici, dans cette chambre où vous avez dormi votre innocent sommeil de jeune fille, ici, vous n'aurez plus, oh! je vous connais, que de pâles insomnies jusqu'à la mort; ici, je sens combien moi, qui suis venu lâchement poser ce fantôme à votre chevet, combien je suis indigne de votre pardon et de la pitié du ciel.

JULIETTE.

Mais qu'est-ce donc? Ne m'aimez-vous pas?

LE DOCTEUR.

Ah! plût à Dieu!

JULIETTE.

Et si j'aime plus cet amour que je ne crains l'insomnie et la mort, qu'avez-vous à dire?

LE DOCTEUR, il la regarde.

Ange! ange de beauté! Encore un mot pourtant : vous vous

croyez perdue, pauvre enfant; vous croyez qu'il n'y a plus de remède, plus de retour possible; vous fermez les yeux, et vous vous abandonnez à l'abîme. Mais je vous le dis, quoi qu'il m'en coûte, vous pouvez encore retrouver la paix de l'âme. Le voulez-vous? je pars.

JULIETTE.

Malheureux! que me forcez-vous à dire! Je ne veux rien que ta présence et ton amour!

LE DOCTEUR, à genoux.

Ne pleure pas! Que cette heure, que suivront tant d'heures troublées, que cette heure soit sans trouble du moins. Ne pleure pas! (On entend marcher dans le vestibule.)

JULIETTE, dressant la tête avec anxiété.

C'est le pas de mon... c'est le pas de M. de Marsan!

LE DOCTEUR.

Faut-il sortir?

JULIETTE.

Mais il vient, vous dis-je! Vous allez le rencontrer! (Elle ouvre la porte d'un cabinet.) La seconde porte donne dans le salon: allez! Fermée! fermée en dehors! Restez là, dans ce cabinet. (Elle repousse vivement la porte, s'arrête devant la glace, passe la main sur ses cheveux, et s'assied près du feu. Entre M. de Marsan.)

M. DE MARSAN, JULIETTE.

M. DE MARSAN.

Seule? Je croyais trouver Pierre ici.

JULIETTE.

Ici ? Y songez-vous !

M. DE MARSAN, simplement.

Pourquoi pas? Permettez-moi de me chauffer les pieds. (Il s'assied vis à vis d'elle.)

JULIETTE.

Il n'est que huit heures. Vous n'avez donc fait qu'aller et revenir?

M. DE MARSAN.

Mon Dieu, oui. Le fermier était parti pour la ville. Et encore, je suis revenu par le plus long, par le bord de l'eau. Avec un peu de lune qu'il y a, c'est délicieux.

JULIETTE.

Devenez-vous poëte, par hasard ?

M. DE MARSAN.

Je n'ai garde de vous chagriner à ce point-là ; mais vous savez que j'ai toujours aimé à rêvasser par les chemins et à bayer aux astres ?

JULIETTE.

Je sais, moi? Je sais que je n'en sais rien. Et que leur dites-vous, aux astres?

M. DE MARSAN.

Des niaiseries; et, comme ils ont l'habitude d'en entendre, ils ne m'en font pas moins bonne mine.

JULIETTE.

Vous choisissez des confidents discrets.

M. DE MARSAN.

Je n'ai pas de confidences à faire ; mais on rêve à tout âge.

JULIETTE.

Je trouve qu'il est poli, quand on est marié, de rêver haut.

M. DE MARSAN.

Et le faites-vous, vous, madame?

JULIETTE.

Ni haut ni bas, moi.

M. DE MARSAN.

Non, vous ne le faites pas, et vous avez raison; il faut être pour cela plus liés que nous ne le sommes.

JULIETTE.

Plus liés que nous ne le sommes... est plaisant.

M. DE MARSAN.

Et plus vrai encore que plaisant.

JULIETTE.

Voyons cela. A quoi pensiez-vous au bord de l'eau?

M. DE MARSAN.

Et vous, à quoi pensiez-vous au coin de votre feu?

JULIETTE, après un peu d'hésitation.

Mais pas à la même chose que vous probablement.

M. DE MARSAN.

Qui sait? — Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous dérange, que vous vous étiez accommodée pour passer la soirée à votre

guise, et qu'à votre avis, mes pieds mettent bien du temps à se réchauffer.

JULIETTE, troublée.

Non, je vous assure; j'étais là... fort... fort seule.

M. DE MARSAN.

Précisément! — et combien de fois ne m'est-il pas arrivé à moi-même ce qui vous arrive!

JULIETTE.

Eh! mais... quoi donc?

M. DE MARSAN.

De m'être établi dans mon fauteuil, les pieds sur les chenets; de m'être préparé une bonne heure de solitude, puis de voir entrer un importun et de le maudire. Tenez, je vous en demande pardon, mais plus d'une fois c'est vous qui étiez l'importun. Eh bien, je dis qu'il n'en aurait pas été ainsi, si nous avions été plus liés que nous ne le sommes, si nous avions confondu nos deux existences de telle sorte que nous eussions eu besoin l'un de l'autre pour compléter notre solitude. (Un moment de silence, après lequel il se lève.)

JULIETTE.

A quoi rêviez-vous au bord de l'eau?

M. DE MARSAN.

J'essayais de recueillir mille pensées que j'ai semées à la même place, il y a un peu plus de dix ans.

JULIETTE.

Avant notre mariage?

M. DE MARSAN.

Deux jours avant. Il est étrange combien ce souvenir m'est présent. Je me promenais là en attendant que vous fussiez levées, vous et votre mère. Je vous aimais, Juliette, et de telle sorte que toute votre famille en prenait à mes yeux un caractère sacré et charmant. J'adorais votre mère. Vos sœurs me semblaient si belles et si aimables, que vous auriez pu en être jalouse, si vous ne leur aviez, vous seule, prêté tout ce charme. Je ne pense pas que jamais homme ait envisagé une circonstance aussi vulgaire que le mariage avec tant d'espoir et d'attendrissement que moi. J'avais eu, vous l'ai-je dit? une ou deux maîtresses, et j'avais cru les aimer ; mais, quand je songeais à vous, à cette beauté élégante et pure, à ce jeune front rougissant qui allait se rapprocher du mien sous la bénédiction de Dieu et d'une mère, à ce cœur que j'allais bientôt, sans témoins, sentir battre contre le mien, j'étais ébloui, j'étais troublé au fond de l'âme, je sentais que je n'avais jamais aimé personne, et que je vous aimais.

JULIETTE.

Monsieur !...

M. DE MARSAN, souriant.

Vous voyez que le souvenir seul m'en fait perdre le sens. C'était donc mon rêve de cette matinée dont je vous parle. Il n'y avait pas loin de là à m'étonner du discrédit où est tombé le mariage dans le monde amoureux et poétique, et à me demander le pourquoi ; car, si l'amour tout seul est déjà chose douce et sainte, comment le nommer quand viennent s'y joindre la consécration religieuse, la sanction maternelle et le respect

public? Je pensais bien que le contact des détails matériels du ménage pouvait l'offenser, mais pas au point qu'on le disait, et je le pense encore. La seule explication qui me parût suffisante, c'était que, la plupart des maris ayant laissé leur cœur par lambeaux aux broussailles de jeunesse, le mariage se trouvait, sur ce terrain ingrat, frappé d'une stérilité éternelle, ou ne portait plus que la trahison. Quant à être trahi, je n'y pensais guère en ce moment-là, et ma seule inquiétude était que vous ne fussiez malheureuse...

JULIETTE, balbutiant.

Je vous écoute; mais, vraiment, je ne sais...

M. DE MARSAN.

J'essaye de rêver haut une fois, d'après votre conseil. Si cela ne vous ennuie pas trop, je continue. Je voulais, Juliette, vous rendre heureuse; et, me sentant si près d'être heureux moi-même, je ne doutais pas que ce ne me fût une œuvre facile. Voilà le cœur des hommes, et d'un jeune homme surtout. J'avais vu des séductions dans le monde : par quels arguments arrache-t-on d'ordinaire une femme à son devoir? Les roués eux-mêmes sont contraints d'affecter pour cette tâche une poésie d'imagination et un luxe de sensibilité qui semblent promettre les plus étroites intimités où deux âmes puissent se fondre. C'est ce qui vous attire. Pourquoi voit-on tous les jours, la main dans la main, le cœur dans le cœur, impossible à distraire l'un de l'autre, deux vieillards qui furent amis de collége? et pourquoi est-on si souvent le bienvenu quand on interrompt le tête-à-tête soucieux d'un mari et de sa femme? C'est que ces derniers sont unis, enchaînés, mais non amis.» Eh

bien, me disais-je encore, je veux que nous soyons l'un pour l'autre des confidents si faciles et si chers, que ni ami de collége ni amie de pension ne puissent être regrettés. Je veux déplier toute son âme pli à pli, avec la patience et l'amour d'un antiquaire qui développe un manuscrit cinérisé de Pompéi. Je veux lui conter toute ma vie passée et qu'elle me conte toute la sienne, afin que tous les fils de notre existence s'enlacent dans le même réseau, tressaillent aux mêmes contacts, et se brisent du même coup ! Et alors, qu'on vienne lui parler poésie ou tendresse, elle ne comprendra pas ; elle sera à moi, bien à moi !... » Je vous aimais, Juliette.

JULIETTE, *émue, à demi-voix.*

Oui, oui, monsieur.

M. DE MARSAN.

Puis, passant en esprit de nos premières années de mariage, que je n'avais pas de peine à remplir ainsi, passant à une époque moins riante en apparence, à l'âge dont nous approchons enfin, je me disais, j'espérais que la transition des jeunes amours à une affection plus grave, plus séante avec des cheveux gris, serait douce et presque insensible, surtout si la voix de nos petits-enfants aidait à couvrir celle de nos regrets. La route ne serait pas changée, seulement nos pas se seraient un peu ralentis. J'espérais que les soirées se passeraient sans ennui, sinon sans douceur, entre tant de souvenirs communs et ces espérances vivantes, nos enfants. Je voyais notre vieillesse feuilleter en souriant le livre unique de notre double existence près de se fermer, et dont toutes les pages étaient bonnes à

lire. J'avais tout prévu, Juliette, tout, excepté le vraisemblable qui, malheureusement, est arrivé.

JULIETTE.

Le vraisemblable?...

M. DE MARSAN.

Le vraisemblable, c'était qu'aussitôt marié, et sans vous aimer moins pour cela, je deviendrais fatalement un mari comme tous les autres.

JULIETTE.

Pardon, mais je vous avoue que je suis un peu troublée... Nous nous sommes mal connus, vous avez raison... Mais qui accusez-vous, vous ou moi?

M. DE MARSAN, se promenant à travers la chambre.

Un peu tous deux : moi, pour n'avoir pas persévéré; vous, pour n'avoir vu que le maître dans le mari.

JULIETTE.

Oui, c'est vrai, et je vous demande... Je ne sais trop ce que je dis, excusez-moi... Est-il trop tard?

M. DE MARSAN, brusquement.

Trop tard? Pour quoi faire?

JULIETTE.

Je m'exprime mal sans doute. Je voulais vous demander s'il ne dépendait pas toujours un peu d'un mari de ramener, de sauver sa femme?

M. DE MARSAN.

C'est à vous que je le demanderai.

JULIETTE.

Combien de femmes n'auraient jamais eu une pensée d'infidélité, si leur mari avait eu la patience de les aimer de la façon que vous dites! Mais une femme a aussi sa fierté: les trois quarts du temps, un mari ne daigne pas même s'apercevoir qu'on nous fait la cour, ni se donner la peine d'une petite lutte pour la garde de ce trésor qu'il tient de Dieu et d'une mère. Ce sont vos paroles.

M. DE MARSAN.

Vous ne songez pas, Juliette, à l'impossibilité de faire honnêtement ce métier de jaloux. Non, si une femme, à défaut de liaison plus étroite, n'est pas suffisamment retenue par des années d'habitudes affectueuses, par sa propre dignité, par cet honneur dont elle a accepté le dépôt à la face du ciel, et que des enfants lui rendent doublement inviolable, il faut désespérer d'elle. Que voulez-vous? des grilles, des verrous, des muets, un espion? Voulez-vous dégrader votre mari, afin d'avoir un prétexte de plus pour le trahir?

JULIETTE, avec tristesse.

Je ne leur voudrais, aux maris, qu'un peu de votre bonne justice de tout à l'heure, et, par suite, un peu plus d'indulgence.

M. DE MARSAN, grave.

Quant à être indulgent pour des fautes de cette nature, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme.

JULIETTE.

Oh! vous du moins, monsieur, j'en suis sûre, vous le seriez.

M. DE MARSAN.

C'est en quoi vous me connaissez mal : je le serais moins qu'un autre. Non-seulement je ne pardonnerais pas, mais je me vengerais de mon mieux.

JULIETTE.

Je ne vous crois pas... Et comment ?

M. DE MARSAN.

Vous en rirez très-certainement; je mettrais une sorte d'orgueil avant que de partir...

JULIETTE.

Vous partiriez ?

M. DE MARSAN.

Oui, comme vous allez le voir bientôt, mais pas avant d'avoir fait mon possible pour être regretté; ce serait mon orgueil, vous dis-je, que d'exposer tout entière sous les yeux de la femme coupable cette âme qu'elle aurait brisée, de combattre mon heureux rival avec ses propres armes, courtoisement, et de le vaincre peut-être.

JULIETTE.

Oh! oui... mais ensuite, ensuite?

M. DE MARSAN.

Ensuite... (Il s'interrompt et paraît écouter.)

JULIETTE.

Ce sont des chevaux dans la cour..., un bruit de voiture...

M. DE MARSAN.

Ah! j'avais oublié de vous le dire..., on est venu chercher Pierre de la part du marquis de Salle, qui se meurt dans son

château à deux ou trois lieues d'ici. Jean courait à la poste, quand je suis monté. (Juliette se lève lentement et paraît interroger avec effroi le visage de son mari qui continue.) Ensuite, madame, je lui reprocherais, à ma femme... Tenez, je ne lui reprocherais rien, et je la laisserais à sa conscience, puis je partirais.

JULIETTE, incertaine.

Vous!... c'est vous!...

M. DE MARSAN.

Oui, c'est moi qui partirais, lui épargnant cette peine; je partirais avec ses enfants, si elle en avait...

JULIETTE, s'appuyant toute tremblante sur la cheminée.

Oh! monsieur!

M. DE MARSAN, avec une émotion profonde.

Ses enfants, la chair de sa chair, le sang de son cœur, je les emmènerais. Je n'attendrais pas la loi! Je n'attendrais pas le bénéfice d'un scandaleux procès où cette femme oserait encore peut-être me disputer ma dernière consolation! Non! j'irais vivre au loin avec eux; elle enverrait son amant me les redemander, si elle voulait! Je leur apprendrais, pauvres enfants, à oublier leur mère! Je laverais sur leur front, jusqu'à la fin de mes jours, la tache de leur naissance!... (Il s'arrête et regarde Juliette, qui est comme privée de sentiment.) Vous n'osez me renvoyer; mais je vois que vous êtes fatiguée. (Il s'approche et la baise au front.) Bonne nuit. (Il sort. Juliette remue les lèvres, balbutie quelques paroles, et tombe sur son fauteuil.)

JULIETTE, à demi-voix.

Mon Dieu!... mon Dieu! (Prise d'une idée subite, elle se relève, court

à la porte du cabinet, et met le verrou.) Je ne veux pas le voir! je ne veux pas!... (On entend le bruit d'une voiture qui part au galop des chevaux. Juliette tombe à genoux au milieu de la chambre, en poussant un cri.) Ah! sans pitié! sans pitié! comme il l'a dit. (Elle sanglote.) Que vais-je devenir? mais que vais-je devenir, moi, à présent? Si je pouvais mourir là!... (On frappe à la porte du cabinet.) Non! non! je ne puis!... Restez!... Je ne veux pas, je ne peux vous voir maintenant!

UNE VOIX D'ENFANT, dans le cabinet.

Ouvre donc, mère! (Juliette demeure un instant immobile, égarée prêtant l'oreille.)

UNE VOIX.

Ouvre donc, mère! c'est moi et Jules.

JULIETTE, joignant les mains avec exaltation.

O Dieu de bonté! (Elle ouvre la porte et se jette sur ses enfants, qui lui apportent d'énormes bouquets.)

LES ENFANTS.

C'est ta fête demain. Nous t'avons joliment surprise, hein? C'est papa qui a eu cette idée-là. (Juliette les couvre de baisers sans parler.)

M. DE MARSAN, qui est entré à la suite des enfants.

Une bête d'idée, ma chère, puisqu'elle vous a effrayée; mais nous allons souper là en famille, au coin du feu, et cela vous remettra.

JULIETTE, lui sautant au cou.

Oh! vous êtes bon comme le bon Dieu!



RÉDEMPTION

PERSONNAGES

MADELEINE.

MAURICE.

L'ABBE MILLER, curé de Saint-Étienne.

LE JUIF ISAAC ZAPHARA.

COMTE JEAN.

DUC D'ESTIVAL.

LORD SHAFIELD.

LE PRINCE ERLOFF.

ROSETTE, comédienne.

BERTHA, enfant de huit ans, fille de Rosette.

UNE HABILLEUSE.

UN SACRISTAIN.

La scène se passe à Vienne, de nos jours.

RÉDEMPTION

Cinq heures du soir, en hiver, dans l'église Saint-Étienne.

L'église est déserte; quelques cierges brûlent au fond des chapelles. Maurice est debout près d'un pilier; il se retourne au bruit des pas de Madeleine, qui s'avance lentement et avec incertitude. Se voyant observée, elle baisse son voile. Maurice mouille son doigt dans un bénitier et le présente à Madeleine en s'inclinant et en souriant.

MAURICE, MADELEINE.

MAURICE.

A l'espagnole, madame.

MADELEINE, gaiement.

Mille grâces, seigneur cavalier. (Elle retire tout à coup sa main sans avoir touché celle du jeune homme, et reprend d'un ton sérieux.) Pourriez-vous, monsieur, me guider jusqu'à la sacristie? On m'a dit que j'y trouverais à cette heure le curé de Saint-Étienne, M. l'abbé Miller, à qui je désire parler.

MAURICE.

Il est là, madame, dans ce confessionnal; vous l'en verrez bientôt sortir.

MADELEINE.

Je vous suis obligée, monsieur. (Elle s'accoude sur une chaise.)

MAURICE, après un silence

Mon Dieu, madame, vous allez me trouver bien indiscret... Veuillez vous en prendre à l'obscurité plutôt qu'à mon naturel. Oserai-je vous demander...?

MADELEINE, l'interrompant.

Monsieur, permettez : ce n'est pas un métier honnête que de se planter à côté des bénitiers pour faire la cour aux dames. Ces galanteries de sacristain ont quelque chose de ridicule, sinon d'odieux. Je vous dis tout de suite ma façon de voir sur cette matière, afin de vous épargner des frais d'esprit qui, si peu qu'ils doivent vous coûter, vous rapporteront encore moins.

MAURICE.

Avant de se mettre sur une si rude défense, une femme devrait peut-être se bien assurer qu'on l'attaque; autrement, elle s'expose à montrer plus d'impatience que de modestie, et plus de pruderie que de réelle vertu. Votre jeunesse, madame, que révèlent fort gracieusement votre démarche et le son de votre voix, m'enhardit à vous parler comme je parlerais à ma sœur. Veuillez m'excuser.

MADELEINE.

De grand cœur, si j'ai eu tort, monsieur... Vous alliez m'adresser une question, une demande, quoi donc?

MAURICE.

J'apportais à M. l'abbé Miller deux souverains pour ses pauvres. Je voulais vous prier de les lui remettre de ma part.

MADELEINE.

Moi? Pourquoi? Me connaissez-vous?

MAURICE, riant.

J'en serais bien fâché.

MADELEINE.

Ah!... Comment cela?

MAURICE.

C'est que j'ai assez vécu déjà pour être instruit du respect qu'on doit dans le monde aux voiles, aux rêves et aux mystères. La manie qu'on a d'en faire des réalités est ce qui gâte principalement la vie.

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MAURICE.

Il ne manque pas de gens de mon âge, madame, qui, vous voyant seule et vous devinant belle, essayeraient de vous suivre et de vous connaître. Quant à moi, je serais désolé de savoir le nom humain et positif de cette vision délicate qui m'est apparue glissant dans l'ombre sous les arcades sacrées, et que ma main a failli dissiper en la touchant. Voilà le seul souvenir que je veuille garder de cet instant; mais vous y ajouterez, madame, une douceur de plus, si vous daignez vous charger de ma légère aumône.

MADELEINE.

Donnez. (Elle prend les deux pièces d'or.) Mais, si vous vivez de poésie, monsieur, vous devez faire assez maigre chère,

entre nous; car la poésie ne court point les chemins, que je sache.

MAURICE.

Madame, je vous assure que c'est une erreur. Permettez-moi de vous rappeler le vœu que tout le monde fait de vivre une heure dans certain épisode d'un roman favori, de prendre place parmi les personnages de quelque tableau préféré, et de respirer un moment le souffle idéal que le poëte ou le peintre ont répandu sur leur création. Eh bien, Dieu accomplit ce vœu chaque jour pour ceux qui s'y prêtent avec simplicité; il sème à pleines mains, sous leurs pas, les détails d'un charme poétique et comme surnaturel... Et tenez, madame, au milieu du cadre religieux et mystique qui nous enveloppe, votre attitude pensive contre ce pilier à demi éclairé, et même cet entretien fugitif avec un inconnu, ne vous semblent-ils point des traits empruntés au monde de l'imagination? Il y a ainsi, en dehors du réel et du banal, qui sont à tout le monde et que l'habitude nous rend d'ailleurs indifférents, il y a dans la vie mille coins mystérieux dont les sages font leur domaine et leur refuge, et où ils vivent en bénissant Dieu.

MADELEINE.

Vous me semblez fort jeune, pour un sage.

MAURICE.

C'est que j'ai été fou de bonne heure. — Voici M. l'abbé Miller, que vous cherchez. (L'abbé Miller sort du confessionnal et s'agenouille sur les marches d'une chapelle.)

MADELEINE.

Il a, n'est-ce pas, la réputation d'un esprit élevé et d'un noble cœur?

MAURICE.

Et il la mérite. C'est lui qui refusa si énergiquement de suivre l'étrange mode qu'on a partout de fermer les églises le soir. Il sait que, le soir, tout courage est plus faible et toute passion plus forte. A ces heures de doute et de tentation, quand les tavernes et les théâtres allument leurs péristyles provoquants, ce bon vieillard entr'ouvre la porte de son église et demande, au nom de Dieu, la charité sur le seuil, à ceux-ci un remords, à ceux-là une prière, à tous une sérieuse pensée. (L'abbé se lève et paraît se disposer à partir.) Mon Dieu, madame, je suis tout honteux de vous avoir si longtemps importunée... cela est d'un goût médiocre pour le moins... mais c'est un enchantement si rare que de trouver la bonté unie à la grâce d'une femme! Que Dieu vous rende la douce émotion que j'emporte au fond du cœur. (Il la salue et va s'éloigner.)

MADELEINE.

Un seul mot, monsieur. Ne puis-je savoir...? (Elle hésite et paraît réfléchir; tout à coup ôtant son gant et offrant de l'eau bénite à Maurice.) Adieu. (Elle s'avance rapidement vers l'abbé Miller. Maurice la suit des yeux. Après quelques paroles échangées avec le vieux prêtre, Madeleine disparaît à sa suite dans la profondeur de l'église.)

Un petit parloir, décoré de quelques tableaux religieux, dans l'église.

LE CURÉ, MADELEINE.

LE CURÉ, s'asseyant et donnant une chaise à Madeleine.

Chauffez-vous, mon enfant, chauffez-vous. Le froid est bien vif ce soir, n'est-ce pas? Pauvre petite! elle a marché dans la neige; chauffez bien vos pieds.

MADELEINE, embarrassée.

Monsieur le curé, je vous apporte cinq cents florins pour vos pauvres.

LE CURÉ.

De quelle part, ma fille?

MADELEINE.

De la mienne.

LE CURÉ.

Vous êtes bien jeune, mon enfant, pour disposer d'une somme aussi considérable.

MADELEINE.

Monsieur le curé, je suis Madeleine, du théâtre impérial.

LE CURÉ, prenant les billets.

Donnez, mademoiselle. Je m'en charge de grand cœur

MADELEINE.

Merci. N'en parlez point, monsieur le curé, je vous prie.

LE CURÉ.

Non, non, mademoiselle. Ce sera une petite bonne fortune à nous deux.

MADELEINE.

Oui, s'il vous plaît. J'ai aussi à vous remettre, dans la même intention, deux souverains de la part d'un jeune homme que je ne connais pas et qui se trouvait dans l'église quand je suis arrivée. Eh bien, où sont donc ces deux souverains?... N'importe... en voici deux autres, si cela vous est égal. (Elle prend deux pièces d'or dans sa bourse.) Vous le connaissez peut-être, vous, monsieur le curé, ce jeune homme?

LE CURÉ, souriant.

Je ne l'ai pas aperçu. Je connais d'ailleurs très-peu de jeunes gens. Ils s'adressent plus volontiers à vous qu'à moi, ma belle demoiselle.

MADELEINE.

Mon Dieu, monsieur le curé, on en dit plus qu'il n'y en a, allez.

LE CURÉ.

Je le crois, je le crois. (Il la regarde avec attention. Madeleine, un peu troublée et comme ne sachant que dire, se lève brusquement.) Vous avez, dit-on, mademoiselle, beaucoup de talent; c'est un superflu dont on doit savoir gré à une jolie personne comme vous. Vous jouez ce soir une pièce nouvelle, si je ne me trompe?

MADELEINE.

Comment! monsieur, vous savez ces misères?

LE CURÉ.

Je vais vous donner de moi une mauvaise opinion, mademoiselle Madeleine.

MADELEINE.

Oh! monsieur le curé!

LE CURÉ.

Tant que je suis de ce monde, mon enfant, je tiens à savoir ce qui s'y passe : c'est à moitié une curiosité que j'ai, à moitié un devoir que je m'impose. Je lis les journaux tous les matins; je n'attache point de préférence, comme vous le pensez bien, aux articles de théâtre, mais je ne puis prendre sur moi de n'y pas jeter les yeux. Le théâtre a été de tout temps mon côté damnable; c'est par où le diable m'a toujours tenté avec le plus d'apparence de succès : il est si fin!

MADELEINE.

Monsieur le curé, le diable est un sot, selon moi; mais vous êtes bien aimable et bien bon, vous.

LE CURÉ.

Eh! mon enfant, la bonté est le seul charme qui soit permis aux vieillards; c'est la coquetterie des cheveux blancs. — Voyons, ma fille, vous m'avez donné une commission pour les pauvres; n'en auriez-vous pas une aussi pour le maître de cette maison? Je m'en chargerais avec plus de joie encore.

MADELEINE.

Ah! monsieur l'abbé, vous y venez! Voilà ce que je craignais. Voilà pourquoi je voulais m'en aller. Hélas! je n'ai pour répondre à votre délicate charité que ma franchise bohème,

ma seule vertu au monde... Monsieur le curé, je ne viens point me confesser; je ne crois ni à Dieu ni à diable; je crois aux pauvres parce que j'en vois, et je leur apporte cinq cents florins dont je n'ai que faire. Ne prêtez point d'autre sens à ma démarche. C'est un caprice d'imagination qui m'a passé ce soir, voilà tout.

LE CURÉ, *secouant la tête.*

Oh! oh! mademoiselle Madeleine!

MADELEINE.

Oh! oh! monsieur le curé, c'est comme cela, ne cherchez point là le doigt de Dieu; il n'y est pas.

LE CURÉ.

Oh! si fait, mademoiselle; c'est que vous ne vous y connaissez pas comme moi. Tenez, je gage que vous êtes venue à pied?

MADELEINE.

A pied? oui.

LE CURÉ.

Voyez-vous!

MADELEINE, *éclatant de rire.*

Eh bien, où est le miracle?

LE CURÉ.

Vous riez d'or, mademoiselle Madeleine; mais le malade qu se sourit dans son miroir pour se trouver bonne mine s'abuse lui-même sans tromper l'œil de son vieux médecin. Je vais mettre le doigt sur votre plaie, mon enfant; ne criez point. Vous vous ennuyez.

MADELEINE.

Je m'ennuie, moi? Ah! Seigneur! à qui dites-vous cela? Savez-vous que je défie l'ennui de trouver la moindre issue par où il se puisse faufiler dans ma vie? Savez-vous ce que c'est, monsieur le curé, que Madeleine du théâtre impérial? — C'est une fille de vingt-deux ans, libre comme l'air, et faite d'une certaine façon qui plaît sans qu'elle s'en mêle. Le soleil riait en plein midi quand elle est née; le soir de son début, le public, avant qu'elle eût parlé, l'applaudissait follement sur la simple garantie de ses dents blanches et de sa jeunesse; les fleurs poussent le matin sur son tapis de pied, et pleuvent sur sa tête le soir; elle a sa cour comme les rois, et on ne lui parle qu'en vers comme aux dieux. Sa présence anime toute fête, et il semble, quand elle s'en va, que les flambeaux s'éteignent; c'est une créature aimée de la fortune, heureuse de vivre, et promenant à travers le monde ébloui et amoureux sa gaieté sans trêve, son insouciance éternelle. La nature m'a faite pour étinceler aux yeux, comme une pierre précieuse; et cela est si vrai, que, quand je suis sérieuse une minute seulement, je fais la grimace. (Elle rit.) Aussi, à ma première ride, pour être fidèle à ma destinée, je saurai que je dois mourir, et de bonne grâce je mourrai, les lèvres épanouies et toutes mes dents au vent, comme j'aurai vécu! Voilà comme je m'ennuie, monsieur le curé!

LE CURÉ.

Vous me jugerez entêté, mademoiselle; mais j'en suis pour ce que j'ai dit.

MADELEINE, se rasseyant brusquement.

Eh bien, ma foi, vous avez raison; avec tout cela, je m'ennuie miraculeusement depuis six mois. C'est pourquoi je me mets en marche, comme une princesse des contes de fées, avec la résolution d'aller de rivage en rivage, de désert en désert, à la recherche des sages, des ermites et des derviches en réputation; je leur veux conter mon cas, et en avoir l'explication; j'irai, s'il le faut, au fond des cavernes tracer des ronds et évoquer le diable; j'irai jusqu'à ce que je sache le nom du mal étrange qui me ronge au milieu de ma gloire et de ma beauté.

LE CURÉ, plus grave.

Ce mal est le suprême bien, ma fille; et son nom, c'est l'âme.

MADELEINE.

L'âme? qu'est-ce que c'est que ça? Voyons, monsieur le curé, raisonnons un peu tous deux: j'ai, à n'en point douter, un corps et un esprit; mais je vous confesse que ma métaphysique s'arrête là, et que ce corps et cet esprit me paraissent constituer à eux seuls tout ce que j'ai l'honneur d'être. Quant à l'âme, je lui tire ma révérence, et je lui dis: *Nescio vos.*

LE CURÉ.

Et d'où vient donc votre ennui? d'où vient la souffrance qui vous amène ici tout éperdue, Madeleine? Si vous n'êtes faite que de chair et d'intelligence, que vous manque-t-il pour être heureuse? Cette vie brillante que vous me décriviez tout à l'heure, quelle caresse refuse-t-elle à vos sens délicats, quelle satisfaction ou quel triomphe à votre esprit? Si ces deux élé-

ments font à eux seuls tout votre être, encore une fois, lequel des deux peut éprouver une amertume et proférer une plainte? Non, ils se taisent l'un et l'autre; ils sont contents : le gémissement qui vous trouble au milieu de votre ivresse, enfant, c'est la voix de votre âme immortelle, que vous méconnaissez et qui proteste; de votre âme, à qui toute les joies de la terre importent peu, et qui réclame sa nourriture. Ne me dites pas, ma fille, que vous ne me comprenez point; vos yeux vous ont démentie par avance.

MADELEINE.

Mettons donc que je vous comprenne, monsieur le curé; mais faites comme si je ne vous comprenais pas, et expliquez-moi ma maladie un peu plus au point de vue du monde, je vous prie.

LE CURÉ.

Ma fille, la supériorité empreinte sur votre front a sans doute suppléé aux années et vous a mûrie avant le temps, car le mal qui vous tourmente n'est pas d'ordinaire aussi précoce; mais il attend inévitablement au crépuscule de la jeunesse tout être humain qui n'a donné d'autre but à sa vie que les plaisirs équivoques dont le monde dispose. Quand vient à s'apaiser le bruit étourdissant que notre jeunesse fait à nous-mêmes, il y a pour tous ceux qui ont uniquement vécu de vanités profanes une heure de silence solennel; le principe divin se réveille dans ce silence et leur parle ; un éclair subit leur montre dans toute sa profondeur le vide de leur passé, et le vide plus effrayant de leur avenir. Un morne dégoût les éloigne de leurs habitudes les plus chères, et une curiosité

bizarre les pousse vers les émotions les plus étrangères à leur vie passée. Les mots et les images qui étaient l'objet de leur indifférence ou de leur risée, devoir, piété, honneur, sacrifice, leur apparaissent tout à coup pleins d'un attrait irrésistible. Les uns, épouvantés et faibles, se sauvent de cette lumière en se replongeant plus avant dans le gouffre, et ils parviennent, les misérables, à étouffer de nouveau la voix de leur âme jusqu'au jour de son réveil éternel; les autres, plus forts, obéissent, avec des chances diverses, à cette tentation de vertu que Dieu leur envoie comme un sursis. C'est l'heure où les libertins et les courtisanes rôdent furtivement autour de la vertu, n'osant l'approcher et voulant la connaître; c'est l'heure des superstitions singulières, des retraites inexpliquees, des dévouements et parfois des suicides qui éclatent par intervalles dans le monde où vous vivez; c'est l'heure, ma fille, où les reines de beauté, ôtant leurs diamants avec pudeur, et se couvrant en cachette de leurs robes les plus simples, s'échappent de leur cour splendide pour venir à pied dans la neige faire visite aux pauvres.

MADELEINE.

Prenez garde, monsieur le curé, vous prêchez contre votre saint. Je ne sais pas au juste si le vague sentiment d'ennui que j'éprouve a les causes que vous dites, j'y réfléchirai; mais, en le supposant, quelle idée voulez-vous que je prenne de ce Dieu qui m'aurait jetée seule, sans guide, avant l'âge de raison, dans une vie irréparable, ne me laissant au bout d'autre ressource que le désespoir du suicide ou du couvent, — un crime ou une sottise, passez-moi le mot?

LE CURÉ.

Plaignez-vous de cette iniquité, ma fille, au monde, et non à Dieu. Dieu n'a pas créé l'amour maternel pour que les enfants fussent abandonnés aux hasards de leur inexpérience ; mais à ceux que les vices du monde ont déshérités de ce bienfait providentiel, la justice d'en haut tient en réserve plus d'un moyen de salut, et celui qu'elle vous destine est, je l'espère, le plus doux et le plus puissant de tous.

MADELEINE.

De quoi parlez-vous?

LE CURÉ.

D'un sentiment, Madeleine, qui peut vous donner toutes les oies et toutes les douleurs inconnues et saintes dont la curiosité vous tourmente, qui contient à lui seul tous les devoirs et toutes les vertus, qui expie et console à la fois. — Que je regarde encore votre front, mon enfant ; non, je ne me trompe pas, vous n'avez pas aimé, et, je vous le dis, votre premier cri d'amour sera une prière vers Dieu, qui vous répondra par un pardon.

MADELEINE.

Monsieur le curé, je ne suis pas tendre de mon naturel, j'ai quelque répugnance à vous l'avouer, car j'enlève ainsi toute excuse à mes fautes ; mais, écoutez-moi bien, jamais amour n'est entré ni n'entrera dans ce sein de marbre.

LE CURÉ.

Ce marbre est fait pour ne recevoir qu'une empreinte, mais profonde.

MADELEINE.

Monsieur, croyez ce que je vous dis, il n'est pas de souffle humain qui puisse faire jaillir une étincelle de cet amas de cendres que j'ai à la place du cœur.

LE CURÉ, souriant.

La foudre enflamme jusqu'aux cendres, Madeleine, et vous serez frappée de la foudre. Allez en paix, mon enfant.

MADELEINE, se levant.

Un seul mot, monsieur le curé : de quel amour me parlez-vous? Y a-t-il donc un amour qui puisse être béni de votre Dieu, s'il n'est conforme à la morale du monde et appuyé sur la sanction religieuse? ou bien pensez-vous que je puisse aimer jamais un homme qui aurait la lâcheté de m'épouser?

LE CURÉ.

C'est me presser beaucoup, ma fille ; je vous répondrai pourtant, et que la faute retombe sur moi seul, si je me trompe — Les âmes que le monde a égarées en violant les lois de Dieu, Dieu les retire à lui, s'il lui plaît, en dehors des lois du monde.

MADELEINE.

Mon père, si un sentiment profondément éprouvé pouvait me donner la foi, le respect que vous m'inspirez eût fait ce miracle.

LE CURÉ.

Quand vous inspirerez vous-même ce respect à un honnête homme que vous aimerez, alors, Madeleine, je vous reverrai consolée et croyante.

MADELEINE.

Jamais, mon père. Adieu. (Elle sort.)

Dans l'église.

MADELEINE, UN SACRISTAIN.

Madeleine traverse la nef lentement; arrivée près du bénitier, elle s'arrête et jette autour d'elle des regards curieux et inquiets. Un sacristain allume les cierges d'un autel voisin; elle va à lui.

MADELEINE.

Mon ami, n'avez-vous point vu, il y a une demi-heure environ, un jeune homme qui était là, près de ce pilier?

LE SACRISTAIN, d'une voix faible et dolente

Quel pilier?

MADELEINE.

Ce pilier que voilà.

LE SACRISTAIN.

Un jeune homme?

MADELEINE.

Oui.

LE SACRISTAIN.

Comment s'appelle-t-il?

MADELEINE.

Il ne s'appelle pas, pour moi du moins... Enfin, l'avez-vous vu, oui ou non?

LE SACRISTAIN.

Attendez,... attendez donc!... c'était peut-être M. le curé;...

mais il n'est pas jeune, ma bonne dame... Il est encore bien vif pour son âge, M. le curé, c'est vraì,... mais il n'est pas jeune.

MADELEINE.

Je ne vous parle pas du curé : je vous parle d'un jeune homme, en noir, qui était là, et qui devait m'attendre, à ce que je croyais.

LE SACRISTAIN.

Ah ! oui,... oui,... un jeune homme qui était là ?... Il est parti.

MADELEINE.

Parti ? depuis longtemps ?

LE SACRISTAIN.

Voilà une bonne heure... Et,... attendez donc,... oui,... c'est lui qui m'a dit en partant... Comment avais-je oublié cela ? Est-ce que je perdrais la mémoire à mon âge, Seigneur ?... Enfin, que la sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses !... n'est-ce pas, madame ?

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit en partant ?

LE SACRISTAIN.

Il m'a dit : « Voilà un rude froid, mon vieux !... » oui, il m'a dit : « Voilà un rude froid, mon vieux. » Ce cher jeune homme !... (Il rit avec béatitude.)

MADELEINE.

Vous êtes bien le sacristain le plus inepte qu'on puisse voir, l'ami. (Elle s'en va. Le sacristain demeure étonné.)

Le laboratoire d'Isaac Zaphara.

Sur l'un des côtés, deux portes, dont une est percée d'un guichet à treillage de fer. Un fourneau chargé de cornues et d'alambics. Les murs et le plafond sont tapissés d'animaux et de reliques bizarres. A travers le vitrage d'un bahut, on voit des fioles de formes variées : deux têtes de mort grimacent sur le bahut. Un télescope près de la fenêtre. Un gros chat dort dans un coin.

ISAAC ZAPHARA, MAURICE.

ISAAC, vêtu d'une robe de chambre feuille morte, est penché sur son fourneau et surveille un appareil chimique. MAURICE, entre un instant après.

Allons, petit poison mignon, allons, mon fils, çà, çà, ne nous amusons pas! Nous touchons au port; encore un coup de brise, et tout est dit. (Il souffle le feu.) Ah! fumée d'enfer! (Il tousse.) Hum! hum! Nous voulons donc tuer papa, mon garçon? (Il consulte un vieux manuscrit.) Soixante heures et un quart, — c'est cela; — encore une minute, et je vous tiens, petit ingrat, petit serpent... Laisser refroidir au clair de lune... superstition! Bah! qui sait? Ne négligeons rien. (Il va ouvrir la fenêtre, revient prendre la cornue avec une pince et la pose avec précaution sur le rebord extérieur. On frappe à la porte; Isaac regarde par le guichet avant d'ouvrir.) Ah! c'est le favori de mon cœur! Entre, mon bijou. (Entre Maurice. Zaphara veut l'embrasser.)

MAURICE.

Ne me touche pas, vieux maudit! Pouah! quel parfum damné! *Retro,* te dis-je, morbleu!

ISAAC.

Vous m'affligez sensiblement, Maurice : refuser mon accolade, c'est me donner quasiment à croire que vous ne m'aimez plus.

MAURICE, riant.

Laisse-moi te regarder, Isaac : tu es beau dans ton attendrissement. Ne plus t'aimer, dis-tu? ne plus aimer ce morceau vivant de poésie gothique que j'ai eu la chance incroyable de découvrir en plein XIXe siècle! Ne plus aimer ce squelette d'alchimiste qui trottine à mes yeux ébahis et qui me transporte tout à coup dans le monde aventureux et fantasque du moyen âge? Ne me semble-t-il pas à tout instant que de cette petite porte mystérieuse va s'élancer une femme vêtue à l'orientale, avec des tresses noires reliées d'or, ta fille, juif, ou ta captive, sorcier infâme! Que parles-tu d'aimer, Isaac? Je t'adore tout simplement. Au reste, que t'importe! Tu ne prétends pas sans doute me faire croire qu'il y ait un cœur sous ta robe de chambre feuille morte?

ISAAC.

Eh! eh! mon enfant, on est fait de chair après tout, et tu m'as sauvé la vie. J'étais certainement en train de me noyer, quand tu me retiras du Danube.

MAURICE.

Il ne faut pas m'en savoir gré, bonhomme. Dans une intention qui m'échappe, tu nageais la tête en bas, et je ne pus te reconnaître ; autrement, je serais allé consulter quelque personne de poids avant de procéder à ton sauvetage. En vérité, Isaac, si j'ai commis dans le cours de ma jeunesse une action

d'une moralité équivoque, c'est celle-là. Il m'en prend quelquefois des remords, et je ne te conseille pas de venir jamais te promener avec moi au bord de l'eau.

ISAAC.

Eh! eh! nous sommes en gaieté, ce soir, mon cher enfant... Mais quelle idée te fais-tu donc de moi, petit fripon, petit folâtre?

MAURICE.

Tu n'oserais nier toi-même, Zaphara, que tu sois aussi haïssable que pittoresque.

ISAAC.

Eh! fillot, j'ai toujours respecté la loi. A qui ai-je jamais fait du mal dans le monde?

MAURICE.

Et à qui as-tu jamais fait du bien, vase d'iniquité, et qui plus que toi en pourrait faire, si tu le voulais? Tu as des monceaux d'or, et jamais une obole n'a passé de ta main dans celle d'un pauvre; tu es plein de jours et d'expérience, et jamais un bon conseil n'est sorti de tes lèvres; jamais tu n'as versé dans une âme souffrante que l'amertume du doute. Tu es un savant chimiste, et tu n'as jamais soulagé une douleur. Si tu trouves un remède aux maux de l'humanité, tu le dissimules; tu n'appliques ta science qu'aux découvertes malsaines et perverses; philtres effrayants, poisons subtils, substances destructives de toute sorte, voilà les conquêtes que tu poursuis. Tu as reçu tous les dons, et tu les emploies tous pour le mal. Tu es un scélérat. Si tu n'avais pas peur de la justice des hommes, tu aurais déjà fait sauter Vienne, et, le jour de ta mort, j'irai à la campagne.

ISAAC, trottant avec désespoir par la chambre.

Dieu d'Abraham, Dieu de Jacob! me payer ainsi de ma tendresse! la seule affection de ma vie! Traiter ainsi un vieillard qui a toujours respecté la loi avec scrupule, un pauvre vieillard qui aura cent ans, vienne la Pâque prochaine.

MAURICE.

Si véritablement tu ressens quelque tendresse pour moi, tant mieux; je serai ton expiation. Il y a un Dieu, Zaphara, bien que tu m'en aies fait douter quelquefois; car je ne puis deviner pourquoi il t'a créé ni à quoi tu es bon sur la terre, si ce n'est à me distraire quand je sors de mon bureau. Calme-toi, donne-moi un cigare, et puis tu me diras la vérité sur la planète Leverrier, car je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir.

ISAAC.

Va, va, je te pardonne, méchant enfant. Eh! eh! je suis bien aise de te voir si guilleret... Tu es gai comme pinson, ce soir, mon cher fils... Tu as peut-être dîné chez M. de Metternich?

MAURICE.

Non; mais j'ai eu une aventure charmante dans une église, et je suis enchanté de voir chaque jour la vérité de mon système confirmée par l'expérience. Tu sais, vieux père, qu'après m'être fort ennuyé, je me suis aperçu dernièrement que l'ennui était la maladie des paresseux et des sots.

ISAAC.

Et tu as bâti un système là-dessus, mon garçon?

MAURICE.

Un système qui consiste spécialement à ne pas chercher midi à quatorze heures. Il faut se soumettre avec simplicité à sa nature, voilà tout. La première loi de la vie humaine, c'est le travail. Je me suis mis à travailler. Restent les loisirs. Eh bien, je dis que la sensibilité et l'imagination la plus vive peuvent trouver une source suffisante d'émotions et de joies dans la contemplation de l'œuvre de Dieu d'abord, et ensuite dans les hasards merveilleux, dans les combinaisons infinies que présente le mouvement de la vie sociale autour de nous. A chaque coin de buisson, il y a une idylle; à chaque bout de rue, il y a un poëme ou un roman qui se promènent.

ISAAC.

Eh! eh! bon pour l'esprit cela; mais le cœur, le cœur?

MAURICE.

Qu'appelles-tu le cœur? Veux-tu parler des passions factices qu'invente le désœuvrement du monde?

ISAAC.

Je parle des femmes, mon petit philosophe, des bergères, des bergeronnettes.

MAURICE.

Ah! ah! Eh bien, j'ai encore découvert que, dans la pensée de Dieu, il n'y a que deux femmes qui doivent se trouver mêlées à la vie de chaque homme, pour son bonheur: sa mère et la mère de ses enfants. Hors de ces deux amours légitimes, entre ces deux créatures sacrées, il n'y a qu'agitations vaines, qu'illusions douloureuses et ridicules.

ISAAC.

Enfant! petit enfant! tu n'es pas si détaché que tu le crois de ces illusions-là.

MAURICE.

Je vous atteste, vieux criminel, que je n'y tiens plus que par un fil, et un fil qui sera bientôt rompu, car j'y emploie toute ma force.

ISAAC.

Ce fil, c'est un amour?

MAURICE.

Ma foi, non! c'est une haine. (On frappe à la porte.)

ISAAC, entr'ouvrant le guichet.

Tiens, fort bizarre cela.

MAURICE, regardant par-dessus l'épaule d'Isaac.

Une femme!... Dieu juste! ma vision de l'église Saint-Étienne! Est-ce que tu la reconnais?

ISAAC.

Parfaitement, malgré son voile. Est-ce qu'il y a dans Vienne deux tournures pareilles? C'est la Madeleine du théâtre impérial.

MAURICE.

Madeleine!

ISAAC.

Eh! eh! Qu'est-ce que c'est? Tu as rougi, mon Benjamin? Qu'est-ce que c'est donc, mon Benoni? Veux-tu la recevoir pour moi?

MAURICE.

Tais-toi, et oublie que je suis là. (Il entre dans un cabinet. Isaac ouvre la porte à Madeleine.)

ISAAC, MADELEINE.

MADELEINE.

M. Zaphara?

ISAAC, avec galanterie.

Il est sous vos yeux, charmante dame. C'est le vieillard en déshabillé qui vous parle. Daignez excuser, gracieuse personne, cette toilette de cabinet.

MADELEINE, riant.

Comment! mais elle me ravit, monsieur Zaphara. Elle vous donne tout à fait la mine d'un gentilhomme dont j'ai toujours désiré faire la connaissance.

ISAAC.

Eh! eh! d'un gentilhomme; oui, d'un vieux gentilhomme issu de haut lieu! Je vous comprends, délicieuse enfant; et, me prêtant à votre plaisanterie, je vous avouerai que je le crois un peu mon parent.

MADELEINE.

Ignorant l'adresse de votre parent, monsieur Zaphara, vous me pardonnerez de m'être présentée chez vous.

ISAAC.

Pardonner! Oh! oh! pardonner est fort! Un jeune palmier dans le jardin d'une veuve! une source vive dans le désert!

une flamme qui petille à mon vieux foyer! Pourquoi suis-je pauvre, fillette! chaque minute de ton aimable présence te serait soldée en perles fines. Assieds-toi du moins sur cet escabeau, le seul que la nécessité ne m'ait pas réduit à brûler.

MADELEINE, *s'asseyant.*

J'accepte, généreux vieillard. C'est moi, du reste, qui compte vous payer vos précieux instants. Dites-moi, mon père, si je ne m'abuse, vous êtes physicien et nécromant; vous vendez des produits chimiques, et vous dites la bonne aventure?

ISAAC.

Permets, mon enfant; je donne des conseils. La sorcellerie est un métier que la raison et la loi réprouvent également.

MADELEINE.

Soit. Eh bien... (*Levant les yeux sur le bahut.*) Ce sont des têtes de mort, ces deux choses là-haut?

ISAAC.

Des têtes de mort, deux anciens amis à moi; oui, ma fille.

MADELEINE *se lève et va voir les têtes de près.*

Croiriez-vous que je n'en ai jamais vu? On est comme cela quand on est mort? On n'est pas beau. (*Touchant un des crânes.*) C'est là dedans qu'est logée la cervelle, n'est-ce pas?

ISAAC.

Oui, oui, la cervelle; le ressort de la montre, ce qui fait que l'on rit et que l'on pleure, que l'on pense et que l'on sent, l'âme immortelle; eh! eh! tu comprends, fillette? J'ai vu dernièrement quelque chose de curieux: c'était un homme, très-

vivant d'ailleurs, à qui un éclat d'obus avait enlevé un morceau du crâne, à cette place-ci; par le trou, on voyait battre la cervelle: j'y mis la main...

MADELEINE.

Fi ! l'horreur!

ISAAC.

A chaque pression de ma main sur la matière cérébrale, l'homme devenait idiot. C'était l'âme que je tenais. Eh! eh! tu comprends, petite? l'âme immortelle!

MADELEINE.

Bref, vous ne croyez pas à l'âme, vous?

ISAAC.

Eh! eh! comment n'y croirais-je pas, Dieu bon! puisque je l'ai touchée du doigt?

MADELEINE.

Vous êtes bien le conseiller qu'il me faut, à présent. (Elle se rassied.)

ISAAC.

Tu as besoin d'un conseil; parle, ma fille: les années m'ont mis en fonds de sagesse... C'est, hélas! ma seule fortune... Si j'étais... hum! si j'étais seulement dans l'aisance, mon plaisir favori serait, il me semble, de donner des conseils gratuits à tout venant, sous l'ombrage d'un chêne.

MADELEINE.

Vous me connaissez, Zaphara?

ISAAC.

Si je te connais, mignonne! Jeunesse, beauté et talent; éclat

de rire sonore et doux comme une cascade en juillet; joie des yeux, tourment des cœurs! Oui, Madeleine, je te connais.

MADELEINE.

Eh bien, ma vie, toute fêtée et applaudie qu'elle est, m'ennuie. Il me semble que je me suis trompée de chemin, que j'aimerais mieux autour de moi moins d'adoration et plus de respect.

ISAAC.

Bon, bon! n'en dis pas davantage. Je connais ton mal. Tu as de l'esprit, et cependant le bruit que fait le préjugé dans le monde a fini par troubler ton jugement. Te sens-tu faible? épouse un sot, et fais-toi dévote! Tu t'ennuieras toujours, mais tu t'affaisseras peu à peu dans une imbécillité qui te tiendra lieu de bonheur. Te sens-tu forte? je vais t'initier au grand arcane de la vie, et tu seras réellement aussi heureuse qu'une créature humaine peut l'être.

MADELEINE.

Voyons le grand arcane.

ISAAC.

Ma fille, si tu veux en croire un vieillard qui aura cent ans à la verdure prochaine, il n'y a de bonheur au monde que dans le sentiment de la force uni à celui de la puissance. Quiconque dirige ses recherches d'un autre côté perd ses peines et ne trouve que le vide. Quiconque ne peut s'élever à la hauteur de ces sentiments n'est à mes yeux qu'un être vil et digne de sa misère. Or, mignonne, avoir la force, c'est dédaigner toutes les conventions devant lesquelles l'espèce humaine se prosterne dans sa stupidité, ne se souvenant pas que ces féti-

ches sont l'œuvre de ses mains; avoir la puissance, c'est se rendre maître du maître des hommes : l'argent.

MADELEINE.

Et par quels moyens, s'il vous plaît, religieux vieillard ?

ISAAC.

Par le libre développement des dons naturels que nous tenons du hasard, par leur usage débarrassé de toutes les entraves des préjugés, et ne s'arrêtant qu'aux limites fixées par les lois positives; car il faut respecter la loi. Rien n'est respectable comme un fait. Mais, à côté de la loi, il y a de la marge ; et, à moins d'avoir pratiqué comme moi la raison durant près d'un siècle, eh ! eh ! on ne se doute pas, ma fille, de tout ce qu'on peut faire sans être pendu.

MADELEINE.

Et je suppose, docteur, que vous placez Dieu, la vertu et l'honneur parmi les conventions dont il faut au préalable secouer le joug ?

ISAAC.

Les hommes, fillette, ont baptisé du nom de Dieu la peur qu'ils ont de leur ombre; et la peur qu'ils ont, à bon droit, les uns des autres, les vilains! leur a fait inventer l'honneur et la morale. La loi seule est respectable, parce que c'est un fait, comprends-tu?... Il est certain qu'on peut gagner une fluxion de poitrine en se mouillant les pieds, et qu'on peut se faire pendre en violant la loi. Eh! eh! le respect de la loi, c'est de l'hygiène.

MADELEINE.

Le mépris, qui n'est pas écrit dans la loi, n'est-il pas un

fait aussi, mon père, et un fait qui peut peser bien lourdement sur une tête?

ISAAC.

Le mépris! Qu'est-ce que le mépris, sinon l'envie que le faible porte au fort, l'esclave à son maître? Le mépris de qui? Connais-tu les hommes? De tous ceux qui se mettent aux portes quand je passe, pour crier : « Fi! le juif! le sorcier! l'avare!... » en est-il un, minette, qui ne me fît un pont de son corps sur le ruisseau de la rue, si j'entr'ouvrais seulement un des sacs entassés dans ma cave?

MADELEINE.

Ah! vous avez des sacs dans votre cave!

ISAAC, avec force.

Dans ma cave, il y a des tonnes d'or... Je te le dis avec cynisme : peu m'importe qu'on le sache, puisqu'on ne saura jamais où est ma cave. Je n'en suis pas moins nécessiteux, m'étant fait une loi de ne jamais entamer mon capital; et, comme je n'essaye point de lui faire porter d'intérêt, à cause de la mauvaise foi des hommes et des éventualités du commerce, tu conçois que ma pauvreté est grande; mais grande aussi est la puissance que je tiens suspendue sur le monde.

MADELEINE.

Et vous êtes heureux?

ISAAC

Heureux? (Il s'exalte peu à peu en parlant.) De quelle boue immonde est pétri ton cerveau, si tu peux en douter? Se sentir placé

par son seul ouvrage à une hauteur où rien d'humain ne vous atteint, et d'où l'on peut verser sur l'humanité joie ou misère, bien ou mal à volonté ! Ne devoir sa force qu'à soi-même, et non à de factices combinaisons sociales qu'un jour détruit! Si je suis heureux? demande-le à l'histoire, demande-le à cette race toujours maudite, toujours persécutée et toujours triomphante, dont je descends! Au-dessus de tous les pouvoirs, plus haut que le roi, plus haut que le prêtre, que vois-tu, toujours et partout? Le juif! le juif, libre des préjugés aux grands noms sonores, dégagé des superstitions qui enchaînent l'intelligence humaine; le juif marchant d'un pas ferme à la conquête de l'or, à la conquête du monde. Les bûchers, les chevalets et les bourreaux se sont lassés; le juif, non! Les rois et les prêtres s'en vont, mais non le juif, — jamais le juif! Penses-tu que je voulusse échanger ce galetas contre le palais impérial? Quand la banqueroute, avant-courrière des révolutions, entr'ouvre le sol d'un empire, ignores-tu que, si le juif ne jette son or dans le gouffre, le trône y tombe?... Mais tu sais assez ce que l'or peut faire, et tu sais que j'en ai : joins-y la science que j'ai de même, et calcule la somme de mon orgueil. Tu me vois faible de corps; le souffle d'un enfant me renverserait... Eh bien, cette main débile... cette main-là... peut contenir la destruction d'une armée, d'une flotte, d'une ville, à ma fantaisie! Toutes les ondes du Danube n'éteindraient pas l'incendie que cette main pourrait allumer dans Vienne, si elle daignait un instant s'ouvrir avec colère. (D'une voix calme et brève.) Mais la conscience de ce que je puis me suffit. Être fort et se sentir puissant, te dis-je, voilà tout. Tu m'as demandé un refuge contre l'ennui de vivre, je te l'indique; il n'est acces-

sible qu'aux créatures favorisées du hasard, et tu es de celles-là : tu as ta supériorité comme j'ai la mienne; j'ai la science..., tu as la beauté.

MADELEINE, après un silence.

Vous pouvez avoir raison... Mais, dites-moi, si, arrivé sur ce fier sommet, on s'aperçoit qu'on méprise trop les hommes pour avoir le moindre plaisir à les dominer?

ISAAC.

Eh! eh! alors... que veux-tu, mignonnette! On s'en va. — On s'en va, la rirette, on s'en va, la rira... Eh! eh! (Tout en chantonnant, il va prendre la cornue sur la fenêtre, emplit une petite fiole d'une liqueur noirâtre, puis verse une goutte de cette liqueur dans un verre d'eau.) On s'en va, la rira, où le monde à la ronde, où tout le monde va. (Il appelle son chat.) Ici, mimi, ici, Bélotte!... viens, mon minet... viens, fidèle compagne du vieux ténébreux; approche, modèle des dévouements mal récompensés. (Le chat s'avance avec une certaine hésitation.)

MADELEINE, se levant.

Vous ne voulez pas sans doute empoisonner cette pauvre bête, monsieur?

ISAAC.

Bélotte m'est chère, madame. Voilà dix ans et plus qu'elle mêle ses ronflements à mes travaux... C'est un lien, cela... Une habitude, madame, est toujours un lien... — Faites voir votre jolie langue rose à votre vieux maître... — Bélotte m'est chère, dis-je (Il pose sur la langue du chat un tube qu'il a trempé dans le verre : le chat tombe foudroyé.); mais la science m'est plus chère que

ne me l'était Bélotte. (Se frottant les mains et se parlant à lui-même.) C'est réussi.

MADELEINE.

Voyez-vous, vous ne me persuaderez pas que ce soit bien, ce que vous venez de faire là.

ISAAC.

Eh! eh! la loi n'a rien à y voir. (Présentant la fiole à Madeleine.) Cinquante ducats.

MADELEINE, tirant sa bourse.

Les voici. (Elle prend la fiole.) Je vous remercie. Adieu.

ISAAC.

Adieu, jeune fille. Celui qui t'aimera d'amour sincère sera un drôle bien heureux... eh! eh! un bien heureux drôle. (Madeleine sort.)

Le même soir. — Au théâtre dans la loge de Madeleine.

Madeleine, sortant de la scène, rentre dans sa loge, suivie d'une habilleuse; elle est en grande toilette de fantaisie. Des garçons de théâtre apportent d'énormes bouquets qu'on vient de lui jeter; les siéges et le tapis de la loge en sont jonchés.

MADELEINE.

Merci, merci; mettez tout ça là. (Les domestiques s'en vont.) Ils sont tous fous, ma parole!

L'HABILLEUSE.

C'est qu'aussi mademoiselle a joué comme un ange, ce soir.

MADELEINE.

Voyons, ma bonne, est-ce que je ne joue pas toujours comme un ange, par hasard?

L'HABILLEUSE.

Oh! si fait.

MADELEINE.

Eh bien, alors, qu'est-ce que tu chantes?... Enlève-moi ces épingles, et puis va-t'en; je vais m'arranger les cheveux et ôter mon rouge, et tu reviendras me défaire dans vingt minutes. (On frappe.) Vois qui est là.

L'HABILLEUSE.

Mademoiselle, il y a lord Shefield, le duc d'Estival et le prince Erloff.

MADELEINE.

Entrez, entrez, messieurs. (L'habilleuse sort. Lord Shefield, d'Estival et Erloff entrent en frappant des mains, et en disant : « Ah ! charmante ! éblouissante ! divine ! »)

MADELEINE.

Bon! bon! venez, qu'on vous gronde... Vous êtes trois traîtres... Pour Dieu! Prince Erloff, contenez votre grand sabre... Je vous avais prié de le faire couper en deux... Vous accrochez tout... Oui, trois traîtres que je dénonce les uns aux autres... Et d'abord, vous, Shefield, reprenez votre projectile... Le bouquet suffisait sans ce bracelet... Savez-vous ce que vous avez fait, malheureux, avec votre bracelet?

LORD SHEFIELD. Gravité imperturbable; léger accent anglais.

J'ai fait? quoi?

MADELEINE.

Vous avez tué le souffleur, milord, tout bonnement.

LORD SHEFIELD.

Oh! vrai? le souffleur? Je n'ai pas vu. Il était marié?

MADELEINE, imitant l'accent de Shefield.

Oh! pourquoi?

LORD SHEFIELD.

Je ferais une pension... Mais, mademoiselle, vous plaisantez peut-être?

MADELEINE.

Oui, peut-être;... mais je ne plaisante pas en vous disant de reprendre ce bracelet, milord; et vous, d'Estival, vos émeraudes; et vous, Erloff, vos verroteries, assez proprettes d'ailleurs, il faut être juste.

TOUS TROIS, se récriant.

Ah! mademoiselle! ah!

MADELEINE, leur tournant le dos, et s'arrangeant devant la glace pendant toute la scène.

Je ne comprends pas ces réclamations. Voulez-vous me faire le plaisir de me dire quels sont les termes de notre traité? Aussi bien, je crois que voici le moment de se recorder là-dessus. D'Estival, votre bouche en cœur a la parole.

D'ESTIVAL.

Mademoiselle Madeleine, il y a juste un an, au souper de

Noël, comme nous étions sur le point de nous entre-tuer, ces deux messieurs, le comte Jean et moi, à propos de vos beaux yeux, vous daignâtes jeter entre nous votre gant parfumé, avec ces paroles que j'ai recueillies : « Messieurs, ce massacre serait sans objet; pour cause de désenchantement, je désire demeurer quelque temps libre de ma personne, afin de reprendre haleine; mais, à la prochaine nuit de Noël, si je conserve toujours ma liberté, je vous réunirai tous quatre à souper chez moi; et, comme vous êtes, après tout, ce qu'il y a de plus galant et de plus huppé dans Vienne... »

MADELEINE.

Huppé? Ai-je dit huppé?

D'ESTIVAL.

Le mot fut dit.

MADELEINE.

Je le trouve sans façon. Continuez, duc.

D'ESTIVAL.

« ... et de plus huppé dans Vienne, je vous promets de distinguer l'un de vous. Promettez-moi, en retour, de rester bons amis, quoi qu'il arrive. » Nous sommes restés bons amis, mademoiselle, et nous sommes à la nuit de Noël.

MADELEINE.

Ne pourriez-vous, messieurs, me renouveler ce billet pour un an?

TOUS TROIS, *avec énergie.*

Ah! ah!

MADELEINE.

Eh bien, vous êtes des juifs! Mais vous avez oublié une de nos conventions : c'est que, durant tout le temps de votre candidature, vous ne pouvez m'offrir aucun présent, les fleurs exceptées. Je ne dois pas être suspecte de céder à une autre influence que celle de votre mérite personnel. Débarrassez-moi donc de ces historiettes-là, s'il vous plaît. — Votre bouquet est d'un très-joli goût, d'Estival : ça vient de Paris, ça?

D'ESTIVAL.

Du Palais-Royal, par le télégraphe, mademoiselle.

MADELEINE.

Et le vôtre, milord?

LORD SHEFIELD.

Oh! moi... Avez-vous remarqué la fleur qui a une racine?

MADELEINE.

Ma foi, non; ça veut dire quelque chose, la fleur qui a une racine?

LORD SHEFIELD.

Oh! rien... Seulement, il n'y en avait qu'une, a dit cet homme, en Europe; et, puisque la voilà, il n'y en a plus. J'en suis bien aise, si cela vous est agréable.

MADELEINE.

Comment donc, milord! vous permettez que je constate la racine? Tiens! c'est vrai! O la belle racine! — Et vous,

Erloff, où votre grand sabre a-t-il coupé ces fleurs des tropiques?

ERLOFF.

Moi, charmante, je les ai fait voler, la nuit passée, dans le jardin botanique par quatre paysans à moi. Je m'étais dit : « Les gardiens m'en assommeront deux; mais, pendant ce temps-là, les deux autres feront le coup. C'est précisément ce qui est arrivé. »

MADELEINE.

C'est très-fin, ce calcul, avec une nuance cosaque; mais le comte Jean a fait encore mieux que vous trois, messieurs...

D'ESTIVAL.

Ah! le comte Jean! Parbleu! il a des serres magnifiques!

MADELEINE.

Eh bien, justement, je n'ai rien vu de sa façon... il ne m'a pas jeté une pâquerette, pas la queue d'une... il s'est même sauvé avant la fin de la pièce... Ah! comme il va avoir peu d'agrément quand il va se présenter, celui-là! (Un grand bruit de voix dans la rue.) Qu'est-ce que c'est que ça? Voyez donc, messieurs.

D'ESTIVAL, regardant par la fenêtre.

En vérité, je ne sais. Je ne vois que la neige qui poudroie, quelque chose d'indistinct qui verdoie, et une grande foule qui se coudoie... (On entend des rires dans le couloir.)

MADELEINE.

C'est la voix du comte!... Entrez! (Entre le comte Jean.) Bon-

jour, Jean de Nivelle, qui s'en va quand on l'appelle... Qu'est-ce qui se passe donc, monseigneur? Est-ce une émeute,... un incendie?... quoi?

LE COMTE JEAN, riant.

Ah! ah! c'est votre bouquet, votre petit bouquet, mon enfant! Ah! que vous êtes belle! — Seigneur Dieu! messieurs, qu'elle est belle!

MADELEINE.

Comment! c'est mon bouquet qui fait tout ce tapage?

LE COMTE JEAN.

Eh! oui; vous savez que j'avais des serres fort vastes, où le touriste venait admirer les flores des cinq parties du monde... Eh bien, tout cela, cèdres du Liban et palmiers du Nil, plantes de l'Inde et de la Chine, arbres et arbustes, feuilles, fleurs et fruits, tout a été mis bas, égrené, émietté, et j'en ai fait litière pour vos chevaux, ma reine; la rue en est émaillée, du théâtre jusqu'à votre porte. Ça n'est pas très-joli, mais ça sent bon.

MADELEINE.

Allons! touchez là, comte... C'est absurde!

LE COMTE JEAN, se laissant tomber en riant sur un divan.

Non; mais ce qu'il y a de contrariant, c'est que, voyant ça, mon jardinier s'est pendu.

MADELEINE.

Bon! voilà milord qui fera une pension. N'est-ce pas, milord?

LORD SHEFIELD, soucieux.

Moi ? Oh! non. Je suis vexé.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pressée pour M. le comte.

LE COMTE JEAN.

Pour moi? donne. (Il lit la lettre dans un coin.)

ERLOFF.

Pardieu ! si j'avais su, moi, j'aurais fait venir mes vingt-cinq mille paysans avec chacun un sapin dans la main.

MADELEINE.

On le fait, mon prince, et on ne le dit pas.

D'ESTIVAL.

Moi, j'ai envie de faire comme le jardinier de M. le comte.

MADELEINE.

Bah ! d'Estival, attendez la fin du souper. Les choses tournent quelquefois à l'envers de ce qu'on croit. (Elle regarde avec dépit le comte Jean, qui paraît tout absorbé par la lecture de sa lettre.) Maintenant, vous allez me laisser... Ah ! nous aurons ma camarade Rosette, à propos...

ERLOFF.

Ah! pourquoi? elle est stupide.

MADELEINE.

Je ne le conteste point; mais je l'invite toujours à cause de

sa petite fille, Bertha, qui est un amour... Partez, messieurs; à bientôt... Deux mots, comte Jean, s'il vous plaît. (Erloff, Sheffield et d'Estival sortent.)

MADELEINE, LE COMTE JEAN.

MADELEINE.

Vous êtes impoli, vous! Qu'est-ce que c'est que cette lettre qui vous occupe tant?

LE COMTE JEAN.

Rien... Une affaire..., une niaiserie...

MADELEINE.

Une niaiserie qui vous fait passer par toutes les couleurs du prisme en cinq minutes est une niaiserie que je serais curieuse de connaître.

LE COMTE JEAN.

Vous plaisantez, Madeleine?

MADELEINE.

Jamais, quand je parle sérieusement. Ça me regarde, cette lettre?

LE COMTE JEAN.

Pas le moins du monde.

MADELEINE.

Votre parole?

LE COMTE JEAN.

Pourquoi diantre voulez-vous que cette lettre vous regarde?

MADELEINE.

Vous m'ennuyez. Montrez-la-moi.

LE COMTE JEAN.

Vous y tenez?

MADELEINE.

Vous voyez bien que non. Donnez, donnez donc! (Elle frappe du pied avec colère.)

LE COMTE JEAN.

Vous n'y comprendrez rien. Laissez-moi au moins vous en faire la préface. Cette lettre est d'un cousin à moi dont je vous ai parlé autrefois, — vous savez, celui que je n'ai jamais pu vous amener... Il y a trois ans, je me trouvai avec lui en Silésie, entre deux montagnes, dans un vieux château où se mourait ma grand'tante, qui m'avait élevé et que j'aimais tendrement. Je passai là deux mois à peu près seul avec ce garçon; nous courions les bois ensemble, divaguant sur des sujets intimes. Pour être juste, il me plut.

MADELEINE.

C'est bon; la lettre!

LE COMTE JEAN.

Nous étions forts liés, enfin... Depuis, il m'a tout à fait planté là.

MADELEINE.

La lettre!

LE COMTE JEAN.

Il n'était qu'original dans ce temps-là... Il paraît, comme vous allez le voir, qu'il y a aujourd'hui quelque chose de plus... Il est fou...

MADELEINE, lui arrachant la lettre et lisant.

« Comte Jean, mon cher cousin,

» Le temps me presse; je suis forcé de vous écrire à la hâte cette lettre, dont chaque terme aurait besoin d'être pesé avec recueillement. Nous sommes demeurés depuis deux ans si étrangers l'un à l'autre, que je sais à peine quel est l'homme qui va me lire. Il faut, comte Jean, je vous en prie, que cet homme soit celui que j'ai connu il y a trois ans, celui qu'un sentiment de piété commune me fit rencontrer près d'un lit de mort, l'homme avec qui j'ai vécu, pensé, souffert pendant deux mois, la main dans la main, au fond des solitudes. Je place ma lettre sous l'invocation de ces souvenirs, en priant Dieu qu'ils vous soient présents et chers comme à moi-même.

» Mon antipathie pour votre actrice favorite m'est expliquée; c'était un pressentiment. On répète dans Vienne que vous soupez ce soir chez elle avec trois de vos amis, et qu'elle doit choisir l'un de vous pour amant. Soyez heureux, comte! c'est vous qu'elle choisira, non pas seulement parce que vous êtes le plus riche, mais parce que vous êtes bon et que vous avez à vous seul plus d'âme et d'intelligence que les trois autres, parce que le ver attache au meilleur fruit de l'arbre sa piqûre empoisonnée, parce que c'est l'instinct féroce de ces créatures.

Vous m'avez dit autrefois, mon cousin, qu'à l'heure d'un danger, si grave qu'il fût, vous ne voudriez prendre conseil que de moi, de ma raison que vous jugiez droite, de mon expérience que vous jugiez au-dessus de mon âge. Je vous rappelle cette parole; le danger est venu, et voici le conseil : Je connais Madeleine; elle est le type complet d'une espèce de femmes que j'ai étudiées toute ma vie avec effroi; elle résume en elle toutes leurs séductions et toutes leurs perversités; elle les pousse jusqu'à l'extrême, jusqu'au génie. Je la connais : le hasard m'a servi; j'ai pu voir à nu, sous cette enveloppe de jeunesse et de grâce, la cervelle décrépite et le cœur pétrifié d'un vieillard qui aurait mal vécu. Je ne vous dis pas qu'elle vous ruinera, quoique ce soit la vérité; mais sa beauté vaut bien trois millions quand on les a. Soit. Je vous dis que, si vous laissez ce vampire appliquer sa lèvre glacée sur votre sein, il ne s'arrêtera pas qu'il n'en ait retiré et qu'il n'ait flétri tous les dons que Dieu y a versés avec plénitude; il ne s'arrêtera pas qu'il n'ait fait en vous le vide et le désert qui sont en lui.

» Comte Jean, c'est moi qui me suis éloigné de vous : ma pauvreté relative ne me permettait pas de vous suivre dans votre tourbillon. C'est la première fois que ma pauvreté m'a été amère, car je n'ai jamais compris l'amitié que par vous : je m'étais attaché à vous avec enthousiasme, comme à un chevalier des anciens temps, dont vous aviez la générosité, la franchise, l'éclat, la tendresse; j'aimais vos vertus; j'adorais vos défauts. Quand je songe à ce que vous êtes et à ce que vous serez en sortant des mains de cette femme, à tous les germes de bonheur, de dignité, d'avenir, qu'un caprice de volupté va étouffer en vous, j'éprouve une douleur qui est plus

puissante que ma crainte de vous offenser. Je vous envoie donc cette lettre, et je vous atteste, comte, que jamais devoir d'amitié, jamais sacrifice de dévouement n'a coûté à un cœur d'ami ce que me coûte cette offense. Adieu.

» MAURICE. »

LE COMTE JEAN.

Eh bien?

MADELEINE.

Eh bien, c'est étonnant. — Il est fou, ou il est jaloux. Qu'allez-vous faire?

LE COMTE JEAN.

L'enfermer, s'il est fou; le tuer, s'il ne l'est pas.

MADELEINE, qui s'est mise à écrire.

Bah! amenez-le plutôt souper. Je me charge de le convertir, ou de me venger. Faites-lui remettre ça.

LE COMTE JEAN, riant.

Bon! vous croyez qu'il viendra?

MADELEINE, haussant les épaules.

Parbleu! (Le comte Jean sort en riant.)

Chez Madeleine.

Une salle étincelante de lumière ; une table richement servie et chargée de fleurs. MADELEINE, ROSETTE, BERTHA, petite fille de huit ans; LE COMTE JEAN, LE PRINCE ERLOFF, LE DUC D'ESTIVAL, LORD SHEFIELD. (Ils commencent à souper.)

MADELEINE.

(A Shefield.) Vous êtes trop bon, milord ; j'en ferai part à mon cuisinier. (A Erloff.) Oui, mon prince, ce sont des mauviettes... ou des ortolans... ou des rossignols, je ne vous dirai pas au juste; mais, pour sûr, ça vole quand c'est vivant. — Comte Jean, il me semble que vous négligez Rosette.

LE COMTE JEAN.

Pas du tout; mais je ne sais ce qu'elle a, mademoiselle Rosette... Elle pousse des soupirs au lieu de manger tranquillement et beaucoup, comme à son ordinaire... Aurions-nous un cœur, ce soir, Rosette?... Qu'est-ce que c'est que ça, donc?

ROSETTE.

Non; voyez-vous, c'est que j'ai avalé quelque chose qui m'est resté dans le gosier... Ah! mon Dieu! je vais étouffer!... Non, c'est parti.

LE COMTE JEAN.

Ah! tant mieux!... ma foi, tant mieux! Je puis vous dire maintenant, Rosette, que vous m'avez diantrement inquiété... Enfin, puisque c'est parti, n'en parlons plus.

MADELEINE.

Qui est-ce donc qui se cache et qui ne dit rien derrière cette colline de fleurs?... Ah! c'est vous, d'Estival... Comment ça va-t-il, mon ami?

D'ESTIVAL.

Eh! eh! merci; je vivote... j'ai une faim de naufragé.

MADELEINE.

C'est l'amour, duc... Je vous recommande Bertha, votre petite voisine.

D'ESTIVAL.

La jolie enfant avec ses yeux vert de mer! C'est votre fille, Rosette?

ROSETTE, *avec une grave bonhomie.*

Oui, monsieur le duc; je le pense du moins : car, vous savez, on ne peut jamais être sûre de rien; les hommes sont si traîtres! (*On rit.*)

SHEFIELD.

Oh! comment!

LE COMTE JEAN.

Laissez-le rire, Rosette... vous avez raison de vous méfier, allez... Tenez, moi, j'ai connu une femme qui avait une fille dont elle crut être la mère jusqu'à l'âge de quarante ans... et puis, un beau jour, paff! elle découvrit que c'était une autre... comprenez-vous ça?

ROSETTE.

Quant à moi, une pareille découverte me tuerait.

D'ESTIVAL.

Je le crois bien ! Buvez donc, Rosette; noyons ces idées-là, mon enfant. — Ah çà, comte Jean, et votre cousin, à propos?

LE COMTE JEAN.

Je l'ai bien dit, il ne viendra pas.

MADELEINE.

S'il ne vient pas, après que j'ai pris la peine de lui écrire de ma patte blanche, c'est un cuistre, voilà tout.

ERLOFF.

Mais quelle idée, mon cher comte, de nous empêtrer de ce cousin-là! Je ne l'ai vu qu'une fois, votre cousin, et il m'a furieusement déplu... Qu'est-ce donc qu'il a dit qui m'a tant déplu? Attendez...

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela nous fait, mon prince? D'abord, je ne permets à personne d'intervenir dans ma querelle avec ce jeune sauvage. Je désire me charger seule de son éducation... Pour commencer, je lui ai marqué sa place à côté de la petite Bertha; ils s'amuseront tous deux à tirer des pétards, puis il s'instruira à lire les devises; et, trouvant ainsi dans ma maison l'utile brochant sur l'agréable, je ne doute pas qu'il ne me rende toute son estime. (Un domestique annonce : « M. Maurice Erckler. »)

MADELEINE.

Bravo! il est venu! — Faites entrer.

LE COMTE JEAN.

Un peu de miséricorde à cause de moi, Madeleine, je vous prie.

MADELEINE.

Ah! vous me la baillez bonne, vous, messire Jean, avec votre miséricorde! Je vais lui chauffer vertement son entrée, je vous en réponds... Eh bien, qu'est-ce qu'il fait? Est-ce qu'il refuse le combat? Ici, mon lion! à moi, mon lionceau! et emplissez tous vos verres. (Elle se lève. Entre Maurice.) Ah! parbleu! notre beau cousin... (Reconnaissant Maurice, elle se rassied lentement sans ajouter un mot. Tous les convives la regardent avec surprise.)

MAURICE.

Veuillez m'excuser, mademoiselle; j'ai reçu un peu tard votre invitation. Je ne sais comment vous remercier d'une grâce que je n'avais aucun droit d'espérer.

MADELEINE.

Mon Dieu, monsieur, c'est le comte Jean qui... Asseyez-vous donc, je vous prie. (Maurice s'assied entre Bertha et Shefield.)

LE COMTE JEAN.

Est-ce que vous souffrez, Madeleine?

MADELEINE, éclatant de rire.

Répétez-moi ça en face.

LE COMTE JEAN.

Dame! sans doute : il vous est certainement arrivé quelque chose.

MADELEINE.

Quelque chose est modeste!... Il m'écrase quelque chose comme trois doigts avec le pied de sa chaise, et puis il me

demande comment je me porte.... Mais pas bien, comte Jean. Et vous? n'êtes-vous pas blessé ?... Ah çà! voyons, ce n'est pas tout que de se divertir..., qu'est-ce qu'on fait, quand on est écrasé? car voilà ma position dans le monde actuellement, grâce à monseigneur... C'est bon, comte, c'est bon... je comprends votre pantomime... vous ne l'avez pas fait exprès... c'est encore heureux. Servez votre cousin, au moins... N'est-ce pas qu'elle est gentille la petite Bertha, monsieur Maurice?

ROSETTE.

Dans ce cas-là, ma chère, le mieux est de bassiner avec de l'eau et du sel.

MADELEINE.

Eh bien, tu y mets le temps, toi... — Comment! monsieur Maurice, vous en êtes déjà aux confidences, Bertha et vous? Qu'est-ce qu'elle vous conte dans l'oreille?

MAURICE, riant.

Elle me conte, mademoiselle, que, d'après vos intentions, nous devons tirer des pétards nous deux; elle s'en réjouit, et moi aussi. Tirer des pétards avec les petites demoiselles, en buvant du vin de champagne, c'est mon plaisir favori, et je vous sais bon gré de l'avoir deviné.

MADELEINE.

Monsieur Maurice, je vous jure que c'est le comte Jean...

LE COMTE JEAN.

Ah! que diable! Madeleine, permettez. C'est le comte Jean... c'est le comte Jean!

MADELEINE.

Ne m'interrompez pas, vous... écrasez-moi l'autre pied si vous voulez, mais ne m'interrompez pas... Il est étrange, sur ma parole, que, pour quelques souches rabougries dont vous avez débarrassé votre serre et embarrassé ma route, pour quelques rogatons épineux qui ont écloppé mes chevaux, vous vous croyiez le droit d'interrompre et d'écraser ici à tort et à travers !... Allons, touchez là, comte Jean... ce n'est pas sérieux... (Elle se renverse sur sa chaise.) Ouf! que je suis lasse! En ai-je dit de ces paroles inutiles dans ma vie, grand Dieu !... Ce qui me console, c'est que je ne suis pas la seule... Ce n'est pas pour vous que je dis ça, d'Estival... Non; mais, quand on pense que, si on pouvait recueillir et piler dans un mortier tout ce que nous disons depuis six bonnes années que nous nous connaissons, on n'en tirerait pas une idée, pas la queue d'une, rien, mais, là, rien! Serions-nous des brutes, mes gentilshommes? A propos, qui est-ce qui croit à l'immortalité de l'âme par ici? Oserais-je vous demander, prince Erloff, le fond de votre pensée sur cette grave question ?

ERLOFF.

Une belle bataille et une belle femme sont deux belles choses.

MADELEINE.

Vous n'êtes, mon prince, qu'un avaleur de sabres sans moralité. — Et vous, milord, avez-vous là-dessus quelque idée qui vaille la peine d'être émise en public?

SHEFIELD.

Oh! j'attendrai.

MADELEINE.

Profond comme le tombeau, milord. — Et ce petit duc?

D'ESTIVAL.

Moi, je crois volontiers au ciel quand vous me souriez, et à l'enfer quand vous souriez au comte Jean.

MADELEINE.

Qu'on ouvre les fenêtres! ce traître de Français a du patchouli sur lui!... Révérence parler, messieurs, vous êtes tous des bêtes. Comment! je vous fais servir dans une salle chaude et parfumée un souper royal, je vous verse à flots des rubis et des diamants fondus aux plus généreux soleils du monde, j'y joins ma présence et l'espoir de mon amour, et il n'y a pas un de vous dont la tête parte, dont la langue se délie, dont la pensée se répande en quelque extravagance digne de l'atmosphère idéale où je vous place!... Vous me demandez le nom des plats, la date des vins, vous y ajoutez quelques madrigaux vulgaires ou de mesquines épigrammes contre le voisin, et c'est tout! Un peu plus, et vous causeriez de la rente! Qu'est-ce donc qui vous empêche d'être sublimes ou tout au moins absurdes? Quelle convenance vous retient? A quoi vous sert d'être ici et non dans vos salons? Est-ce cette enfant qui vous gêne? Entre la banalité ou la grossièreté n'y a-t-il rien pour vous?... Est-ce ainsi que vous me payez de la libre arène que je vous ouvre, à mes risques, presque à ma honte, par le ciel! en foulant aux pieds tous les préjugés de votre monde impérieux?

Qu'on ne m'interrompe pas, sarpejeu! je suis en train. Je

dis que, si vous n'avez chez moi ni plus de raison ni plus de folie que chez mesdames vos épouses, j'en dois conclure que j'ai tort, moi, d'être une courtisane plutôt qu'une ménagère... On sait ce que j'y perds, et je ne vois pas ce que j'y gagne. Ai-je seulement le plaisir et la gloire de donner l'essor à vos intelligences captives? prouvez-le-moi donc!... Ton empereur n'est pas là, Erloff... car je sais que tu as peur de ton empereur, malgré ton grand sabre, mon bon! — Shefield, d'Estival, comte Jean, vos nobles collègues, vos nobles familles, vos maîtres et vos esclaves sont loin d'ici... Profitez-en! lancez-vous! envolez-vous! soyez bouffons ou éloquents! ayez de l'esprit ou du génie à votre aise! Donnez-moi raison contre le monde et gagnez vos éperons, mes chevaliers!

LE COMTE JEAN.

La peste! mon enfant, votre langue n'est-elle point dépendue?

MADELEINE.

Ne m'appelle pas enfant, comte Jean, c'est toi qui l'es. Donne-moi à boire. (Elle rit aux éclats.) Comme ils ont tous l'air effaré!... Allons! rassurez-vous, mes amis, vous avez tous de l'esprit, et moi aussi. Seulement, ça n'est pas amusant, à la longue. Le cercle est étroit; et quand je songe que nous y tournons depuis des années et que nous y tournerons jusqu'à la sépulture, et que c'est la vie, cela!... — Lord Shefield, Votre Seigneurie veut-elle me faire la politesse de s'empoisonner avec moi?

SHEFIELD.

Non, parce que, si j'acceptais, je le ferais, et je ne veux

pas. Et pourtant... Mais, si je vous prends au mot, qui sera embarrassé?

MADELEINE.

Vous, milord; car je prierai Votre Grâce de commencer, et voici de quoi tuer un escadron, hommes et chevaux. (Elle montre la fiole de Zaphara.)

SHEFIELD.

Voyons. (Il avance la main par-dessus la table et prend la fiole.)

MAURICE.

Voulez-vous me permettre, milord? Je me connais un peu en chimie, et je voudrais savoir... (En prenant la fiole des mains de Shefield, il la laisse tomber.) Ah ! pardon !

MADELEINE.

Gare! sauve qui peut! Si la fiole est brisée, nous sommes tous fanés dans notre printemps. (Rosette se lève en poussant un cri.)

MAURICE.

Où a-t-elle roulé?... Ma foi ! elle est intacte, malheureusement... (Il ramasse la fiole et la rend à Madeleine.) Je vous avoue, mademoiselle, que je l'avais laissé tomber exprès... J'avais espéré qu'elle se casserait... C'est pitié que de voir en de si belles mains une drogue si meurtrière!

MADELEINE.

Merci de l'intention. Vous me voyez charmée, monsieur, d'une circonstance qui vous enlève à l'entretien de Bertha, et qui vous rend enfin au nôtre.

ERLOFF.

Ah ! ah ! Bertha, nous avons donc trouvé un petit mari pour nos étrennes?

BERTHA, à Maurice.

Pourquoi est-il prince, celui-là, et que tu ne l'es pas, toi, mon ami? Tu es plus gentil que lui, je trouve.

ROSETTE.

Elle est bête, ma fille.

LE COMTE JEAN.

Prenez garde, Rosette : au train dont vont les choses, mon cousin Maurice pourrait bien vous l'escroquer, votre fille : il est coutumier du fait, je vous en avertis.

MAURICE

Comte Jean !

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE JEAN.

Parbleu ! vous qui demandez une extravagance, Maurice a votre affaire toute rôtie... Voyons, cousin, ne vous fâchez pas;... vous avez fort négligé ces dames jusqu'à ce moment,... vous leur devez une réparation; souffrez que je les régale de l'anecdote.

MAURICE, sérieux.

Comte Jean, je vous supplie...

MADELEINE.

Ne l'écoutez pas, comte, car je vous écoute.

LE COMTE JEAN.

Tant il y a qu'un soir mon cousin Maurice, promenant sa mélancolie sous les ombrages du Prater, entendit tout à coup des sanglots au pied d'un arbre : « Des sanglots au pied d'un arbre, se dit Maurice, j'ai vu cela dans des romans... Un voyageur passe dans une forêt... une femme, belle encore malgré sa pâleur, est attachée au tronc d'un bouleau... des bandits ricanent alentour... » Enflammé par ces souvenirs, Maurice s'approche, que dis-je? il s'élance, il vole...— Êtes-vous content de moi, Maurice? La mise en scène vous convient-elle?

MAURICE.

Parfaitement, comte.

LE COMTE JEAN.

Au pied de l'arbre était un petit paquet de linge sale qui pleurait; Maurice l'interroge : l'enfant, — chacun a deviné que c'était un enfant, — l'enfant déclare être du sexe féminin et appartenir à des parents goguenards, qui ont jugé plaisant de l'abandonner sur la voie publique. Maurice, naturellement, maudit les parents, bénit l'enfant, la prend par la main et les voilà partis. Nous ne les suivrons pas, mesdames, à travers le dédale des rues de Vienne: il vous suffira de savoir que, depuis quelque temps, mon jeune cousin, qui a le goût des enfants, comme j'ai, moi, celui des perroquets, rêvait aux moyens de se monter peu à peu une famille : le destin avait

donc positivement joué dans son jeu en le favorisant de cette rencontre. Bref, après avoir pris l'avis d'un bourgmestre et avoir fait décrasser la petite fille, il l'adopta, la baptisa du doux nom de Marguerite, et lui apprit l'alphabet et la musique. Il y a trois ans de cela ; l'enfant doit en avoir neuf aujourd'hui. Dans quelques années d'ici, comme elle est jolie et d'une vive intelligence, Maurice, l'ayant pétrie de ses mains et formée selon son cœur, voudra en faire sa femme : c'est alors qu'elle s'enfuira avec un garçon perruquier.

ERLOFF, riant, à Maurice.

Monsieur, mon compliment ; saint Vincent de Paul n'a qu'à se bien tenir là-haut !

D'ESTIVAL, un peu gris.

Vous damez le pion, monsieur, à madame ma mère, qui s'était vouée à l'éducation des sarcelles. Je bois à votre prud'-homie.

MADELEINE.

Madame votre mère élevait aussi des oies, monsieur le duc. — Quant à vous, monsieur Maurice, croyez-en une femme qui a fait toutes ses études, méfiez-vous du dénoûment prédit par le comte Jean.

MAURICE.

Nous nous sommes un peu perdus de vue, le comte Jean et moi, depuis deux ans ; il ne connaît pas la fin de l'histoire.

MADELEINE, élevant la voix.

La fin de l'histoire ! Silence, là-bas ! *Maurice et Marguerite,*

ou l'Orpheline du Prater, seconde partie. (Elle s'accoude sur la table, la tête dans sa main.) Allez, jeune homme!

MAURICE.

Mais je n'ai pas du tout l'intention de vous raconter...

MADELEINE.

Moi, j'ai celle de vous entendre. La fin de l'histoire!... ou je casse pour dix mille francs de porcelaine!... Allez, jeune homme.

MAURICE.

Soit; mais, si le récit vous paraît manquer d'intérêt comme d'à-propos, souvenez-vous que vous l'avez exigé. Mon noble parent n'a dit que la vérité, selon sa coutume; seulement, ce fut moins la générosité que l'ennui qui me jeta dans cette bizarrerie, dont je ne me dissimule pas le côté grotesque. J'avais vingt-cinq ans; la première fougue de l'âge était amortie, et j'éprouvais ce sentiment de lassitude qui est comme un temps d'arrêt au milieu de la jeunesse, et qui marque la transition de l'étourderie au vice.

LE COMTE JEAN.

Tâchez de profiter, Rosette.

ERLOFF.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

MAURICE, riant.

Ma foi, messieurs, laissez-moi conter à ma manière, comme faisait Sancho avant moi, ou nous en aurons jusqu'au jour.

J'étais, vous dis-je, comme est tout homme qui pense dans cette saison de la vie, un peu désenchanté pour le moment de ce qu'on nomme le plaisir, et vivement sollicité par un ordre d'illusions tout opposé, par des fantaisies de bonheur calme, reposé, — pastoral, si vous voulez; bref, je songeais à me marier, quand la rencontre que je fis de cette enfant vint donner un autre cours à mes idées.

ERLOFF.

Mais, par le diable! monsieur, vous recommencez?

MAURICE.

En effet, monsieur.

MADELEINE.

Ne faites pas attention, Maurice, le prince est dans les vignes...

MAURICE.

Sous le paquet de linge sale dont vous a parlé le comte Jean, je trouvai une petite fille aux yeux noirs, aux traits délicats, mais fatigués de misère, au front bombé. Quand je la vis mieux, je fus surpris de la distinction intelligente qui régnait sur ce front à peine développé et déjà pâli. Ses parents, me dit-elle, étaient des mendiants de passage qui devaient avoir quitté Vienne depuis le matin. Je vous avoue que je songeai à Mignon, et que j'eus bâti un roman en moins de rien. Je lui demandai si elle voulait que je fusse son père; elle essuya ses yeux, se leva et me suivit tranquillement. Le soir même, je pris chez moi une vieille femme de charge de ma

mère pour me seconder dans mes projets d'éducation. Après m'avoir conseillé sans succès de mettre l'enfant dans un hôpital, elle se résigna en me riant au nez et en haussant les épaules. Quelques jours après, comme je lui parlais à mon tour de faire entrer Marguerite dans un pensionnat, la bonne femme m'appela sans cœur et me dit que j'étais indigne du cadeau que le bon Dieu m'avait fait.

ERLOFF.

J'aime ces détails simples, et je propose un toast à cette matrone.

MADELEINE.

Je vous propose, moi, de vous taire ou de vous en aller.

MAURICE.

Marguerite continua de vivre entre nous deux ; vrai cadeau du bon Dieu, en effet! c'était un singulier caractère d'enfant, plein de fierté et de douceur, d'intelligence emportée et de tendresse muette. Jamais elle ne me dit un mot de remercîment; mais, à la fin des leçons de toute sorte que je lui donnais de mon mieux, elle me payait d'un regard profond et rapide qui me laissait tout attendri. Je passai ainsi près de cette chère créature deux années auxquelles je ne puis rien comparer dans ma pensée, pas même l'ivresse qui attend l'un de vous, messieurs, dans un instant.

SHEFIELD.

Je proteste.

MAURICE.

Il y a dix-huit mois, la santé de Marguerite s'altéra; sa

pâleur devint plus mate ; ses grand yeux paraissaient grandir encore. Elle ne souffrait point, mais elle s'affaiblissait de jour en jour. On me conseilla de lui faire prendre les eaux, et je l'emmenai à Aix-la-Chapelle. J'eus le bonheur de trouver là un jeune médecin qui nous prit en affection, cette enfant et moi. Le voyage l'avait fatiguée; elle se mit au lit en arrivant; elle avait le délire, et m'appelait toujours sans me reconnaître. L'idée me vint alors pour la première fois que je pouvais la perdre. Le médecin me rassura cependant ; il me dit que la maladie avait pris heureusement un caractère aigu, et qu'on pouvait espérer une crise salutaire vers le dixième jour. Ce dixième jour arriva sans que j'eusse dormi une heure ni versé une larme; vers le soir, elle me reconnut, et, voyant la fenêtre ouverte, elle demanda à se lever, disant qu'elle se sentait ressuscitée. Le médecin, notre ami, qui ne nous quittait pas, m'aida à la porter sur le balcon. Je n'oublierai jamais cette soirée: c'était à la fin de juillet; des fenêtres de l'hôtel que nous habitions, on voit une haute colline chargée de riants bosquets; le soleil s'éteignait peu à peu derrière les vignes; des groupes d'étudiants et de jeunes femmes gravissaient les sentiers verts ou étaient assis sous les tonnelles; leurs chants de fête et d'amour s'élevaient et mouraient au loin. Je tenais la main de Marguerite dans les miennes, et je l'entendais murmurer faiblement les refrains que la brise nous apportait par intervalles. Alors, mon cœur se fondit dans une faiblesse de bonheur, et je demeurai longtemps sans voix et sans pensée, pleurant comme un enfant. Tout à coup le jeune médecin, qui était à mes côtés, tressaillit et posa doucement sa main sur mon épaule; je le regardai : il était livide; je regardai Margue-

rite: elle souriait, les lèvres entr'ouvertes et le regard fixe: la pauvre petite était morte; j'avais perdu son dernier soupir dans la dernière chanson. (Bertha pousse un cri, se jette au cou de Maurice, et l'embrasse en sanglotant.)

MAURICE

Chère enfant! Voyons, voyons, bonne petite âme!

ROSETTE.

Bertha, finirez-vous! Je vous demande un peu qu'est-ce qui lui prend! Tu vas fripper le col de monsieur, petite sotte! C'est bon, je vais t'emmener coucher...— Tu permets, n'est-ce pas Madeleine? J'ai une répétition demain de bonne heure... et puis je dors à moitié.

MADELEINE.

A ton aise. — Viens m'embrasser, Bertha. Bonsoir, mon enfant.

ROSETTE.

Bonne chance, messieurs. (Elle emmène Bertha en la grondant)

LE COMTE JEAN.

Cousin, vous pouvez croire que je n'aurais pas entamé l'aventure, si j'avais soupçonné seulement le malheur qui l'a terminée.

MAURICE.

Je le crois, comte Jean. Maintenant, j'ai à m'excuser, mademoiselle, auprès de tous vos convives du peu d'opportunité de ce récit: je puis assurer que personne n'a éprouvé à l'en-

tendre l'ennui que j'ai eu à le faire. Il n'a pas plus dépendu de moi de vous l'épargner que de le rendre plaisant ; mais le rôle de trouble-fête, que j'ai pris ici bien involontairement, me pèse ; je sens qu'il y aurait plus que de la gaucherie à le prolonger, et je vous demanderai, comme mademoiselle Rosette, la permission...

MADELEINE.

Du tout ; restez, monsieur Maurice. Votre présence est plus nécessaire que vous ne le pensez. Milord et messieurs, je suis femme de parole ; je vous ai dit que je distinguerais l'un de vous cette nuit dans le cas où mon cœur serait encore libre... (Vives rumeurs.) Or, mon cœur est libre comme ma pantoufle... (Elle lance sa pantoufle en l'air ; applaudissements.) Mais, comme je ne pourrais consciencieusement faire un choix entre quatre gentlemen d'un mérite si accompli et si égal, j'ai résolu de m'en remettre à vous-mêmes. Voici du papier et de l'encre ; allez voter au scrutin secret ; l'élu de la majorité sera celui de mon cœur. (Mouvements divers.)

D'ESTIVAL.

Je demande la parole.

MADELEINE.

On va me dire que, selon toute apparence, chacun se croyant le plus digne et se donnant sa voix, l'opération électorale peut durer jusqu'au jugement dernier. J'ai prévu l'objection : je confère à M. Maurice le droit de voter... (Tumulte et réclamations.) Silence ! M. Maurice est électeur, dis-je, mais il n'est pas éligible. (« A la bonne heure ! ») Maintenant, messieurs, les

convenances me faisant une loi de m'éclipser pendant le scrutin, je m'éclipse. Salut à tous, et bon accueil au vainqueur! (Elle sort en chantant; tous les convives se lèvent et entourent Maurice; le comte Jean seul demeure à l'écart.)

ERLOFF, à Maurice.

Monsieur, je suis loin de prétendre influencer votre opinion; mais vous avez dû remarquer que j'étais muet depuis un instant. C'est qu'il n'y a point de parti pris, monsieur, et je vous avoue que j'en avais un contre vous; mais il n'y en a point qui puisse tenir contre l'expression de sentiments aussi élevés et aussi dignes que les vôtres. (Maurice s'incline.)

SHEFIELD, ricanant.

Monsieur, je ne suis pas un Grec du Bas-Empire; je vais à mon but sans détours et sans voiles.

ERLOFF.

Vous me rendrez raison de vos paroles, milord!

SHEFIELD.

Certainement. (A Maurice.) — Je vous demande de voter pour moi; mais que vous le fassiez ou non, vous êtes un garçon original; vous me plaisez; mes cigares, mes chevaux et le reste à votre service dès à présent. (Maurice s'incline.)

D'ESTIVAL.

Monsieur, je ne suis pas de ceux qui achètent des votes...

SHEFIELD.

Oh! oh! nous reparlerons de ceci, monsieur le duc.

D'ESTIVAL.

Très-volontiers... — Qui achètent des votes, dis-je. Je vous prie sincèrement, monsieur, de ne pas voter pour moi, car j'ai l'intention de vous tirer dès demain des bureaux de la chancellerie pour vous faire nommer au secrétariat de votre légation en France, et je serais désespéré qu'on pût attribuer ma démarche à un autre motif que l'estime dont vous m'avez pénétré. (Maurice le salue.)

LE COMTE JEAN, à Maurice, à demi-voix.

Un seul mot, Maurice : je l'aime. (Haut.) Voici les bulletins préparés, messieurs. (Chacun écrit son bulletin et le dépose sur une assiette.)

MAURICE.

C'est à moi, je crois, de faire le dépouillement? Voici le résultat. (Il ouvre les billets.) Lord Shefield, 1 ; le duc d'Estival, 1 ; le prince Erloff, 1 ; le comte Jean, 2.

LE COMTE JEAN, serrant la main à Maurice.

Merci, cousin. A charge de revanche. (Le comte sort d'un côté, Maurice de l'autre.)

ERLOFF, partant d'un éclat de rire.

Je comprends à présent l'intermède du petit cousin. C'était bel et bien un guet-apens.

D'ESTIVAL.

Si vous m'en croyez, nous allons faire un temps de galop

jusqu'à Schœnbrunn; après quoi, nous déjeunerons, ou nous nous couperons la gorge, selon que le cœur nous en dira.

SHEFIELD.

Tope! (Ils sortent.)

Le boudoir de Madeleine.

MADELEINE, LE COMTE JEAN.

Madeleine est assise sur une causeuse, la tête dans sa main. Le comte Jean entre et s'approche sans qu'elle lève les yeux; arrivé devant la causeuse, il incline le genou jusque sur le tapis, et reste dans cette posture sans parler.

MADELEINE, soulevant la tête.

Tiens! c'est vous?

LE COMTE JEAN.

Qu'un mot, qu'un geste me fasse entendre que vous espériez voir un autre que moi, et je sors sans une plainte.

MADELEINE.

Je sais ce que je fais, généralement. Si mon calcul avait pu se trouver en défaut, si un autre visage que le vôtre, que votre loyal visage, monsieur le comte, se fût présenté à mes yeux, ma première parole l'eût fait pâlir de honte. Si un regard peut tuer, tout autre que vous ne serait pas sorti vivant de cette chambre. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il en serait sorti, et tôt.

LE COMTE JEAN, lui prenant la main.

Madeleine!

MADELEINE.

Eh bien, quoi ?

LE COMTE JEAN.

Que vous êtes belle!... Que je vous aime!... que je vous aime !

MADELEINE.

Comte Jean, vous êtes un homme d'usage et un homme d'esprit ; mais vous êtes un homme, et, sur le terrain délicat où vous voilà placé vis-à-vis de moi, on peut observer que tous les hommes sont d'une égalité désespérante. Ainsi, avec votre intelligence supérieure et votre goût exquis, vous en êtes réduit à me dire exactement ce que le premier venu, en pareil cas, ce qu'un écolier, un enfant, un sot me dirait. Remarquez cela, comte, en passant.

LE COMTE JEAN.

Hélas! Madeleine, c'est que je vous aime comme un écolier, comme un enfant et comme un sot. Si vous m'aimiez, ou si je ne vous aimais pas, j'aurais tout l'esprit du monde.

MADELEINE.

C'est encore une chose qui se dit aux femmes. Je ne sais pas si C'est vrai, mais c'est commode.... Une bonne girouette que votre cousin, à propos! Il vous donne sa voix après sa lettre de tantôt. (Elle rit.)

LE COMTE JEAN.

Il a sans doute pris de vous une opinion meilleure et plus juste.

MADELEINE.

Avec ça que je lui en ai donné lieu pendant le souper!

LE COMTE JEAN.

Sous votre surface légère et brillante, il a pu deviner, comme moi, une tristesse sérieuse que tout l'orgueil d'un homme serait de consoler, une passion sourde qui n'attend qu'une étincelle. Madeleine, si mon amour, plus vrai, plus ardent que vous ne pouvez croire...

MADELEINE.

Qu'est-ce que ça peut faire dans le monde, un garçon pareil? Il fait des vers, hein?

LE COMTE JEAN.

Pas que je sache. Il travaille à la chancellerie.

MADELEINE.

Dans un bureau, pouah!... Vous disiez, comte?

LE COMTE JEAN.

Je vous disais que mon amour...

MADELEINE.

Il est donc pauvre, ce Maurice?

LE COMTE JEAN.

Ni pauvre ni riche. Il ne faisait rien autrefois que s'occuper de musique. Il voulait être compositeur, et je crois qu'il aurait réussi : il a du talent, je vous le ferai entendre un de

ces jours; mais il eut besoin d'argent à cause de cette petite fille qu'il avait adoptée, et il entra à la chancellerie. Êtes-vous satisfaite? De quoi riez-vous?

MADELEINE.

Je ris de vous voir à genoux me conter gravement ces affaires-là. (Le comte se lève avec un mouvement d'humeur; il s'assied près de Madeleine.)

LE COMTE JEAN.

Vous ne voulez pas entendre parler d'amour, soit. Je ne vous aime donc pas. Appelez du nom qu'il vous plaira le feu dont votre regard brûle mon sang, l'étourdissement qui me fait chanceler quand ma main touche la vôtre...

MADELEINE.

Quel âge a-t-il, votre cousin?

LE COMTE JEAN, se levant brusquement.

Voulez-vous que j'aille vous le chercher?

MADELEINE.

Franchement, vous me ferez plaisir. (Le comte prend son chapeau et se dirige vers la porte.)

MADELEINE, allant à lui.

Votre main, comte Jean. Aujourd'hui, je vous demande pardon; plus tard, vous me remercierez. (Le comte lui abandonne sa main et sort sans répondre.)

MADELEINE, *seule, se promenant avec agitation.*

Qu'y faire ? je ne l'aime pas. Je n'ai pas besoin d'une infamie de plus... Quelle fatigue! quelle fatigue!... Il est au moins deux heures du matin... Je rêve tout debout. J'ai le délire, ma foi ! Je vois des prêtres et des juifs dans l'air... Il avait raison, le prêtre... c'est lui qui est le sorcier... Je suis frappée! Qu'est-ce qui va arriver, à présent? Il ne faut pas s'abuser .. Je joue un jeu de vie ou de mort... Quant à recommencer maintenant comme hier, comme avant-hier, il n'y a plus moyen, je suis à bout. Tant mieux! mon parti est pris... Qu'il vienne ou non, ce sera certainement la même chose. N'importe! je voudrais le voir. (*Elle continue de marcher silencieusement pendant quelques minutes, puis elle s'approche d'une table, prend une feuille de papier et écrit.*) « Ceci est mon testament. » (*Elle rit.*) C'est bête, mais c'est comme cela. (*Écrivant.*) « Je donne aux pauvres tout mon bien, laissant à mes exécuteurs testamentaires le soin d'en tirer le meilleur parti possible dans cette intention. Je désire que l'on réserve seulement ce qu'il faudra pour continuer les pensions que je fais à quelques parents de ma mère. On trouvera leurs noms dans le cahier bleu qui est sur mon bureau. » Est-il sur mon bureau ? Oui. Bon. Je mets sous ce pli deux souverains, qui devront faire seuls les frais de mon enterrement. Qu'on s'arrange pour cela. Je nomme pour mes exécuteurs testamentaires M. Maurice Erckler et M. le curé de Saint-Étienne. » (*Elle signe, ferme le testament et y appose son cachet.*) — Voilà l'histoire. — Vont-ils bavarder demain au théâtre!

UN DOMESTIQUE, ouvrant la porte.

M. Maurice, madame.

MADELEINE.

Ah! — Qu'il entre.

MADELEINE, MAURICE.

MADELEINE, riant.

Vrai, vous voilà ?

MAURICE.

En personne.

MADELEINE.

C'est aimable. J'avoue que l'heure était indue. Savez-vous de quoi il retourne ?

MAURICE, riant.

Cœur !

MADELEINE.

Ah ! non, par exemple ! je n'ai pas de cette couleur-là dans mon jeu. — La vérité est qu'on m'a gâtée, et que je ne sais plus résister à un caprice. On m'a dit que vous étiez musicien, et j'ai eu envie de vous entendre... Voulez-vous vous mettre au piano ?

MAURICE.

Très-volontiers.

MADELEINE.

Eh bien, non, ce n'est pas ça ; et, puisque ce n'est pas ça,

je vous demande un peu ce que ça peut être. Asseyez-vous là. (Elle lui montre un fauteuil en face d'elle au coin du feu.) Répondez-moi.

MAURICE.

Vous m'embarrassez beaucoup.

MADELEINE, éclatant de rire et laissant tomber sa main sur son genou.

Je mettrais ma main au feu qu'il me croit amoureuse de lui !

MAURICE.

Je ne comprendrais absolument rien à un événement semblable; mais il faut avouer que toutes les apparences y sont.

MADELEINE.

Bon!... Alors, vous êtes arrivé à votre but?

MAURICE.

A mon but?

MADELEINE.

Me prenez-vous pour une idiote, par hasard? Voulez-vous que je vous dévide fil par fil toute votre trame? Voilà longtemps, je ne dirai pas que vous m'aimez, mais que vous me faites l'honneur de souhaiter ma conquête. Votre vanité, qui n'est pas mince, se serait accommodée de ce colifichet. Or... faire la conquête d'une femme comme moi, quand on n'est ni un grand homme, ni un homme riche, ni un bel homme... car vous n'êtes pas beau...

MAURICE.

Ma foi, non.

MADELEINE.

Vous n'êtes pas mal; mais vous n'êtes pas beau... Faire ma

conquête, dis-je, quand on compte pour rivaux les noms les plus illustres de la cour et de la ville, quand on n'a pour soi qu'une bizarrerie d'esprit voisine de l'égarement et un talent de croque-note qui reste à démontrer..., c'était une entreprise non petite, sur ma parole! Mais quoi! la ruse supplée à la force : on n'est pas lion, on se fait renard; n'étant point de taille pour un assaut, on creuse une mine...; on va partout diffamant l'objet de ses vœux; on affecte d'éviter celle que tout le monde recherche; on colporte ses vices, on nie son talent; on l'appelle vampire; on fait à grand fracas le dédaigneux et le puritain, espérant qu'à la fin la fatigue, la curiosité, l'agacement, nous serviront mieux que notre mérite, et qu'un jour viendra où la dame pourra dire entre deux bâillements : « Ah çà, qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur? »

MAURICE, saluant.

Et ce jour est venu?

MADELEINE.

Ce jour est venu, oui, monsieur. Le système était donc excellent, vous ne vous êtes mépris que sur la nature du sentiment qu'il vous devait rapporter. J'espère que vous me comprenez, et que désormais vous m'accorderez au moins une vertu, la générosité? La leçon que je vous donne ici, il n'a tenu qu'à moi de vous la donner publiquement, et je ne l'ai pas fait, voulant moins vous traiter comme un homme dont on se venge, que comme un enfant hargneux et mal-appris qui est encore d'âge à se corriger.

MAURICE.

Je voudrais être capable de la persévérance héroïque que

vous me prêtez; seulement, je l'appliquerais à un but... différent.

MADELEINE.

Outrager, n'est pas répondre ; et outrager une femme, en tout cas, n'est pas répondre en brave.

MAURICE, se levant.

Mon Dieu, mademoiselle, recevez toutes mes excuses : rien n'est plus loin de ma pensée que de vous offenser ; mais peut-être aussi faut-il pardonner un peu d'humeur à un homme qu'on vient réveiller sur les trois heures du matin pour lui faire subir une exécution aussi mortifiante qu'inexplicable.

MADELEINE.

Inexplicable! Est-ce vrai, oui ou non, ce que j'ai dit? M'avez-vous décriée? m'avez-vous appelée vampire? m'avez-vous évitée? Évitée? pourquoi? Est-ce de votre âge? Est-ce naturel?... Pourquoi vous occupiez-vous de moi, d'ailleurs? Qui vous en priait? Allons donc! soyez franc! vous m'aimiez, et vous espériez vous faire aimer à coups de singularités!

MAURICE.

Je serai franc, puisqu'il vous plaît ainsi. Je ne vous accuse point, mademoiselle Madeleine : vous êtes sans doute ce que des circonstances indépendantes de votre volonté vous ont faite ; mais, telle que vous êtes, le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, selon moi, c'est de vous aimer. J'ai tâché de garer de ce malheur les deux êtres qui m'intéressent le plus au monde, à savoir : le comte Jean et

moi. Voilà tout ce qu'il y a de vrai dans mon prétendu système. J'ai cherché à éloigner le comte de vous; et moi, je vous ai évitée, n'ayant pas encore vécu et souffert assez dans ce temps-là pour être sûr de moi comme je le suis aujourd'hui.

MADELEINE.

Ah! ah! vous étiez donc amoureux de moi, définitivement?

MAURICE.

Non, mais j'avais peur de le devenir.

MADELEINE.

Ça ne signifie rien, cette distinction... On est amoureux, ou on ne l'est pas!

MAURICE.

Il en est de l'amour comme du choléra; le tout est de le prendre à temps.

MADELEINE.

Excusez ma curiosité, mais je ne conçois pas ce qu'un homme comme vous aurait pu aimer en moi.

MAURICE.

Suis-je aveugle ou stupide? Jamais créature humaine fût-elle, comme vous, douée, sans réserve, sans mesure, de tous les enchantements qui peuvent troubler et ravir un cœur? Est-il une grâce qui vous manque? un détail de votre visage qui ne semble modelé par la main complaisante et délicate d'une mère? Si l'éternelle Jeunesse, déesse du sourire et de la beauté, prenait une forme mortelle, Madeleine, vous auriez

une sœur, mais non une rivale... Ce que j'aurais pu aimer en vous ! le voilà... et voilà aussi ce que j'ai maudit souvent... Était-ce du dépit, de la jalousie? je ne sais ; mais, en face de cette création si parfaite et si ingrate, si divine et si déchue, en voyant gaspillés, flétris, jetés au vent sans pitié tant de bienfaits qui ne vous servaient qu'à offenser celui dont vous les tenez..., j'ai éprouvé quelquefois pour vous un sentiment qui ressemblait à de la haine. S'il m'est échappé, à votre sujet, quelques paroles amères, en voilà le secret.

MADELEINE.

Est-ce que vous êtes dévot?

MAURICE.

Comme il vous plaira. Je suis religieux et je crois au devoir.

MADELEINE.

M'avez-vous reconnue ce soir dans l'église?

MAURICE.

Pas dans le moment; mais, depuis, j'ai su que c'était vous.

MADELEINE.

Et qu'avez-vous pensé que j'allais faire là?

MAURICE.

Rien. Changer d'air.

MADELEINE.

Changer d'air, en effet. (Elle se lève et marche par la chambre.

Après un silence:) Et si je voulais changer de vie, que diriez-vous?

MAURICE.

Je ne serais pas surpris que la pensée vous en fût venue. Il arrive un âge où les honnêtes femmes sont tentées par le mal : en revanche, les autres ont leurs crises de vertu; mais se perdre est plus facile que se sauver, et ces caprices d'honnêteté ne sont guère que des comédies qu'on se joue à soi-même pour se divertir un moment. On se met sur le visage un masque de vertu pour savoir quelle mine cela vous fait, et on s'en tient là.

MADELEINE, s'arrêtant brusquement près de lui.

Et si je vous aimais, Maurice? Comédie encore, n'est-ce pas?

MAURICE.

Peut-être bien.

MADELEINE.

Et si vous me voyiez brisée de regret et de honte pour des fautes bien moins graves et bien moins nombreuses que vous ne l'imaginez, Maurice, allez, — comédie toujours? dites!

MAURICE, d'une voix basse et triste.

Je ne sais.

MADELEINE.

Vous êtes injuste, vous êtes dur... (Elle s'appuie sur le dos du fauteuil où Maurice est assis.) Vous n'avez aucune idée de ma vie; il n'y a pas grand mérite, voyez-vous, à être une femme de bien quand on a été élevée dans une famille de braves gens... par

une bonne mère... La mienne était bohème, mais une vraie bohème, une égyptienne, qui jouait la comédie dans les granges de village... Elle était jalouse de moi et me battait quand j'étais plus applaudie qu'elle : voilà les premières leçons de morale que j'ai reçues; je vous passe les autres, qui sont à l'avenant... Je suis née sur les planches; on ne m'a jamais mis entre les mains que des livres de théâtre: ni grammaire ni catéchisme, d'ailleurs... Si je ne suis pas la dernière des ignorantes et des filles perdues, c'est bien à moi seule que je le dois, à la fierté de mon âme... J'ai appris peu à peu, à force de patience et de courage, tout ce que je sais... car, du jour où j'ai vu clair dans la vie, Maurice, j'ai senti que, pour échapper au désespoir, je n'aurais qu'un refuge, le talent, la réputation, la gloire peut-être... Je croyais que cela suffirait, que cela pourrait remplacer tous ces biens qui sont le patrimoine commun des plus misérables, et que le hasard m'a refusés à moi, l'intimité de la famille, les douces habitudes du foyer, les douleurs bénies des mères... Maurice, je m'étais trompée; rien... rien ne remplace cela... Vous ne pouvez savoir, mon ami, ce que je sens là, quand je rencontre une mère qui conduit son enfant par la main, et quand je vois les passants leur sourire avec respect...

MAURICE.

Si c'est votre cœur qui parle, Madeleine, j'ai été injuste, c'est vrai, et je vous prie de me pardonner.

MADELEINE.

Si c'est mon cœur! hélas! en doutez-vous? ne voyez-vous

pas que je suis rendue? Il y a longtemps déjà que cet orage gronde et me menace... Il a éclaté enfin... Je suis foudroyée... Oui, il y a longtemps... mais je continuais de vivre par routine... A présent, je ne puis plus. (Elle se rassied.)

MAURICE.

Madeleine, ce n'est qu'une crise qui passera, croyez-moi.

MADELEINE.

Non, non, il faut que je m'arrête ici, n'importe comment... Ne comprenez-vous pas que je serais forcée de mériter l'opinion que vous vous étiez faite sur mon compte, de combler, à force de folies, d'étourdissements, d'infamies, le vide qui est béant devant moi!... J'ai plus d'intelligence qu'il ne m'en faudrait, voyez-vous... Si un honnête homme ne me tend pas la main, c'en est fait; de quelque côté que je me tourne, c'est l'abîme; je suis bien véritablement perdue! Je n'ai plus à dissimuler avec vous, Maurice; répondez-moi avec loyauté. Voulez-vous me sauver? Pouvez-vous m'aimer?

MAURICE.

Cela est sérieux, Madeleine, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Pardié! si c'est sérieux!

MAURICE.

Écoutez-moi donc : l'idée de ramener au bien une femme égarée et digne d'amour est, de toutes les illusions que votre

sexe fait naître, la plus commune peut-être, la plus généreuse et la plus décevante. L'entreprise en a été souvent tentée, et à peu près aussi souvent rompue par un éclat de rire. Je comprends l'inutilité de ces efforts, parce que je sais combien de conditions rares devraient se rencontrer, à la fois pour les faire réussir; je sais tout ce qu'il faudrait, dans un cœur d'homme, de tendresse, de courage, de bonté, tout ce qu'il faudrait en même temps chez une femme de résolution persévérante, de grandeur d'âme et d'humilité d'esprit pour mener à bien un amour de rédemption. Je ne m'abuse donc pas : c'est un rêve; c'est presque l'impossible. Écoutez encore. Je suis égoïste, j'ai acheté mon égoïsme assez cher pour y tenir; je l'ai payé de tant de nuits troublées, de tant d'amertumes, de tant de sanglots, que j'ai le droit de m'y envelopper désormais avec une sorte d'orgueil, et de ne m'en dépouiller en faveur de personne. Or, vous aimer, ce serait m'abandonner de nouveau pour longtemps, pour toujours peut-être, aux agitations et aux orages dont je suis sorti à peine, et sorti brisé... Eh bien, Madeleine, pour sauver ou seulement pour empêcher de se dégrader davantage cette âme d'élite dont votre front est illuminé, pour la conserver digne de cette forme charmante, adorable, qui est devant moi, j'affronterais l'impossible, j'affronterais la souffrance... Je me donnerais à cette œuvre d'amour avec enthousiasme; je consacrerais à ce devoir... que dis-je! à cette passion, chacune de mes pensées, chaque battement de mon cœur... Oui, Dieu m'est témoin que rien ne m'arrêterait, que rien ne me ferait hésiter ni pâlir au seuil de cette voie, douloureuse peut-être, mais sublime, si je n'y devais être suivi pas à pas par un éternel fantôme : — la défiance!

MADELEINE.

Grand Dieu! vous ne me croyez pas?

MAURICE.

Je ne vous crois pas, non; et, à cause de cela, je ne puis vous aimer.

MADELEINE.

Après ce que je lui ai dit! Mais quel intérêt me supposez-vous à vous tromper? que puis-je espérer de vous, moi?

MAURICE.

Que sais-je? Je vous résiste, vous voulez que je vous cède : c'est une tentation comme une autre. Enfin, vous avez eu des amants... que leur disiez-vous?

MADELEINE.

Rien de ce que je vous ai dit, certes!

MAURICE.

J'ai entendu répéter à un homme qui a été votre amant que vous étiez, vous la belle rieuse, fort sentimentale dans le tête-à-tête. Que lui disiez-vous donc à celui-là?

MADELEINE.

Avouez, avouez que, si je vous aime, je dois bien souffrir?

MAURICE.

Oui.

MADELEINE, accablée.

Je n'ai rien fait pour mériter cela, vous avez beau dire...

(Après un silence.) Que je voudrais être la Marguerite que vous avez aimée, et qui est morte, pleurée de vous!... Ainsi vous ne me croirez jamais? Ah! Maurice, s'il y a réellement une autre vie, et si nous nous y rencontrons, vous vous repentirez... Vous saurez alors si je disais vrai.

MAURICE.

Vous avez raison, pauvre fille. Quand la mort aura passé sur nous, alors seulement il n'y aura plus de doute possible, ni sur votre amour, ni sur le reste. (Il se lève.) Que cette scène soit jouée ou non, elle vous fait mal comme à moi.

MADELEINE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! Ma foi, monsieur, vous êtes un roc. C'est superbe! je ne l'aurais pas cru. Eh bien, maintenant que c'est fini, je vous dirai que vous avez été fort avisé. Là-dessus, bonsoir, ou plutôt bonjour, car, si je ne me trompe, voici l'aurore qui se lève là-bas... *Quand on a le cœur vertueux...* C'est votre affaire, ça... Ouf! j'ai le gosier en feu! Voilà douze heures que je n'ai déparlé. Dieu que j'ai soif! (Elle s'approche d'un guéridon, y prend un verre et l'emplit d'eau. Maurice tourne les pages d'un livre posé sur la cheminée; il voit Madeleine dans la glace. Elle tire de son sein la fiole de Zaphara, la vide dans le verre, puis la cache avec précipitation; elle se retourne alors vers Maurice le verre à la main.)

MADELEINE.

Voulez-vous boire, Maurice?

MAURICE, faisant un pas vers elle.

Oui, donnez.

MADELEINE, riant, et approchant le verre de ses lèvres.

Eh! non, vous êtes sot! Je vais vous faire apporter de l'eau sucrée. — Ceci est une drogue pour les comédiennes. (Elle vide le verre d'un trait. Maurice court à elle, lui saisit la main et la regarde dans les yeux. Elle ajoute en souriant, d'un air égaré :) C'est la mort que je viens de boire... Me crois-tu maintenant?

MAURICE.

Ce n'est pas la mort! c'est la vie! c'est l'amour, c'est le salut! Je te crois... je t'aime! (Madeleine, les yeux fixes, sans comprendre.) J'étais chez le juif... j'ai tout vu... j'ai pris le poison pendant le souper... ce que tu as bu n'est rien.

MADELEINE, poussant un cri.

Ah!... Maurice!... sauvée!... (Elle tombe défaillante sur un fauteuil.)

MAURICE, penché sur elle.

Oui, je te crois! oui, je t'aime; j'unis pour jamais ma main à ta main, mon âme à ton âme. Ne regrette rien... jamais épouse ne reçut d'un homme, au pied d'un autel, plus de foi et plus de respect que ton amant ne t'en consacre à la face du ciel. (Les traits de Madeleine s'altèrent de plus en plus.) Remets-toi, chère enfant!... Madeleine!

MADELEINE, d'une voix faible.

Non, non... Marguerite! ta Marguerite! (Elle s'évanouit.)

La toile tombe.

LETTRE.

« *A M. l'abbé Miller, curé de Saint-Étienne.*

» Le matin de Noël.

» Mon cher curé, je crois en Dieu.

» MADELEINE. »



LE POUR ET LE CONTRE

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

LOUISON, femme de chambre.

LE

POUR ET LE CONTRE

Un boudoir élégant. — Le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, sur une causeuse, au coin de la cheminée : elle tricote.

Décidément, c'est une chose ennuyeuse que de tricoter; mais cela vaut mieux que de faire un petit chien en tapisserie, comme la fille de ma portière. (Elle lève les yeux sur la cheminée.) Tiens ! mon journal, déjà ! Par où est-il entré ? Je ne me souviens pas du tout... Ce tricot vous absorbe, c'est effrayant ! (Elle ouvre le journal.) Nous sommes toujours en république, à ce qu'il paraît... Ça me contrarie, à cause de ma mère, car moi, ça m'est bien égal... Comment ! il y a deux empereurs d'Allemagne, à présent?... Ils se mangeront... « L'épée de la France!... » On parle beaucoup de l'épée de la France... Allons, travaillons, et ne pensons à rien, si c'est possible... On devrait bien inventer pour les femmes une sorte d'occupation convenable qui empêchât la pensée de trotter... car voilà notre infortune capitale... (Entre Louison.) Qu'est-ce que c'est ?

LOUISON.

Une lettre pour madame la marquise.

LA MARQUISE.

Donnez. (Louison sort. Déposant son ouvrage.) Qu'est-ce que c'est que ça? Quelle est l'aimable personne à qui je dois d'avoir un prétexte de paresser encore un instant? Une lettre qui vous arrive quand vous êtes seule, le soir, au coin du feu, c'est toute une aventure, un petit mystère charmant, qui, comme tous les mystères charmants, se termine en déception. Voyons. (Elle ouvre la lettre.) Je ne connais pas l'écriture... (Lisant.) « Madame, un ami sincère prend la liberté de vous prévenir que M. le marquis, votre mari, a ce soir un rendez-vous avec madame de Rioja; elle l'attend chez elle, rue de Choiseul, à neuf heures. » Et pas de signature... Quelle infamie! (Elle jette la lettre au feu.) Cette madame de Rioja, une Péruvienne, une Mexicaine, je ne sais quoi, tombée on ne sait d'où, veuve d'on ne sait qui! On reçoit cela! Ces étrangers, c'est comme la garde nationale, ça entre partout! C'est une femme perdue d'ailleurs, et avec laquelle on ne compte plus. Je croyais meilleur goût à ce marquis. Elle est laide, ou du moins je suis plus jolie qu'elle: il n'y a que lui pour ne pas le voir, avec ses yeux de mari! (Elle reprend son ouvrage.) Le marquis n'est ni plus ni moins que tous les hommes, mon Dieu, non! Je suis sa femme, c'est tout ce qu'il lui faut; je l'aime, c'est un luxe dont il se passerait. Il entend dire qu'il est heureux d'être mon mari, et c'est de l'ent ndre dire qu'il est heureux... (Après un silence.) Si j'avais des enfants, ma vie serait moins triste, je ne me plaindrais pas... La belle gloire, vraiment, quand il

aura placardé cette Péruvienne ! une femme jaune, enfin !... c'est gentil, si on veut... Mais, après tout, quelle foi ajouter à ce misérable anonyme ? Ce rendez-vous serait à neuf heures ; il est déjà huit heures et demie, et je sais que mon mari travaille fort tranquillement chez lui. (On frappe.) Ah ! mon Dieu ! le voici. (Elle tricote avec contention.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, en grande toilette.

LE MARQUIS.

Restez, restez, ma chère, c'est moi. (Il s'approche de la cheminée, se chauffe les pieds, et reprend avec une galanterie distraite.) Qu'est-ce que c'est que ce joli petit ouvrage que vous faites là ?

LA MARQUISE.

Regardez-le donc, ce joli petit ouvrage, avant que d'en parler.

LE MARQUIS.

Mais c'est précisément parce que je l'ai regardé que je vous demande ce que c'est, chère belle !

LA MARQUISE.

Du tout : vous êtes fort occupé à vous admirer dans cette glace ; sans quoi, vous auriez vu tout de suite que cette vilaine grosse cravate que je tricote pour mon cocher n'est pas un joli petit ouvrage.

LE MARQUIS, gaiement.

Quelle chicane me cherchez-vous là ? Ce sera très-laid autour du cou de votre cocher, et c'est très-joli entre vos mains, voilà tout.

LA MARQUISE.

C'est charmant, ce que vous dites là !

LE MARQUIS.

Je dis ce que je pense. Mais quelle idée vous a prise de faire cette galanterie à Jean ?

LA MARQUISE.

Le pauvre garçon a un rhume perpétuel; comme je n'ai rien de mieux à faire, je lui tricote ce petit objet de votre admiration : est-ce que cela vous contrarie ?

LE MARQUIS.

Que vous soyez toute bonne, comme vous êtes toute belle ? non, en vérité.

LA MARQUISE.

J'en suis ravie au fond de l'âme.

LE MARQUIS.

Seulement, vous vous fatiguez les yeux avec vos bonnes œuvres, et je vous prie de les ménager, madame, si ce n'est pour vous, du moins pour moi, qui les regarde souvent, et qui en rêve toujours.

LA MARQUISE.

Vous êtes ce soir d'une humeur a réable, à ce que je vois.

LE MARQUIS.

Hélas! je suis ce soir, comme toujours, amoureux de vous, malgré le ridicule que l'on voit à ces sortes de choses.

LA MARQUISE.

N'en mourrez-vous point?

LE MARQUIS.

Vous êtes surprenante. Pourquoi ne serai-je pas amoureux de vous, voyons? N'êtes-vous point la plus jolie du monde?

LA MARQUISE.

Je ne vous dis pas le contraire; mais j'ai l'honneur d'être votre femme, et c'est là, à vos yeux du moins, un inconvénient fort capable d'annuler toutes mes belles qualités.

LE MARQUIS.

Oh! oh! Et la raison de cette déraison que vous me prêtez?

LA MARQUISE.

Bah! on s'habitue à tout; et c'est, je suppose, pour que je ne m'y habitue point que vous êtes si sobre à l'ordinaire des choses gracieuses que vous me prodiguez ce soir. Mais où allez-vous donc, sans indiscrétion, avec cette toilette écrasante?

LE MARQUIS.

Je vais à mon cercle. Mais, pour en revenir à vos provocations...

LA MARQUISE.

A votre cercle? Vous n'avez pas coutume d'y aller en si brillant équipage.

LE MARQUIS.

C'est une tenue de rigueur aujourd'hui ; on nous présente un grand seigneur étranger, un petit souverain de je ne sais quel pays.

LA MARQUISE.

Péruvien peut-être ?

LE MARQUIS.

Pourquoi Péruvien ?

LA MARQUISE.

Parce que, lorsqu'on vient de si loin, il est fort commode de se faire passer pour ce qu'on veut. Personne n'est tenté d'y aller voir. — Est-il marié, ce cacique ?

LE MARQUIS.

Vous y tenez. Marié? Je ne sais. Pourquoi cette question?

LA MARQUISE.

C'est que je ne recevrais pas sa femme, je vous en avertis. Je suis fatiguée des étrangers en général, et en particulier des étrangères. Ne pensez-vous pas comme moi qu'il ne nous vient pas grand'chose de bon de ces régions-là? A quelle heure faut-il que vous soyez à ce cercle?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, vers neuf heures, je pense. Est-ce que vous me renvoyez?

LA MARQUISE.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS.

Avouez au moins que c'est mal reconnaître mes frais d'amabilité.

LA MARQUISE.

Ne vous mettez pas en dépense sur cette matière: cela deviendrait inquiétant. Je finirais par croire que, si vous me jetez aux yeux tant de poudre d'or, c'est qu'il vous paraît urgent de m'aveugler.

LE MARQUIS.

Bon Dieu! me feriez-vous la grâce extrême d'être un peu jalouse?

LA MARQUISE.

Si je l'étais, je ne vous le dirais pas, je vous le prouverais.

LE MARQUIS.

Et de quelle façon, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mais en vous donnant, s'il vous plaît, d'excellentes raisons d'être jaloux de votre côté.

LE MARQUIS.

D'excellentes raisons, madame?

LA MARQUISE.

D'excellentes raisons, monsieur; des raisons qui seraient les meilleures du monde.

LE MARQUIS.

Permettez-moi de dire que cela serait injuste.

LA MARQUISE.

Injuste? Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre.

LE MARQUIS.

Il ne peut échapper à un esprit supérieur comme le vôtre que l'infidélité d'une femme ne saurait jamais être la revanche légitime, la contre-partie équitable de l'infidélité de son mari, par exemple.

LA MARQUISE.

Croyez-vous? Le mot devoir est donc un mot à double entente, dites-moi, une sorte de dieu mystérieux à deux visages, qui nous regarde, nous autres, d'un œil implacable, tandis qu'il vous sourit avec aménité? C'est donc, ce mot devoir, un terme ambigu qui, dans votre franc-maçonnerie conjugale, vous réserve l'infidélité comme un droit, et ne nous laisse que les bénéfices outrageants d'une contrebande criminelle?

LE MARQUIS.

Permettez...

LA MARQUISE.

Je ne permets pas, justement. Ainsi, vous n'oseriez en honneur violer les conventions arrêtées entre vous et votre valet de chambre; mais la foi jurée à votre femme, l'échange de serments fait entre elle et vous au pied de l'autel, à la bonne heure, cela! Pour tout dire, vous nous faites, — et cela en

temps de république, notez bien, — le sort des ci-devant nègres qui vous devaient tout et à qui l'on ne devait rien!

LE MARQUIS.

Pardon, je n'ai pas dit cela et même je ne le pense pas. Un homme qui se permet de trahir sa femme me paraît commettre une assez méchante action, une faute très-répréhensible.

LA MARQUISE.

Oui, j'entends, — une espièglerie.

LE MARQUIS.

Un crime, si vous voulez, mais avec des circonstances atténuantes qu'on ne peut invoquer pour la faute d'une femme.

LA MARQUISE.

Cela est décisif.

LE MARQUIS.

Cela est certain. Et remarquez que, si je voulais parler comme la loi...

LA MARQUISE.

Ah! la loi! joli!

LE MARQUIS.

Je dirais que l'infidélité d'une femme peut avoir pour la famille, pour la société, des conséquences désastreuses que n'a point celle d'un mari... Je ne veux pas voir ce côté positif de la question... Je l'envisage à un point de vue plus digne de nous deux... Mais encore cela est-il très-délicat à dire, et je vous demanderai de me deviner beaucoup plus que de me comprendre.

LA MARQUISE.

Je crois, en effet, que cela ne me paraîtra pas clair.

LE MARQUIS.

Peut-être. Croyez-vous, madame, qu'une femme de quelque valeur, bien entendu, je ne parle que de celles-là, qu'une femme puisse avoir un amour, en dehors de son ménage, sans s'y donner tout entière et sans être coupable de trahison à tous les chefs envers son mari? Un homme, mon Dieu! un homme dépensera, dans une intrigue passagère, un peu d'esprit, s'il en a, et ce sera tout.

LA MARQUISE.

Et s'il n'en a pas?

LE MARQUIS.

Mais une femme ne se donne pas pour si peu : je le dis à votre honneur, à l'honneur de votre sexe, vous ne sauriez avoir un amour sans y placer toute votre âme, tout votre être, sans passer à l'ennemi corps et biens; quand nous ne faisons que détourner quelques-uns de nos loisirs de l'existence conjugale, vous la désertez tout à fait; vous vous créez une vie nouvelle et complète à côté de celle que vous aviez promis de vivre pour nous. Nos erreurs sont des manques d'égards qui peuvent causer un moment de désordre dans le ménage; les vôtres sont une ruine absolue et irrémédiable... C'est pourquoi la peine du talion ne me semble pas applicable en pareille matière. Du reste, il est possible que je m'explique mal, ou que vous n'ayez pas toute l'impartialité nécessaire pour pro-

noncer dans cette cause, quoique, Dieu merci, elle ne concerne ni vous ni moi.

LA MARQUISE.

Avez-vous fini ? Eh bien, c'est ce que je disais : quand vous nous trompez, vous êtes des espiègles qui méritez le fouet ; et quand nous vous trompons, nous méritons la question ordinaire et extraordinaire. C'est plein d'équité et de galanterie. Bonsoir ; allez à votre cercle : il est neuf heures.

LE MARQUIS.

Remarquez, ma chère, que vous me mettez à la porte.

LA MARQUISE.

Cela vous arrange assez, j'imagine. Moi de même. Bonsoir.

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Songez un peu à mes théories; vous verrez qu'il y a du vrai.

LA MARQUISE.

Vous auriez tort cependant d'en venir à la pratique, je vous jure.

LE MARQUIS, en s'en allant.

Oh ! c'est tout bonnement un exercice oratoire. Demain, si vous voulez, je plaiderai le contraire. Bonne nuit. (Il sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, *seule.*

Elle dépose son ouvrage, se lève, et se promène en parlant.

Ceci est de l'effronterie, ou je ne m'y connais pas! J'ai vu l'instant où il allait tenter de me convaincre que je lui devais de la reconnaissance... Il faut que ce soit une tentation bien forte que de parler de ce qui nous occupe l'esprit, pour qu'un homme qui va voir sa maîtresse ne puisse s'empêcher d'en parler à sa femme!... C'est un fort méchant homme, celui-là... vicieux par principe, par raison démonstrative... Ce qu'il y a d'abominable, c'est qu'assurément il s'en va la conscience plus tranquille après ce demi-aveu et cette sournoise apologie! Il ne songeait même pas à moi, à mes appréhensions, à ma jalousie, en soutenant sa thèse ridicule; il n'y cherchait qu'une satisfaction pour lui-même et une sorte d'encouragement... (*Après un silence.*) Cette créature, avec ses deux grands yeux qui lui mangent tout le visage, est bête comme une tulipe. Allons, je leur souhaite beaucoup de joie... Cela est simplement méprisable. (*Elle se rassied, pose ses pieds sur le garde-cendres et croise ses bras.*) Il serait trop plaisant qu'une honnête femme se mît à pleurer à propos de madame de Rioja!... C'est triste pourtant, bien triste, vrai!... Je donnerais un de mes bras, dans ce moment, pour avoir un petit enfant, gros comme rien, à embrasser. (*Elle s'essuie les yeux. Entre Louison.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE

Qu'y a-t-il encore ?

LOUISON.

Un monsieur vient d'apporter cette lettre pour madame.

LA MARQUISE.

Comment! un monsieur ? Un monsieur qui fait des commissions, vous voulez dire ?

LOUISON.

Non, madame, c'est un monsieur.

LA MARQUISE.

Un monsieur vieux?

LOUISON.

Oh! non, madame.

LA MARQUISE.

Enfin, qu'est-ce qu'il veut?

LOUISON.

Il apportait cette lettre pour madame.

LA MARQUISE.

Dites-le donc. (Elle prend la lettre. Louison sort.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule.

(Elle ouvre la lettre et pousse un cri de joie.) Ah ! d'Armand ! Il n'est pas mort, quel bonheur ! (Elle lit avec précipitation.) Revenu de ce matin... Il me fera sa visite demain... Demain, quelle sottise ! Pourquoi pas ce soir ? Pauvre garçon ! il a des délicatesses à lui... Il paraît qu'il est méconnaissable... Ce n'est pas étonnant, depuis quatre ans qu'il voyage à travers toutes sortes de pays affreux..., depuis quatre ans, depuis mon mariage... Quel cœur que le sien et quel amour ! Eh bien, pourtant il paraît qu'il est guéri, puisqu'il revient. (Elle reprend son ouvrage.) Oh ! certainement, nous pouvons maintenant nous revoir sans danger : je suis presque une vieille femme et lui tout à fait un vieillard, à ce qu'il dit... Moi, je crois que son teint aura un peu bruni, tout bonnement. Je suis sûre qu'il a mille aventures effrayantes à me conter..... Cela vient à point pour me faire cet hiver un coin du feu supportable... (Elle écoute.) Comment ! c'est impossible ! déjà la voiture. En vérité, si, c'est le marquis ! (Elle éclate de rire.) Ah ! quelle catastrophe ! elle ne se sera pas trouvée chez elle. La malheureuse aura fait quelque confusion... Le voici. (Elle tricote avec ardeur.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, soucieux.

l faudra absolument, ma chère, qu'une bonne fois vous vous

décidiez à faire éclairer votre antichambre; on reste là une heure à tâtonner avant de trouver la porte. Si vous croyez que votre lumignon suffit, vous vous trompez fort.

LA MARQUISE.

Comment! il y a une heure que vous êtes là à tâtonner, vraiment?

LE MARQUIS.

Eh! sans doute. (Il s'assied d'un air bourru; après un moment de silence il reprend.) Ah çà! décidément, quelle est cette horreur que vous faites là?

LA MARQUISE.

C'est ce joli petit ouvrage dont vous me faisiez compliment tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Je l'avais mal regardé, en ce cas; on dirait une paire de bas vue au microscope. — Ne pourriez vous faire des mailles plus petites? Ceci a l'air d'un filet à prendre du poisson.

LA MARQUISE, sans lever les yeux.

Comme ce n'est point pour vous que je travaille, je me passerai de votre approbation. Et puis je ne tricote point de bas, mon cher monsieur; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que c'était une cravate.

LE MARQUIS.

Ah! si c'est une cravate, c'est différent.

LA MARQUISE.

Il est certain qu'une cravate n'est pas la même chose qu'une

paire de bas... Je vous ferai observer, marquis, que c'est mon peloton que vous vous amusez à faire rouler sous votre botte si joliment.

LE MARQUIS.

Ah! pardon.

LA MARQUISE.

Si vous n'y tenez pas trop, voulez-vous avoir l'obligeance de me le rendre?

LE MARQUIS.

Soyez tranquille : je n'y toucherai plus.

LA MARQUISE.

Sérieusement, refusez-vous de me le ramasser?

LE MARQUIS.

Pas du tout; quelle plaisanterie! Je croyais que vous aviez coutume de le laisser sur le tapis.

LA MARQUISE.

C'est une erreur des plus graves. A propos, quel homme est-ce que votre seigneur étranger, autrement dit le Cacique?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il n'est pas venu

LA MARQUISE.

Ah! voilà tous vos frais de toilette perdus : comme je vous connais, vous devez être passablement contrarié.

LE MARQUIS.

Est-ce une façon de m'apprendre que vous me trouvez maussade ?

LA MARQUISE.

Je vous trouve charmant, au contraire. Ainsi vous voyez : vous pouviez jouer toute la nuit à votre cercle, et vous venez passer votre soirée près de votre femme... Un bienfait n'est jamais perdu avec moi, marquis; et, en échange de votre sacrifice, je vais vous apprendre une bonne nouvelle.

LE MARQUIS

Ah! Quoi donc?

LA MARQUISE.

Je puis me tromper cependant : dites-moi, n'avez-vous pas beaucoup connu autrefois M. Armand de Villiers?

LE MARQUIS.

En effet; mais je l'ai perdu de vue depuis quelques années. Il doit être quelque part en Chine, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Il n'est pas en Chine; réjouissez-vous.

LE MARQUIS.

Soit.

LA MARQUISE.

Et non-seulement il n'est pas en Chine, mais encore vous le verrez demain ; il m'a fait demander si je pourrais le recevoir... Êtes-vous content ?

LE MARQUIS.

Enchanté... Ne vous a-t-il pas fait un peu la cour avant votre mariage?

LA MARQUISE.

Eh!...

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Il y a bien eu quelque chose à peu près comme cela.

LE MARQUIS.

Il fut même question de vous marier tous deux, si je ne me trompe?

LA MARQUISE.

Le bruit en avait peut-être couru; mais vous vous êtes présenté, marquis (Elle s'incline.), vous vous êtes présenté : — c'est tout dire.

LE MARQUIS.

Vous ne l'aimiez donc pas?

LA MARQUISE.

Je ne sais : je n'étais qu'une enfant, et je ne me rendais guère compte de ce que j'éprouvais dans ce temps-là.

LE MARQUIS.

Dois-je penser, madame, que vous faisiez profession à mon égard de cette même ignorance naïve, de cet insouciant éclectisme?

LA MARQUISE.

Vous me demandez des choses de l'autre monde; comment voulez-vous que je me souvienne de ce que je pensais il y a quatre ans!

LE MARQUIS.

En tout cas, vous n'aimiez pas Armand, à coup sûr?

LA MARQUISE.

Il ne faut pas dire à coup sûr : je ne l'aimais pas plus qu'un autre, voilà tout.

LE MARQUIS.

Vous l'aimiez donc un peu?

LA MARQUISE.

Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout, — comme il vous plaira. — Quelle est cette jalousie rétrospective, mon cher marquis?

LE MARQUIS, *ricanant.*

Jaloux, moi! à quoi pensez-vous?

LA MARQUISE.

Je ne demande pas que vous le soyez, bien qu'il fût au moins poli de le paraître; mais si, pour ne l'être point, vous vous fondez sur l'effet que vous pensez avoir produit tantôt avec votre homélie des cas de conscience, j'ose vous assurer que j'en ai mal profité. J'ai là-dessus des idées qui sont de mon sexe, probablement comme vos idées sont du vôtre; gardez-

les, mais je suis trop loyale pour ne pas vous avertir que je garderai les miennes.

LE MARQUIS.

Est-ce une menace ?

LA MARQUISE.

Pas plus que votre éloquent plaidoyer de tantôt n'était une excuse, je suppose.

LE MARQUIS.

Allons ! vous avez bien vu que que je plaisantais.

LA MARQUISE.

Eh bien, je plaisante à mon tour. — Les vents ont changé, berger, comme dit ma mère.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, si vous y tenez, je suis prêt à convenir qu'en matière d'infidélité les torts d'un mari sont égaux à ceux d'une femme. Là, peut-on être plus raisonnable ?

LA MARQUISE.

Je soutiens, moi, que la faute d'un mari est deux fois plus grave que celle d'une femme.

LE MARQUIS.

Je vous dirai, comme M. Trissotin : « Le paradoxe est fort. »

LA MARQUISE.

D'abord, marquis, avouez que le plus souvent vous placez

votre femme dans l'alternative de vous tromper ou de mourir d'ennui. Une vertu, si solide qu'on la suppose, a besoin de quelque encouragement et d'un peu de soutien; — vous lui refusez l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Moi, ma chère ?

LA MARQUISE.

Qui parle de vous, à moins que ce ne soit votre conscience ? Je parle de tous les maris de la terre. Les hommes ont mille façons de passer le temps, d'occuper leur esprit, d'appliquer leur activité; ils n'ont que le choix des distractions; si, avec cela, ils vont chercher les émotions de l'infidélité, convenez que c'est uniquement pour mal faire.

LE MARQUIS.

Oh ! quant à moi...

LA MARQUISE.

Quant à vous, vous êtes un saint, c'est reconnu. De plus, quand vous vous mariez, messieurs, vous êtes des gens parfaitement de sang-froid : les séductions des sens, comme les entraînements du cœur, vous trouvent fort instruits, — pour ne pas dire usés, — et fort insensibles, — pour ne pas dire blasés.

LE MARQUIS.

Oh ! madame, en vérité...

LA MARQUISE.

Si c'était un effet de votre complaisance de ne pas m'inter-

rompre? — C'est donc par corruption pure, par dévergondage réfléchi, que vous manquez à vos devoirs. Nous autres, — hélas! marquis, — c'est différent : nous commençons la vie et vous la finissez. Contre tous les dangers, toutes les tentations, toutes les surprises, nous n'avons d'autres cuirasses que notre pauvre instinct, tandis que vous êtes armés de pied en cap d'une magnifique expérience. Ce n'est pas tout : vos trahisons ont un caractère d'initiative et de spontanéité que n'ont point les nôtres : vous attaquez, et nous ne faisons que nous défendre : que nous soyons en faute quand nous nous laissons vaincre, je le veux bien; mais, en vérité, que dirai-je de vous, qui nécessairement préméditez vos forfaits, et qui vous mettez en campagne de propos délibéré?... Aussi êtes-vous coupables, même en cas d'échec, — même en cas d'échec, vous entendez ?... L'intention qui vous a mis en mouvement fait le crime. Bref, nous avons sur vous la supériorité morale du gibier sur le chasseur. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est que le plus souvent l'infidélité entre dans votre maison par la porte que vous laissez ouverte en courant chez votre maîtresse.

LE MARQUIS.

Tout cela peut être fort subtil; mais l'opinion de tous les temps, écrite dans toutes les lois du monde...

LA MARQUISE.

Eh! laissez-moi donc avec vos lois! Ne sait-on pas bien que c'est vous qui les faites? Si l'infidélité d'une femme met le trouble dans sa famille, vos infidélités, à vous, ne mettent-elles pas le désordre dans la famille des autres? La société n'y gagne rien, ce me semble.

LE MARQUIS.

Ce qui me paraît le plus évident, c'est que vous êtes fort belle quand vous vous échauffez un peu à parler.

LA MARQUISE.

Me voilà bien avancée, si c'est tout ce que je vous ai démontré !

LE MARQUIS.

Mais, dites-moi, où avez-vous pris tous ces beaux raisonnements que vous venez de me faire ?

LA MARQUISE.

Vous êtes superbe. Vous me preniez pour une sotte, à ce que je vois ?

LE MARQUIS.

Non pas, certes... mais...

LA MARQUISE.

Mais pour quelque chose d'approchant. J'ai remarqué qu'en général vous avez, vous autres hommes, une si petite opinion des femmes, que vous tombez de votre haut si vous leur entendez dire un mot qui ait le sens commun. (Elle roule son ouvrage autour de ses longues aiguilles.) Eh bien, marquis, vous aviez voulu tantôt me faire passer je ne sais quelle pièce de mauvais aloi ; je vous en ai rendu la monnaie. (Elle se lève.) Bonsoir.

LE MARQUIS.

Comment ! Vous retirez-vous sitôt ?

LA MARQUISE.

A onze heures régulièrement tous les soirs ; je suis bien aise de vous l'apprendre.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien ; mais je ne croyais pas qu'il fût si tard.

LA MARQUISE.

Très-gracieux... Faites-moi donc le plaisir de me dire bonsoir et de vous en aller.

LE MARQUIS.

Est-ce que je vous gêne ici ?

LA MARQUISE.

Mon Dieu, non... Au fait... (Elle ôte quelques épingles, qu'elle pose sur la cheminée ; puis elle dénoue ses cheveux, qui tombent en désordre.)

LE MARQUIS.

Est-ce que vous n'avez pas besoin de Louison pour tout cela ?

LA MARQUISE, devant la glace, tournant le dos au marquis.

Non ; je vous dirai que je ne me sers de mes domestiques que quand je ne puis pas faire autrement. Tous les soirs, je m'arrange comme vous voyez, dans mon boudoir ; après quoi, je passe dans ma chambre de mon pied léger.

LE MARQUIS.

Ah! vous vous défaites vous-même?

LA MARQUISE.

Vous dites?

LE MARQUIS.

Vous vous défaites vous-même?

LA MARQUISE, arrangeant ses cheveux.

Personnellement... mon Dieu, oui.

LE MARQUIS.

Vous avez une chevelure éblouissante.

LA MARQUISE

Vous êtes bien bon.

LE MARQUIS.

Vous êtes trop jolie pour être ma femme, savez-vous?

LA MARQUISE.

C'est possible. Mettons donc que je ne la sois pas.

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'on ne peut aimer comme sa femme quelqu'un qui vous ressemble : on l'aime davantage.

LA MARQUISE.

On a de la peine à s'y décider toutefois.

LE MARQUIS.

S'il y a un amour qui ait quelque valeur, ne pensez-vous pas que c'est celui qui naît avec connaissance de cause?

LA MARQUISE.

Voulez-vous recommencer votre métaphysique? Allons, bonsoir, bonsoir.

LE MARQUIS.

Vous êtes miraculeusement jolie, et je suis... ma foi, je suis indigne de mon bonheur. (Il se lève et prend un flambeau.) Permettez-vous à votre mari de vous éclairer jusque chez vous, madame?

LA MARQUISE.

Mais êtes-vous en état de grâce, dites-moi?

LE MARQUIS.

Comment l'entendez-vous?

LA MARQUISE.

Votre conscience est-elle suffisamment tranquille, et n'avez-vous pas à vous confesser de quelque chose par le monde?...

LE MARQUIS.

En vérité, ma chère, je ne...

LA MARQUISE.

Ne voyez-vous pas que je sais tout?

LE MARQUIS.

Si vous savez tout, je n'ai plus qu'à vous demander humblement l'absolution.

LA MARQUISE.

Vous verrez qu'il n'avouera point, dans l'espoir de sauver quelque chose! Mais avouez... avouez donc!...

LE MARQUIS.

Que mon aveuglement et ma sottise ont presque été jusqu'à la folie!...

LA MARQUISE.

Jusqu'au crime, monsieur, jusqu'au crime!

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Jusqu'au crime.

LA MARQUISE

Ce n'est pas tout. Et que madame... eh?...

LE MARQUIS, avec feu.

Et que madame de Rioja est une coquette éhontée!

LA MARQUISE.

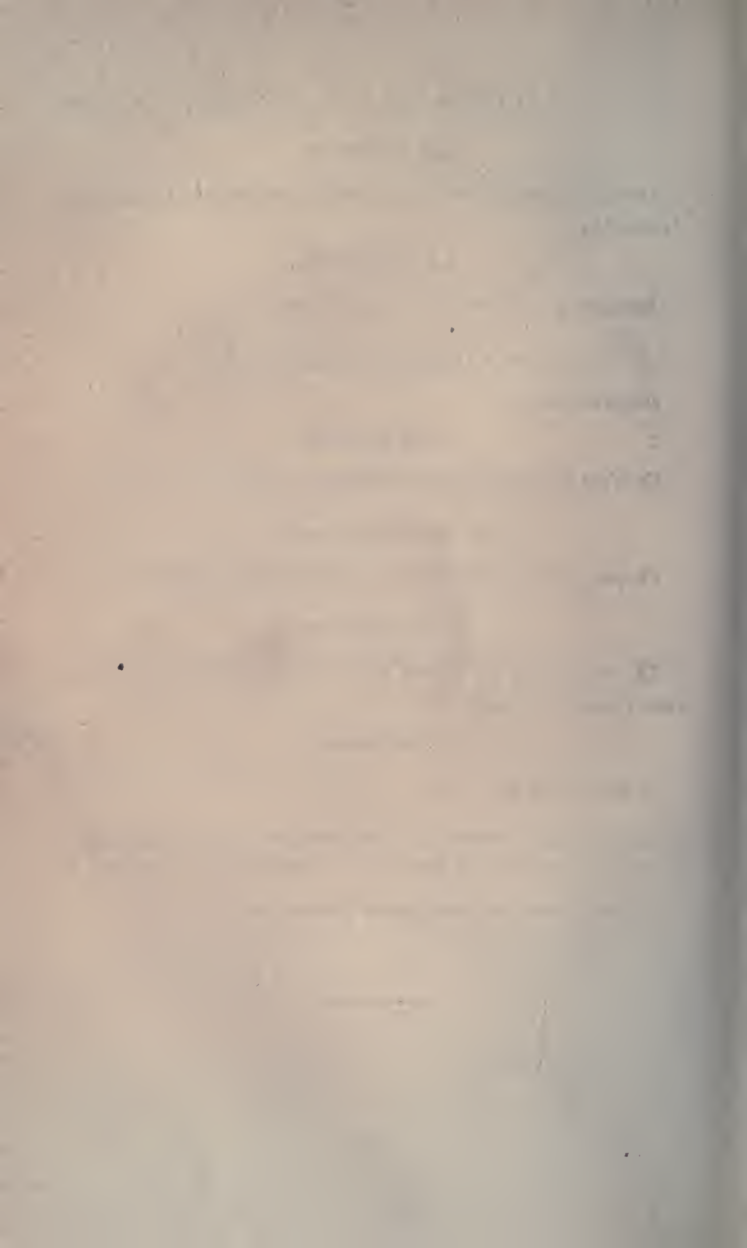
Ah! mon Dieu! n'y mettez pas de colère, ou je croirais que vous l'aimez encore.

LE MARQUIS.

De grâce, épargnez-moi.

LA MARQUISE le regarde un instant sans parler, puis elle hausse légèrement les épaules, pousse un grand soupir, et, prenant le bras de son mari.

Allons!... venez en paix, et ne péchez plus.



ALIX

PERSONNAGES

OTTOCAR D'ALTENA, comte de Franconie.

ULRIC, jeune étudiant.

ALIX, sa maîtresse.

MANSFELD, }
SALADO, }
HEINRICH FRITZLAR, } conjurés.
RANUCE DE BYZANCE, }
MUNIUS, juif. }

MUZEDDIN, en[illegible]ye de [illegible].

CONJURÉS, CONDOTTIERI, PAGES.

ALIX

I

La scène se passe à Nuremberg, chez Ulric. Une petite chambre avec deux fenêtres dont les parois extérieures sont tapissées de pampre. Au fond, à droite, un sombre escalier en spirale qui se perd dans le plafond. Alix travaille près d'une fenêtre. Entre Ulric.

ALIX, ULRIC, puis MANSFELD.

ALIX, se levant.

Eh bien ?

ULRIC.

Eh bien, chère conjurée, ce sera bientôt.

ALIX.

Quand ?

ULRIC.

Bientôt.

ALIX.

Oui, l'éternelle réponse. (Elle se rassied et reprend son ouvrage.)

ULRIC.

T'ai-je dit que j'attends ce soir Mansfeld ?

ALIX.

Je ne sais.

ULRIC.

Il revient de Prague. Quoique tu ne le connaisses pas, fais-lui bon accueil, Alix. C'est mon meilleur ami. C'est une âme austère et bonne, une âme antique avec la tendresse chrétienne.

ALIX.

Il suffit. S'il apporte du courage, il est le bienvenu : j'aime le nouveau.

ULRIC, souriant.

Tu me boudes, Alix, depuis quelques jours. Tu es une enfant. Il s'agit d'une affaire de vie et de mort pour toute une ville, pour tout un peuple, et cette jolie fille trouve là un sujet de bouderie.

ALIX.

Oui, je boude, parce que tous tes conjurés sont des lâches. Cette ville de Nuremberg est peuplée de valets. Il n'y a dans toute la Franconie qu'un homme, et c'est le comte, qui a osé vous juger à votre valeur, qui vous a asservis avec une poignée de bandits italiens, et qui vous fait courber la tête jusqu'au ruisseau quand il vous regarde. Voilà dix ans enfin que vous souffrez cela, dix ans qu'il vous conduit comme sa meute avec un fouet et un sifflet. Je ne sais comment ces hommes sont faits. Moi, quand je l'entends seulement passer, chantant et sifflant au milieu de la foule qui se tait et fait place, j'étouffe de honte. Non, je ne sais pas comment vous êtes faits. N'y

a-t-il pas un an que vous conspirez, et que tu rentres chaque jour avec ce refrain sur les lèvres : « Bientôt? » Des hommes! Vraiment, oui! Si tu m'avais laissée conspirer seule à ma guise, il y a un an que vous auriez tous été affranchis par la main de cette jolie fille qui boude.

ULRIC.

Vraiment?

ALIX.

Je l'aurais attendu en bas, devant la porte, à son retour de la chasse; d'une main j'aurais pris la bride de son cheval, et je lui aurais mis de l'autre un couteau dans le cœur. Un de ces jours, l'ennui et le dégoût me prendront si fort, que je ferai ce que j'aurais dû faire, et ce ne sera pas plus tard que demain, Ulric, si tu souris encore.

ULRIC.

Soit. Mais réfléchis un peu. Tu n'as jamais voulu voir le comte; je suppose qu'au moment de le frapper, l'air de son visage te surprenne, ou que tu sois saisie de pitié au regard tendre ou fier de ses yeux. Songes-tu à cela? Comme toutes les femmes, tu te représentes l'objet de ta haine sous quelque aspect étrange et hideux : je gage que, seulement en voyant au comte des traits humains, en trouvant un homme bien fait à la place du monstre que tu imagines, tu sentiras l'attendrissement te gagner et ta belle main trembler.

ALIX.

Tu crois cela? Tu verras.

ULRIC.

Ainsi, Alix, tu hais le comte; voilà tout le fond de ton cœur. Pourvu que le comte meure, tout est bien. Tu ne m'aimes plus.

ALIX.

Je t'aime encore, Ulric; mais je me sens à la veille de te mépriser, et c'est pourquoi je voudrais mourir ce soir. Mais, toi qui parles, où est ton amour? As-tu seulement de la pitié pour moi? Que la honte de ton pays et ta propre honte ne te touchent pas; que tu voies sans colère ce comte infâme porter une main dédaigneuse sur l'honneur, sur les libertés, sur les têtes de ses concitoyens, je crois que je te le pardonnerais encore : mais ce comte a fait mourir mes deux frères; mais j'ai trompé, j'ai quitté pour toi ma mère en deuil de ses fils, et elle est morte en me maudissant. Venge mes frères, ma mère me pardonnera, c'est tout ce que je veux. Tu me l'as promis d'ailleurs; sans cela, est-ce que je vivrais? As-tu de la mémoire au moins? Il y a un an, le jour où ma mère est morte du chagrin que je lui avais fait, j'ai bien compris que je n'avais plus de repos à espérer en ce monde ni dans l'autre; alors, la pensée m'est venue de tuer le meurtrier de mes frères, et de rendre du même coup la Franconie libre. Je connaissais ma mère; elle aurait tout pardonné à qui aurait vengé ses fils; et puis c'était une noble femme qui ne pouvait souffrir la honte ni dans sa maison ni dans son pays. Je me souvenais qu'elle avait elle-même armé les mains de ses fils pour la révolte... Oui, je suis sûre que son âme aurait volé au-devant de la mienne, si j'avais accompli ce que je méditais

ce jour-là!... Mais tu me dis que tu t'en chargeais, toi, qu'il fallait des hommes pour une œuvre semblable; tu parus comme inspiré d'une révélation soudaine. Ton œil étincelait, tes lèvres tremblaient en prononçant de grandes paroles. Je te crus. Je consentis à vivre, à remettre en tes mains, bien-aimées alors, le soin de délivrer ma patrie de sa misère, et moi de mes remords. Il y a un an de cela, Ulric. Eh bien, il semble que ton ardeur, au lieu de s'accroître, s'éteigne de jour en jour; depuis un mois, je n'ose même plus t'interroger, tant j'ai peur de trouver un lâche ou un traître dans mon amant.

ULRIC, souriant.

Patience, belle enfant.

ALIX.

Toujours ce mot! Encore ce sourire!... Tiens, je n'ai plus qu'une chose à te dire, ensuite ce sera fini.

ULRIC.

Parle, parle.

ALIX.

Le comte m'a écrit.

ULRIC.

A toi? le comte? quelle histoire!

ALIX.

Il y a deux heures, comme il passait sur la place, j'étais assise où je suis; une bourse pleine de florins est tombée à mes pieds avec ce billet. Lis.

ULRIC, *lisant le billet.*

« Ma gracieuse fille, s'il vous plaisait d'être comtesse suzeraine une couple d'heures, je suis votre homme. — OTTOCAR. » C'est d'un cœur à la fois respectueux et bien épris. Lui as-tu répondu?

ALIX.

Mais, voyons, es-tu fou? Je ne t'ai jamais vu ainsi... Jamais je ne t'ai vu ce calme et ce sourire. (*Sept heures sonnent à une église voisine. Ulric paraît compter les coups de la cloche; après le septième, il se lève.*)

ULRIC, *prenant la main d'Alix.*

Je suis calme et je souris, mon amour, parce que l'aurore de demain blanchira sur la tombe du comte ou sur la mienne.

ALIX.

Quoi! que dis-tu?

ULRIC.

J'ai voulu, chère enfant, te sauver les inquiétudes d'un pareil instant. J'ai voulu, pour toi comme pour moi, qu'il fût aussi court que possible. Nous avons une demi-heure à nous. A sept heures et demie, je vais rejoindre mes amis. Demain, nous serons libres. Cette nuit, je tue le comte.

ALIX.

Mon Dieu!... mon Dieu!... ne t'es-tu pas trop pressé? Es-tu sûr de tes amis? Cette nuit? mais elle vient déjà, la nuit. C'est donc tout de suite?

ULRIC.

Sois tranquille, Alix. Tous sont prêts et fidèles. Il ne s'agis-

sait pas seulement de tuer un homme, mais bien de soulever un peuple. C'est ce qui a pris du temps. Toutes les villes où le comte a des baillis, Furth, Bamberg, Wurtzbourg, Anspach, feront chez elles, à l'heure dite, ce que nous allons faire chez nous. Demain, la Franconie se réveillera libre dans son lit d'esclave; ma patrie morte ressuscitera à la lumière du ciel en secouant sa chaîne brisée. Ceux qui verront cela seront heureux! Si je conçois, Alix, deux spectacles également splendides et faits pour l'œil de Dieu, c'est la création d'un monde et le réveil d'un peuple.

ALIX, l'embrassant.

Je t'aime, mon Ulric. (Elle le force de s'asseoir, et se met à ses pieds.) Quand j'y pense, tu es leur chef, toi, le plus jeune! Sans toi, rien ne se ferait... Que je suis heureuse! Écoute, je vais te dire quelque chose en secret : — Tu es beau comme un roi, tu es grand comme un empereur...; mais voici ce qui va arriver : demain, tu seras connu et admiré de tous, des femmes aussi. Il n'y aura personne qui ne te répète ce que je te dis seule aujourd'hui. Souviens-toi que je te l'ai dit avant elles, moi, avant tout le monde; n'est-ce pas, Ulric?

ULRIC.

Oui, oui, enfant.

ALIX.

D'abord, si tu en aimais une autre, elle te tromperait, et très-aisément. Tu as étudié les hommes, Ulric; tu es digne d'être le chef d'une nation, tu es un savant et un philosophe;

mais les femmes, vois-tu, tu ne connais rien aux femmes; elles te tromperaient très-aisément.

ULRIC, riant.

Qu'en savez-vous? Vous m'avez donc trompé?

ALIX.

Certainement. Par exemple, je te trompe en ce moment, car je ris; cela te fait sourire, et tu ne vois pas que j'ai envie de pleurer... Je parle, je parle pour m'étourdir; mais, si tu n'étais pas là, je ne ferais que pleurer.

ULRIC.

Alix, n'as-tu pas appelé de tous tes vœux l'heure où nous sommes?

ALIX.

Malheureuse que je suis! Cela est vrai! (Elle pleure.) Pardonne-moi, pardonne-moi.

ULRIC.

Que je te pardonne, chère enfant?

ALIX.

Si tu meurs, je t'aurai tué. C'est moi, c'est ma folle haine qui t'a jeté dans cette entreprise terrible.

ULRIC.

Je t'en remercie, ma bien-aimée. Il est vrai, et je m'en accuse, qu'avant d'être éclairé par ta généreuse colère, je n'osais élever ma pensée jusqu'à cette sainte conjuration.

Maintenant, que je vive ou que je meure, je laisserai, grâce à toi, un nom que les opprimés prononceront tout bas avec attendrissement, et les tyrans avec pâleur. Merci, mon Alix. Ne te trouble pas, au reste, plus que de raison : j'ai bon espoir de survivre au comte.

ALIX.

L'espères-tu un peu?... Non, tu me trompes, tu ne l'espères pas... O Dieu, si j'avais pu l'oublier!... Il y a dans les faubourgs, sur le bord de l'eau, il y a de petites maisons solitaires au fond des jardins; nous aurions pu vivre là heureux pendant des siècles sans savoir seulement s'il y avait des tyrans dans le monde... Le mal, c'est que nous ayons demeuré ici, sur cette place, sur son passage... Cette idée se représentait chaque jour; j'avais la tête en feu; mon pauvre cœur est plein de tempêtes. Ulric, j'ai des pensées effrayantes; je ne sais si toutes les femmes sont tourmentées comme moi... Je ne puis te dire toutes mes pensées; j'en ai de terribles... Toutes les femmes aussi n'ont pas été maudites par leurs mères.

ULRIC.

Assez, je t'en prie.

ALIX.

Causons gaiement. Te souviens-tu de la soirée où nous nous vîmes pour la première fois?

ULRIC.

Je m'en souviens. C'était sur les bords du petit lac qu'on appelle la Mare aux Hérons. Le soleil se couchait à droite,

derrière le coteau de la Werra. Tu descendais du coteau, donnant le bras à ta mère.

ALIX.

Je descendais donnant le bras à ma mère, et toi, tu montais dans le même sentier. Comme tu te rangeais dans les vignes pour nous laisser passer, ma mère dit : « Voilà un jeune homme qui a du respect pour les vieilles gens; il aura une bonne vieillesse. »

ULRIC.

Oui; ensuite, je m'assis à la place où je vous avais rencontrées, et j'y restai jusqu'à la nuit. Le lendemain, j'eus soin d'y revenir à la même heure. Je vous y trouvai encore. Ta mère me reconnut et me salua; mais, toi, tu n'eus pas l'air de me reconnaître.

ALIX.

Je n'eus pas l'air de te reconnaître, parce que je t'aimais. (On frappe à la porte; Alix va ouvrir; entre Mansfeld.)

ULRIC.

Mansfeld! Que Dieu soit loué qui t'amène à temps! C'est pour cette nuit.

MANSFELD.

Que Dieu soit loué! (Alix s'est remise au travail.) Quelle est cette jeune fille?

ULRIC.

C'est Alix. N'as-tu pas reçu les lettres où je te parlais d'elle?

MANSFELD.

Je ne l'imaginais pas si jeune.

ULRIC.

Elle a le courage d'un lion. Ses yeux bleus éclairent comme le feu du ciel quand elle parle de ses frères.

MANSFELD.

Elle est ta femme, n'est-ce pas? Sa mère demeure avec vous?

ULRIC.

Sa mère est morte.

MANSFELD.

La jeune fille eût mieux fait de rester près de sa mère.

ULRIC.

Mansfeld!

MANSFELD.

Elle eût mieux fait de rester près de sa mère et de ne pas venger ses frères.

ULRIC.

Mansfeld, regarde-la.

MANSFELD.

Oui, elle a la grâce et la force; mais je n'aime pas à côté de celui qui marche au martyre une image si douce de la vie.

ALIX, s'approchant vivement.

Cela serait bon à dire, maître, si je ne devais pas le suivre.

MANSFELD.

Bien répondu, ma fille. Votre main. Quel est ce bruit? (Tumulte d'une foule sur la place. Approche d'une cavalcade. Le bruit cesse tout à coup, et au milieu du silence on entend un homme siffler une ariette.)

ULRIC.

C'est le comte qui revient de la chasse.

MANSFELD.

En est-il venu là? Dans sa patrie, dans sa ville natale! Le misérable soufflette sa mère! Et pas une fenêtre ne s'ouvre pour répondre à son défi de palefrenier! Ulric, tu t'es trompé. Il est trop tard, ou il n'est pas temps encore.

ULRIC.

Les nuées se recueillent avant de lancer la foule. Patience. (La cavalcade passe devant la maison. Alix s'élance à la fenêtre.) Que fais-tu là, Alix? N'as-tu pas juré d'éviter la vue de cet homme?

ALIX.

Je puis le regarder maintenant, puisqu'il va mourir. Je veux le voir une fois.

ULRIC.

Lève-t-il les yeux? Dis-moi s'il lève les yeux sur toi?

ALIX, à la fenêtre.

Comme il est pâle! On dirait la statue de son tombeau. Se peut-il qu'il soit si jeune encore! Il y a si longtemps qu'il fait le mal! Non, il ne lève pas les yeux; il joue avec son

lévrier; il se retourne sur son cheval... Sainte Vierge! quel regard! (Elle se retire de la fenêtre toute tremblante et tombe sur une chaise.)

ULRIC.

Chère enfant, cette vue t'a fait mal?

ALIX.

Ce n'est rien. J'avais les yeux fixés sur sa housse couleur de sang, quand tout à coup j'ai senti son regard sur moi.

ULRIC.

Le regard avec le billet, Alix, il payera tout à la fois.

MANSFELD, qui est demeuré pensif.

Ulric, malheur aux peuples qui ne pratiquent pas l'ingratitude! Le père de cet homme avait bien mérité de son pays. Il n'était, comme chacun de nous, que le citoyen d'une ville libre, le plus riche seulement. Dans une année de disette, il épuisa sa fortune à nourrir Nuremberg et toute la Franconie. Sans lui, nos pères à nous seraient morts de faim. Il vendit toutes les terres qu'il avait en Souabe et en Livonie. Nos pères furent reconnaissants; ils lui donnèrent des priviléges. Ils lui bâtirent ce château d'où le fils exige violemment aujourd'hui tout l'arriéré de notre dette. La reconnaissance des peuples, ami, est un crime envers la liberté. La race des grands citoyens devrait être vouée à l'exil comme celle des criminels. *Summa injuria, summum jus.* Ce ne sont pas, j'espère, des gens du pays qui servent de courtisans à ce traître?

ULRIC.

La plupart sont des Italiens, des capitaines de sa garde.

MANSFELD.

Oui, ce qui l'a perdu, c'est l'Italie. Il a séjourné plus de six ans au milieu de ces pirates beaux esprits et de ces féroces comédiens que les Italiens appellent leurs princes. Je me souviens de l'avoir vu avant son voyage, quoique je fusse bien jeune alors. Il rougissait comme une jeune fille en nous adressant des paroles gracieuses. Il était frêle et maladif. Un jour, il sauva, au péril de sa vie, un enfant qui se noyait dans la Peignitz; et, comme la mère lui embrassait les mains sans pouvoir dire un mot, il éclata en sanglots et se sauva en grande hâte. Cela me frappa. C'était une jeunesse qui promettait.

ULRIC.

Maintenant, il fait pleurer les mères et rougir les filles. Quant à lui, c'est un impassible visage que le sang ne tâche pas et que la débauche ne peut rider. Je ne sais si l'éclair même d'une dague menaçant sa gorge pourrait creuser un pli sur son masque italien. C'est ce que je verrai, du reste, avant peu.

MANSFELD.

C'est toi qui le frappes?

ULRIC.

C'est moi. Tous nos amis l'ignorent encore. J'ai voulu garder ce secret jusqu'au dernier moment. A sept heures et demie,

ils nous attendent dans les ruines de Saint-Étienne pour convenir des mesures suprêmes.

MANSFELD.

Le comte est soupçonneux et bien gardé.

ULRIC.

Je le sais. Je sais aussi que son pourpoint est doublé de lames d'acier; mais je garde là-haut, dans une cassette, comme un joyau sans égal, un talisman devant lequel tomberont tous les obstacles. C'est une lettre de notre ancien maître, le docteur Staumer, adressée au comte. Staumer était mourant à Vienne, il y a cinq mois, quand le comte le fit demander instamment. Le comte souffre d'un mal intérieur qui lui ronge la poitrine, et dont son père a été guéri par Staumer. Staumer était un dieu pour lui. J'ai reçu en même temps la nouvelle de la mort du docteur et une lettre par laquelle il me recommande au comte comme le meilleur de ses élèves. Devant le médecin, tu conçois que le pourpoint aux lames d'acier s'ouvrira. Du même coup, je le guérirai de ses maux, et nous des nôtres.

MANSFELD.

C'est bien, la nuit tombe; n'est-ce pas le moment de votre rendez-vous?

ULRIC.

Oui, partons. (Il se retourne vers Alix, qui dort la tête dans ses mains.) Cette émotion l'a brisée. Hélas! je ne la verrai plus ni dormir ni veiller.

MANSFELD.

Viens.

ULRIC, regardant Alix avec émotion.

Je rentrerai pour prendre la lettre.

MANSFELD.

Tu ferais mieux de la prendre maintenant.

ULRIC.

Non, je rentrerai, c'est plus sûr. Allons. (Ils sortent.)

II

Une salle souterraine dans les ruines du couvent de Saint-Étienne. Plusieurs rangs de stalles en pierre, une chaire adosssée au mur en face des stalles. Au-dessus de la chaire un christ sculpté en demi-relief sur la muraille. Des torches brûlent dans des anneaux de fer scellés aux parois. Une vingtaine de conjurés, quelques-uns masqués, occupent une partie des stalles. Il en arrive de nouveaux, qui prennent place silencieusement après avoir donné le mot d'ordre à un homme qui se tient sur le seuil, une épée nue à la main. Entrent Ulrich et Mansfeld.

MANSFELD, ULRIC, LES CONJURÉS.

MANSFELD.

Quels sont les trois qui ont des capuces blancs comme le tien? Les autres chefs?

ULRIC.

Oui. Celui qui est le plus près de nous, le plus gros, est le syndic de la corporation des drapiers, maître Heinrich

Fritzlar. Nous tenons par lui la bourgeoisie. Il est riche, et il a deux filles d'une grande beauté : à ces deux titres, il est l'ennemi du comte.

MANSFELD.

Et celui qui se tient courbé en deux dans sa stalle?

ULRIC.

C'est le banquier Munius.

MANSFELD.

Un juif?

ULRIC.

Oui, un juif; mais il hait le comte, son maître en usure. Il nous donne tout le quartier des juifs. Le troisième, ce grand maigre, est une espèce d'aventurier qui traîne à sa suite tous les fainéants de mauvaises mœurs. Nous l'avons pour qu'il ne soit pas contre nous. C'est un homme de sac et de corde, bon pour un coup de main. J'espère qu'il se fera tuer avec la plus grande partie de sa bande. Il se nomme Ranuce de Byzance.

MANSFELD.

De Byzance? Je n'aime point cela. Et quel est ce personnage qui se tient à l'écart et qui a sur les talons deux spectres immobiles?

ULRIC.

Salado, un étudiant, tête à l'évent, mais cœur loyal. Je ne connais pas ses deux acolytes. (Tous les conjurés sont entrés. La porte est fermée. Il monte à la chaire.) Amis, s'il y en a parmi vous qui

sentent en face de l'heure décisive la faiblesse entrer dans leur cœur, ou le scrupule leur venir à l'esprit, qu'ils le disent; je jure que leur vie sera respectée. Jusqu'à demain seulement, ils seront tenus prisonniers dans cette salle. Il vaut mieux être faible que traître; qu'ils y songent : j'attends. (Silence.) Maintenant, au nom de vous tous, moi, votre chef librement élu, je déclare traître quiconque de nous, au moment du danger, parlerait ou n'agirait point, et je donne pouvoir à chacun de nous de le frapper de mort comme traître.

LES CONJURÉS.

Ainsi soit-il.

ULRIC.

Vous savez que nos frères de Furth, de Wurtzbourg, de Bamberg, comptant sur notre foi, se lèveront cette nuit et chasseront de leurs villes les baillis du comte. Si nous différions d'un seul jour, nous les livrerions lâchement à la mort. Nous allons donc accomplir cette nuit l'acte pour lequel nous nous sommes fraternellement conjurés.

TOUS.

Ainsi soit-il.

ULRIC.

Que chacun des chefs dise maintenant ce qu'il a résolu de faire. Je parlerai ensuite pour les étudiants et pour moi. (Heinrich Fritzlar monte à la chaire et se recueille, les mains croisées sur son ventre.)

SALADO, bruyamment.

Ah ! ah ! on n'entend pas ! plus haut !

FRITZLAR, dédaigneux et solennel.

Dignes frères...

SALADO.

Très-bien !

FRITZLAR.

Tout le monde sait que maître Salado, autrement dit vide-bouteille, me poursuit de ses impertinences, depuis qu'il a rôdé six mois durant sous les fenêtres de mes filles, sans pouvoir obtenir d'elles la plus légère faveur.

SALADO.

Un mot vous confondra, bonhomme. Vos aimables filles, d'un père charmant rejetons plus charmants encore, comme dit Flaccus, m'ont jeté un soir, je ne dirai pas un bouquet mais tout un arbuste en fleurs ; ah !

FRITZLAR.

Oui, avec le pot ! Vous oubliez le pot, mon jeune ami.

SALADO.

Un arbuste ne croît pas dans le creux de la main : en disant arbuste, je croyais suffisamment dire pot. Le pot était une faveur de plus.

ULRIC.

Messieurs !

FRITZLAR.

Je ferai, quant à moi, ce que j'ai promis. Aussitôt que les portes du château seront forcées, pas une minute avant, je

beffroi sonnera. Les corps de métiers en armes se réuniront sur la place du marché, et les syndics dans la grand'salle. Nous rédigerons une adresse à l'empereur pour implorer sa protection et reconnaître sa suzeraineté, moyennant la conservation de nos priviléges.

SALADO.

Excellent, mais contradictoire.

FRITZLAR, s'animant.

Toutefois, je crois devoir le dire, si Heinrich Fritzlar conserve voix au chapitre, la commune de Nuremberg décrétera sa première loi de police contre cette classe turbulente de jeunes insolents, qui, sous prétexte de se livrer à des études dont l'importance est loin d'équivaloir à l'inconvénient que le séjour... (Murmures sur une partie des stalles.)

SALADO.

Laissez! laissez! je le défie de finir sa phrase: continue, puits de science. (Fritzlar descend de la chaire au milieu des rires.)

MUNIUS, de sa place humblement.

Dignes maîtres, j'ai si peu de chose à dire...

SALADO.

A la chaire!

MUNIUS.

Je n'ai qne deux paroles...

SALADO.

C'est trop d'une. A la chaire !

MUNIUS monte à la chaire.

Je n'ai qu'un mot à dire.

SALADO.

Dites-le.

MUNIUS.

Qu'il me tombe un œil de la tête à chaque mensonge que je dirai! Nous marcherons, mes frères et moi, au secours des braves étudiants et des braves corps de métiers de la respectable ville de Nuremberg. Mais que je meure à l'instant et plutôt deux fois qu'une, si la pure vérité ne sort pas de mes lèvres : nous sommes de pauvres gens qui mourrons de faim avec nos pauvres enfants si on vient à piller nos pauvres maisons.

SALADO.

Thesaurus linguæ, trésor d'éloquence ! *et veritatis,* et de vérité ! Poursuivez, vierge de Sion.

MUNIUS.

C'est pourquoi nous voudrions être assurés d'une bonne protection pour nos logis pendant notre absence.

RANUCE DE BYZANCE, d'une voix de stentor.

Je m'en charge ! (Il s'élance vers la chaire. Munius en descend précipitamment. Ranuce continue dans la chaire.) Je me charge, dis-je, de veiller avec mes hommes sur les demeures des juifs. Je compte,

du reste, veiller un peu partout. J'ai l'intention de me couvrir de gloire, des pieds à la tête, d'ici au lever du soleil. Mon plan est fort simple; le voici. — Je place cent de mes drôles sur les derrières du château; à peine s'aperçoivent-ils que le tumulte est au comble dans l'intérieur, ils s'élancent, achèvent la garnison et renversent les murailles dans les fossés. Cent autres de mes pendards, répandus avec discipline dans le quartier des juifs, se présenteront tour à tour sur le seuil de chaque porte, qu'on aura pris soin de laisser ouverte. Ils parcourront les maisons au pas militaire pour s'assurer que tout est tranquille, et principalement que les femmes obtiennent tous les égards désirables. Pendant ce temps, je fonds moi-même, à la tête de deux cents moustaches de choix, sur les quatre coins de la ville, une torche d'une main et de l'autre cette épée. Ayant un peu guerroyé çà et là dans ma vie et ayant assisté à mainte prise de ville, où, pour ainsi dire, nous avions, hommes et chevaux, du sang jusqu'aux genoux, il n'est pas à craindre que je manque de résolution. Il faut écumer le pot qui bout. C'était l'avis de ma grand'mère, c'est aussi le mien. Ennemis ou amis, je ne reconnais personne. Est-ce celui-ci ou celui-là? Je ne sais. Se nomme-t-il de tel nom ou de tel autre? Je l'ignore. En de tels instants, on n'est plus un homme, on est le tranchant d'une lame. Le feu à ce toit! un coup de pique à ce bourgeois! Çà! çà! à moi! Ranuce! Ranuce! tue! pille! à sac! à sac!

VOIX NOMBREUSES.

A bas le soudard!

RANUCE, *s'essuyant le front.*

Quoi ? que disent ces marchands ?

LES CONJURÉS.

Allez au diable avec vos moustaches de choix !

RANUCE.

Ah çà ! mes maîtres, je ne vous comprends pas ! Va-t-on se battre, oui ou non ? Se bat-on d'usage avec des édredons et des coiffes de vieille femme ? Moi, j'ai cru qu'on allait se battre.

ULRIC.

Messieurs, Ranuce est un soldat : il s'est mal expliqué. Il a voulu dire seulement qu'il serait sans pitié pour les partisans du comte.

RANUCE.

Sans doute.

MUNIUS.

Si les gens du capitaine Ranuce entrent dans notre quartier, nous y resterons pour défendre nos femmes et nos biens.

RANUCE.

Juif, c'est m'insulter que d'insulter mes hommes.

MUNIUS.

C'est un pillard, mes bons seigneurs. Il me doit deux cents florins qu'il m'a empruntés sur de fausses hypothèques.

RANUCE.

Juif, tu es un traître félon.

MUNIUS.

Il vole dans les rues, la nuit.

RANUCE.

On avouera que ceci est insupportable. (Il dégaîne sa longue épée et saute à bas de la chaire.)

ULRIC, se jetant au-devant de lui.

Ranuce, et toi, juif, voulez-vous nous perdre par vos misérables querelles ? Avez-vous une âme? Songez-vous à l'heure où nous sommes ? Juif, ne crains rien. Je te réponds de tes biens sur mon honneur. Tu entends, Ranuce, il y a plus d'une façon de trahir, camarade. La plus grande trahison envers la liberté, c'est un crime commis en son nom, une lâcheté couverte de son égide. Ranuce, embrasse le juif.

RANUCE.

Oublions tout, digne Munius. (Il l'embrasse.)

MUNIUS.

A l'aide! il m'étouffe!

RANUCE.

Vous vous trompez, Munius, sur le sens de mon étreinte

MANSFELD, bas, à Ulric.

Crois-moi, nous ferions mieux de partir et d'aller vivre loin d'ici.

ULRIC.

Il est trop tard. Sois sûr, ami, que toutes ces mesquines

discussions céderont tout à l'heure au sentiment d'un devoir commun et d'un danger présent.

SALADO, de sa place.

Messieurs et frères !

FRITZLAR.

A la chaire !

SALADO.

C'est inutile. Je n'ai que quelques paroles d'encouragement à vous adresser.

FRITZLAR.

A la chaire ! à la chaire !

SALADO.

Volontiers. (Il monte dans la chaire, suivi des deux masques qui n'ont pas quitté ses côtés durant toute la séance.) Frères ! si quelque chose est capable de troubler un esprit vaillant, c'est sans doute l'image d'un trépas prochain, surtout quand ce trépas se présente avec l'appareil d'une torture raffinée. Ma faible chair frémit malgré moi, lorsqu'en vous considérant tous tant que vous êtes, je me dis : « Ainsi donc ces visages, dont la plupart me sont familiers, les uns ovales, les autres ronds, tous animés des couleurs de la santé, seront tous dans quelques instants des masques également livides, tous également contractés par la surprise d'une mort violente. (Murmures.) Voici donc des êtres vivants et bien conformés qui viennent de souper paisiblement en famille, qui marchent et qui digèrent, dont tous les organes enfin jouent d'un jeu sain et régulier, et qui, demain matin,

seront uniformément couchés sur la poudre, masses inertes et pénibles à voir, même pour les yeux de leurs proches. (Murmures plus violents.) En un tour de main, toutes ces têtes auront quitté toutes ces épaules. (Assez ! assez !) Les dents serrées, les lèvres hideusement béantes, les muscles retirés, les yeux ternes ou injectés de sang, elles auront roulé pêle-mêle avec des corps agités d'effroyables convulsions, sur l'herbe humide de la rosée nocturne, au chant matinal des oiseaux. La sensibilité survit-elle à la décollation ?... » (Tempête de cris : A bas ! à bas !)

MANSFELD.

Monsieur, perdez-vous la tête ?

SALADO.

Non, monsieur; mais je la perdrai dans peu, ainsi que vous la vôtre... Je conçois, au reste, l'impatience des braves qui m'interrompent, et je leur pardonne de s'être mépris sur mes intentions. J'étais à peine au tiers de mon exorde. Après avoir fait allusion au sort qui nous attend, je comptais, par une transition brusque, démontrer la grandeur de l'homme qui sait dompter ses instincts les plus vifs, et les museler en quelque façon par le frein des sentiments généreux. J'avais cru devoir présenter sous de fortes couleurs le tableau de nos dangers, afin de relever d'autant plus le courage de ceux qui les affrontent. C'était un plan comme un autre. On ne veut pas m'écouter, n'en parlons plus.

FRITZLAR.

C'est un traître ! les deux inconnus qui l'accompagnent sont des espions du comte !

SALADO.

Je vous attendais là, syndic rancunier. Ces deux hommes sont, en effet, des recrues de ma façon. Depuis longtemps, il me paraissait désirable qu'il y eût dans notre société deux membres au moins dont la fidélité ne fût point douteuse. Je les ai trouvés, frères, et je vous les présente. On tirerait ces deux cavaliers à quatre chevaux, qu'on ne saurait leur arracher un fétu touchant la conspiration. Je n'hésite pas à dire que je suis plus sûr d'eux que d'aucun de vous et de moi-même. Ils ont l'avantage discret d'être sourds et muets de naissance.

(Hilarité et murmures. Salado descend triomphalement de la chaire. Ulric y monte à sa place.)

ULRIC.

Est-ce ici une assemblée d'hommes qui préparent la liberté à leur pays sous l'œil du Dieu vivant ? ou sommes-nous dans l'antichambre d'un tyran, au milieu de bouffons qui raillent et de valets qui se querellent? Il y en a un ici devant qui nous devons tous rougir : car, par pitié pour nous, par pitié pour nos mères, pour nos sœurs, pour nos enfants, il a résolu de se dévouer seul; de prendre pour lui l'acte décisif de la lutte, la mort du comte, ne laissant aux autres que le danger médiocre de massacrer ou de recevoir à merci des hommes privés de leur chef. Celui-là seul, que sa main le trahisse ou le serve bien, celui-là doit mourir. Autant que vous, plus que vous peut-être, il tenait à la vie par des liens doux et puissants; eh bien, voilà l'encouragement que nous lui donnons à son heure suprême! Pour épargner un déchirement à nos cœurs, il déchire le sien de sa main, et voilà notre adieu à cette victime! Celui-là, amis, je le connais, j'étais près de lui tout à

l'heure; je tenais sa main, je l'ai sentie trembler. Avait-il peur ? Non, il doutait, son âme était navrée ; en entendant à pareil moment vos indignes débats, il doutait de votre cause sacrée, il doutait de son sang, qu'il va répandre pour elle... Vous êtes au pied de son lit d'agonie; il vous tend la main, il vous dit par ma voix : « Mes amis, détournez de mes lèvres cette coupe trop amère; prenez mon âme en miséricorde, rendez-moi la foi. Ne me laissez pas mourir en désespéré, mourir incrédule aux noms pour lesquels je meurs, incrédule à la patrie, à la liberté, à la sainte fraternité humaine!... » Amis, frères, exauçons cette voix que nous n'entendons plus ! si vous avez un cœur, tous tant que vous êtes, je vous en adjure à genoux, demandons pardon à Dieu d'avoir jeté à cette heure solennelle des doutes si impies dans l'âme d'un martyr! (Il s'agenouille.)

LES CONJURÉS, tombant à genoux.

Vive Ulric! à mort le comte! vive la patrie!

ULRIC.

Merci, merci pour lui. Voici l'heure; n'avons-nous pas un prêtre ici? (Un conjuré s'avance entre la chaire et les stalles.) Mon père, cette nuit, va mourir le comte Ottocar d'Altena, se disant faussement comte suzerain de Franconie. Il nous a dépouillés, par la violence, de la liberté que Dieu nous avait donnée; au nom de Dieu, nous lui reprendrons notre bien par la violence. Votre place, mon père, n'est pas dans le combat. Vous prierez toute la nuit devant ce Christ pour l'âme du comte. Il y a impiété à se laisser dépouiller de la sainte liberté

qu'on tient du Ciel; mais la vie aussi est chose sainte, et il faut se mettre à genoux devant Dieu quand on tue, même un tyran. Vous prierez en même temps, mon père, pour celui qui doit frapper le comte.

LE PRÊTRE.

Son nom, mon fils? (Frémissement et murmures parmi les conjurés.)

ULRIC s'agenouille et semble prier; se relevant.

C'est moi.

SALADO.

Bravo!

ULRIC.

Mes amis entoureront le château, et, au premier cri d'alarme, ils forceront la garde. Il serait bon qu'un de vous eût le courage d'entrer à ma suite pour donner le signal au dedans. Qui me suivra?

MANSFELD.

Moi.

SALADO.

Monsieur, je vous salue.

ULRIC.

Maintenant, amis, à vos postes. Dans un quart d'heure, si je ne suis pas au château, appelez-moi traître. Viens, Mansfeld. (Les conjurés se séparent.)

SALADO, courant après lui.

Tu m'as traité de haut en bas dans ta philippique; c'est égal, permets-moi de t'embrasser.

ULRIC.

Laisse-moi. (Il le repousse.)

SALADO.

Eh bien, tu t'en repentiras; tu t'en mordras les pouces singulièrement. (Il s'en va.)

III

Chez Ulric. Entrent Ulric et Mansfeld. Alix se lève vivement et demeure debout toute tremblante, la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil. Ulric s'approche d'elle, la regarde un moment en silence, puis l'embrasse sur le front avec émotion.

ALIX, ULRIC, MANSFELD.

ALIX.

C'est maintenant?

ULRIC.

Mansfeld vient avec moi. Nous nous aiderons; Dieu nous aidera. Ne crains rien.

ALIX.

A quelle heure?

ULRIC.

Tout de suite. Allons! allons! veux-tu que ma main soit ferme? ne tremble pas. (A Mansfeld.) Je vais chercher la lettre de Staumer là-haut. (Il monte l'escalier en spirale et disparaît.)

MANSFELD.

Jeune fille, soyez ferme, au nom de Dieu. Dans une seule

larme de femme, il y a souvent, ma fille, l'honneur d'un homme, et quelquefois la destinée d'un peuple. (Alix prend sans répondre la main de Mansfeld. Au même instant, on entend un cri dans la chambre au-dessus. Ulric descend l'escalier en courant, pâle et les cheveux en désordre.)

ALIX.

Mon Dieu! qu'y a-t-il donc?... Ulric, qu'as-tu?

ULRIC.

La lettre! la lettre n'y est plus! la cassette est vide!... Alix, on est entré ici. Quelqu'un est venu? dis; tu as laissé la porte ouverte en sortant, malheureuse!

ALIX.

Est-ce possible?... Mais non... je ne me souviens pas... Et puis dans quel intérêt ce vol? N'as-tu pas caché à tout le monde l'existence de cette lettre?... qui l'aurait prise?... As-tu bien cherché?

ULRIC.

Cherché! je te dis que la cassette est vide! Miséricorde! c'est un malheur irréparable. Comment approcher du comte maintenant? quel prétexte? quel moyen? Il me recevrait au milieu de sa garde, sa cuirasse sur la poitrine. C'est impossible! Je suis perdu!

MANSFELD.

Où était la clef de la cassette?

ULRIC.

A mon cou, à cette chaîne; la serrure est forcée!

MANSFELD.

C'est étrange. Et tu n'avais confié à personne le secret de cette lettre?

ULRIC.

A personne! jamais. Alix, es-tu sortie ce soir?

ALIX.

Quelques minutes seulement; le temps d'aller à Sainte-Claire, d'allumer un cierge et de revenir. Je suis sûre d'avoir fermé la porte.

ULRIC.

Dieu! mon Dieu!... (Il court à une des fenêtres.) Qui a brisé cette vitre? Est-ce toi?

ALIX.

Une vitre brisée! je ne l'avais pas vue... Non, ce n'est pas moi, j'en suis certaine.

MANSFELD.

Et voici au dehors des branches de vignes rompues. Quelqu'un est venu, ou s'en est allé par là.

ULRIC.

Oui! c'est cela! pendant son absence!... Oh! Seigneur! et moi qui ai promis, qui ai juré... Certainement, ils ne me croiront pas; ils diront que j'ai faussé ma parole, forfait à mon serment, que j'ai eu peur... Que faire? que faire maintenant? (Il se tord les mains avec désespoir.)

MANSFELD.

Une seule chose : avertir les conjurés sans perdre un instant. Sauvons au moins leurs têtes.

ULRIC.

Et ceux de Bamberg, et ceux de Wurtzbourg, et toute la Franconie, vas-tu l'avertir aussi? Le comte vivant, leur révolte n'aura servi qu'à lui désigner des victimes... Ils ont cru à ma parole : eh bien, ils mourront à cause de cela ! Oh! misérable!... et, c'est vrai, je les trahis; j'aurais dû avoir plusieurs moyens... Dieu,... mon Dieu!... j'ai livré, j'ai livré mes frères... Ce n'est pas Brutus qu'on t'appellera, pauvre garçon, c'est Judas! (Il cache sa tête dans ses mains.) Voilà comme je te venge, mon Alix... Tu avais bien raison de me mépriser, va... Qui est-ce qui saura même si elle a jamais existé, cette lettre?... J'ai menti, mes amis, il n'y a jamais eu de lettre... Tiens, Mansfeld, va-t'en. Dis-leur ce que tu voudras... Il faut que j'en finisse avec ce tourbillon que j'ai dans la tête (Il tire violemment son poignard.)

ALIX, lui arrêtant la main.

Donne-le-moi, rejoins tes amis, et tiens-toi prêt. Je vais tuer le comte.

ULRIC.

Tu es folle, Alix.

ALIX.

Tu serais déshonoré, tu l'as dit; tu serais infâme. Je ne le veux pas, et je veux que mes frères soient vengés. J'ai ouvert ta Bible tout à l'heure. Dieu m'a mis sous les yeux l'histoire

de Judith. Ce qu'elle fit pour son peuple, je vais le faire pour le mien. Le billet que le comte m'a jeté tantôt me suffira pour entrer.

ULRIC.

Non, non, je ne puis souffrir cette pensée.

ALIX.

Qu'y a-t-il de changé? Croyais-tu m'avoir trompée? Tu ne pouvais survivre à ton dévouement, je le savais. Ne devions-nous pas mourir cette nuit? Qu'importe le reste? Laisse-moi partir, mon bien-aimé.

ULRIC.

Hélas! c'est une affreuse pensée! Mansfeld, est-ce que je dois le souffrir?

MANSFELD.

Tu le dois.

ULRIC.

Eh bien Alix... Oh! pourquoi t'ai-je connue? pourquoi t'ai-je aimée?...

ALIX.

L'heure avance; laisse-moi dégager ta foi.

ULRIC.

Est-il bien vrai, mon Dieu! qu'il n'y ait pas d'autre moyen?

MANSFELD.

Il n'y en a pas.

ULRIC.

Eh bien, qu'elle parte... Une minute seulement, donnez-moi une minute. Si je retrouvais cette lettre !... Je ne vous demande qu'une minute. (Il monte précipitamment les degrés de l'escalier.)

MANSFELD.

Tout à l'heure j'ai douté de vous, jeune fille ; je vous demande pardon. Si vous m'en croyez, partez sans le revoir.

ALIX.

Oui, maître, oui, vous avez raison... Mais il faudrait cependant... Je suis toute en désordre... Il faut que ce comte me trouve belle. Ah ! je connais près d'ici une vieille juive qui fait commerce de parures... Je vais entrer un moment chez elle... Adieu.

MANSFELD s'incline et baise la main d'Alix.

Adieu. (Elle sort.) Je voudrais être mort avant qu'il revienne. (Ulric redescend.)

ULRIC.

Rien, rien. Où est Alix ?

MANSFELD.

Elle est partie.

ULRIC.

Partie ? Comment ! tu l'as laissée partir ?

MANSFELD.

Je l'en ai priée.

ULRIC.

Certes, l'idée ne lui en serait pas venue... Mais tu as eu tort, Mansfeld. Je veux lui parler, je veux la revoir.

MANSFELD.

Ulric, sois homme.

ULRIC.

Je ne veux pas l'arrêter, mais je veux la revoir... Quel chemin a-t-elle pris? Dis-le-moi, bon Mansfeld?

MANSFELD.

Je ne sais.

ULRIC.

Prends garde; je suis résolu à la revoir. Je vais courir jusqu'au château, et j'attendrai devant la porte.

MANSFELD.

Tu ne feras pas cela.

ULRIC.

Je le ferai, sur mon honneur! Tu n'as donc jamais rien aimé? Tu crois qu'il est possible que je me sépare d'elle ainsi? Il faut que tu l'aies jetée dehors par violence!... Mais, Dieu merci! elle n'aura pas le courage...

MANSFELD.

Non.

ULRIC.

Eh bien, je vais la retrouver.

MANSFELD.

Ulric, c'est maintenant que tu vas devenir vraiment un traître.

ULRIC.

Tu te trompes, te dis-je. Tu crois que je veux la retenir... je ne veux que la voir et l'embrasser une dernière fois... Tu ne comprends rien.

MANSFELD.

Si tu la revois, tu ne la laisseras pas achever.

ULRIC.

Eh bien, c'est vrai; je la frapperai, je me frapperai ensuite, et il arrivera ce qui pourra. Je ne veux pas que le comte la possède. Je suis un traître! peu m'importe. Je l'aime, je suis son amant. Je serais un misérable si je la livrais à un autre. Laisse-moi passer.

MANSFELD.

Ulric, quand tu parlais de liberté et de patrie, tu mentais donc impudemment?

ULRIC.

Tu es cruel! tu es cruel! Tu sais bien que j'étais décidé à mourir et à la perdre; mais la jeter dans les bras d'un autre, c'est ce qui dépasse mes forces... Quand j'y pense seulement, il me semble que mon cœur va s'arrêter. Je ne puis pas t'expliquer comment je l'aime; tout le sang de mes veines est plein d'elle, comprends cela! il me semble que son haleine ardente court dans mes os et les embrase. Je l'aime! Laisse-moi passer!

MANSFELD.

Non.

ULRIC.

Sang du Christ! laisse-moi passer, Mansfeld!

MANSFELD.

Non! (Il tire son épée.)

ULRIC, saisissant son épée sur la table.

Ah! c'est ainsi! ah! tu le veux!

MANSFELD.

La trahison ne passera pas ce seuil tant que je serai vivant.

ULRIC.

Meurs donc! (Ils se battent. Mansfeld tombe la poitrine traversée et meurt. — Ulric repousse le cadavre du pied et s'élance hors de la chambre.)

IV

Une salle du château du Richsveste, résidence du comte. Au milieu de la salle, une table chargée de vaisselle d'or. Le comte achève de souper.

OTTOCAR D'ALTENA, MUZEDDIN, Envoyé de la Porte, Pages, un Capitaine de la garde italienne.

OTTOCAR.

Sans compliment, vous parlez l'allemand en puriste, seigneur. Ainsi, vous retournez à Constantinople? Si vous avez par là

un médecin qui se connaisse aux maladies de poitrine, envoyez-le-moi. J'en avais un très-savant dont mon père s'était bien trouvé; mais on dit qu'il est mort, ce qui m'ôte toute confiance en lui.

MUZEDDIN.

Je le conçois.

OTTOCAR.

Vous le concevez? Il y a de la finesse dans votre réponse. Un autre eût dit: « Sans doute, puisqu'il est mort. » Vous, vous dites : « Je le conçois. » C'est une finesse, une nuance. Vous possédez fort bien l'allemand, je le répète.

MUZEDDIN.

Votre Altesse est trop bonne.

OTTOCAR.

Non pas, non pas. Ainsi, l'empereur vous a fait un accueil distingué?

MUZEDDIN.

Assez distingué.

OTTOCAR.

Assez distingué seulement? Encore une nuance! La diplomatie ne vit que de nuances, seigneur. Une nuance vaut un coup de canon en politique. Pour une nuance mal saisie ou mal rendue, le monde s'ébranle et les peuples s'égorgent.

MUZEDDIN.

Dieu est grand.

OTTOCAR.

Et les hommes sont petits. J'achève votre pensée, vous permettez? Je nourris ma conversation des miettes de la vôtre. Il faut bien vous avouer que voici le plus agréable souper dont j'aie mémoire. Vous avez eu une idée charmante de vous détourner un peu de votre chemin pour venir me voir. Je vis fort solitaire, à cause de la disette des gens d'esprit qui se fait remarquer depuis quelques années; aussi me voyez-vous la bouche béante quand vous parlez, comme si j'entendais un cygne. Croiriez-vous, seigneur, que j'ai été jadis sur le point de prendre le turban ?

MUZEDDIN.

Le turban ?

OTTOCAR.

Le turban. Non pas précisément à cause du turban en lui-même, mais à cause des femmes. Combien avez-vous de femmes, mon cher seigneur?

MUZEDDIN.

Soixante, Altesse.

OTTOCAR.

Soixante seulement? Salomon en avait, si je ne me trompe, onze cents. C'était un sage. On le serait à moins.

MUZEDDIN.

Ainsi, Votre Altesse a véritablement failli prendre le turban?

OTTOCAR.

Il n'a tenu à rien, seigneur Muzeddin. Je me faisais une image délicieuse de vos harems. Je me représentais, sous un ciel toujours pur et au milieu de jardins aromatiques, de grandes volières en treillage de fil d'or pleines d'oiseaux chantants, de fontaines murmurantes et de femmes paresseuses aux yeux grands comme des portes. Je me voyais moi-même court vêtu, je veux dire légèrement habillé, au sein de cet agréable chaos. Vous offrirai-je un sorbet ?

MUZEDDIN.

Et comment ce tableau, si vif, qu'il me transporte sur le Bosphore comme si j'y étais, ne vous décida-t-il pas, seigneur comte ?

OTTOCAR.

J'ai réfléchi. J'aurais été malheureux ; j'aurais passé ma vie à convoiter les harems de mes voisins, je me serais fait des affaires. Nous avons en ce pays un précepte qui dit : « Il faut aimer ce qu'on a et se passer de ce qu'on n'a pas. » Je le pratique sens dessus dessous. Je me passe volontiers de ce que j'ai, mais ce que je n'ai point est pour moi le nécessaire.

MUZEDDIN.

Ah ! ah ! ah !

OTTOCAR.

Vous riez ? Je m'en félicite. Quand on parvient à dérider un homme d'esprit, il y a apparence qu'on n'est pas soi-même une bête.

MUZEDDIN.

Sans doute.

OTTOCAR.

Vous me comblez. Il y a quelque chose en vous qui rappelle le Grec du Bas-Empire : vous savez flatter avec adresse. Je compare les flatteurs délicats aux rosiers qui vous caressent naturellement de leurs parfums, sans avoir l'air d'y penser.

MUZEDDIN.

En effet, en effet.

OTTOCAR.

N'est-ce pas? Je passe ma vie, seigneur, à formuler ainsi en maximes plus ou moins heureuses toutes les choses que j'ai observées. Vous paraissez surpris! Je vois que vous vous faisiez de moi l'idée d'un tyran brutal et point lettré. Je vous dirai que j'exerce la tyrannie par une raison philosophique. J'ai trouvé partout dans la nature une loi immuable, à savoir le droit du fort sur le faible. Les grands arbres étouffent les petits, le lion règne dans les forêts par le droit de sa griffe et de ses muscles sans égaux. La nature dit aux forts : « A vous l'empire; » celui qui se sent fort, et qui ne le prend pas, est un sot. Le dernier des marmitons qui se plaignent de mon despotisme écrase, à chacun de ses pas, des milliers d'êtres vivants qui font retentir leurs imperceptibles royaumes de cris de détresse et de malédiction contre cet infâme marmiton qui est leur tyran. Il y a, soyez-en sûr, dans les archives de la moindre taupinière qu'on voit à fleur de terre, des piles de volumes constatant que, telle année de la fondation de ladite taupinière, la moitié d'un peuple libre a péri par l'invasion

d'un despote inconnu, et cette année n'est que la minute où le pied d'un laveur de vaisselle s'est appuyé là par mégarde. Tel est l'ordre de la nature, seigneur. Chaque degré de l'échelle infinie des êtres pèse sur le degré qui suit. Remarquez bien, Muzeddin : où commence l'oppression, où finit-elle? M'avoir créé, sans me laisser le choix d'être ou de n'être pas, voilà qui constitue déjà un abus de pouvoir inouï. L'oppression, c'est le conseil que nous donnent toutes les voix de l'univers, c'est l'exhortation que les victimes se transmettent d'échelon en échelon. Si demain un plus fort que moi me renversait de mon fauteuil souverain et y prenait ma place, mon dernier mot serait que le drôle a raison. Qu'avez-vous à dire à cela, seigneur?

MUZEDDIN.

Rien, sur ma foi.

OTTOCAR.

Eh bien, sur ma foi, il y a cependant beaucoup de choses qu'on pourrait riposter, sans être un prodige de science; mais vous aimeriez mieux, je le vois bien, passer toute votre vie pour un âne, que de manquer un seul instant de courtoisie. (A un page qui entre.) Qu'y a-t-il là ?

LE PAGE.

Monseigneur, ce sont quatre inconnus, se disant habitants de Nuremberg, qui demandent à révéler à Votre Altesse des secrets de vie et de mort.

OTTOCAR.

Que le plus âgé entre d'abord. (Le page sort.) Seigneur étran-

ger, vous pouvez demeurer; votre esprit curieux et observateur trouvera peut-être ici de quoi butiner. (Entre Heinrich Fritzlar, pâle et tremblant.)

OTTOCAR.

Il me semble que je connais ce visage. Qui êtes-vous?

FRITZLAR.

Noble comte, je me nomme Heinrich Fritzlar.

OTTOCAR.

C'est cela. Vous avez deux filles. Je vous en fais compliment. Que me voulez-vous?

FRITZLAR.

Seigneur comte, je viens me jeter à vos genoux miséricordieux. Vos jours sont menacés. Une conspiration tramée contre votre personne sacrée doit éclater cette nuit même. Les rebelles s'assemblent déjà aux portes de la ville. Tous vos baillis vont être attaqués dans vos forteresses.

OTTOCAR.

Oui-da. Êtes-vous certain de ce que vous dites, bonhomme?

FRITZLAR.

J'en réponds sur ma tête, seigneur.

OTTOCAR.

Écoute, Azo. (Il parle bas au capitaine de garde, qui sort aussitôt.) Maintenant, maître, me direz-vous de quelle espèce de pendards se compose la bande?

FRITZLAR.

En majeure partie d'étudiants, monseigneur. Leurs deux chefs principaux sont Salado et Ulric, deux vauriens, le premier surtout.

OTTOCAR.

Ulric? Je ne suis pas surpris de celui-là. Le nom des autres chefs?

FRITZLAR.

Les chefs secondaires sont Ranuce de Byzance et le juif Munius.

OTTOCAR.

Comment êtes-vous si bien instruit, maître syndic?

FRITZLAR.

Je baise humblement les pieds de Votre Altesse. Qu'elle daigne conserver un père aux deux enfants qu'elle a eu la bonté royale de remarquer.

OTTOCAR.

Ah! ah! c'est bon. Allez-vous-en. Vous demeurez en face de Saint-Ægidius, n'est-il pas vrai? J'irai goûter votre bière un de ces jours. Laissez ma main, laissez ma main, monsieur. Bonsoir à ces demoiselles. (Fritzlar sort avec le page.)

MUZEDDIN, joignant les mains.

Allah!

OTTOCAR.

Vous vous étonnez pour peu, seigneur. (Entre Munius, conduit par le page.)

MUNIUS.

Noble prince, sérénissime burgrave, je tombe à vos pieds.

OTTOCAR.

Ah! vraiment, c'est ce fidèle Munius!

MUNIUS.

On conspire contre Votre Altesse.

OTTOCAR.

Je sais cela. Le nom des chefs seulement?

MUNIUS.

Le premier, le plus acharné de tous, est le capitaine Ranuce. En seconde ligne viennent l'étudiant Ulric et le drapier Fritzlar.

OTTOCAR.

Vous êtes modeste, Munius, vous n'aimez pas à parler de vous. Combien estimez-vous votre tête, entre nous, mon ami?

MUNIUS.

Ma tête, seigneur? par Abraham et tous les saints patriarches! c'est le hasard seul qui m'a appris... Ma tête? Je ne saurais vous dire.

OTTOCAR.

Pure modestie de votre part. Je l'estime, moi, trois cent mille florins de bon or. Holà! qu'on garde précieusement ces trois cent mille florins, je veux dire cet excellent Munius. (Des gardes emmènent le juif.)

MUZEDDIN.

Allah ! Allah !

OTTOCAR.

N'arrachez pas un seul poil de votre barbe à ce propos, mon cher Muzeddin, ou je croirai que les choses les plus simples vous abasourdissent ; en d'autres termes, que vous êtes étranger à la connaissance du cœur humain, dont je vous jugeais si profondément imbu. (Entre Ranuce de Byzance.) Quel est ce grand corps ?

RANUCE.

Altesse, je baise la semelle auguste de vos pantoufles.

OTTOCAR.

Mes pantoufles vous le rendent, monsieur. Le fils de votre père ne se nomme-t-il pas Ranuce ?

RANUCE.

De Byzance. Se peut-il que j'aie l'agrément honorifique d'être connu de Votre Altesse ?

OTTOCAR.

L'agrément est pour moi, seigneur Ranuce, et l'honneur est partagé. J'aime les gens d'épée et je m'honore de leur commerce.

RANUCE.

Seigneur, je craignais que le juif Munius ne m'eût desservi auprès de vous.

OTTOCAR.

C'est une erreur, seigneur cavalier.

RANUCE.

Seigneur, c'est qu'il est mon ennemi. Ce mécréant, secondé par deux fous, l'étudiant Ulric et le bourgeois Fritzlar, devait cette nuit assassiner Votre Altesse et brûler Nuremberg.

OTTOCAR.

En vérité, je vous sais gré de m'en prévenir. Vous êtes un bon serviteur.

RANUCE.

Non pas, je suis un grand coupable.

OTTOCAR.

Est-il possible ? A qui se fier désormais ? Si la franchise qui respire sur ce visage militaire n'est que mensonge, si les lignes loyales de cette main musculeuse ne sont que duperie, je vous dis, Ranuce, que toute science d'observation est vaine, et que ma main gauche doit se méfier de ma main droite.

RANUCE.

Seigneur, j'étais un des chefs du complot.

OTTOCAR.

Non, non, par la croix sainte ! Vous vous jouez de ma crédulité ! ou, si cela est, je n'ai plus qu'à me couvrir la face de mon manteau, comme l'empereur César, et à dire : *Tu quoque !*

RANUCE.

Seigneur, j'ai un défaut : j'aime le danger.

OTTOCAR.

C'est le défaut du lion, camarade.

RANUCE.

Quand gronde l'orage, je choisirai de préférence pour abri ces arbres élevés dont la cime est plus voisine de la foudre. Tel est mon tempérament. Ainsi, lorsque d'autres ne voyaient dans la conspiration qu'un moyen de se gorger de butin, j'y voyais uniquement, moi, l'occasion de braver mille fois la mort en peu d'instants.

OTTOCAR.

Voilà véritablement un vaillant.

RANUCE.

C'était à moi, seigneur, qu'on avait réservé naturellement les épreuves les plus périlleuses de l'entreprise. Ainsi, je devais soutenir le choc de vos gardes, m'engager de ma personne au plus fort de la mêlée, et, si j'ose dire, m'y mesurer avec Votre Altesse elle-même.

OCTOCAR.

Par ma foi, vous allez me donner d'amers regrets. Et par quelle singularité, frère, avez-vous, à l'heure du danger, courbé vos impétueux instincts sous la loi du devoir ?

RANUCE.

Seigneur, j'ai d'abord rougi de marcher à l'ordre d'un impur juif contre le plus noble prince de la chrétienté. Puis, venant tout à coup à me représenter le deuil où j'allais plonger

cette ville, le sang coulant à flots dans les rues, les cris des femmes et des enfants, et en général toutes les horreurs qui allaient sortir de cette nouvelle boîte de Pandore, à savoir le fourreau de mon épée, j'ai senti mon cœur s'émouvoir. Peut-être verrez-vous là de la faiblesse.

OTTOCAR.

Point. Je n'y vois qu'une mâle générosité.

RANUCE.

Je suis venu alors vers Votre Altesse, seul et désarmé.

OTTOCAR.

Cette confiance achève de vous peindre.

RANUCE.

Je crois n'avoir fait que mon devoir. Aussi ne demanderai-je rien en retour, si ce n'est un tiers dans la confiscation des biens du juif Munius et de ses complices.

OTTOCAR.

Un tiers vous suffira ?

RANUCE.

J'ai des goûts simples. Je tiens à la disposition de Votre Altesse, en échange de ce don, une liste sur laquelle j'ai inscrit depuis le premier jusqu'au dernier les noms des rebelles.

MUZEDDIN.

Allah ! Allah ! Allah !

OTTOCAR.

Êtes-vous né d'hier, bon Muzeddin? (A Ranuce.) Mon ami, est-ce bien tout ce que vous avez à me demander? Ne me cachez rien; je suis, comme vous le voyez de reste, un homme naïf; je prends les choses comme on me les donne, sans y chercher finesse. Si vous vous attendez à me voir voler au-devant de vos désirs secrets, vous êtes loin de votre compte. Ainsi, mettez de côté toute délicatesse et expliquez-vous librement.

RANUCE.

Seigneur, je ne veux pas une épingle de plus.

OTTOCAR.

Vous entendez, Muzeddin? Peut-être vous imaginiez-vous que le Ciel, en distribuant à Ranuce tant d'éminentes qualités, avait omis le désintéressement? Point du tout. Ce trésor de vertus est au complet. C'est pourquoi, bon Muzeddin, comme il est d'usage qu'un prince fasse à son hôte un présent rare et inestimable, comme vous êtes mon hôte et comme enfin je ne connais pas d'objet plus précieux sur mon domaine ni même sur la terre que ce modèle de perfections qui a nom Ranuce, je vous le donne, seigneur.

RANUCE.

Miséricorde! (Il s'agenouille.)

OTTOCAR.

Je le réintègre avec votre aide dans son fief de Byzance, et n'y mets qu'une condition : c'est qu'aussitôt arrivée Votre

Seigneurie voudra bien le faire empaler, non en sa qualité de double traître, mais en sa qualité de mauvais plaisant qui semble croire depuis un quart d'heure qu'il a affaire à une oie, quand il me parle. Qu'on ôte de ma vue ce misérable. (On entraîne Ranuce évanoui.) Remettez-vous, bon Muzeddin. Le labeur presque ignominieux de certaines expériences ne décourage point un véritable amant de la science. L'homme d'étude se penche sans dégoût sur le vase fétide au fond duquel s'élabore une vérité; il cherche sans horreur, dans les entrailles des plus impurs reptiles, les secrets que la nature se laisse arracher par le génie. C'est pourquoi, en notre double qualité d'hommes d'État et de philosophes, continuons courageusement de déchiffrer sur ces pâles faces humaines le grimoire de l'humaine perversité. Comptons en souriant l'infinie variété des masques que peut revêtir la trahison pour tromper les autres et se tromper elle-même.

MUZEDDIN.

A quoi bon, seigneur, une science qui attriste l'homme et le rend pire?

OTTOCAR.

C'est parler en Père de l'Église, seigneur turc; mais vous oubliez qu'il faut vivre au milieu de cette canaille-là. (Entre Salado.) Voyez celui-ci : qui ne s'y tromperait? Il est à peine dans l'âge où l'on se défie des hommes, et déjà il les trahit. Oui, c'est à peine si à cet âge on trompe les femmes, et lui trompe des hommes. — Quel âge as-tu, jeune maître?

SALADO.

Vingt-cinq ans, monseigneur.

OTTOCAR.

Que viens-tu faire ici?

SALADO.

Noble seigneur, souffrez que je m'approche en suppliant...

OTTOCAR.

Je sais ce que tu vas me dire. Retire-toi. Cette salle pue la trahison. Assez. As-tu une mère? va la retrouver. Tu as le visage d'un enfant. Je te traite en enfant. Mais pas un mot de trahison, ou je te traite en homme. Voyons : tu es un débauché. Tu as des dettes, n'est-ce pas? Tu voulais tuer tes créanciers pendant l'émeute, hé? Et puis, au moment, le cœur t'a manqué, et maintenant tu viens dénoncer tes amis pour que je paye tes créanciers?

SALADO.

Seigneur, j'ai des créanciers, il est vrai; mais je ne les hais pas assez pour les tuer, ni ne les aime assez pour les payer : — ils me sont indifférents. Voici mon histoire : M'étant fourvoyé d'aventure au milieu de l'assemblée des conjurés, je feignis, pour n'être pas mis à mort, de m'attacher à leur cause. Je viens livrer aux mains de Votre Altesse tous les fils de cet exécrable écheveau.

OTTOCAR.

C'est bon; va-t'en; je sais tout.

SALADO.

Je ne crois pas, monseigneur. Certains détails sont connus

d'un très-petit nombre d'entre nous, et, par exemple, la façon dont Votre Altesse doit être assassinée.

OTTOCAR.

N'est-ce pas au milieu du combat?

SALADO.

Point du tout... Un des conjurés a imaginé un expédient pour frapper Votre Seigneurie dans son fauteuil ; ce sera le signal de l'attaque.

OTTOCAR.

Un des conjurés?

SALADO.

Un étudiant.

OTTOCAR.

Ulric?

SALADO.

Non, Salado.

OTTOCAR.

Je connais déjà ce nom, et comment s'y doit-il prendre?

SALADO.

Comme cela. (Il frappe violemment le comte à la poitrine. On voit un stylet planté dans le pourpoint. Le comte tombe renversé, mais il se relève aussitôt. Le stylet glisse à terre. Muzeddin, les gardes et les pages se sont jetés sur Salado.)

OTTOCAR.

Ne lui faites pas de mal.

SALADO.

Comment, diable, monsieur ! vous êtes vivant? Vous avez donc un matelas de curé sur l'estomac?

OTTOCAR.

Ne lui faites pas de mal. Qu'on le garde seulement. Allez.

SALADO.

Vous pouvez vous vanter d'être plus difficile à percer qu'une poutre. Si Ulric est pris, qu'on lui dise ce que j'ai fait. Je ne demande rien de plus, et bonsoir. (On l'emmène.)

MUZEDDIN.

Que pense de celui-là Votre Altesse?

OTTOCAR.

Hum !

MUZEDDIN.

Qu'en ferez-vous, seigneur ?

OTTOCAR.

Je le ferai décapiter demain matin. Ne vous y trompez pas, au reste, Muzeddin, je me connais en physionomies. Ce garçon a celle d'un brave débauché que l'ennui pousse à la recherche d'émotions extraordinaires. Son action est plutôt la gageure d'un fou blasé que le dévouement d'un citoyen. Il a voulu me tuer pour ne pas se suicider. De ce que la vertu est une folie, il ne s'ensuit pas que la folie soit une vertu. Je souhaiterais de pouvoir vous montrer, comme terme de comparaison, cet Ulric dont nos trois traîtres ont prononcé le

nom en hésitant. Vous verriez un honnête visage d'homme; j'ai rencontré maintes fois son regard sur mon passage, un regard plein d'une colère franche et loyale qui ne prenait pas la peine de se cacher. Je n'ai pu m'empêcher de demander le nom du compagnon. Je suis moi-même, seigneur Muzeddin, un homme difficile à amuser, pour avoir épuisé beaucoup de plaisirs : j'ai des instants d'ennui; vous n'êtes pas toujours là. J'ai, dis-je, des instants de lassitude, où je souhaiterais à ce peuple de Franconie moins de résignation et à mon fauteuil une assiette moins paisible. Eh bien, quand le dégoût de ne sentir qu'un cadavre inerte sous mon pied me saisit trop fort, j'évoque l'image de mon Ulric, et il me semble alors qu'un cœur frémit dans la poitrine du cadavre, que ce cadavre remue, et qu'il va se ranimer terriblement; cela me distrait.

UN PAGE, entrant.

L'étudiant Ulric demande à révéler sans retard à Votre Altesse le secret d'un complot.

MUZEDDIN.

Allah Kerim !

OTTOCAR.

Ulric? Ulric? Ne te trompes-tu pas, enfant?

LE PAGE.

Il est là.

MUZEDDIN.

Votre Altesse est soucieuse?

OTTOCAR.

Il doit avoir une arme cachée. L'a-t-on fouillé?

ULRIC, se précipitant dans la salle.

Non, je n'ai pas d'armes, monseigneur! Ne craignez rien. Laissez-moi vous parler sans témoins. Sur mon honneur, sur mon âme, je n'ai pas de mauvais desseins.

OTTOCAR.

De ma vie je n'éprouvai pareille surprise. — Laissez-nous, messieurs. — Vous le voyez, Muzeddin : quand il s'agit des hommes, le mépris et le doute sont toujours trop timides. A demain, mon cher seigneur. (Muzeddin et les pages se retirent.)

OTTOCAR, ULRIC, puis ALIX.

OTTOCAR.

Parle maintenant, jeune homme, parle; donne à ce visage sur lequel ont dû s'arrêter tant de fois en rêvant les doux regards des mères, des sœurs et des vierges qui passaient, donne à ce visage, et à celui qui l'a fait, un audacieux démenti; parle, trompe, trahis, renie : je t'écoute.

ULRIC.

Seigneur, je ne viens trahir que moi : je me mets à genoux devant vous; je suis votre mortel ennemi. Depuis un an, j'ai conspiré nuit et jour votre ruine et votre mort. Prenez ma vie, monseigneur, mais ne prenez que ma vie, et mes dernières paroles salueront en vous un ennemi généreux.

OTTOCAR.

Ne fais pas le magnanime; avoue que tu es un lâche?

ULRIC.

Je n'avouerai pas cela, seigneur. Si Dieu ne m'avait imposé une épreuve plus douloureuse que les tortures du corps, ni vous ni moi ne serions vivants à cette heure. Seigneur, prenez ma vie, mais soyez généreux. S'il faut m'avilir plus encore, s'il faut vous livrer un à un tous mes complices, je le ferai ; mais ne prenez que ma vie, épargnez mon âme. Si vous vous souvenez, monseigneur, d'avoir aimé un être vivant, fût-ce un chien, ayez pitié de moi.

OTTOCAR.

Il y a une femme dans l'affaire ? Le jour où l'amour entre dans un cœur, l'honneur fait ses paquets. Il y a une femme, dis ?

ULRIC.

Écoutez, Altesse. J'avais une lettre du docteur Staumer, qui me recommandait à vous comme le plus habile de ses élèves. Je devais me présenter ce soir au château, cette lettre à la main ; vous auriez ouvert votre cuirasse pour laisser à nu sous l'oreille du médecin votre poitrine malade, et je vous aurais frappé au cœur.

OTTOCAR.

Infaillible remède.

ULRIC.

Cette lettre m'a été volée ce soir même. Je n'avais plus aucun moyen de pénétrer jusqu'à vous ; j'allais manquer à la foi jurée. Une femme s'est offerte à ma place : dans le mouve-

ment irréfléchi de mon désespoir, j'ai accepté son dévouement.

OTTOCAR.

Une femme ?

ULRIC.

Une femme à qui vous avez écrit deux mots d'amour. Cette nuit, elle doit se livrer à vous et vous tuer.

OTTOCAR.

Est-ce une fille brune que j'aperçois quelquefois de loin à une fenêtre sur la place du marché ?

ULRIC.

C'est Alix, oui, seigneur.

OTTOCAR.

Elle est ta maîtresse ? Tu l'aimes ?

ULRIC.

Seigneur, vous voyez.

OTTOCAR.

Et tu t'es repenti de ton sacrifice ?

ULRIC.

J'ai couru dans toute la ville sans pouvoir la retrouver.

OTTOCAR.

Et te voilà. Que demandes-tu ?

ULRIC.

Pour moi justice, et respect pour elle.

OTTOCAR.

Ulric, sais-tu bien ce que tu fais ? Tu étais le chef du complot, c'est toi qui as allumé cet incendie, et tu viens me livrer le sang dans lequel je vais l'éteindre.

ULRIC.

Seigneur, ayez pitié de moi, respectez-la.

OTTOCAR.

Est-ce ton premier amour ?

ULRIC.

Dès le premier jour que je l'ai vue, il m'a semblé que j'avais bu un philtre ; je ne me suis plus appartenu. J'ai cru aimer mon pays, c'était elle que j'aimais ; j'ai cru vous haïr, je l'aimais.

OTTOCAR.

Non, sur mon honneur, tu ne t'abusais pas, tu étais né vertueux ; mais il y a un moment de la vie, Ulric, où tout ce qu'on a dans le cœur de futur héroïsme s'appelle amour et appartient à une femme. C'est ton premier amour, avoue-le ?

ULRIC.

Oui, seigneur, oui, je n'ai pas envie de le nier. Quand sa main touche la mienne, je crois sentir la foudre traverser mon corps.

OTTOCAR.

Et t'aime-t-elle de même ?

ULRIC.

Elle a quitté pour moi sa mère.

OTTOCAR.

Ah ! tu n'as jamais été trompé ? dis.

ULRIC.

Non, jamais. La trahison est un art que personne ne m'a appris, quoique je la pratique si bien. Je l'avais naturellement dans l'âme. (Il cache sa tête dans ses mains et pleure.) Excusez-moi, monseigneur, je suis brisé.

OTTOCAR.

A propos, où était cette lettre de Staumer ?

ULRIC.

Dans une cassette, chez moi. Quelqu'un est entré par la fenêtre et a forcé la serrure pendant qu'Alix était à Sainte-Claire. La vigne était froissée au dehors et il y avait une vitre en morceaux ; c'est ce qui m'a fait découvrir le vol.

OTTOCAR.

Voilà qui est bien inventé.

ULRIC.

Seigneur, je n'invente rien.

OTTOCAR.

Je ne dis pas cela. (A un page qui entre.) Qu'y a-t-il ?

LE PAGE.

Une jeune fille est là qui fait remettre ce billet à Son Altesse.

ULRIC.

C'est elle, monseigneur. Épargnez-moi.

OTTOCAR.

Faites venir la jeune fille. — Ulric, place-toi derrière cette portière. (Il lui désigne une tapisserie qui recouvre une porte derrière lui.) As-tu une arme ?

ULRIC.

Non. Pourquoi ? Monseigneur, que méditez-vous ?

OTTOCAR.

Prends ma dague. Tiens, cela peut servir. Va. (Ulric soulève la portière et disparaît. Entre Alix.) Approchez, ma belle fille. Regardez-moi en face. De quelle couleur sont vos yeux ? Hé ! vraiment, mademoiselle, je n'y vois que du feu !

ALIX.

Monseigneur, ne me traitez pas avec mépris ; je ne suis pas ce que vous croyez.

OTTOCAR.

Ma foi, je le croyais. Si je me suis trompé, tant pis, car vous êtes singulièrement belle. Tant mieux d'un autre côté ;

car, en vous voyant entrer, je m'étais dit : « Voilà des yeux qui vont fondre en lingots tout mon service de table. »

ALIX.

Ce n'est pas là ce que je veux de vous.

OTTOCAR.

Que voulez-vous donc ? car, en vérité, ma vaisselle est ce que j'ai de mieux. Vous ne l'avez peut-être pas bien regardée.

ALIX.

Je veux que vous m'écoutiez sans dérision ; car ce que j'ai à vous dire peut exciter la pitié ou l'horreur, mais point le dédain.

OTTOCAR.

Je vous écoute comme si j'avais l'honneur dangereux d'être votre confesseur.

ALIX.

Il y a longtemps, monseigneur, que votre nom a commencé à jeter le désordre dans mon esprit. Tous les miens vous ont haï mortellement. Chaque jour, je vous entendais nommer avec terreur ; je me signais quand on parlait de vous. Il y a deux ans, mes frères ont péri par votre ordre. Ma pensée, à partir de ce moment, a été plus invinciblement attachée sur vous : vous étiez le souci de mes veilles, le rêve de mes nuits ; votre image odieuse troublait toutes les heures de ma vie. Je n'avais jamais voulu vous regarder, de peur d'accroître encore l'importunité de cette vision. Enfin, ma haine devint si forte, que je résolus de vous perdre. Je versai toute ma colère dans le

cœur d'un jeune homme qui m'aimait. C'est un étudiant nommé Ulric. Poussé sans relâche par moi, il a réuni contre vous les fils d'une puissante conspiration dont vous deviez être victime cette nuit. Ulric devait s'introduire près de vous au moyen d'une lettre du docteur Staumer et vous frapper. Eh bien, ce soir, j'ai volé honteusement cette lettre, et je me suis proposée pour remplacer mon amant. Comprenez-vous, Altesse?

OTTOCAR.

Assurément : je comprends que, voyant la mort d'Ulric non moins sûre que la mienne, tu as mieux aimé sauver ton amant que de me perdre, et tu viens me demander sa grâce.

ALIX.

Non, monseigneur, non! C'est qu'en vous voyant passer tantôt j'ai reconnu une étrange vérité; j'ai eu le secret de tous les orages de mon âme : j'ai reconnu que, si vous mouriez, je ne pouvais plus vivre, et que, depuis des années, avec toute l'ardeur de ma prétendue haine, seigneur comte, je vous aimais.

(On entend derrière la portière un cri étouffé, puis le bruit sourd d'un corps qui tombe sur le parquet.)

OTTOCAR.

Voyez donc, mon enfant, ce qui se passe derrière cette tapisserie. (Elle soulève la portière et voit Ulric baigné dans son sang. Elle tombe évanouie.) Holà! (Entrent des gardes.) Emportez dans un des caveaux de ma chapelle ce cadavre et cette femme évanouie; déposez-les côté à côte et murez la porte.

LA

PARTIE DE DAMES

17.

PERSONNAGES

MADAME D'ERMEL (soixante-deux ans).

MONSIEUR JACOBUS, médecin (soixante-dix ans).

VICTOIRE, femme de chambre.

La scène se passe au fond d'une campagne de Normandie,

LA

PARTIE DE DAMES

Chez madame d'Ermel. — Un petit boudoir attenant à une chambre à coucher. — Devant la cheminée, une table avec un damier. — Près de la table un guéridon sur lequel est posé un plateau contenant deux tasses et un sucrier. — Une cafetière murmure devant le feu.

MADAME D'ERMEL, VICTOIRE, puis JACOBUS.

MADAME D'ERMEL, seule, consultant la pendule.

Sept heures et quart, ou peu s'en faut... C'est un fait avéré désormais pour moi que Jacobus retarde en moyenne de cinq minutes sur l'an passé... Jusqu'à la Saint-Michel dernière, dix minutes lui suffisaient pour toucher barres à ma porte. Son pas s'est ralenti,... je n'aime pas cela... Qu'il continue du moins à ne pas s'en douter... (Elle fait rétrograder de quelques minutes l'aiguille de la pendule.)

VICTOIRE, ouvrant la porte.

Monsieur Jacobus ! (Victoire se retire quand Jacobus est entré.)

MADAME D'ERMEL.

Bonjour, mon ami.

JACOBUS, lui baisant la main.

La main fraîche, j'en suis sûr;... le cœur brûlant, je l'espère!... Bonjour, belle dame.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes gelé, mon brave homme. Quel temps fait-il donc ce soir?

JACOBUS.

Un vrai temps de printemps : vent, pluie et grêle. — Avec votre permission, je déposerai ma canne dans cet angle.

MADAME D'ERMEL.

Faites. Ne vous refusez donc rien, je vous en prie.

JACOBUS.

Et mon chapeau sur cette console. (En ôtant ses gants.) Étrange empire, ma vieille amie, que celui des habitudes! Si, durant le cours d'une seule soirée, ma canne reposait autre part que dans cet angle, et mon chapeau ailleurs que sur cette console, je n'aurais plus la liberté de ma pensée.

MADAME D'ERMEL.

Tous les astres, docteur, ont des évolutions fixes.

JACOBUS.

Vous en savez quelque chose, ma déesse!... Pardon! (Il regarde la pendule.) C'est extraordinaire!

MADAME D'ERMEL.

Quoi donc?

JACOBUS.

Votre pendule va bien ?

MADAME D'ERMEL.

Comme un ange.

JACOBUS.

Il faut avouer que j'étais construit carrément ! Croiriez-vous que je suis parti de chez moi à sept heures trois, de sorte qu'à soixante-dix ans je me permets de faire en sept minutes un trajet d'un kilomètre ?

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un être mystérieux. Les années vous caressent plutôt qu'elles ne vous touchent... Donnez-moi votre tasse, mon jeune ami.

JACOBUS, présentant sa tasse.

Breuvage digne des dieux, — tant par son arome que par la main qui le verse !...

MADAME D'ERMEL.

Sucrez-vous, Jupiter.

JACOBUS, s'accommodant dans un fauteuil et agitant doucement sa cuiller dans sa tasse.

Que le nocher au cœur trois fois bronzé affronte sur son frêle esquif la vague adriatique ! Je suis bien ici quant à moi, et j'y reste. — A propos, ma chère dame, je vais fort vous surprendre. Il y a du nouveau dans Landernau. Vous rappelez-vous ces deux orphelins maladifs ces deux arbustes déses-

pérés que vous daignâtes confier, il y a deux mois, à ma science et à mon amitié ?

MADAME D'ERMEL.

Mon camellia et mon cactus ? Ils sont morts, je parie ?

JACOBUS, *triomphant.*

Ils sont si peu morts, qu'ils sont en fleur, comme vous-même.

MADAME D'ERMEL.

Bah !... Voilà de ces choses qui vous bouleversent... Et quand pourrai-je voir ce miracle de mes yeux ?

JACOBUS.

Dès demain matin, si vous le voulez : je viendrai vous prendre, et, en passant, nous entrerons chez Jeanne Nicot, qui est au lit avec une fièvre de la nature la plus dangereuse... Quand je ne puis promettre la guérison à mes malades, vous savez que je leur promets votre présence. On raconte d'Hippocrate qu'arrivé à la fin de sa longue carrière, il n'avait plus qu'un seul médicament auquel il eût confiance ; par malheur, le secret s'en était perdu, mais je l'ai retrouvé : c'est la bonté d'une femme.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un cajoleux ! N'importe : j'irai chez Jeanne Nicot. Mais buvez, et dites-moi si ma petite cuisine a réussi ce soir.
(Comme le docteur porte la tasse à ses lèvres, la porte s'ouvre.)

VICTOIRE.

M. le curé demande s'il peut parler à madame. (Le docteur se lève d'un air sombre, et pose sa tasse sur la cheminée.)

MADAME D'ERMEL.

Certainement. Priez-le de monter. (Victoire sort.)

JACOBUS.

Encore ce curé !

MADAME D'ERMEL, riant.

« Encore ce curé ! » est charmant. Depuis huit mois qu'il est dans la paroisse, il est venu passer ici une soirée, une seule ; il a vu qu'il vous gênait;... car, Dieu merci, il n'y avait pas moyen de se méprendre à la belle mine que vous lui fîtes... Depuis ce temps, il a la discrétion de ne pas franchir mon seuil après sept heures du soir ; quand il dîne chez moi, il se retire en sortant de table, et le prix de toutes ses délicatesses, le voilà en trois mots : « Encore ce curé ! »

JACOBUS.

Bah ! bah ! vous voyez qu'il se ravise. Je vous prédis qu'il va s'établir ici pour la soirée, le dos au feu, la soutane en éventail...

VICTOIRE, rentrant.

Monsieur le curé n'a que deux mots à dire à madame ; il ne veut pas monter.

MADAME D'ERMEL.

Je descends. — Entendez cela, docteur ; entendez cela, et mourez de honte. (Elle sort.)

JACOBUS, seul.

Il se promène quelques instants en silence, puis il laisse échapper de vagues murmures qui se formulent plus distinctement à mesure que son impatience s'accroît.

Hein ! hem !... peuh !... oui-da ! deux mots ! il va la retenir une heure dans le vestibule, entre quatre vents ! Oh ! que je reconnais bien là l'esprit égoïste et accapareur de la robe noire !... Ah ! ah ! bravo ! l'entretien se prolonge ! Langue de prêtre, langue de femme, autant en vaut l'aune ! Bonne besogne pour le diable ! Est-il séant, est-il convenable, je le demande, qu'un prêtre coure les champs à l'heure qu'il est, pour venir commérer dans une antichambre? Je suppose qu'un malheureux à l'agonie réclame soudain le ministère sacré de cet homme, il faudra donc courir du presbytère ici, et recourir d'ici au presbytère, tandis que l'infortuné, dans les angoisses d'une conscience tourmentée... Mais quoi ! il a pris son café, lui ! et qu'importe le reste ?

MADAME D'ERMEL, rentrant.

Brrr ! ce vestibule est une glacière... C'était pour mon banc de l'église ; j'avais exprimé le désir de le faire rembourrer, et, comme on est en train de réparer la nef, ce bon curé a eu la complaisance... (Elle remarque la tasse du docteur sur la cheminée.) Tiens ! vous n'avez pas pris votre café ?

JACOBUS.

Non, madame, je n'ai pas pris mon café. Vous savez que

nous avons coutume de le prendre en même temps l'un et l'autre, et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes.

MADAME D'ERMEL.

Mais il va être froid.

JACOBUS.

Cela est fort probable, madame. Il a eu le temps de refroidir du moins, et au delà.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, vous le boirez bouillant demain! Qu'est-ce que cela signifie donc à la fin? (Jacobus boit en silence; après un moment de silence, madame d'Ermel reprend.) Ah! votre front s'éclaircit, docteur... Il est donc encore potable, ce café?

JACOBUS, souriant.

Il est vrai. Je ne l'aurais pas cru. Où en est la cause? C'est qu'en votre absence le temps se traîne comme un podagre... il semble que vous emportiez ses ailes!

MADAME D'ERMEL.

Ciel! qu'il devient tendre! Appellerai-je ma femme de chambre? Non, car il se rassoit... c'est heureux! (Elle est assise en face de Jacobus; la table les sépare: ils rangent les pions sur le damier et commencent à jouer, causant par intervalles.) J'ai plus d'une revanche à prendre, je crois, docteur?

JACOBUS.

Eh! mon Dieu, ne les prenez-vous pas suffisamment à des jeux plus inhumains, madame?

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qu'il me chante là ?...—Ah! vous débutez par les coins aujourd'hui? Gare à vous! — Mais écoutez donc quelle méchante vie fait le vent là dehors... Et mon pauvre curé qui est par les chemins ! Quand j'y songe...

JACOBUS.

Oui, oui, je pourrais lui dire en cet instant :
« Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr. »

MADAME D'ERMEL.

Le mot ne serait pas charitable. — Mettez-vous donc dans cette lunette, si vous voulez.

JACOBUS, après une longue méditation.

Est-ce que c'est un piége, cette lunette? Je ne vois pas.

MADAME D'ERMEL.

Allez toujours. Ah! Jacobus, je vous en prépare de cruelles, mon ami !

JACOBUS.

Piége ou non, m'y voilà.

MADAME D'ERMEL.

C'est joué ?

JACOBUS.

Oui.

MADAME D'ERMEL.

Vous vous y tenez ?

JACOBUS.

Attendez donc... (Il médite.) Oui, je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Le malheureux!... une, deux, trois, quatre; que dites-vous de cette rafle?

JACOBUS.

C'est inconcevable? où avais-je l'esprit? je n'en sais rien.

MADAME D'ERMEL.

Ni moi... Entendez-vous le bruit de la grêle sur le vitrage de ma serre? C'est une chose, docteur, dont on ne remercie pas assez Dieu, que d'être en un lieu clos, dans un vêtement ouaté, et en bonne compagnie, par un temps pareil. Généralement, on est très-ingrat envers Dieu.

JACOBUS.

Hon! hon!

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que vous niez cela, monsieur?

JACOBUS.

Eh non, madame, je ne le nie pas!... je n'y songe même pas,... je suis à mon jeu.

MADAME D'ERMEL.

A la bonne heure; mais, puisque vous êtes à votre jeu, tâchez donc de me débusquer de là, vous ne ferez pas mal. — Quand vous avez la tête appuyée comme cela sur vos deux mains, la pression de vos doigts relevant les extrémités de vos sourcils vous prête un faux air du diable.

JACOBUS, redressant brusquement la tête.

L'avez-vous vu?

MADAME D'ERMEL.

Non, Dieu merci.

JACOBUS, reprenant sa pose méditative.

Eh bien, alors, pourquoi en parlez-vous?

MADAME D'ERMEL.

J'ai eu tort. Remettez-vous.

JACOBUS.

Je n'ai pas besoin de me remettre, madame : je suis tout remis; seulement, je ne conçois pas que l'on puisse causer comme un moulin, quand on joue un jeu sérieux. C'est à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Vous le faites exprès, hein?... une, deux, trois, et à dame!

JACOBUS.

C'est inouï!... Au surplus, quand on se fait une affaire de conscience de distraire, de troubler l'esprit de son partner...

MADAME D'ERMEL.

Attrape, mon infante!... (Elle chantonne, en étudiant le damier.)

Petits oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas!
Celui qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats!

Voyons, qu'est-ce que je vais faire de ma dame à présent?

Ce n'est pas le tout que d'avoir une dame : le difficile est de la garder... N'est-il pas vrai, monsieur Jacobus?... Je la mets là... — A propos, pourquoi vous appelez-vous Jacobus ? voilà un temps infini que je veux vous demander cela... Jacobus ! ce n'est pas du français, hein ?

JACOBUS.

Je vous ai dit, plutôt vingt fois qu'une, que ma famille était d'origine hollandaise.

MADAME D'ERMEL.

Ah ! c'est donc du hollandais, Jacobus ?

JACOBUS.

Non, madame, c'est du latin.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, mais alors... ça ne me satisfait pas du tout, votre explication ; il y a plus : ça m'embrouille... Voulez-vous jouer néanmoins ?

JACOBUS.

A quoi bon ? Je suis perdu.

MADAME D'ERMEL.

Qui sait ? la fortune est femme, docteur : elle me traite trop bien pour n'être pas tout près de me trahir.

JACOBUS.

Non, non ! je suis perdu. (Il joue.)

MADAME D'ERMEL.

Pour cette fois, oui, vous êtes perdu... Tenez, je vous en laisse deux pour graine.

JACOBUS.

Vous avez gagné... Attendez cependant!... ne pourrais-je pas, en mettant là?... Non, non, vous avez gagné; — j'ai perdu...

MADAME D'ERMEL.

Par conséquent, voulez-vous votre revanche?

JACOBUS.

Non, je vous remercie. Vous voyez que je joue ce soir comme une carpe. Je suis en disposition malheureuse. (Il tousse.) J'aurai eu froid en venant.

MADAME D'ERMEL.

Prenez mon chauffe-pied.

JACOBUS.

Le feu me suffit. Je vous suis obligé. Hem! (Un silence.)

MADAME D'ERMEL.

Est-ce qu'elle est gravement malade, Jeanne Nicot?

JACOBUS.

Elle va mourir un de ces matins. Bah! c'est ce que les pauvres ont de mieux à faire... Hem! hem! (Madame d'Ermel ne répond pas, et se met à tisonner. Jacobus reprend un moment après.) Et qu'est-ce que vous avez décidé pour votre banc, madame?

MADAME D'ERMEL.

J'ai décidé que je ne le ferais pas rembourrer, pour ne point causer de scandale. — C'est le conseil de mon curé.

JACOBUS, d'une voix lente et saccadée.

Votre curé, que le scandale effarouche si fort quand il s'agit des aises d'autrui, réserve, pour sauvegarder les siennes, des maximes plus accommodantes. Ce serait sans doute une terrible pierre d'achoppement qu'un siége rembourré dans une église! Mais que l'on voie, durant tout le cours de la sainte journée, M. l'abbé méditer sous les ombrages d'un parc, en tête-à-tête avec sa paroissienne, comme un berger antique, cela n'est rien; on jasera, on en causera, c'est vrai... mais, après tout, l'Église a ses priviléges, et honni soit qui mal y pense!

MADAME D'ERMEL, riant.

Ah! voilà du nouveau, cela! Et quand je passerais la nuit dans mon parc avec mon curé, au lieu du jour, quel mal me feriez-vous la grâce d'y voir?

JACOBUS.

Eh! madame, un curé... un curé est un homme après tout; et celui-ci est un jeune homme, qui pis est.

MADAME D'ERMEL.

Il est vrai qu'il n'a pas encore atteint la soixantaine, quoiqu'il en approche beaucoup; mais, par compensation, je l'ai dépassée, moi; et, entre deux personnes de cette expérience, si incomplète qu'elle soit, un tête-à-tête prend je ne sais quel

air vénérable qui me paraissait de nature à satisfaire la morale et à décourager l'envie. Je me suis trompée; j'aviserai.

JACOBUS.

Pour cesser de plaisanter, madame, le genre d'agrément que peut vous offrir l'entretien soutenu de cet ecclésiastique est pour moi un problème que je me déclare incapable de résoudre sans le secours de votre obligeance.

MADAME D'ERMEL.

Cet ecclésiastique n'est pas un puits de science, docteur, je le confesse; mais une femme — je ne parle pas des hommes! qui sans doute ont de plus hautes destinées, — une femme, dis-je, à tout âge et surtout au mien, a besoin de foi plus que de science. Or, dans l'âme simple et sincère de ce vieillard, je vois Dieu aussi clairement que je vois le ciel dans une source vierge. Voilà l'agrément que j'y trouve. Il a la naïveté d'un enfant et les lumières d'un prophète; c'est un bonhomme, et c'est un saint; il me divertit, et il me fortifie. Il vous parle de l'autre monde comme s'il en revenait, et de celui-ci avec une moue si plaisante, qu'on en rit... Hier, il me parlait de sainte Cécile avec des détails tels, que je crois fermement qu'il l'a connue... Tel est mon curé, et je dis qu'il est aimable... Mais vous ne l'aimez pas: il faut le tuer.

JACOBUS.

Je ne l'aime pas, non; car je n'aime pas les cagots

MADAME D'ERMEL.

Dites tout de suite que vous êtes socialiste, et n'en parlons plus.

JACOBUS.

Eh bien, madame, si cet extrême est le seul refuge qui soit ouvert aux esprits d'un certain ordre contre l'empire imbécile de la cléricature,... oui,... mille fois oui,... je suis socialiste.

MADAME D'ERMEL.

Vous avez donc, à votre avis, monsieur Jacobus, un esprit d'un certain ordre? Et de quel ordre, s'il vous plaît? car, quant à moi qui ne me crois pas une bête non plus, j'en suis à me demander quels sont les esprits supérieurs et réellement forts,... ceux qui doutent ou ceux qui croient. La foi de ce cagot, par exemple, cette vue si nette et si ferme du but mystérieux où chaque instant de la vie nous entraîne, est-ce simplicité ou génie? En vérité, je l'ignore; mais je sais que j'aime, que je recherche la compagnie de ce vieillard, comme dans les ténèbres d'une catacombe on se serre contre celui qui porte le flambeau.

JACOBUS.

Parbleu! voilà un homme canonisé à peu de frais, et, sur ce pied-là, nous ne manquerons pas de saints dans la commune! Mais, comme il m'est impossible de voir plus longtemps l'obscurité d'intelligence...

MADAME D'ERMEL.

L'obscurantisme, s'il vous plaît.

JACOBUS.

L'obscurité d'intelligence et la brute ignorance se pavaner sous des titres respectables, je veux sans retard, pour l'édifica-

tion de la paroisse, tâter le pouls à cette foi solide et à ce beau génie. Dès demain, j'invite à ma table ce nouveau Père de l'Église, je l'entreprends sur le dogme entre la poire et le fromage, et je vous le renvoie à son presbytère chantant des hymnes bachiques et prenant le menton des jeunes villageoises.

MADAME D'ERMEL.

Savez-vous ce qu'il vous faut pour le quart d'heure? C'est votre bonnet de nuit.

JACOBUS.

Oh! oh! madame, si j'eusse pu me figurer que ce jeune prêtre vous tînt si fortement au cœur...

MADAME D'ERMEL, avec émotion.

Ce jeune prêtre de cinquante-neuf ans perdrait vingt parties de dames, monsieur, sans en prendre prétexte pour outrager un absent, affliger une vieille amie et désoler le bon Dieu enfin.

JACOBUS, ricanant.

Eh! eh! le bon Dieu!

MADAME D'ERMEL, sévèrement.

J'ai dit le bon Dieu. N'allez-vous pas lui chercher noise, à celui-là, par-dessus le marché?

JACOBUS, se levant et marchant à travers le boudoir, les bras croisés sur la poitrine.

Le bon Dieu! il est plaisant qu'on s'obstine à l'appeler ainsi!

MADAME D'ERMEL.

Jacobus, prenez garde, je vous prie !

JACOBUS.

Eh ! madame, puisqu'il est décidé qu'un ami de vingt ans doit céder la place à un fanatique échappé du séminaire...

MADAME D'ERMEL.

Hélas !

JACOBUS.

Le dernier mot que prononcera cet ami dans votre maison sera du moins une protestation contre les sottes idoles qui l'en viennent chasser. Le bon Dieu ! parbleu ! pourquoi pas ? Les anciens, sous la terreur d'une superstition semblable, ne caressaient-ils point du nom de bonnes déesses les mégères infernales ?... Le bon Dieu ? certes, je comprends que, dans l'épanouissement de l'adolescence, en présence des riants fantômes qui gardent le seuil de la vie, quand l'avenir nous présente l'image d'un océan sans bornes semé d'îles fortunées, quand surtout le contact rapide d'une main jeune comme la nôtre fait passer dans nos veines je ne sais quels frissons magiques, — alors, oui, le cœur enflé d'espoirs infinis, le regard perdu dans les yeux d'une femme triomphante et captive, — alors, je comprends qu'on rêve une divinité bienveillante et protectrice, qu'on répande sur son autel la coupe d'or de la jeunesse !

MADAME D'ERMEL.

La peste ! il parle bien !

JACOBUS.

Mais, par le ciel ! madame, à notre âge, et faits comme nous le sommes...

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes trop aimable, vraiment !

JACOBUS.

Je ne parle que pour moi, madame... Voyons, de quelle bonté providentielle ce vieillard que vous avez sous les yeux est-il le vivant témoignage ? Regardez-moi et répondez

MADAME D'ERMEL.

Regardez-vous vous-même : voilà une glace.

JACOBUS, *très-exalté.*

J'y consens... Je me regarde... Que vois-je ! une image dont chaque trait déplorable atteste une victime et dénonce un bourreau !... je vois la vieillesse, la vieillesse hideuse à elle-même et aux autres, caricature douloureuse, trouble-fête ridicule et sinistre, spectre tremblant que la vie importune et que la mort épouvante ! Mais ce que je ne puis voir dans votre glace, madame, c'est le sombre cortége de chagrins et de misères qui se cache au fond de ces rides, comme une troupe d'oiseaux funèbres dans une ruine. Ce sont les infirmités sans remède, sans espoir, unique distraction du vieillard dans sa veille sans trêve ! Parlez donc, madame ! dans lequel des attributs de son âge ce paria bénira-t-il le doigt d'une Providence ? Il est seul ; la terre qu'il foule est pleine des dépouilles de tout ce qui lui fut cher ; il traîne son fardeau à travers des

tombes, cherchant la sienne et frémissant de la trouver ! La nature pour lui n'a plus que des aspects flétris, des soleils sans chaleur, des printemps meurtriers. Encore une fois, madame, de quoi remercierons-nous Dieu dans l'état où nous voilà, grâce à sa bonté ? Est-ce de nous avoir épargné des enfants ? Soit! nous ne verrons pas du moins des fils bien-aimés épier à notre chevet le travail de la mort et presser du regard sa main trop tardive..., dernière couronne réservée à ce long martyre, coup de grâce habituel qui termine ce châtiment révoltant d'un crime inconnu,... la vie humaine!

MADAME D'ERMEL.

Et après ? est-ce tout ? Mais non, vous ne laisserez pas à moitié une œuvre si généreuse; n'êtes-vous pas mon ami ? eh bien, prouvez-le donc tout à fait! Achevez de démontrer à une femme qu'elle a égaré ses pas dans les sentiers étroits, qu'elle a perdu toutes ses larmes dans ce laborieux pèlerinage dont son pied touche le terme! Croyez-vous qu'il suffise de si peu de paroles pour décourager cinquante ans de lutte, de douleur, d'espérance ? Non! achevez... ou plutôt, tenez, Jacobus, faites mieux, demandez-moi pardon, et prenez ma main.

JACOBUS, sèchement.

Quand vous m'aurez mieux fait comprendre, madame, mon crime et mon erreur...

MADAME D'ERMEL, se levant.

Ah ! ce mouvement de fierté vient à point pour me rappeler que jamais faiblesse de femme ne fut payée d'autre monnaie

que l'ingratitude. Maintenant, je vous donne ma parole que vous ne repasserez jamais, moi vivante, le seuil de cette maison, si avant d'en sortir vous ne me demandez pardon, et j'ajoute à genoux.

JACOBUS.

C'est me pousser dehors par les épaules, madame. (Il prend son chapeau et sa canne. — Madame d'Ermel tire le cordon d'une sonnette. Victoire entre.)

MADAME D'ERMEL.

Le domestique du docteur est-il arrivé ?

VICTOIRE.

Ah ! grand Dieu ! nenni, madame.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, dites à Jean d'allumer sa lanterne et de reconduire monsieur.

VICTOIRE.

Eh ! Seigneur ! madame !

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qui vous prend, vous ?

VICTOIRE.

Mais madame n'entend donc pas le temps qu'il fait dehors ? C'est le déluge universel.

MADAME D'ERMEL.

Et à quoi servent les parapluies, selon vous ?

VICTOIRE.

Ce n'est pas un parapluie, madame, c'est un bateau qu'il faudrait à monsieur. Le ruisseau du moulin est débordé ; Jean, qui en arrive, a vu passer le chien du meunier avec sa niche, et un tas de bûches derrière ; tout ça s'en allant à la mer, sans doute, car on n'a jamais vu chose pareille.

JACOBUS.

Il n'importe, il n'importe. Je traverserai de manière ou d'autre.

MADAME D'ERMEL.

C'est une folie. Il est inutile de vous noyer, surtout dans les belles dispositions où vous êtes. (A Victoire.) — C'est bien . je vous rappellerai. (Victoire sort. A Jacobus.) — Quand la pluie aura cessé, vous sonnerez Victoire ; Jean vous accompagnera. Je vous laisse. Je suis fatiguée, je vais me mettre au lit. (Elle sort brusquement par la petite porte qui communique avec sa chambre à coucher.)

Dans la chambre à coucher. — La chambre est petite, fraîche, élégante. Une veilleuse l'éclaire à demi. — Le pied du lit est voisin de la porte du boudoir.

MADAME D'ERMEL, la tête appuyée contre une des colonnettes du lit.

Les hommes sont mauvais... qu'ils sont mauvais !... J'ai peut être aussi trop exigé... mais ce n'était pas mon seul pardon que je lui voulais faire acheter !... s'il n'eût offensé que

moi !... (Elle fait quelques pas dans la chambre.) Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc ? Ces choses-là sont étranges à mon âge... mais la vérité est que, tant que le cœur bat, il peut souffrir... qu'il a de façons de s'y prendre pour cela ! — Il m'est arrivé, quand j'étais jeune femme, d'aspirer à la saison de la vie où l'on suppose toutes les passions éteintes dans les veines glacées; je me figurais qu'alors je n'aurais plus rien à combattre... Mais, sans qu'on s'en doute, on n'a jamais à vingt-cinq ans l'imagination suffisamment honnête... et spirituelle : hélas ! on prête malgré soi aux anges eux-mêmes de beaux yeux et de charmants visages, pour avoir plus de commodité à les aimer et plus de plaisir à être aimé d'eux ; on ne peut s'élever au-dessus des séductions visibles de la jeunesse, et il semble qu'une fois qu'elles seront dissipées, le devoir ira tout seul... Eh bien, on se juge trop mal ! la nature humaine est moins terrestre qu'on ne croit... Les âmes toutes seules, dégagées du reste, ont aussi leurs penchants, leurs attraits... Elles ont, comme les fleurs, leurs sexes différents et sympathiques, et la vieillesse nous fait mieux comprendre les attachements du ciel. — Pourtant, là, voyons, est-ce que j'aimais ce vieux médecin ? Je n'en sais rien ;... cela est si ridicule... que véritablement je n'en sais rien... (Elle porte son mouchoir à ses yeux.) Je devais ce sacrifice à ma foi outragée, à ma piété ; je le fais, ce sera le dernier qui me coûtera avant celui de la vie... (Elle s'agenouille sur un prie-Dieu et reste un instant prosternée. — Se relevant.) Je n'entends plus aucun bruit de l'autre côté ;... il est parti ;... tant mieux ! (Elle essaye de détacher les agrafes de sa robe.) Je ne peux pas... je n'ai pas le courage de me défaire... je vais me jeter sur mon lit comme je suis... (Elle se couche.) Ah ! que le matin sera le bien-

venu !... La nuit est un surcroît à toutes les douleurs... Elle met du noir sur du noir... (La porte du boudoir s'entr'ouvre doucement.)

JACOBUS, du dehors.

Madame, je m'en vais.

MADAME D'ERMEL, vivement, à part.

Il est encore là ! (Haut.) Vous dites ?

JACOBUS.

Je n'entre pas, madame. Vous êtes couchée, sans doute ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai tout lieu de le croire. N'entrez pas ; mais vous pouvez ouvrir la porte tout à fait. Que me disiez-vous ?

JACOBUS, s'adossant près de la porte, à l'angle du mur, en dehors de la chambre.

Que la pluie a cessé, madame, et que je m'en vais.

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que nous ne nous reverrons plus, mon ami ?

JACOBUS.

Il ne tient qu'à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Bon ! mettez-vous un peu à genoux, en ce cas-là ; je vous verrai fort bien d'ici.

JACOBUS.

Madame, c'est impossible.

MADAME D'ERMEL.

Pourquoi ?

JACOBUS.

C'est une chose que je ne ferai pas.

MADAME D'ERMEL.

Il faut donc nous dire adieu, car je tiendrai ma parole.

JACOBUS.

Adieu, madame. (Il fait deux pas et revient dans son coin.) Vous seriez la première à en rire.

MADAME D'ERMEL.

Il se peut. Essayez.

JACOBUS, frappant le parquet de sa canne.

Jamais, madame, jamais !

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, fermez ma porte. Je me demande même pourquoi vous l'avez ouverte, à moins que ce ne fût pour m'offenser de nouveau.

JACOBUS.

Quant à vous offenser, c'est un trait dont je suis incapable, même en rêve, vous le savez bien.

MADAME D'ERMEL.

Bah! Quand vous me donniez à entendre, il n'y a qu'un instant, que Dieu était le diable et que j'étais hideuse, pensiez-vous faire votre cour à une femme et à une chrétienne?

JACOBUS.

J'ai prétendu dire simplement que la vieillesse était un âge maudit et que j'étais laid, et je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Moi, je dis que la vieillesse est un âge qui en vaut un autre, et que vous êtes beau.

JACOBUS.

Si vous ne me retenez, madame, que pour m'accabler sous le feu de vos railleries...

MADAME D'ERMEL.

D'abord, je ne vous retiens pas; ensuite, je ne raille point : je vous trouve beau. Je sens bien qu'il n'est pas dans la bienséance ordinaire qu'une personne de mon sexe avantage aussi directement un individu du vôtre; mais la considération que cet entretien doit être le dernier entre nous fait taire des scrupules que j'eusse tenus autrement pour obligatoires... Je vous trouve beau, dis-je, malgré ma glace, qui, en vous montrant tout à l'heure vos traits défigurés par des mouvements indignes de votre âge, vous a calomnié votre vieillesse... J'aime à croire, sur votre parole, que vous avez été charman autrefois... mais je doute qu'aucune des grâces de votre ado-

lescence ait valu ce caractère qu'impriment aujourd'hui sur votre front les cicatrices du combat de la vie et le reflet de l'immortalité prochaine : si vous n'avez pas conscience de cette beauté, pourquoi, je vous prie, portez-vous si haut votre tête blanche ? Osez donc me dire que vous ne trouvez pas plaisir et gloire à exercer ce patronage incontesté d'une vieillesse honorée, cette dignité naturelle qui récompense la vie d'un homme de bien ! Osez me dire que votre âme est faite de telle façon qu'il vous plût d'échanger à cette heure le murmure du respect public, l'estime, la confiance, la vénération qui vous entourent contre des chuchotements de boudoir et des succès d'alcôve !

JACOBUS.

Je ne sais en vérité, madame, de quel côté je dois prendre un propos si particulièrement flatteur.

MADAME D'ERMEL.

Il n'y a pas deux côtés... c'est une déclaration que j'ai l'honneur de vous faire. Comme elle n'aura pas de lendemain, je n'y vois pas d'inconvénient. En même temps, puisqu'en tirant vos principaux griefs contre la Providence des inconvénients de la vieillesse, vous aviez paru touché plus sensiblement de sa laideur, il m'a convenu de vous rétorquer votre argument sur le visage. Je me sens en état de briser avec autant de facilité toutes les armes que vous avez ramassées dans le même arsenal. Quoiqu'on n'ait jamais fait tant de théologie à propos d'une partie de dames perdue ou gagnée, je me donnerais pourtant le travers de pousser à bout ma tentative de conver-

sion, s'il ne vous manquait la plus indispensable vertu du néophyte, — la sincérité.

JACOBUS.

Pour ce qui est de la sincérité, madame, je vous atteste...

MADAME D'ERMEL.

Souffrez que je vous rappelle à la pudeur... Est-ce être sincère, voyons, que de juger absolument les choses par leur revers et la vie par sa face douloureuse?... J'ai senti comme vous, monsieur, le fardeau de vivre... comme vous, plus que vous peut-être, j'ai senti l'*épreuve ;* mais que d'allégements m'ont révélé la main paternelle qui nous l'imposa! Hélas! si j'osais élever un reproche contre Dieu, je l'accuserais plutôt d'avoir mis trop de grâces à côté de ses rigueurs et d'avoir trop enchanté cette prison, puisque enfin il nous la faut quitter.

JACOBUS.

Encore une fois, madame, j'aurais compris, j'aurais partagé ces regrets, lorsque, dans la fleur de ma jeunesse...

MADAME D'ERMEL.

Vous me feriez rire avec la fleur de votre jeunesse, si ce pouvait être un moment plaisant que celui où l'on perd sa dernière illusion et son dernier ami... Eh bien, j'ai eu, comme vous, monsieur Jacobus, une jeunesse plus ou moins fleurie; mais il y a des fleurs de toute sorte, voyez-vous... Celles qui croissent au penchant des tombes ont leur charme aussi, dont je ne me suis pas peut-être assez défendue...

JACOBUS.

Madame...

MADAME D'ERMEL.

Je suis si lasse, que je parle en dormant, je crois... Oui, je voudrais avoir été plus insensible aux derniers parfums de cette soirée qui s'achève. Dieu ne l'a pas voulu : ce cœur, tel qu'il l'avait fait, ne devait rester étranger à aucun de ses dons... Les joies charmantes des premières années, les enivrements de la jeunesse l'avaient rempli tour à tour, et ne l'avaient point usé; il lui fallait encore ressentir la sérénité d'une vie qui se repose à l'ombre des jours passés, l'émotion douce et profonde des vieilles amitiés, la magie des longues habitudes... Vous-même, qui n'êtes pas tendre, ne laisserez-vous rien ici qui vous fut cher?... Je ne parle pas de moi, mais de ce fauteuil qui est au coin de ma cheminée, et d'où vous avez écouté passer vos hivers adoucis; je parle de cette pendule, de cette console, de cette tenture familière, de ce malheureux damier lui-même, de tout ce petit monde habituel qui vous connaissait, qui vous aimait, qui vous choyait,... de tous ces riens enfin qui, simplement parce qu'ils se renouvellent chaque jour, prennent sur le cœur une puissance infinie... Allez, demain ne nous vengera que trop, le bon Dieu et moi; demain, vous sentirez qu'il vous restait encore du bonheur à perdre. (Elle s'arrête comme épuisée.) Ah! que je suis lasse!... que je suis brisée, mon Dieu! (Elle bâille.)

JACOBUS.

Vous ne souffrez pas, madame?

MADAME D'ERMEL, d'une voix de plus en plus faible.

Hein?... Non,... c'est la fatigue,... le sommeil. (Elle laisse retomber sa tête sur l'oreiller.) Dieu merci, je vais dormir... Vous savez, vous, ce qui vous reste à faire... Que je ne vous retrouve plus... puisque... je suis bien aise... cela m'épargnera... la fin.

Elle murmure encore quelques mots, que le docteur essaye en vain d'entendre. Après qu'elle s'est tue, Jacobus reste immobile pendant quelques minutes, la tête dans sa main; puis il s'avance sans bruit dans le cadre de la porte, prêtant l'oreille à la respiration calme et régulière de madame d'Ermel.

JACOBUS.

Elle s'est endormie. (Il fait deux pas vers le lit et reprend d'une voix basse et émue.) Ses derniers sommeils sont des sommeils d'enfant!... Son lit de vieillesse a retenu la paix de son berceau!... Honnête et douce créature! âme toute prête pour le ciel!... Le Dieu de justice et de bonté a déjà fermé la blessure dont je l'avais frappée; mais celle que j'ai ouverte du même coup dans mon cœur saignera jusqu'à ce que la mort l'ait cicatrisée... Ainsi je payerai bien cher la triste victoire de mon orgueil... Adieu, adieu, madame!... Que le bon ange de vos nuits vous répète les vœux de l'ami que vous n'entendrez plus! (Il fléchit le genou et pose ses lèvres sur la frange des rideaux.)

MADAME D'ERMEL, se soulevant un peu et lui mettant la main sur la tête.

Courbe-toi, vieux Sicambre, et adore ce que tu as brûlé!

JACOBUS, éperdu.

Eh quoi! vous ne dormiez pas, madame!

MADAME D'ERMEL.

Je n'avais garde. M'en voulez-vous? (Après un peu d'hésitation Jacobus baise la main de madame d'Ermel. Elle reprend.) Bien répondu... Ah çà! maintenant, songeons qu'il est fort tard, que je suis quasiment au lit, et que, de même que mon curé, vous êtes un homme après tout... Nigaud!... Demain, à neuf heures, je serai chez vous; vous me mènerez chez votre malade.

JACOBUS.

Et, s'il vous plaît, madame, vous me mènerez ensuite au presbytère. (Madame d'Ermel le remercie d'un signe de tête; il sort en fredonnant.)

LA CLEF D'OR

PERSONNAGES

RAOUL D'ATHOL.

SUZANNE, sa femme.

LE BARON, grand-père de Suzanne.

GEORGE DE VERNON, officier aux chasseurs de Vincennes.

JEANNETTE, vieille domestique, favorite de Suzanne.

LHERMITE, valet de chambre de M. d'Athol.

UN CHEF DE CUISINE

UN MARMITON.

La scène se passe en province.

LA CLEF D'OR

PREMIÈRE PARTIE

Les Coulisses.

Chez le grand-père de Suzanne. — Le vestibule d'un hôtel élégant : beaucoup de lumières, d'arbustes et de fleurs. Un perron à double rampe descend dans un jardin dont l'avenue principale est illuminée. — Il est une heure après minuit.

LE CHEF DE CUISINE, LE MARMITON.

Ils prennent le frais, accoudés sur la rampe du perron.

LE MARMITON.

Ainsi vous pensez, monsieur Robert, que le marié est un peu sur sa bouche ?

LE CHEF, ventru et gigantesque : mine importante et honnête.

Je ne te dis pas qu'il soit sur sa bouche ; je te dis que c'est un homme qui sait ce qu'il mange, et qui a pour sa bouche des égards notables. Il m'a fait demander la recette de mon coulis *au Sacramento*. Je crois que mademoiselle sera heureuse avec lui.

LE MARMITON.

Mademoiselle n'était pas une forte mangeuse.

LE CHEF.

Mademoiselle, comme la plupart des femmes, mange ce qu'on lui donne, sans ombre de discernement. Je l'ai vue déjeuner avec un artichaut à la poivrade et des fruits verts... Voilà les femmes! Ce qui n'empêche pas que nous perdons une bonne maîtresse.

LE MARMITON.

Enfin, si vous croyez qu'elle sera heureuse, monsieur Robert?

LE CHEF.

Je le crois. D'abord, il est rare qu'un mari qui a un bon estomac ne rende pas sa femme heureuse : je te pose cela en principe. Ensuite, tout ce que je connais de monsieur m'autorise à me figurer avec plaisir que mademoiselle a fait un choix des dieux. C'est ce que je me suis permis, au reste, de dire à mademoiselle quand elle m'a consulté sur ce sujet.

LE MARMITON, se découvrant.

Elle vous a consulté, maître Robert?

LE CHEF.

C'est une attention qu'elle a eue, oui, mon garçon. Je venais, il y a cinq ou six jours, de soumettre à M. le baron mon travail relatif au repas de noce. Mademoiselle montait l'escalier comme je sortais du cabinet de son grand-père. Je la saluai. Elle rougit. Telle est, mon ami, la pudeur naturelle des femmes : prends-en une, prends-en deux, prends-en mille... tu les trouveras toutes semblables; — un rien les fait rougir.

« Eh bien, Robert, me dit-elle en frappant sa petite bottine avec le bout de son ombrelle, voilà de grandes affaires chez nous! — Mademoiselle peut être sûre, répondis-je, que j'y consacre tous mes soins. » Là-dessus, je lui mis sous les yeux le menu que je tenais à la main. Je le faisais par pure condescendance ; car, ainsi que je te l'ai dit, mademoiselle, qui est d'ailleurs pourvue de toute l'instruction désirable, n'a jamais distingué une truffe d'une pomme de terre.

LE MARMITON, riant avec éclat.

Oh! oh!... Enfin...

LE CHEF, souriant.

Que veux-tu! on n'est point parfait. — Cependant, mademoiselle fit semblant de parcourir mon plan avec intérêt, et eut même l'obligeance de me dire en me le rendant : « Ce sera superbe, Robert; superbe, digne de vous! — Mademoiselle est trop bonne, » repris-je aussitôt; et ce fut alors que de fil en aiguille j'en vins à lui dire que, selon moi, elle avait fait un choix des dieux. Sur ce mot-là, j'aurais voulu que tu la visses monter l'escalier quatre à quatre, en me criant de marche en marche avec sa petite voix flûtée : « Merci, Robert, merci! merci! » M. le baron, qui avait entr'ouvert la porte de son cabinet, en riait de tout son cœur.

LE MARMITON.

C'est une aimable demoiselle tout de même.

LE CHEF.

Il n'y a qu'un sauvage qui pût dire le contraire. Mais voici mademoiselle Jeannette; nous allons avoir des nouvelles.

(Jeannette arrive tout essoufflée, tenant son chapeau à la main. Elle se laisse tomber sur un des bancs du vestibule.) Eh bien, mademoiselle, je suppose qu'il faut préparer le thé et le punch ?

JEANNETTE, LE CHEF DE CUISINE, LE MARMITON, puis LHERMITE.

JEANNETTE, vieille fille, vive et brusque.

Et le chocolat, oui, Robert. Vous allez entendre les voitures avant cinq minutes d'ici. (Le chef fait un signe au marmiton, qui descend le perron en courant.)

LE CHEF.

Et où les avez-vous laissés, mademoiselle?

JEANNETTE.

Dans la sacristie. Il y a un registre qu'on signe, vous savez.

LE CHEF.

Ainsi, tout est fini?

JEANNETTE.

Je ne ne sais pas si tout est fini, ou si tout n'est pas fini ; mais le maire et le curé ont dit ce qu'ils avaient à dire, voilà le certain.

LE CHEF.

Je me flatte que les choses se sont bien passées?

JEANNETTE.

Très-bien. — Il n'y a plus à y revenir : ainsi, taisons-nous.

LE CHEF.

Vous n'avez pas l'air pleinement satisfait, mademoiselle Jeannette?

JEANNETTE.

Bah! pourquoi donc pas? M. le baron est satisfait, la mariée est satisfaite, le marié l'est aussi — sans en avoir l'air, — et moi, je suis comme le marié!

LE CHEF.

Est-ce que le marié ne vous plairait pas, mademoiselle?

JEANNETTE.

Allons donc! est-ce qu'il y a moyen de le voir sans le chérir, ce monsieur? — Est-ce qu'il ne vient pas de Paris? Est-ce que vous trouveriez à redire à ce qui vient directement de Paris, vous, Robert, par hasard?

LE CHEF.

Non, certainement. D'ailleurs, pour être juste, il est bel homme!

JEANNETTE.

Oui. — Un bel insecte!

LE CHEF.

Aurait-il commis quelque inconvenance pendant les cérémonies?

JEANNETTE.

Ah bien, oui, une inconvenance! Vous avez trouvé votre

homme, par exemple ! S'il y a seulement un pli de dérangé à sa cravate, je veux bien que le loup me croque!

LE CHEF.

Et mademoiselle, comment s'est-elle comportée dans une conjoncture aussi perplexe?

JEANNETTE.

Pauvre ange! (Elle fond en larmes subitement.) Pauvre cher ange! (Avec énergie.) Allez, c'est une fière infamie que le mariage, mon brave homme!

LE CHEF.

Mais pourquoi?

JEANNETTE.

Ah! pourquoi?... (Le marmiton reparaît tout affairé.)

LE MARMITON.

Mademoiselle Jeannette, voilà un monsieur qui vous demande.

JEANNETTE.

Un monsieur qui me demande... à une heure du matin! Il est donc fou! (Elle se lève; entre un monsieur en habit noir et en cravate blanche : il porte sous le bras un petit paquet enveloppé d'un foulard.)

LE MONSIEUR.

Mademoiselle Jeannette?

JEANNETTE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE MONSIEUR.

C'est bien à mademoiselle Jeannette que j'ai l'honneur de parler ?

JEANNETTE.

Et à qui donc? (Le chef et le marmiton s'éloignent.)

LE MONSIEUR, à demi-voix, d'un air de mystère.

Je me nomme Lhermite.

JEANNETTE.

Ensuite ?

LE MONSIEUR.

Valet de chambre de M. Raoul.

JEANNETTE.

Ah ! du marié ? Bon !

LHERMITE, baissant encore la voix.

Monsieur m'a dit de m'adresser à vous, mademoiselle, pour savoir où je devais déposer (Il montre le paquet qu'il a sous le bras.) ses petites histoires.

JEANNETTE.

Quelles petites histoires?

LHERMITE.

Mais ses brosses, son pinceau à barbe, ses objets de toilette en un mot.

JEANNETTE.

Ah ! voilà ce qui l'occupe dans ce moment-ci, votre maître ?

LHERMITE.

Vous comprenez, mademoiselle, combien il lui serait pénible de n'avoir pas demain matin tout ce qui lui est nécessaire et habituel.

JEANNETTE, avec éclat.

Mais c'est révoltant, ça, monsieur Lhermite!

LHERMITE.

Comment, mademoiselle?

JEANNETTE.

Je vous dis que c'est révoltant, et que vous pouvez les fourrer où vous voudrez, vos petites histoires! Je n'y toucherai pas du bout du doigt.

LHERMITE.

Que voyez-vous de révoltant, mademoiselle, à ce que monsieur désire se faire la barbe demain matin?

JEANNETTE.

N'avez-vous pas son bonnet de nuit aussi, par hasard, pour l'achever de peindre? (On entend le bruit des voitures dans l'avenue.) Voyons, donnez!... puisque le vin est tiré... Mais il n'y a que des hommes pour avoir des idées pareilles : c'est ignoble! (Elle s'éloigne.)

Grand tumulte dans le jardin. Les domestiques et leurs amis se pressent dans le vestibule avec curiosité. Les voitures arrivent au bas du perron. — Suzanne, en toilette de mariage, monte le perron, appuyée sur le bras de son grand-père, petit vieillard alerte et élégant.

SUZANNE, LE BARON, AMIS, DOMESTIQUES.

SUZANNE.

C'est si joli ! Pourquoi ne vous mariez-vous pas, bon papa?

LE BARON.

Il y a juste cinquante-cinq ans que ça m'est arrivé, ma petite dame.

SUZANNE.

Je vous assure, bon papa, que vous êtes charmant, et que vous pourriez vous remarier, si vous vouliez.

LE BARON.

Oh! quant à ça, ma chère, sans aucun inconvénient, — pour toi, du moins. (Ils traversent le vestibule, suivis du cortége.)

La Mariée.

Dans le jardin. Aspect d'un parc anglais : allées tournantes, pelouses, pièces d'eau. Épais bosquets faiblement éclairés par le reflet des lumières lointaines. Air tiède et aromatique d'une nuit d'été.

SUZANNE, JEANNETTE.

SUZANNE, un voile jeté sur la tête, entraîne doucement Jeannette, qu'elle tient par la main.

Viens ! plus loin,... plus loin encore...

JEANNETTE.

Mais, mademoiselle...

SUZANNE.

Ah! mademoiselle,... fi donc!

JEANNETTE.

Madame, c'est vrai!... je ne m'y ferai jamais... Mais, mon Dieu! qu'y a-t-il donc? Que me voulez-vous?

SUZANNE, s'arrêtant.

Je veux te dire un secret, Jeannette : écoute! (Elle lui saisit les deux mains avec passion.) Je suis heureuse! (Elle l'embrasse et pleure.)

JEANNETTE.

Que Dieu vous entende, chère innocente! qu'il vous entende!

SUZANNE.

Il fallait que mon cœur éclatât, vois-tu! j'étouffais... J'allais mourir, si je n'avais pu dire à quelqu'un : « Je suis heureuse!... bien heureuse! »

JEANNETTE.

Mademoiselle!...

SUZANNE.

Et à qui l'aurais-je dit, si ce n'est à toi, Jeannette?... Que je t'aime! Jeannette, le sais-tu?... Je serais bien ingrate autrement! Depuis près de vingt ans, ne suis-je pas tout pour toi? T'ai-je connu sur la terre un autre intérêt, une autre passion que ta Suzanne? Non, rien... rien! Tu m'as portée dans tes bras depuis mon berceau jusqu'à ma chambre nuptiale... Tu as pris à tâche de remplir toi seule ce vide affreux de ma mère absente... Aussi je t'aime, sois tranquille! et personne que toi ne devait recevoir mon premier aveu d'amour, mon premier secret de bonheur.

JEANNETTE, avec émotion.

Ma fille, ma Suzanne chérie!... merci... merci!

SUZANNE.

Et cela, j'ai voulu te le dire ici, à cette place, sous ces jasmins, près de ce banc que voici... Sais-tu pourquoi?... Assieds-toi, voyons,... cela t'aidera peut-être... Te souviens-tu?... — Oh! elle ne se souvient pas; il n'y a pas encore un an, pourtant, et à moi il me semble que c'était hier!

JEANNETTE.

Attendez,... attendez donc...

SUZANNE.

La nuit tombait; j'étais comme me voilà, la tête dans ma main, et tellement distraite, que je ne t'avais pas entendue venir. Je tressaillis au son de ta voix. Tu disais: « C'est fini! voilà mon enfant qui m'échappe!... » Je me levai. Tu me fis rasseoir près de toi, et tu repris: « Voyons, Suzette, si le cœur t'en dit, ma fille, il faut te marier. »

JEANNETTE, riant.

Ça vous parut brutal.

SUZANNE.

Je t'avoue que cela me parut un peu brutal; mais je me demande encore comment tu avais pu deviner ce qui m'occupait l'esprit.

JEANNETTE.

Pardi! la belle malice!

SUZANNE.

Enfin, je n'y concevais rien, et je demeurai si confuse, que tu me pris les deux mains dans les tiennes pour me rassurer, en me disant : « Il n'y a pas grand mal à cela, petite ; mais peut-on savoir le nom de ce monsieur ? Est-il brun ? est-il blond ? est-il fils de roi ?... » Il n'était pas fils de roi, Jeannette, et il n'avait pas de nom encore : je n'aimais personne ;... j'aimais, voilà tout. Je ne me reconnaissais plus moi-même. Je n'avais plus de goût à rien qu'à la solitude et à la tristesse. J'avais honte de me trouver semblable aux fades héroïnes dont nous avions ri dans nos lectures de l'hiver. Cependant, je m'abandonnais à ce charme — qui m'humiliait, mais dont j'étais enivrée. — Je suivais, par habitude, le cours ordinaire de ma vie, mais sans rien voir, sans rien entendre de réel. J'étais sans cesse comme assoupie dans des visions qui me parlaient, et auxquelles je n'osais répondre. Je les venais chercher dans l'ombre de ces retraites... — Quelquefois, comme m'éveillant tout à coup, j'étais saisie d'une douleur sans cause ; je pressais contre mon front brûlant le bouquet que je venais de cueillir, et je l'arrosais de mes larmes.

JEANNETTE.

C'était dangereux, ça, madame. Je me rappelle bien, maintenant. C'est moi qui fixai vos idées.

SUZANNE.

Mon Dieu ! elles étaient bien fixées sans toi, va, ma pauvre Jeannette ! Au reste, je ne te le cachai pas,... je te confessai qu'au milieu de ces songes, et parmi ces fantômes dont j'étais

assiégée, il en était un que je craignais plus que les autres, et que j'évoquais cependant plus souvent. Ses traits... à quel souvenir ou à quel pressentiment les avais-je empruntés?... ses traits respiraient une sorte d'orgueil soucieux que ma présence changeait en tendre sourire;... ses yeux semblaient promettre tout ce qu'une femme peut souhaiter dans son ami, dans son maître, dans son époux :... l'honneur, le génie, la bonté! — En même temps, il semblait, et j'en étais ravie, ressentir quelque amer chagrin — dont je le pouvais consoler... Il s'approchait,... sa main touchait la mienne, et je sentais mon cœur se fondre,... mon âme me quitter. — A ce récit, à ce portrait que je te faisais, tu répondis : « C'est bien, ma fille; c'est bien! mais prions Dieu maintenant qu'il nous l'envoie tel que tu le rêves! » Eh bien, tel que je le rêvais, Dieu me l'a envoyé! Ce songe divin, ce fantôme adoré, il est là, — vivant! — Il m'aime! il est mon époux!... Voilà ce que je voulais te dire, à toi, et à tous les autres complices de mon rêve, à ces arbres, — à ces fleurs, — à la nuit... aux étoiles... Oh! que cette nuit est belle! comme le ciel est radieux, regarde!... que de parfums dans l'air! Que Dieu est bon!... et que je t'aime, Jeannette!

JEANNETTE.

Oui,... oui,... que je t'aime, Jeannette! Me voilà bien fière, ma foi!

SUZANNE.

J'ai une peur, ma fille, — c'est de n'être pas digne de lui.

JEANNETTE.

Allons donc!

SUZANNE.

Il a le cœur d'un lion, Jeannette ! Je me suis fait conter son histoire d'Afrique par cet officier qui était à table près de ma tante... M. George de Vernon; c'est ce jeune homme, tu sais, dont monsieur... dont Raoul a sauvé le frère...

JEANNETTE.

A propos, je voulais vous demander, est-ce qu'il a été militaire, M. Raoul ?

SUZANNE.

Mais non, justement!... voilà ce qu'il y a d'admirable! — Il allait voir en Afrique M. de Vernon, un ami de collége... Il le trouve partant pour une expédition, une razzia, je ne sais quoi; il le suit en amateur, par partie de plaisir... C'est inouï, ce courage des hommes ! — Ils arrivent dans les montagnes, et ce fut là qu'ils rencontrèrent les ennemis. — M. de Vernon, blessé et renversé de cheval, voyait son jeune frère — qu'il adore, à ce qu'il paraît, — se débattre contre une douzaine d'Arabes; il crie : « A moi, Raoul ! » Raoul était vingt ou trente pieds plus haut... un talus de rocher presque à pic les séparait... Il lance son cheval, et il descend... non, il tombe comme la foudre ! La tête vous tourne d'y penser... Enfin, il les sauva tous deux. « Mademoiselle ! mademoiselle! — me disait M. de Vernon, — ce jour-là, j'ai vu un miracle, — j'ai vu un dieu ! » — Et quand je songeais, Jeannette, que j'avais là, frôlant ma robe, humblement agenouillé à mes côtés, presque à mes pieds, — cet homme vaillant, — cet homme terrible !... Oui, je l'aime, cela est bien vrai !

JEANNETTE.

Rien de mieux!... est-ce que je m'en plains? Seulement, croyez-en votre vieille Jeannette, je vous en supplie, madame, — aimez-le aussi fort qu'il vous plaira, — mais ne le lui dites pas, — au moins comme vous venez de me le dire.

SUZANNE.

Oh! grand Dieu! quelle idée! comment veux-tu que j'ose?... je le connais à peine. Cependant, nous voilà mari et femme; n'est-ce pas un peu singulier, Jeannette? Mais aussi — quelle fête dans cette intimité croissante, qui soulèvera chaque jour un coin de notre voile, nous découvrant peu à peu l'un à l'autre, et nous rapprochant plus étroitement jusqu'à ce que nous n'ayons plus à nous deux qu'une pensée et qu'une âme!... Pour moi, je suis bien certaine que ce doux avenir, qui commence dès cette heure, ne m'apprendra de lui rien que je n'aie deviné, rien qui ne justifie son triomphe et mon cher esclavage... Lui-même... — ne vas-tu pas me juger bien orgueilleuse?... — il me semble que je lui tiens en réserve au fond de mon cœur plus d'une bonne surprise, et qu'en lui ouvrant le livre de mon âme, je lui enseignerai à estimer son choix au delà de son attente!...

JEANNETTE.

A la mairie et à l'église, je l'ai trouvé un peu froid.

SUZANNE.

Froid? Tu es étrange, Jeannette. — N'aurais-tu pas voulu qu'il se mît à pleurer comme une femme! — Dis la vérité, tu es jalouse de lui!

JEANNETTE.

Eh bien, oui, — mais... chut! chut! madame! (On entend un bruit de voix qui se rapprochent.)

SUZANNE.

Sauvons-nous !... (Elle lui prend le bras.)

UNE VOIX, à quelque distance.

Quel âge a-t-elle ?

UNE AUTRE VOIX

Dix-neuf.

SUZANNE, bas, avec vivacité.

C'est lui — et M. de Vernon!

JEANNETTE.

Allons-nous-en... Venez!

SUZANNE.

Non, non, écoute.

UNE VOIX.

Elle est ravissante.

L'AUTRE.

Oui.

JEANNETTE.

Partons, partons. Ils viennent par ici.

SUZANNE.

Jeannette,... ils parlent de moi,.. peut-être. Oh! que je vou-

drais!... est-ce qu'il y aurait bien du mal à cela?... C'est mon mari enfin! Je t'en prie... là, derrière ce massif, — suis-moi... (Elle l'entraîne.)

Le Marié.

RAOUL D'ATHOL, GEORGE DE VERNON;
ils marchent lentement, se donnant le bras.

GEORGE.

Mais qu'est-elle donc devenue?

RAOUL.

Je ne sais... Comme on a mis des tables de whist, rien ne presse... D'ailleurs, j'ai dit à Lhermite de m'avertir dès qu'elle sera rentrée... Ah çà, est-ce par discrétion que tu nous quittes sitôt?

GEORGE.

Par discrétion — et par nécessité. Mon congé expire ce matin. A quelle heure passe le premier convoi?

RAOUL.

A cinq heures. Promets-moi au moins de venir chasser avec moi cet automne, dans deux ou trois mois.

GEORGE.

Cet automne? Je n'aurai garde... Tu me prendrais en grippe. Il n'est pas que tu ne te sois trouvé quelquefois en tiers dans

un tête-à-tête amoureux ; je te prie de me dire s'il y a dans la vie une situation plus gauche et plus haïssable à la fois.

RAOUL.

Il revient d'Afrique, ce pauvre George ! Je te dirai, mon ami, qu'un tête-à-tête de trois mois, dans nos mœurs françaises, passe pour un divertissement suffisant ; qu'il tourne même à la monotonie, et qu'un ami ne fait que son devoir en venant l'interrompre.

GEORGE.

Cordieu ! moi, si j'avais une femme comme la tienne, je crois que je m'enfermerais avec elle dans une tour !

RAOUL, gravement.

Obscure ?

GEORGE.

Non, mais inabordable, au moins.

RAOUL.

Ce serait un mode de suicide comme un autre... Assieds-toi un instant... Ça sent bon ici. (Ils prennent place sur le banc.) Eh bien, mon George, tu la trouves donc à ton gré, ma femme ?

GEORGE.

Écoute, et ne ris pas de moi : le jour où tu sauvas la vie de mon frère, j'adressai à Dieu une prière, — une prière de soldat, une de ces prières émues, Raoul, qui, plus souvent qu'on ne le croit, jaillissent de notre cœur aux heures de danger et

de combat, d'agonie ou de victoire : je suppliai Dieu ardemment de prendre pour lui ma dette et de t'accabler de bonheur.

RAOUL, lui touchant légèrement la main.

Tu es jeune, toi.

GEORGE.

Comme nous sommes, nous autres, mauvais juges des vrais biens de ce monde, je laissai à la Providence le soin de donner un nom précis à l'objet du vœu que je formais pour toi... Eh bien, mon ami, il n'y a qu'un instant, dans cette grande église, d'une si religieuse beauté, — lorsque vos deux mains se sont unies à jamais, je ne sais quel trouble extraordinaire m'a soudain pénétré : mes yeux se sont remplis de larmes ; j'ai éprouvé un attendrissement presque surnaturel ; je tremblais de joie ; quelque chose me disait que j'étais exaucé et que ma dette était payée !

RAOUL froidement.

Hon !... tu devrais te marier, sais-tu, avec ces idées-là ?

GEORGE.

Avec ces idées-là, au contraire, je ne dois point me marier, à moins que ta femme n'ait un double quelque part, ce que je n'espère pas.

RAOUL.

Ah çà! mais qu'est-ce qu'elle a donc de si original, ma femme ?... car enfin elle est bien, elle est gentille, cela saute aux yeux ; mais, en vérité, l'enthousiasme est de trop.

GEORGE.

Allons ! pas de fanfaronnades avec moi, Raoul ! avoue, — je trouverai cela tout simple, je t'assure, — avoue que tu adores cette enfant.

RAOUL.

George ! ai-je donné devant toi, cette après-dînée, des signes de folie ?

GEORGE.

Bah ! tu l'aimes, je suppose, puisque tu l'épouses !

RAOUL.

Décidément, d'où sors-tu, toi ? d'où tombes-tu ? de quels bords ignorés ? de quelle région fabuleuse et primitive ? car l'Afrique elle-même ne suffit plus à m'expliquer cette confusion d'esprit où je te vois, ces propos bibliques, — ces termes alpestres, — cette morale fossile — dont tu t'obstines depuis un instant à surprendre mon oreille ! Que diable ! mon cher, l'Arcadie n'est plus ! Daphnis est mort !... Quand tu me feras des yeux terribles, George !... ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais il est mort.

GEORGE, avec impatience.

Enfin, pourquoi t'es-tu marié, si tu n'étais pas amoureux ?

RAOUL.

Mais je me suis marié justement parce que je n'étais pas amoureux, mon cher commandant ; parce que je ne dois plus l'être désormais ; parce que l'amour, ou ce qu'on nomme ainsi, n'a plus dans son grimoire un mot, un chiffre, une note

que je n'aie déchiffrée à satiété; parce qu'enfin j'ai trente ans, et qu'un vieux garçon ne joue pas dans le monde un personnage bienséant... Ne te récrie pas encore,... réserve tout ton courage et toutes tes imprécations pour ce qu'il te reste à connaître. Il y a trois mois, je visitai, pour la première fois de ma vie, ma terre de Vouzon, à quelques lieues d'Orléans. Comme nous cheminions, Jean Bailly, mon fermier, et moi, de clos en clos et de pacage en pacage : « Quel est donc, dis-je à Jean Bailly, ce joli château que j'aperçois là-bas? — C'est, me dit-il, le château du Chesny. — Et quel est, repris-je l'instant d'après, ce bois de haute et basse futaie qui enchante mon regard et qui borne ma terre de tous côtés? — C'est, répondit Jean Bailly, le parc du Chesny, et tout ce que monsieur aperçoit à perte de vue appartient de même au château. — Ah! et le château lui-même, dis-je alors, appartient sans doute au marquis de Carabas? — Non, monsieur, riposta gravement Jean Bailly, c'est à mam'zelle Suzanne du Chesny...» Puis il ajouta en fermant une paupière d'un air madré : « Il y a là-dedans de fameuses chasses, sans compter vingt bonnes mille livres de rente, nettes comme l'œil... Ah! elle ne mourra pas fille, celle-là, j'en réponds!... » Et Jean Bailly, appuyant son index sur son nez, termina par un nouveau jeu de paupière cette discrète insinuation. Tel fut, mon ami, le prologue de ce petit drame pastoral dont tu viens de parafer le dénoûment.

GEORGE.

Tu ne me persuaderas pas qu'en épousant mademoiselle du Chesny tu aies consulté uniquement ces misérables considérations.

RAOUL.

D'abord, mon cher, je songeais à me marier, et mon fermier ne fit que livrer à mes méditations un but déterminé. Ensuite, je te prie de croire que, si j'avais trouvé dans mademoiselle du Chesny une fille idiote ou contrefaite, M. Jean Bailly en eût été pour ses frais d'imagination; mais, loin de là, je vis en elle une personne d'une attitude convenable en société, d'une mise décente, d'une élocution supportable, et je sentis qu'il m'était possible de concevoir pour elle l'affection calme et solide qu'un homme d'honneur doit à la mère de ses enfants.

GEORGE.

N'importe! tu l'as trompée... ce n'est pas bien!

RAOUL.

Et en quoi l'ai-je trompée, commandant?

GEORGE.

Penses-tu donc que cette enfant — dont tu viens de faire un portrait presque injurieux, par le ciel! cette enfant, modèle charmant de distinction et de simplicité, d'élégance naïve, de gracieux abandon, — penses-tu qu'elle n'attende de toi rien autre chose que cette solide affection dont tu parles?

RAOUL.

Et que veux-tu qu'elle attende, cher ami? Suzanne a été élevée en ménagère de province, et ce n'est pas ce qui m'en plaît le moins. Le mariage pour elle est le mariage; un chat est un chat, et un mari est un mari, — rien de plus.

GEORGE.

Mais elle n'a pas vingt ans, cette ménagère! mais elle a dans les yeux la vive flamme de la jeunesse! Et quelle est la jeune fille, surtout nourrie dans les loisirs du luxe, qui n'a pas bâti au sein des nuages son palais nuptial!

RAOUL.

Et quand cela serait? Devais-je, moi, à cause de cette perversité que tu prêtes aux demoiselles, consumer mes jours dans un éternel célibat?

GEORGE, se levant brusquement.

Ah! (Raoul, au même instant, se baisse et semble chercher quelque chose avec attention.) Qu'as-tu donc perdu?

RAOUL.

Rien,... rien... Ah! la voici! — Tiens! vois, — si tu peux voir : c'est un bijou microscopique, une petite clef d'or; ma femme m'a donné ça ce matin en grande cérémonie et en grand mystère; il paraît que c'est très-précieux. Je me serais passé du cadeau. Tout ce qui est niais m'importune.

GEORGE.

Tiens, Raoul, je vais te dire adieu.

RAOUL.

Eh! de quel ton tu me parles! Sommes-nous fâchés, George?

GEORGE.

Non; mais tu me fais souffrir. Voilà quinze ans que tu es le plus cher de mes amis, Raoul... Tu as encore resserré cette vieille fraternité par un acte généreux qui t'a rendu maître de ma vie;... eh bien, je crois que j'oublierais tout, — oui, ton sang même répandu pour moi, si je t'entendais plus longtemps traiter les sentiments les plus nobles,... que dis-je ! l'honneur même de ta jeune épouse, avec cette affectation de belle humeur, avec cette outrecuidance de libertin.

RAOUL, ricanant.

Oh! oh!... ces militaires, vraiment, ont de la poudre dans le sang, — et leurs paroles sentent l'acier!

GEORGE.

Adieu!

RAOUL, le retenant avec force et baissant la voix.

Avant de partir, George, laisse reposer un moment ta main sur mon cœur; près de cette main loyale, il me semble qu'il va reprendre un peu de chaleur et de jeunesse!

GEORGE.

Que dis-tu?

RAOUL.

Aime-moi toujours. Je suis un malheureux, mais non un infâme. Ce langage qui t'offense si justement, voilà longtemps déjà qu'il m'est devenu familier et comme naturel, voilà longtemps qu'il sert de masque insolent au désespoir dont ma vie est rongée; mais jamais plus qu'à cette heure je n'eus besoin

de feindre, car c'est la mort elle-même qui est là! (Il frappe sa poitrine.)

GEORGE.

Mon Dieu! quel fatal secret me caches-tu donc?

RAOUL, d'une voix brisée.

Aucun,... rien! J'ai vécu, voilà tout. Je voudrais que quelque malheur horrible eût fondu sur moi, je lutterais, — je combattrais, — je serais plein de courage!... Mais non : je succombe à un mal sans nom et sans remède; on ne refait point le passé, et c'est le passé qui me tue! J'ai mené ma jeunesse sans frein à travers un monde sans croyances, — pas davantage, mon ami, et voilà où je suis arrivé.

GEORGE.

Tout cela est singulier pour moi, et j'ai peine à te comprendre!

RAOUL.

Ah! c'est que, depuis le collége, notre point de départ commun, nous avons suivi deux chemins bien différents : tu as assujetti ta vie à la sainte obligation d'un devoir fixe, d'une discipline — telle quelle... Et moi, au contraire... Mais il faut que tu me dises d'abord si tu te souviens de ce que j'étais il y a douze ans?

GEORGE.

Ce que tu étais, Raoul? Tu étais ce que je te retrouve depuis un instant, une noble, une ardente intelligence, — une âme fière, aimante, exaltée, capable de tous les dévouements et digne de toutes les tendresses!...

RAOUL.

Non, non,... je ne t'en demandais pas tant... mais ton souvenir, tout partial qu'il est, m'atteste qu'il existait alors en moi des germes heureux, qui, se développant à l'abri d'une règle quelconque, promettaient à mon avenir quelques talents ou quelques vertus... Ce fut l'oisiveté qui s'en empara, et tout fut dispersé, — éparpillé aux quatre vents du ciel! — Je n'ai pas l'intention, George, de te conter l'histoire triviale d'un débauché, ni de t'apprendre les résultats vulgaires d'une jeunesse inoccupée et dissolue : je voudrais seulement te faire toucher du doigt le caractère particulier — et funeste — qu'imprime à une telle existence l'époque où nous vivons. — Je crois qu'il faudrait remonter jusqu'au chaos confus qui servit de transition aux âges modernes pour rencontrer un temps où l'on ait, comme dans le nôtre, méconnu la loi providentielle qui domine tout notre monde moral et intellectuel : je veux dire l'autorité, le frein, la croyance. Tu l'as remarqué sans doute : les ressorts de notre âme et de notre esprit, pour se tendre jusqu'à la vertu ou jusqu'au génie, ont besoin d'une certaine compression supérieure, qui ne leur a jamais manqué tant qu'aujourd'hui. — Nous avons certes les mêmes facultés qu'avaient nos pères, mais les mobiles nous font défaut. Aucuu souffle constant n'enfle nos voiles. Nous courons même fortune qu'un vaisseau abandonné, dont le gouvernail et les agrès, tout entiers encore, cèdent anx caprices changeants et parfois contraires des vagues et du vent. Ainsi ces instruments de force et de salut dont il fut doué ne servent plus qu'à sa perte; ainsi nous allons également aux mauvaises aventures, — le vaisseau sans pilote, et les hommes sans Dieu!

— C'est la liberté ! dit-on; soit!... mais c'est la liberté d'un aveugle.

GEORGE.

Oui, le crime de ce temps-ci est d'avoir compromis jusqu'à ce nom sacré.

RAOUL.

Sans doute, et je vois que nous nous entendons encore tous deux, George. Va! je n'ai pas la faiblesse, trop commune à présent, de répudier, par haine de la licence, la liberté elle-même et ses mâles bienfaits; mais je n'ai pas non plus le stupide orgueil, tout aussi commun par malheur, de repousser comme autant de féodales servitudes toute foi, toute règle, toute discipline morale, depuis la croyance en Dieu jusqu'au respect de sa mère ou de sa patrie!... Les fous! ces sentiments, ces devoirs, ces jougs éternels qu'ils secouent et qu'ils ébranlent, sont les conditions mêmes de notre force, — les leviers élémentaires de la grandeur humaine : ils prétendent briser nos entraves,... ils brisent nos racines ! — Tel est enfin ce monde où j'ai vécu; et, si haut que je le condamne, j'ai vécu de sa vie, je me suis imprégné de ses poisons. Dans ce monde-là, George, il n'y a qu'un moyen de soustraire au tourbillon nos plus nobles facultés, de leur conserver quelque intégrité et quelque énergie : — c'est le travail. Ce devoir individuel qu'on se crée ne remplace pas assurément ces grands devoirs essentiels et communs à tous, dont la contrainte féconde pouvait seule mûrir l'héroïsme ou le génie; mais encore il fait subir à notre âme et à notre intelligence une concentration salutaire; et, s'il n'en élève jamais bien haut la puissance, il les préserve au moins d'une décomposition

absolue. — Eh bien, aucun devoir, aucun travail n'a sauvegardé ma jeunesse; et l'oisiveté, mauvaise dans tous les temps, est mortelle dans le nôtre. Voilà ce que j'ai voulu te faire entendre, George; et, si honteux que je sois de cette longue phraséologie, je ne la regrette point, si elle a pu te donner une idée de ma misère, — une excuse de mon avilissement.

GEORGE.

Tu peux te calomnier à ton aise; tu sais que ne te croirai pas. Non! ce n'est pas une âme énervée qui se juge elle-même avec cette rigueur! ce n'est pas un cœur perverti qui peut s'élever jusqu'au dévouement surhumain dont tu m'as donné la preuve!

RAOUL.

Tu te méprends : si tu veux me passer cette comparaison épique, je vois, comme l'archange maudit, la profondeur de ma chute; mais je ne m'en relève pas pour cela. Je me juge, mais je ne m'amende pas. Ton amitié, nos souvenirs de jeunesse, ont provoqué de ma part un accès de franchise; je t'ai dévoilé ma plaie, mais je la garde toujours aussi incurable. Passé cet instant, je redeviens ce que j'étais. Mes paroles comme mes actions vont reprendre malgré moi l'empreinte maussade du dégoût, de la lassitude et de l'orgueil. — Quant à ce prétendu trait de dévouement, tu l'estimerais moins si tu savais à quelle période de ma vie il s'attache... Quand je me trouvai au milieu de la pente déplorable de ma jeunesse, j'eus comme un moment de réveil; c'est une pause, une station habituelle dans les existences les plus dissipées. — J'eus

horreur de ma faiblesse, de ma décadence. Je me méprisai. Une sorte de fureur me saisit; je me sentis capable de remonter le chemin de l'abîme et de me reconquérir moi-même par un effort de désespoir. Je cherchai alors autour de moi quelque action héroïque à entreprendre, quelque grande abnégation à souffrir, quelque martyre à affronter!... Mais le souffle du siècle a desséché toutes les sources vigoureuses où pouvaient se retremper les âmes : quand aucune foi ne survit, le sacrifice ne sait plus où se prendre! les vieilles routes du sublime ne mènent plus qu'au ridicule. C'est ce que je fus contraint de reconnaître après m'être nourri des projets les plus extravagants; mais j'étais encore possédé de cette folie quand je te rejoignis en Afrique; tu peux comprendre dès lors que mon saut périlleux, dont tu fais tant de bruit, avait au plus le mérite des culbutes chevaleresques par lesquelles don Quichotte, sur la Roche-Pauvre, étonnait la pudeur de Sancho.

GEORGE.

Tu fis, quoi que tu en dises, une action magnanime qui eût dû te remettre en paix avec toi-même.

RAOUL.

Nullement. J'aurais eu besoin, pour me racheter, d'un devoir plus grand, et surtout plus continu. La société ne m'en offrit pas l'occasion, ou je ne sus pas la saisir. Bref, après quelques mois de ces vaines agitations, je m'abandonnai de nouveau. Je descendis avec insouciance les derniers degrés d'une vie de désordre. Maintenant, ces tempêtes qui du moins témoignaient encore d'un reste de force et de vertu, ces combats ont cessé;

toute lave est refroidie; toute flamme est éteinte : — je suis tranquille. (Il demeure sans parler, le front dans sa main.)

GEORGE, après un silence.

Remets-toi... On vient... J'ai entendu marcher.

RAOUL, se levant.

On me cherche, je pense... (Il écoute.) Mais non,... tu te trompais... Cependant, mon absence a été longue... M'oublie-t-on déjà?... Que m'importe! Encore deux mots, George : je viens de te dire mon histoire et celle de bien d'autres; mais il y manque un trait... Tu m'as demandé pourquoi je me mariais... Eh! mon Dieu! c'est une expérience suprême que j'ai voulu tenter. Le mariage m'est apparu comme un dernier moyen de rajeunissement et de salut. J'ai rêvé le baptême dans une onde vierge; j'ai cru qu'au pur contact d'un cœur innocent je sentirais mon sang se renouveler et mon âme revivre. Pour tout dire enfin, j'ai espéré que des émotions vraies et simples, puisées au sein même de la loi morale, pourraient encore laver mes flétrissures et ressusciter en moi les germes divins.

GEORGE, avec inquiétude.

Eh bien?

RAOUL.

Eh bien, que veux-tu! Suzanne est une honnête enfant, douée de beauté, digne d'amour; mais elle n'a pas, dans sa grâce mortelle, la puissance qu'il eût fallu pour effacer les moindres traces de mon passé... Hélas! loin de là, elle réveille mes plus méchants souvenirs, qui se dressent contre elle-même. Chacun de ses gestes, chacun de ses traits, chacune

de ses expressions familières, — pauvre fille! — me rappellent... qui?... je n'ose le dire, — mais enfin il semble qu'un esprit malfaisant me souffle à l'oreille d'odieuses comparaisons, d'importunes ressemblances, qui ne me laissent plus voir en elle qu'une froide copie empruntée à dix autres,... une femme après des femmes... Ah! tu t'indignes de cela?

GEORGE.

N'en parle plus. Dis-moi seulement si ce mariage enfin, cette union sous l'œil de Dieu, cette cérémonie qui m'a attendri jusqu'aux larmes, n'a produit sur toi aucune impression.

RAOUL, qui a repris son ton habituel de froid sarcasme.

Je te demande pardon, mais pas celle que j'attendais. D'abord, quand ce magistrat que l'embonpoint vulgarise a serré nos liens de sa grosse main potelée ; plus tard, lorsqu'au pied d'un autel désert, en face d'un sanctuaire vide, ce prêtre, incrédule comme moi, m'a béni de son geste routinier,... je t'avoue que je me suis demandé quelle comédie je jouais avec ces messieurs, et que j'ai eu peine à réprimer, sous un air de gravité solennelle, le fou rire qui me tenait à la gorge !... La foi, — mon cher, — la foi n'y est pas! Je n'avais pas réfléchi à cela; j'y renonce. — Allons, George, adieu. Voilà deux heures qui sonnent. Une plus longue disparition ferait jaser les grands parents. Il y a deux ou trois galbes précieux parmi les grands parents, as-tu remarqué?... Voyons, adieu.

GEORGE.

Adieu. Je ne sais lequel de vous deux est le plus à plaindre

RAOUL.

Franchement, je crois que c'est moi. — Ces horreurs

sont lettres closes pour cette enfant, et on ne se tourmente pas de ce qu'on ignore.

GEORGE.

Promets-moi de m'écrire la suite de tout ceci ; car je t'aime, malgré tout.

RAOUL.

Merci, George. — Mon Dieu! oui, je t'écrirai; mais il n'y aura pas de suite. Quelle suite veux-tu qu'il y ait?... Ça finit là. — Bonsoir!... A Fontainebleau, n'est-ce pas? (Ils se serrent la main. George disparaît dans l'avenue; Raoul se dirige vers la maison.)

La chambre nuptiale.

Une porte au fond; deux portes latérales. — Suzanne est debout près de la cheminée : sa toilette est entière, moins la couronne et le voile. Une des portes latérales est entr'ouverte. Suzanne sourit et fait de la main un signe d'amitié à quelqu'un qui disparaît par cette porte et la ferme aussitôt. La jeune femme, demeurée seule, cherche dans une coupe, parmi des bijoux suspendus à une châtelaine, une petite croix, qu'elle baise à plusieurs reprises. — Un léger coup frappé à la porte du fond paraît lui causer une certaine alarme qui se trahit par un pli des sourcils. — La porte s'ouvre après un intervalle, et Raoul entre. — Comme il s'avance vers elle, Suzanne, les yeux baissés, recule de quelques pas, comme par un mouvement involontaire. — Raoul s'arrête.

SUZANNE, RAOUL.

RAOUL, avec une douceur suppliante.

Suzanne,... me fuyez-vous?... Avez-vous peur de moi?

SUZANNE, relevant la tête et le regardant.

Non.

RAOUL.

Je le crois... C'est à moi seul de craindre, en effet! Tant de jeunesse m'humilie; tant de beauté m'inquiète! — Je serai jaloux, Suzanne! — Comme elle me regarde!... (Il lui prend la main.) Vraiment, vous êtes pâle, et vous tremblez, chère enfant.

SUZANNE.

Ce n'est rien. (Il la conduit lentement vers un divan qui occupe tout un côté de la chambre; il s'arrête par intervalles pour lui sourire. Suzanne s'assied; il se place auprès d'elle.)

RAOUL.

Vous êtes ma femme devant Dieu et devant les hommes, Suzanne; mais, devant votre cœur, suis-je votre époux? dites-moi.

SUZANNE.

Et vous, monsieur, m'aimez-vous?

RAOUL, souriant toujours.

Quoi! madame!... êtes-vous encore si modeste ou déjà si défiante? Hélas! il ne faut qu'un instant pour prendre vos douces chaînes; mais toute la vie d'un homme s'épuiserait à vouloir les rompre.

SUZANNE.

Cela signifie-t-il que vous m'aimez, cette phrase?

RAOUL, la regardant avec un peu de surprise.

Étrange enfant!... Oui, je vous aime, et plus que je ne le croyais possible.

SUZANNE.

Mais pourquoi ce sourire?... Ne pouvez-vous me le dire sérieusement?

RAOUL.

Sérieusement et tendrement, coquette fille, je vous aime!

SUZANNE.

C'est bien. Vous êtes poli, du moins. J'ai voulu voir de quel front un homme savait mentir. — Quittez ma main, je vous prie. (Raoul se lève lentement, en fixant sur elle un regard de colère; elle reprend.) Ah! voilà votre masque tombé, monsieur, et je ne vous connaissais pas ce visage-là.

RAOUL, violemment.

Vous êtes folle?..

SUZANNE, douce et triste.

Oh! non, rassurez-vous. Jamais je ne fus si raisonnable de ma vie. — Soyez, je vous prie, aussi calme que je m'efforce de l'être. — Raoul, j'ai entendu, il y a une demi-heure, dans le jardin, toute votre conversation avec votre ami. Dieu sait que je ne croyais pas cette indiscrétion aussi grave que l'événement la devait faire. Je ne cherchais point la triste lumière que vous avez fait naître dans mon esprit. Peut-être dois-je regretter de l'avoir acquise; mais enfin il n'est plus en mon

pouvoir de la repousser, et rien n'égale le mépris que j'aurais pour moi-même, si ma conduite, après un tel enseignement, ne s'écartait pas de la soumission que je vous avais promise dans mon ignorance.

RAOUL se promène avec agitation dans la chambre, faisant de temps à autre une pause devant Suzanne.

Parlez ! quels sont vos projets ?

SUZANNE.

Je suis peu au courant des lois : veuillez me répondre avec franchise. N'y en a-t-il pas quelqu'une qui puisse défaire des liens aussi légers que le sont les nôtres ? et est-il permis d'y recourir sans déshonneur ?

RAOUL.

Je suis moi-même fort ignorant là-dessus : tout ce que je puis vous affirmer, c'est que la moindre démarche dans ce sens serait un scandale irréparable.

SUZANNE.

Et cependant ce mariage est une dérision ; ce mariage est nul.

RAOUL, s'arrêtant brusquement devant elle.

Qui est-ce qui vous a monté la tête ? voyons ! Qui vous a soufflé ces idées, ces paroles inexplicables ?

SUZANNE, avec la même gravité lente et douce.

Tenez, Raoul, vous m'avez mal jugée, — en plus d'un point, je crois. Mon cœur est jeune, il est né d'hier, cela est

vrai; mais, pour le reste, vous m'appréciez trop bas. — Vous avez beaucoup d'orgueil : votre entretien avec M. de Vernon vous semble d'une nature si supérieure et tellement disproportionné avec l'intelligence d'une femme de mon âge, qu'il faut, à votre avis, qu'un interprète m'en ait fait saisir la hauteur! — Je vous assure que cela n'a pas été nécessaire : j'ai fort bien compris toute seule. — Je ne suis pas non plus si étrangère à la vie et au monde que vous vous le figurez.

RAOUL.

Ah!... et quelle est la fée qui vous a si bien et sitôt instruite?

SUZANNE.

La fée, — puisque ce mot vous plaît, — vous l'avez vue souvent près de moi, sans la remarquer probablement.

RAOUL, *dédaigneux.*

Une domestique?

SUZANNE.

Rien de plus. Cette domestique, que j'estime et que je respecte plus que bien des maîtres, m'a élevée, à défaut de ma mère. Je dois peut-être à son sens droit et à sa rude tendresse plus de maturité et de résolution qu'il ne vous convenait d'en trouver chez moi. — Ensuite, voilà plusieurs années déjà, par malheur, que je suis maîtresse de maison; et, quoique l'on n'apprenne à ce métier-là rien de bien merveilleux, l'esprit d'une fille y contracte cependant des habitudes sérieuses qui le tirent un peu de ses langes. On réfléchit à travers les rêves de son âge, et on prend des idées

vraies sur bien des choses... Vous paraissez étonné de mon langage?... Quelle singulière opinion avez-vous donc de nous?... Il n'y a guère de jeune fille, parmi celles que vous renvoyez si fièrement à leurs chiffons, qui ne fût capable de vous dire ce que je vous dis là, si elle l'osait, — et de souffrir ce que je souffre, — si Dieu le lui infligeait.

RAOUL, avec plus de douceur.

Suzanne! raisonnons un peu, je vous prie. A votre âge, on exagère tout. Supposons que, dans cette fâcheuse conversation, qu'un hasard très-innocent vous a livrée, supposons que je n'aie moi-même rien exagéré; que l'entraînement des paroles, l'humeur du moment ne m'aient pas jeté bien au delà de ma pensée et de la vérité, — prenant tout au pied de la lettre enfin, — croyez-vous être victime de quelque malheur exceptionnel et monstrueux? Si vous le croyez, cela marque une lacune assez grave dans votre expérience. Une jeune fille pleine d'illusions et un homme qui n'en a plus sont les deux termes fort ordinaires du mariage, surtout dans la condition où nous sommes nés. On considère même, avec quelque apparence de raison, cette différence d'âge et de sentiments comme une garantie de bon augure; on s'imagine qu'un homme éprouvé et mûri apporte dans la barque d'un jeune ménage un contre-poids utile, une sorte de lest indispensable.

SUZANNE.

Si ces dispositions morales, qui sont les vôtres, ont une valeur si généralement goûtée, pourquoi donc les déploriez-vous, il n'y a pas une heure, avec tant d'amertume?

RAOUL, avec dépit.

Vous avez attribué à mes paroles, je vous le répète, une importance qu'elles n'avaient pas;... mais l'impression est produite, et je vois bien que vous la garderez, quoi que je fasse... Je voudrais, au moins, que vous fussiez bien convaincue qu'il ne vous arrive rien de particulier, que vous n'êtes point tombée dans un piége extraordinaire, et que toutes les jeunes filles de la terre, toutes vos amies, si vous pouvez avoir des amies avec un caractère comme celui-là, sont exposées au même désastre!... (Suzanne sourit.) Vous riez, madame?

SUZANNE.

Je ris parce que vous vous fâchez;... autrement, je n'en ai pas envie, je vous assure.

RAOUL hausse les épaules d'un air d'humeur, reprend sa promenade, et ajoute.

Bref, le monde est ainsi fait : vous ne le changerez pas!

SUZANNE.

Je vous demande pardon : en ce qui me concerne, j'y changerai quelque chose.

RAOUL.

Ce n'est pas ce que vous ferez de mieux, permettez-moi de vous le dire... Le bon goût et même le bon sens, familiers à votre sexe, sont ici pour être consultés... Toutes les jeunes mariées qu'il y a ont eu, comme vous, leurs rêves d'enfance : la réalité leur paraît d'abord choquante, comme à vous; mais enfin elles se résignent à redescendre sur la terre, à n'être

que d'aimables femmes et de bonnes mères de famille, — et je ne sache pas qu'on les juge maudites ni déshonorées pour cela!

SUZANNE, se levant courroucée et parlant avec une émotion profonde.

Mais les autres possèdent-elles la science que je vous dois? Ont-elles entendu ce que vous m'avez fait entendre? Soupçonnent-elles même la moins cruelle des cruelles vérités qui sont venues coup sur coup me briser le cœur, me confondre le jugement?... Non! elles sont trompées, comme je l'étais moi-même... Hélas! chacune, comme moi, remplit l'âme de son amant avec les trésors de son propre cœur! chacune interprète au gré de son erreur ou de sa passion tout ce qu'elle découvre, — ou tout ce qu'elle suppose dans l'homme qu'elle a choisi! Chacune, sans doute, croit voir, comme moi, la marque d'une sérieuse tendresse dans les pâles sourires évoqués d'un passé suspect, la trace de quelque noble souci dans le stigmate banal de la débauche!... Je veux croire — puisque vous me le dites — que tous les hommes apportent à leurs fiancées la dot que vous m'apportez; mais elles l'ignorent du moins! c'est leur bonheur,... c'est leur excuse!... Grand Dieu! quelle lâche créature serait celle qui, sachant comme je le sais, à quelle décrépitude elle a enchaîné sa vivante jeunesse, voudrait accepter de cet hymen glacé, de cette union impie, le titre sacré de femme ou de mère! (En achevant ces mots, Suzanne se laisse retomber sur le divan, pâle et comme épuisée.)

RAOUL, s'approchant d'elle avec un embarras marqué.

Vous me désespérez, Suzanne!... Que voulez-vous? que

demandez-vous? Daignez vous expliquer... On n'est point préparé à de telles situations, et je vous serai obligé, quant à moi, de m'indiquer par quelle voie on en sort.

SUZANNE, d'une voix brisée et avec un peu d'égarement.

Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude de ces emportements,... cela ne m'arrivera plus.

RAOUL.

Mais enfin, ma pauvre enfant, que voulez-vous que je fasse, moi?... car tout ceci dépasse l'imagination... Voulez-vous que j'appelle?... Remettez-vous, Suzanne, je vous en supplie! Parbleu!... il y a remède à tout,... hors au trépas!... (A part.) Je suis stupide!

SUZANNE.

Je me trouve mieux,... beaucoup mieux maintenant... Eh bien, monsieur, puisque nous ne pouvons nous séparer sans une honte publique, restons donc unis aux yeux du monde; mais, à présent que vous me connaissez davantage, Raoul, j'espère que vous croirez à la ferme résolution que j'ai prise de demeurer une étrangère pour vous. Je compte sur votre honneur — et aussi sur votre orgueil — pour m'épargner tout signe de doute à cet égard. (Raoul s'incline sans répondre; Suzanne reprend, en indiquant une des portes latérales.) Votre chambre est là. — (Raoul s'incline de nouveau, et fait quelques pas vers la porte puis il s'arrête et se retourne.)

RAOUL.

Avec toute autre que vous, madame, mon honneur — et mon orgueil — pourraient bien ne pas voir leur avantage;

formel dans la conduite que vous me tracez; mais je descendrais encore au-dessous de la faible estime que j'ai de moi, si le moindre soupçon d'artifice ou de coquetterie pouvait s'attacher dans ma pensée à votre innocente fierté. Vous serez obéie avec scrupule. — Toutefois, est-il nécessaire, pour l'acquit de votre conscience, que nos deux existences soient non-seulement distinctes, mais hostiles? Devant un vaincu, devant un ennemi à terre, vous semble-t-il généreux de vous maintenir sur un pied de guerre impitoyable?... Puisque nous dévons être enfin compagnons de route, ne pouvons-nous, du moins, nous escorter l'un l'autre tranquillement et avec ces attentions réciproques qui font le charme d'un voyage?

SUZANNE.

Oh! de tout mon cœur, cela.

RAOUL, s'asseyant près d'elle, avec une bonhomie grandiose.

Et même ne pouvons-nous être amis, Suzanne, bons amis,... camarades?... Vous souriez encore; le ciel en soit loué! Me ferez-vous la grâce de toucher ma main en signe de confiance? (Ils se serrent la main.) Voilà qui est dit... Et si, un jour, dans un avenir inconnu,... vos idées subissaient une de ces révolutions dont il y a des exemples dans l'histoire du monde, eh bien, mon Dieu! — ah! mon Dieu! vous trouverez en moi un homme sans rancune!

SUZANNE.

C'est ce que nous verrons. — Oui,... c'est ce que nous verrons.

RAOUL.

Quoi! suis-je assez heureux encore dans ma détresse, madame, pour que vous aperceviez dans le lointain un moment, une phase,... un concours de circonstances qui puisse me tirer de ces limbes où me voilà plongé?

SUZANNE.

Mais, sans doute. — Si c'est un effet nécessaire du temps et de la vie que d'enlever au cœur ses espérances les plus douces, ses fictions les plus divines, nous sommes, je présume, nous autres femmes, soumises tout comme vous à ce désenchantement naturel. Eh bien, lorsque je l'éprouverai, monsieur, lorsque j'en serai venue à considérer les choses sous cette face morne et dépouillée qui, selon vous, est leur véritable aspect, quand enfin mon expérience personnelle aura comblé l'abîme qui nous sépare aujourd'hui,... alors, me voyant digne de vous, pourquoi vous croirais-je indigne de moi?

RAOUL, *très-sérieux.*

Suzanne, prenez-garde! C'est toucher d'une main bien légère, sinon bien hardie, un point singulièrement délicat... C'est me faire entrevoir un martyre dont peut-être les tourments ne dépasseraient pas mon courage, mais dont au moins je refuserais la palme.

SUZANNE.

Pourquoi, monsieur?

RAOUL.

Mais, mon enfant, parce que... Au reste, je suis bien bon de

vous répondre sérieusement, car il est évident que vous raillez.

SUZANNE.

Point du tout.

RAOUL.

Tant pis, car vous ne pouvez absolument ignorer que l'honneur d'une femme périt au contact de certaines épreuves qui n'effleurent même pas l'honneur d'un homme.

SUZANNE, *simplement.*

Il est possible que je n'aie point toutes les lumières qu'il faudrait pour vous suivre sur un terrain si nouveau pour moi; mais ce que je comprends de mieux en mieux, c'est votre profond mépris pour notre sexe, qui éclate jusque dans vos respects... Dieu sait qu'aucune femme ne fut jamais disposée plus que moi à se contenter du rang modeste, des humbles devoirs que notre conscience nous assigne dans le monde; mais il m'est difficile, monsieur, de nous croire condamnées à n'être qu'une espèce de créatures subalternes dont vous pouvez, à votre fantaisie, refouler, maîtriser, anéantir même tous les instincts, toutes les facultés, toutes les passions. Sommes-nous en pays chrétien? Avons-nous une âme? Qu'est-ce enfin? Voyons! (*Avec une vivacité d'enfant.*) Quoi monsieur! parce qu'il vous a plu de jeter sur ma personne, ou plutôt sur ma terre du Chesny, un coup d'œil favorable, me voilà forcée, moi, d'oublier tout à coup mes sentiments les plus chers, de commander à ma tête de ne plus penser, à mon cœur de ne plus battre! me voilà réduite à vieillir éternellement dans le port, en vue des brillants horizons où m'empor-

taient mes songes... à partager votre lassitude, — moi qui n'ai pas voyagé, — et votre mort enfin, — moi qui n'ai pas vécu! Est-ce juste? est-ce possible, monsieur? Je vous le demande, je le demande à votre loyauté!

RAOUL.

Ma loyauté? Ma loyauté, madame, vous répondra par une chose vulgaire à force d'être vraie : c'est que la vie n'est pas un roman.

SUZANNE, avec une tristesse soudaine.

Et l'avez-vous crue, vous, monsieur, cette chose vulgaire, quand des vieillards vous l'ont dite autrefois? Avez-vous, sur la foi de l'expérience d'autrui, renoncé subitement à toutes les religions de votre jeunesse? — Avez-vous pu penser que ce Dieu de bonté — dont vous ne doutiez pas alors!... n'avait mis dans votre cœur que fausse monnaie et décevantes promesses? Oh! non!... car c'est impossible,... vous avez cherché,... vous avez eu votre roman... Il n'a pas été heureux! Soit! Peut-être aussi l'aviez-vous cherché trop bas... Je ne vous demande pas de réponse... Quant à moi, je n'avais imaginé de roman qu'en vous; c'est avec vous seul, la main dans votre main, que j'espérais accomplir mon pèlerinage de joie ou de douleur,... peu m'importait! Une affection telle que j'osais l'attendre de vous m'eût rendu chères jusqu'aux larmes de mes yeux. Je me flattais cruellement... Je pensais être pour vous,... oh! non pas, soyez-en sûr, tout ce que vous étiez pour moi, Raoul,... mais bien moins encore assurément ce que je suis : une femme après des femmes... et quelles

femmes! (Elle s'arrête très-émue.) Raoul, rendez-moi, je vous prie, la petite clef que je vous avais donnée.

RAOUL.

La voici.

SUZANNE, troublée, sans la prendre.

La voici!... Vous ne me demandez pas même à quoi elle peut servir, cette pauvre petite clef?

RAOUL.

Je n'ose rien demander, Suzanne.

SUZANNE.

Vous ne méritez pas de le savoir, vous faites bien. Et puis cela vous importunerait... Ce n'est qu'une niaiserie de plus. (Elle découvre un peu son poignet et lui montre un cercle d'or qu'elle fait tourner autour de son bras en parlant.) C'est une idée à moi... Celui qui détachera ceci,... je l'aimerai,... et il faudra qu'il m'aime aussi... Alors, il sera mon maître... Rendez-moi ma petite clef.

RAOUL, la lui remettant et s'approchant avec tendresse.

Ainsi, vous ne me la rendrez jamais, — jamais, Suzanne?

SUZANNE, se levant prestement.

Quand j'aurai mon roman! — Il est bien tard, monsieur, et même voici le jour; je suis brisée de fatigue.

RAOUL, qui s'est levé, avec colère.

Je suis las comme vous; finissons-en donc, madame! Je ne sais où j'avais l'esprit! Je vous comprends, quoique tardive-

ment. C'est un ménage du temps de Louis XV qu'il vous faut? Soit! Veuillez vous souvenir seulement que les dames de ce temps-là, dont tout le savoir n'approchait pas de votre ingénuité, avaient au moins le talent de concilier leur indépendance avec le respect du nom qu'elles portaient. — Dans cette mesure, que vous ne trouverez pas, j'espère, trop rigoureuse, comptez sur mon indifférence la plus souveraine. Cherchez votre roman maintenant, trouvez-le même; je n'attends ma vengeance que de votre succès. (Il se dirige rapidement vers la porte.)

SUZANNE, d'une voix à peine distincte.

Est-ce là... la bonne amitié... que vous m'avez promise?

RAOUL.

Il faut pardonner quelque chose, madame, à un homme qui voit tout à coup son étoile tourner en fusée ridicule... Désormais, je vous le jure, vous n'aurez plus à vous plaindre de mon humeur. Je vous baise respectueusement les mains; mais tenez ce que j'ai dit pour bien dit. (Il sort.)

Suzanne, pâle comme une morte, tressaille et étend les bras; sa tête se renverse; ses lèvres s'entr'ouvrent comme pour laisser échapper un cri qu'elle étouffe par un effort suprême. — Jeannette paraît à une des portes latérales : elle se précipite, et reçoit dans ses bras la jeune femme inanimée.

DEUXIÈME PARTIE

LETTRES DE RAOUL A GEORGE.

Nous supprimons une première lettre que M. d'Athol dut écrire en sortant de la chambre de Suzanne. La scène que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur y est racontée brièvement et sans commentaire.

II

Du Chesny, 15 juin.

Me voilà à la campagne, George. Je viens, comme autrefois Jacob, garder pendant quatorze ans les troupeaux de mon beau-père, afin de conquérir Rachel.

Tu me remercies de ma confiance; elle est grande, en effet. Si un autre homme que toi possédait le secret de ma nuit de noce, il faudrait qu'il l'oubliât, ou qu'il m'en fît perdre à jamais la mémoire. Avec toi-même, George, ma confiance eût peut-être hésité, si aux nobles qualités qui te sont naturelles tu ne joignais un titre spécial de foi et d'honneur, celui de la profession que tu exerces. Vous autres militaires, je vous ai jugés autrefois avec légèreté : je m'imaginais que le cercle borné de la discipline devait peu à peu faire subir à votre front même et à votre pensée une sorte de rétrécissement. Je me trompais. Il ne fait qu'empêcher votre vie de s'égarer dans

cette *flânerie* sans direction et sans but qui est le caractère commun des existences de ce temps-ci. Autant qu'il se peut, au milieu de la confusion d'idées où nous vivons, vous gardez dans leur sincérité les instincts éternels, les sentiments primitifs et vrais de notre nature. Vous restez jeunes plus longtemps, vous conservez toujours au fond de l'âme quelque chose de l'enfantillage admirable des héros; vous êtes ce qui nous reste de meilleur, soit que l'honneur, la seule religion qui survive, obtienne parmi vous un culte plus austère, soit qu'il y ait dans le seul fait de braver librement la mort une sorte de sainteté préservatrice, soit enfin que la vieille image de la patrie, empreinte encore aux plis du drapeau, vous maintienne dans le cœur, comme sous les yeux, un des symboles les plus sacrés du devoir.

Mais surtout, mais avant tout, ce qui vous protége, ce qui vous abrite, ce qui vous sauve, c'est ce que je te disais l'autre jour, c'est la règle, c'est le joug. Tout humaine qu'est la source de cette autorité qui vous domine, il suffit que vous la reconnaissiez pour qu'elle vous soit salutaire; il suffit que votre âme et votre intelligence rendent cet hommage au principe supérieur qui a fait, jusqu'à un certain degré, de leur assujettissement une condition de leur force.

Oui, par le ciel! je t'ai tout dit; il y a un homme que j'ai laissé écouter à la porte de ma chambre nuptiale, et entendre des choses qui feraient rires les morts à mes dépens! — Hum! George!... Mais ne va t'y tromper : je suis aimé. On ne donne pas facilement le change à un mécréant endurci comme moi. Elle m'aime, te dis-je. En conséquence de cette petite vérité, notre aventure, si surprenante, au début, est

menacée d'un dénoûment prochain et trivial. J'ose te le prédire.

Il était convenu à l'avance que nous viendrions nous installer au Chesny dès le lendemain du mariage. Vers neuf heures, madame d'Athol m'envoya en députation sa vieille fée, que je qualifierais plus volontiers de sorcière, pour me prier de passer chez elle. Je trouvai Suzanne un peu pâle, un peu incertaine, mais souriante : elle a de la vaillance, cette petite femme. Je fus courtois jusqu'à la mignardise; j'avais à réparer ma sortie brutale de la nuit. Voyant cela, on devint radieuse, et on accepta mon bras avec une gaieté d'enfant. Nous voilà descendant l'escalier comme deux tourtereaux. Notre grand-père, homme d'étiquette, nous guettait sur le palier d'honneur. Nous tombâmes dans ses bras avec effusion. Il fallut ensuite pénétrer dans le salon, où nous attendaient les débris de la noce, oncles, tantes et cousins : sottes cérémonies que les Anglais épargnent avec raison à leurs jeunes femmes. Nous fûmes accueillis par des mines mystérieuses qui se croyaient profondes. La contenance de Suzanne fut ce qu'elle devait être, tout à fait naturelle et sereine. On admira secrètement cette grâce d'état, qui, dans les conjonctures délicates, met au front des femmes la fermeté de l'airain.

Après déjeuner, nous montâmes tous deux dans une charmante américaine, char de triomphe que j'avais glissé dans la corbeille, et où je ne m'asseyais pas toutefois en victorieux. Suzanne emmenait sa duègne, mon ennemie intime, si mon flair ne me trompe pas : moi, je remorquais Lhermite, un drôle que j'ai, et qui se pique d'être poli comme M. de Talleyrand.

Nous partîmes. Notre postillon, dans l'ardeur d'un zèle qu'il croyait admirable, s'était chamarré de rubans printaniers qui flottaient ridiculement sur toute sa personne. L'attention publique, surexcitée par ces emblèmes, nous prodigua, tout le long de la route, les témoignages d'une niaise bienveillance. Villageois et villageoises, accourant sur leurs portes, ou se montrant par-dessus les haies, échangeaient avec notre animal de postillon des regards d'intelligence, et nous régalaient ensuite d'aimables sourires. Je leur faisais de mon coin une figure terrible et imperturbable. Suzanne rendait sourires pour sourires, et jetait des sous à tous les vagabonds. L'air du temps et l'aspect de la campagne firent les frais de notre insignifiant dialogue. Une ou deux fois, elle me demanda le nom des différentes espèces de cultures qui passaient sous nos yeux; et, comme je répondais par un humble aveu de mon ignorance, elle s'écriait : « Comment! vrai? vous ne savez pas ce que c'est que ça? Mais c'est du froment, et ceci est de l'avoine, et ceci du colza, et ceci du lin! » Après quoi, elle se mettait à rire comme une pensionnaire. — Singulière femme que j'ai là!

Quand nous entrâmes dans l'avenue du Chesny, je m'avisai de lui demander, pour dire quelque chose, si le bailli n'allait point nous complimenter à notre arrivée. « Quel bailli? dit-elle; M. Jean Bailly? » Je tins bon. « A propos, repris-je en riant, je vous le ferai connaître, si vous le permettez. — Comment donc!... dit-elle plus vivement; mais j'ai fort à le remercier! » Mon ami, l'esprit des femmes a naturellement une agilité, une souplesse d'évolutions, qui déconcerte notre tactique, plus savante, mais moins légère. Il n'y a pas à

homme qui ne leur fût inférieur dans la lutte, s'il n'était appuyé de son nom d'homme et de sa prérogative antique : *Mole suâ stat!*

Je n'avais jamais vu le Chesny que de loin. Imagine-toi une avenue comme toutes les avenues, un château comme tous les châteaux, et un parc tout autour, voilà le Chesny. N'as-tu pas entrevu souvent, du fond d'un coupé, à travers les grilles qui bordaient un des côtés de la route, quelque blanche villa perdue dans le feuillage? une pelouse devant un perron, — et sur la pelouse, dans les rayons du soleil couchant, un groupe de jolis enfants et d'élégantes jeunes femmes? Cette vision fugitive ne te laissait-elle pas dans l'esprit une vague impression de paix et de bonheur? Ne te semblait-il pas que tu avais vu passer, comme en songe, un avenir idéal où les pures joies de la famille et le calme domestique s'encadraient à souhait dans une harmonieuse auréole? — J'ai fait ce rêve. J'en tiens maintenant tous les éléments, toute la mise en scène. Ce lieu-ci est un charmant théâtre. — Mais j'ai oublié mon rôle. — D'autres, passant devant notre avenue, rêveront de même et aussi juste.

Une foule rustique nous attendait dans la cour. Dès que nous eûmes mis pied à terre, Suzanne s'éclipsa, me laissant au milieu de mes vassaux, assez embarrassé de mon personnage, mais poussant hardiment à droite et à gauche de ces questions populaires à l'usage des monarques en tournée. — Elle revint presque aussitôt coiffée d'un petit bonnet de grand'-mère, qu'elle regarde sans doute comme un porte-respect de nature à m'imposer : — je ne dis pas non; mais il lui va bien. Dans cet équipage, elle me prit le bras, et nous voilà parcou-

rant le château de la cave au grenier, moi m'ingéniant à faire des remarques obligeantes, elle jasant sur toutes choses, ouvrant les armoires, faisant jouer les vasistas, expliquant les escaliers, démontrant les cheminées : elle avait laissé ceci, elle avait changé cela, — et le pourquoi. — Toutefois, il y eut un instant de démonstration muette ; ce fut quand nous en vînmes à notre aménagement personnel. Elle s'est réservé une des ailes, — l'aile gauche, — du côté du cœur. Quant à moi, je m'épanouis dans le corps de logis principal. Nous sommes voisins. Cela est plausible.

Elle me mena ensuite aux écuries, et me planta là tout à coup pour courir à la cuisine, d'où elle revint avec un gros morceau de pain qu'elle fit manger gravement à son cheval. Elle l'appelle Soulouque : c'est un demi-sang, bon sauteur, à ce qu'elle dit, mais très-méchant, en ce qu'il fait le diable quand il ne la voit pas tous les jours à son heure. Soulouque fut sommé de dire si cela n'était pas vrai. Il en convint, moyennant une petite tape sur la joue.

En somme, qu'est-ce que c'est donc que cette femme-là, George? — Ah! mon ami, j'ai trop dédaigné ce secret avertissement qui, vis-à-vis de toute jeune fille, me pénétrait jadis d'une terreur prophétique! — Jamais visage de femme ne m'a troublé; mais jamais, dans un salon, je n'ai pu contempler sans une sorte de vertige cet abîme couvert de fleurs — qu'on nomme une demoiselle. Une demoiselle! L'as-tu remarqué, et n'en as-tu pas frémi?... Elles se ressemblent toutes! Celles qui ont de l'esprit et celles qui n'en ont pas, celles qui pensent et celles qui végètent, celles qui ont du cœur et celles qui ne valent rien,... elles se ressemblent toutes! Les

diversités infinies d'humeur, d'intelligence, de sentiments que la nature a répandues entre elles, se fondent et disparaissent dans une teinte uniforme de béate innocence et de pudeur officielle. — Ce qu'elles savent et ce qu'elles ignorent, ce qu'elles se disent dans leurs impénétrables chuchotements, ce qu'elles s'avouent et ce qu'elles se cachent, aucun homme ne le sait! Si un instinct fatal ne nous poussait, George, qui de nous oserait jamais sonder ce mystère formidable et livrer aussi aveuglément sa vie à l'inconnu? Songe donc! cette effigie monotone, à peine installée sous ton toit, la voilà qui prend soudain, à tes yeux effarés, une existence individuelle, un caractère une volonté : cette plante, si longtemps comprimée, se déploie tout à coup avec une effrayante énergie dans mille directions imprévues. Cette urne scellée que tu as introduite dans ta maison, — elle s'ouvre, elle éclate, et il en sort, — quoi? La paix ou la guerre, — peut-être le bonheur, peut-être la misère et la honte. Si tu as épousé un ange ou un monstre, tu le sais enfin, mais un peu tard.

Je n'irai pas jusqu'à dire que Suzanne figurât dans la banalité la plus effacée de cette discrète catégorie; mais les nuances légères qui la pouvaient faire distinguer parmi ses jeunes complices donnaient-elles la moindre idée de ce caractère à face multiple, qui, sous l'ombre du voile virginal, s'était armé de toutes pièces, comme un guerrier sous sa tente? — Ai-je pour femme, à l'heure qu'il est, une lionne irritée ou une colombe plaintive, une créature d'une corruption précoce ou d'une exquise vertu, une grande coquette ou une petite fille, une propriétaire ou un bas-bleu? — Je me le demande.

Roulant silencieusement dans ma tête ce torrent d'énigmes

funestes, je dînai de grand appétit; car, — écoute-moi ici, George, comme si tu écoutais Salomon, — il n'y a point de crise dans la vie qui doive faire négliger à l'homme son premier devoir envers lui-même, qui est de se nourrir. Loin de là. Plus les circonstances sont graves, plus, à mon avis, il est obligatoire pour le sage de se sustenter essentiellement. Outre qu'on réfléchit en mangeant, on réfléchit mieux quand on a mangé. On peut commettre des crimes après dîner : on ne commet de fautes qu'à jeun.

Ces principes ne semblèrent pas étrangers à madame d'Athol. Je lui reprocherai cependant de confondre les filets de sole avec le blanc de volaille. Il y a là dedans un peu de myopie sans doute, mais il y a aussi de l'indélicatesse.

— Fumez-vous à cheval, Raoul ?

Ceci fut dit comme nous sortions de table.

— A cheval comme à pied, madame, et en bateau également, mais jamais devant les femmes.

— Je vous prie de faire exception en ma faveur et de dire qu'on m'amène Soulouque.

Elle revint au bout de dix minutes avec une amazone d'une certaine couleur sombre et fauve à la fois, un petit col blanc, un chapeau de collégien et des gants de mousquetaire. — Hop! partons! Et, là-dessus, un galop désordonné à travers les vieux bois qui prolongent le parc. J'avais conçu une opinion médiocre de ses talents équestres, attendu qu'elle avait toujours refusé de m'en offrir le spécimen; mais c'était encore de la coquetterie, ou je ne sais quoi : car elle monte bien; et, pour être juste, elle a généralement à tout ce qu'elle fait une sorte de grâce enfantine.

Je ne fus pas aussi content de Soulouque. Il faut te dire que le bois a l'avantage d'être coupé en deux par une rivière peu large, mais profondément encaissée. Dans l'intérêt du pittoresque, on a choisi le point le plus escarpé de ses bords pour y jeter un pont peint en blanc et garni de hauts parapets à claire-voie. Je pense même qu'on aura creusé de main d'homme au-dessous du pont, afin de précipiter le cours du torrent et d'en accroître la sauvagerie. La vérité est que l'œil plonge de là dans un véritable gouffre en cascade qui fait un vacarme de l'autre monde. — Nous allions le pas, et j'étais demeuré un peu en arrière; mais, voyant Soulouque qui minaudait et dressait les oreilles aux abords du pont, je me rapprochai au petit galop. Soulouque s'était décidé et s'engageait, la tête basse, sur le plancher du pont : tout à coup le démon fait une demi-volte rapide et se cabre violemment de sa hauteur en lançant ses deux pieds de devant par-dessus la rampe du parapet; puis il reste en équilibre dans cette attitude héroïque, comme prêt à se poser dans l'abîme. — J'arrivais alors, dans un état d'esprit fort misérable. « N'approchez pas! n'approchez pas! me cria Suzanne, vous voyez bien qu'il a peur! » Et la voilà qui prêche à demi-voix cette infâme bête en la caressant comme un mouton. — Cela dura une demi-minute; après quoi, l'intéressant Soulouque compléta sa volte et vint retomber sur ses pattes en face de moi. « J'espère que vous vendrez cette brute! dis-je avec une certaine vivacité. — Oh! non, je vous en prie... Il a eu peur, ce pauvre Soulouque!... il n'a pas été en Afrique, lui!... mais je vous assure qu'il suffit de lui faire sentir l'obstacle... Tenez, vous allez voir maintenant... » Et elle tournait bride. « Suzanne! »

m'écriai-je en faisant sonner les cordes les plus impérieuses de ma voix. Mais déjà Suzanne avait franchi le pont au galop. Il ne me restait qu'à la suivre, cher ami. Je la suivis.

La nuit tombait quand nous rentrâmes. Le petit bonnet de grand'mère reparut à l'horizon. Je le priai de me jouer une valse. Il en joua deux avec assez de verve. — Adossé contre l'appui d'une des fenêtres qu'on avait ouvertes toutes grandes, à cause de la chaleur de la soirée, je marquais la mesure d'un air entendu et satisfait. — Comme il est reconnu que le soir amollit les âmes, et comme il est tout aussi bien reconnu que je suis un fat, j'avais fixé à l'heure où nous étions le moment d'une faiblesse, d'un attendrissement inévitable, qui devait délivrer deux personnes du poids d'une situation fausse. J'eus tout lieu de me croire bon prophète : car, pendant qu'on semblait chercher d'une main nonchalante les notes à demi oubliées d'une troisième valse, je vis le petit bonnet s'incliner légèrement, puis la main demeurer immobile sur le clavier. Le bruit d'une respiration oppressée, d'un soupir ou d'un sanglot caressa mon oreille. Je m'approchai doucement, et, modulant ma voix sur un ton délicat et protecteur à la fois : « Suzanne, dis-je, vous pleurez !... » Point de réponse. Je m'approche encore... Tu as compris surabondamment, George, qu'elle dormait ?

Je ne me pardonnerai jamais le mouvement d'humeur qui me fit alors repousser bruyamment un des bougeoirs du piano. Elle fut aussitôt sur pied, me regardant d'un air à désarmer un tigre ; mais les tigres n'ont point d'amour-propre. « Vous alliez vous incendier, ma chère ! lui dis-je très-sèchement. — Mon Dieu, que je suis honteuse ! mur-

mura-t-elle. Y a-t-il longtemps?... Je vous avoue que je tombe de sommeil. — Je vous avoue que je vous crois. » Je vis à sa mine qu'elle était incertaine si elle devait rire ou pleurer; et, ne me souciant point qu'elle se décidât, je me hâtai d'ajouter quelques mots sur les fatigues de la journée; puis, allumant une bougie avec indifférence, je lui offris mon bras (à ma femme). Elle le prit sans difficulté; mais, au bout de douze ou quinze marches, elle le quitta de même, me fit une belle révérence, et disparut dans son aile (gauche). Quant à moi, je pris à loisir possession de mon superbe appartement, où je trouvai Lhermite, que je mis à la porte.

Écoute : elle aura beau faire; il y a une chose qu'elle ne m'ôtera pas de l'esprit : — elle m'aime.

P.-S. Trouveras-tu singulier ou offensant que je te prie de ne pas venir au Chesny avant que cette histoire ait pris une tournure déterminée? — Tu es le plus honnête homme que je connaisse; tu es le seul à qui je puisse aujourd'hui donner sans sourire le nom d'ami; mais toi-même, George, penses-tu être d'une solidité à toute épreuve? Ne conçois-tu aucune combinaison de circonstances qui puisse réduire la plus ferme loyauté à se souvenir qu'elle est humaine et qu'elle est mortelle? Si tu ne crains pas de répondre à cette question, jamais je n'aurai mieux jugé de l'étendue de ta bonne foi ou de tes illusions.

III

Du Chesny, 25 juin.

Tout bonnement! — c'est ce que j'ai voulu dire. — Si, dans cet âge vertueux où nous vivons, on ne peut plus faire allu-

sion à la fragilité de l'amour et à celle de l'amitié sans passer pour un novateur audacieux et pour un pandour, à la bonne heure; mais je dis, moi, et je crois n'outrager personne, que mon arme la plus fidèle peut me traverser la poitrine, si j'ai l'enfantillage d'en attiser la flamme de mon âtre. Je dis qu'il ne faut jamais laisser l'ombre d'une femme se glisser entre un ami et soi. Sans doute je suis un vilain, une âme sans candeur, un cœur momifié; mais quoi! cela empêche-t-il la vérité sainte de trôner dans son auguste splendeur? Cela empêche-t-il que ta maîtresse ne te trompe, et que, si tu en veux la preuve, tu ne la doives chercher généralement dans la poche de ton meilleur ami? — Plus un ami est chose rare et précieuse, plus il y a de folie à le commettre dans une de ces luttes redoutables où l'on voit ployer les âmes les plus fières comme l'acier au feu. J'ai vu succomber au vertige fatal de de cette combinaison si commune des hommes inaccessibles à toute autre tentation mortelle.

Voilà la règle. Je ne la sais que parce qu'on me l'a apprise. Maintenant, ai-je dit que ton amitié, mise à cette épreuve, dût être vaincue? Point. Je t'ai demandé si tu le pensais. Tu me dis non. C'est bien. Je te crois.

Sais-tu la singularité qui m'arrive? Je m'ennuie. Le piquant de ma situation s'émousse; ma couronne d'épines tourne au bonnet de nuit. Pour qu'une plaisanterie conservât son sel pendant dix jours pleins, il la faudrait excellente, et celle-ci ne l'est pas. Je m'étais attendu fort naturellement que Suzanne s'appliquerait sans délai à me donner de la jalousie ; c'est une manœuvre de l'âge d'or, que le simple bon sens indiquait; mais rien de semblable. On dirait que madame d'Athol a trouvé

dans le mariage, tel qu'elle l'entend, le dernier terme de la félicité humaine et le but final de son existence. Soit.

Toutefois, je ne puis voir sans impatience qu'on ait fait si grand bruit et poussé de si fortes clameurs pour en demeurer là. J'avais apprécié ce qu'il y avait de légitime au fond de sa colère, d'imposant même dans ses reproches. Si l'action eût répondu à la parole, si cette jeune femme eût hardiment, — à ma barbe, — entamé la pratique de ses imaginations, je n'aurais pas été du moins sans rendre justice à la logique et à la vigueur de ce caractère; mais une scène, des pleurs, des phrases, et au bout — rien! Ce n'est plus qu'une bouderie d'enfant et un entêtement sans portée!

Quand je la vois dans son fauteuil, poussant avec calme et méthode son aiguille à broder, l'air tranquille comme une sainte dans sa niche, le teint frais comme un chérubin dans sa gloire, — je sens que je la prendrais en haine, si j'étais encore capable d'une passion. — Que veux-tu que je te dise de notre vie? C'est un tissu d'or et de soie avec des agréments champêtres. Que prétends-tu que je te raconte, George? On ne raconte pas le sommeil de l'innocence. — Je vais m'acheter une flûte, un chalumeau, et en incommoder le voisinage. Voilà ce que je médite. — Aussi bien ne me manque-t-il rien désormais, si j'en excepte la houlette, pour jouer au naturel le rôle de pasteur. Tu sauras que cette propriété est divisée en un assez grand nombre de fermes. Suzanne ne m'a point fait grâce d'une prairie ni d'une étable. Bêtes à cornes, bêtes à laine et autres ont défilé sans interruption devant moi pendant dix jours, je pourrais ajouter pendant dix nuits; car j'en rêvais, le diable m'emporte! Il me semblait que j'étais

l'arche de Noé et que j'engloutissais dans mes flancs élargis tous les échantillons de la nature animale. Leurs races diverses, leurs mœurs domestiques, leurs délicates habitudes, je n'ignore plus de rien, mon cher. — Est-ce de la part de madame d'Athol une secrète gageure de pousser à bout ma courtoisie? Est-ce une vengeance? Quand elle m'interrogea sur l'étendue de mes connaissances en fait de vaches et de moutons, il est vrai que j'eus le tort de lui répondre par cet apologue irrespectueux : « On demandait à un ancien cannibale qui s'était converti, et qui était reçu dans le monde, s'il avait connu jadis un missionnaire nommé le père Lheureux : *On ne peut davantage,* dit-il, *j'en ai mangé.* »

En guise d'intermède, nous poussons dans les colombiers des alentours des visites qu'on nous rend pour nous achever. Je confesse que la quiétude de Suzanne me paraît mieux justifiée, à mesure que le personnel indigène se développe sous mes yeux. C'est un spectacle qui calme les sens. — Je suis encore, pour être juste, l'homme le mieux vêtu de la contrée, et celui dont l'apparcnce est la moins hostile à l'idée qu'on se fait d'un héros de roman. Il faudra bien qu'elle en prenne son parti.

Je venais de fermer ma lettre et de me jeter sur un large divan qui fait, à mon avis, l'ornement principal de ma bibliohèque, et où j'attends la mort pendant les entr'actes, lorsque deux coups frappés à ma porte m'ont remis brusquement sur pied. La porte s'est entr'ouverte, et j'ai vu poindre une tête blonde comme les blés; puis un regard inquiet et presque

coupable a glissé sur le mien, et une voix, qui n'était point assurée, m'a dit : « Vous êtes occupé ? »

C'était la première fois qu'on violait les limites de mon apanage. L'exhaussement subit de mes sourcils et la stupeur un peu affectée de ma pantomime ont fait monter jusqu'au front de la jeune indiscrète les nuances les plus vives de l'aurore.

— Occupé, non... Ébloui, je ne dis pas.

— Est-ce que vous voulez bien m'accorder une audience?

— Madame!

— Est-ce que vous voulez bien m'attendre un petit quart d'heure?

— Madame!

Et elle est partie. — Au diantre ce petit quart d'heure! il gâte tout; mais j'en profite pour te faire part de ce prodigieux incident. Ma vie s'est rapetissée à de si minces proportions, qu'un grain de sable y tient la place d'une montagne. — Je comprends Pélisson. — Paix, George! la voici.

Elle est rentrée portant à grand'peine sous son bras un échafaudage pyramidal de paperasses verdâtres. Elle l'a déposé sur mon bureau, et il s'en est élevé un nuage de poussière qui avait une odeur de sépulcre. « Eh! mon Dieu! ai-je dit, qu'est-ce que c'est que tout ça? On dirait les mémoires de saint Bonaventure! — On se tromperait, m'a-t-elle répondu en s'asseyant solennellement. Ce sont des titres, des baux, des quittances, et enfin toutes les pièces relatives aux cinq fermes dont se compose notre propriété du Chesny, y compris les deux moulins. Mon cher grand'père, qui prétendait s'être

usé la vue sur ces manuscrits, ne les a pas même époussetés, à ce que je vois. Fi! que c'est sale! Et elle frappait ses deux petites mains l'une contre l'autre avec une moue d'horreur.

— Il faudrait bien, a-t-elle ajouté, mettre un peu d'ordre à tout cela.

— Pardon, mon enfant!... mais, si les fermiers payent et si les moulins tournent, il me semble que tout est dans le meilleur ordre possible. »

Elle m'a regardé dans les yeux avec un air d'étonnement qui n'était point sans une nuance de dédain.

— Comment! s'est-elle écriée, vous croyez que cela va tout seul, comme ça?... Vous êtes encore bien de votre Paris, par exemple!... Et qui est-ce donc qui administre votre fortune, à vous, sans indiscrétion?

— Mais c'est mon notaire d'abord, et ensuite une espèce d'intendant à qui je vais me hâter d'expédier ces ordures-ci.

— Voilà justement à quoi je m'oppose, monsieur. Si vous avez une répugnance invincible à débrouiller ces affaires et à en suivre le courant, je vous demanderai la permission de m'en charger, quoique j'aie beaucoup à apprendre pour en être capable.

— Et moi donc, ma pauvre enfant! Mais ne puis-je connaître la loi fatale qui nous impose à l'un ou à l'autre cette corvée sans gloire comme sans profit?

Là-dessus, l'enfant a commencé une longue histoire dans laquelle j'ai entrevu, à travers mille précautions de pudeur filiale, que feu mon beau-père, le général du Chesny, était comme qui dirait un pendard. Il s'était donné corps et âme à un fripon d'intendant qui lui prêtait à gros intérêts le revenu

de ses propres terres, d'où il résulta qu'un matin, on eut l'humiliation de voir de pâles faces d'huissiers s'introduire dans l'hôtel du général. Il possédait alors, outre son hôtel de Paris et le Chesny, deux terres en Normandie : mais, grâce au savoir-faire de l'intendant, tout cela se trouva, à un jour donné, si bien grevé et surchargé d'hypothèques, qu'à première vue il sembla qu'on n'en tirerait pas une maille, les dettes payées. Ce brave général ne parlait plus que de se faire sauter la cervelle, et, bien entendu, il en parlait surtout à sa femme, qu'il avait ruinée. Madame du Chesny parvint toutefois à calmer l'ardeur homicide de son mari : elle l'emmena, écumant de colère, dans ce château où nous sommes, après avoir vendu l'hôtel et les deux terres de Normandie, pour faire la part du feu. Mon beau-père (*in partibus*, grâce au ciel !) cria qu'on l'assassinait, et qu'on voulait sans doute le réduire à l'hôpital. Elle le laissa geindre et tempêter, fort heureuse de n'être point battue. Au bout d'une dizaine d'années, à force d'industrie patiente, de secrète économie et de génie féminin, elle avait reconquis le domaine du Chesny dans son intégrité la plus liquide : elle avait sauvé l'honneur de la famille, et vingt mille francs de rente par-dessus le marché. Comme elle achevait son œuvre, elle mourut, quinze jours après la naissance de Suzanne.—Pauvre femme ! hein ! George ?

Quant au général, il serait encore, à l'heure où je te parle, plein de joie et de santé, s'il ne se fût cassé la tête en tombant de cheval. Il est superflu de te dire qu'il avait passé pour un des beaux hommes de son temps... Ma théorie sur les militaires n'est point ébranlée par les déplorables exceptions dont ce personnage est le type.

Quoi qu'il en soit, madame du Chesny mourante légua sa rancune contre les intendants à sa fille, par l'intermédiaire d'une vieille domestique favorite qui s'est acquittée fidèlement de sa mission. Jusqu'à son mariage, Suzanne avait laissé naturellement le soin de ses intérêts entre les mains de son grand-père et tuteur. Tu as vu ce gracieux vieillard : c'est un enfant dont les cheveux ont blanchi par accident; c'est une sensibilité vive et facile, qui s'agite sur un fonds d'égoïsme inaltérable, une activité toujours affairée qui n'est que de l'inconsistance, un esprit lumineux et mobile comme un feu follet, traversant tout et ne se posant sur rien. Il porte un habit bleu à boutons d'or, avec un soupçon de poudre sur le collet. Excellent convive, mais tuteur médiocre, il semble avoir rempli ses devoirs à l'égard de sa pupille avec la légèreté qu'il apporte à toutes choses, sauf au gouvernement de son office. Bref, il s'est contenté de recevoir l'argent des fermiers à des échéances quelconques, et de leur donner des quittances illisibles. Nous sommes tout à fait d'accord, Suzanne et moi, pour accepter aveuglément les comptes approximatifs de ce papillon septuagénaire; mais il paraît urgent à madame d'Athol d'éclaircir le vague inquiétant où flotte le noyau de sa fortune.

Tel est le travail spirituel dont elle m'a embâté. J'y suis fort propre assurément, autant qu'un Turc à prêcher l'Évangile; mais le moyen, je te prie, de laisser ce fardeau retomber sur les épaules de Suzanne?

Me voilà bien, George, mon enfant! Et si tu te figures qu'elle s'en tiendra là, nenni. Quand elle m'a quitté, me laissant tête à tête avec les mémoires de saint Bonaventure, j'ai

vu rayonner dans ses yeux un éclair de satisfaction infernale. Ourdit-elle, dans le secret de son âme, quelque trame vengeresse dont elle vient de serrer le premier nœud? ou cherche-t-elle simplement, à défaut d'autres émotions, le plaisir, si cher à son sexe, de jouer avec la force, d'usurper l'empire et de mettre la quenouille aux mains d'Hercule? — Ses moulins! quand j'y songe! Allons, tant qu'elle n'exigera pas que j'y porte la farine, je n'ai rien à dire. Bonsoir, commandant.

IV

Le Chesny, 10 juillet.

Je trouve à peine, mon George, le temps de t'écrire. De bonne foi, je m'étais imaginé, avec l'innocence de la ville, que quelques heures me suffiraient à parfaire la tâche que je m'étais laissé imposer; mais toutes ces affaires de fermages et de moulinages m'étaient, dans leur détail, si complétement étrangères, que j'ai dû, pour éviter la honte d'une abdication, me livrer à un apprentissage qui est loin d'être terminé. J'y ai mis de la fureur, de la rage : j'ai lu les cinq volumes de la *Nouvelle Maison rustique* avec vignettes; j'ai refait en partie mon cours de droit; j'ai mandé le notaire du bourg à plusieurs reprises et lui ai parlé sa langue épouvantable. Que n'ai-je pas fait, Dieu du ciel! j'ai poussé jusque chez Jean Bailly, afin de consulter ce prudent laboureur, mon compère. — Le plus pressant était de savoir à quoi s'en tenir sur les redevances actuelles de chaque bail. J'ai déjà atteint ce point. Un de nos cinq fermiers est décidément un voleur, que je crois traiter

généreusement en le mettant dehors. Il va donc me rester une ferme vacante à surveiller. Joins à cela les réparations, les coupes d'arbres, les chemins à remettre en état, les moulins qui ne tournent plus par malice et faute d'eau, enfin un monde de drôleries réjouissantes.

Te dirai-je, George, qu'après avoir commencé par rugir dans ma moustache j'ai pris peu à peu un goût mélancolique à mon ignoble labeur? Il en est ainsi. L'énorme ennui de cette besogne n'équivaut pas encore au poids de mon désœuvrement. — Et puis, mon ami, sous l'écorce du travail le plus grossier, le plus ingrat, la nature, ou Dieu si tu veux, a caché un fruit d'une saveur mystérieuse, que le pauvre connaît mieux que nous. C'est le sentiment vague et doux d'un instinct contenté et d'une loi accomplie. A part même toute application, l'activité pure nous calme et nous réjouit, parce qu'elle nous fait rentrer, si peu que ce soit, dans l'ordre véritable de notre destinée, dans l'harmonie des choses. — Ce castor qui, dans l'enceinte de sa cage, poursuivait son architecture inutile n'était pas un sot, non! — Si Dieu me prête vie, je compte imiter ce sage Mohican, dans la sphère de mes moyens. Si j'achève jamais ma tâche présente, je ferai des paniers de jonc ou des ouvrages de tapisserie, ou j'irai sculpter un pupitre à l'Assemblée législative, je ne saurais préciser; mais je m'occuperai régulièrement, comme régulièrement je dîne, l'instinct du travail me paraissant aussi évident et aussi impérieux chez l'homme que celui de la faim.

Si donc madame d'Athol cédait à une pensée de vengeance en attelant le vieux lion captif à une charrue de village, son but est manqué. Je goûte, au contraire, une sorte de bien-être

relatif; mais ce n'est pas le bonheur, comme tu penses, ce n'est pas même l'insouciance. Quoique j'aie cessé de t'en parler, George, tu peux croire que le caractère original de ma situation intime ne laisse point de me revenir fréquemment à l'esprit sous de fâcheuses couleurs. Un homme qui joue vis-à-vis d'une femme un rôle — non classé, et inqualifiable comme est le mien, — à moins qu'il n'en soit arrivé à brouter l'herbe des campagnes, ne peut jouir d'une sérénité parfaite Ce n'est pas que mon cœur ait discontinué d'être le plus paisible des cœurs; mais il y a là quelque chose de ridicule, — tranchons le mot.

Au surplus, commandant, madame d'Athol a des façons divines à mon égard. Il n'est pas d'attentions distinguées qu'elle ne sème sur mes pas et dont elle ne jonche mon assiette. Nous nous voyons peu; mais, quand nous nous voyons, ce sont des procédés et des cérémonies qui font du Chesny un petit Versailles. — Et des mots ravissants! « Comme vous voilà délicieuse ce matin!... » ou, si c'est le soir : « Comme vous voilà délicieuse ce soir! » Enfin, tous les trésors de la conversation.

Je m'étais trompé : il y a dans le pays trois jeunes gens passablement vêtus, cavaliers intrépides, bons valseurs, et qui mettent des roses à leur boutonnière. On les appelle : « Ces messieurs. » Mesdemoiselles leurs sœurs ont conçu, à ce qu'il paraît, beaucoup d'affection pour Suzanne; car elles chargent huit fois par semaine messieurs leurs frères de lui apporter des petits messages, des dessins de broderie, de la musique, et toutes les fanfreluches perfides qui ont cours dans ce commerce interlope.

Hier, dans la journée, Suzanne, en toilette de bergère, brodait sur sa causeuse gris-perle, devant la fenêtre ouverte de son boudoir. Je revenais, moi, des champs... Je passai brusquement la tête par la fenêtre du boudoir, et : « Bonjour, madame! » Elle tressaillit, et m'honora aussitôt d'une grande révérence en manière de plongeon à travers le parquet. « Eh mon Dieu! dit-elle en se rasseyant, comme vous voilà fait! Il y a donc beaucoup de poussière? — Ce n'est pas de la poussière, madame, c'est de la farine, sauf votre respect.— C'est pourtant vrai, reprit-elle en fixant sur ma personne ses grands yeux étonnés : vous en avez jusque dans les cheveux! » Et, par un mouvement d'une vivacité naturelle, elle se leva en étendant une main vers moi, comme pour me rendre le petit service que mon état semblait réclamer; mais cette privauté lui parut sans doute, à la réflexion, dépasser les bornes qu'elle s'était prescrites, car tout à coup elle rougit, et retomba un peu interdite sur sa causeuse. — Il est certain qu'elle est jolie, surtout par une sorte de désinvolture décente qui lui est particulière.

Après une pause : « Et votre roman, mon enfant? » repris-je tout doucement. Je vis l'aiguille à broderie frissonner comme une aiguille aimantée. « Oh! mon Dieu! dit Suzanne, vous êtes donc bien pressé? Moi pas : je l'attends. » Comme elle prononçait ce mot, un bruit de calvacade se fit entendre derrière moi : c'étaient les trois jeunes gens du pays qui débouchaient de l'avenue, tous trois en front de bataille, piaffant à l'envi et saluant à tours de bras. Après les avoir constatés, je me retournai vivement et regardai Suzanne avec un demi-sourire. Elle rougit encore, et secoua rapidement la tête à

plusieurs reprises. Cela voulait dire apparemment : « Leur nombre fait votre force. »

Singulier caractère de femme, après tout! Si je n'avais toujours présente à l'esprit cette scène orageuse de ma veillée nuptiale; si cette explosion de paroles amères, violentes, passionnées, ne retentissaient encore à mon oreille, je n'imaginerais jamais que la foudre puisse résider dans ce sein d'enfant, que cette surface limpide et riante puisse recéler l'arsenal bouillonnant des tempêtes, — des naufrages peut-être! — George, voici sa vie : le matin, je la vois de mes fenêtres voyager dans la rosée, de parterre en parterre, d'arbre en arbre, coupant, taillant, arrachant des fleurs, des branchages, des fagots de toutes couleurs, qu'elle apporte ensuite par brassées dans son boudoir et dans son salon. La grande affaire, alors, c'est d'introduire tout cela, selon certaines lois d'harmonie, dans les vases, dans les jardinières, et généralement dans toutes les poteries que peut contenir le château. Quand elle a réussi à son gré, avec le concours de l'inévitable Jeannette (cette vieille me déplaît), elle s'installe au sein de son bocage artificiel, et, de là, comme la reine des fleurs, elle donne à chacun les instructions de la journée. — Après le déjeuner, vite qu'on amène Soulouque : elle part avec moi ou sans moi. Au bout d'une heure : hop! hop! la voilà qui revient! tout en tremble. « Allons! allons! où est mon aiguille? ma broderie? mon dé? ma robe?... » (Car elle fait ses robes quelquefois, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est qu'il faut toujours qu'elle fasse quelque chose, et que le monde finirait sans doute, si elle se croisait les bras une seule minute.) Je la surpris même, l'autre jour, taillant une veste d'enfant d'un drap gros-

sier; je ne sais pour qui diable c'était. Ajoute à cela les visites, qui abondent, surtout le soir, la musique, les pratiques religieuses, et enfin des conférences fréquentes et prolongées avec un personnage qui est jusqu'à présent mon seul rival sérieux.

C'est à savoir le curé du bourg, qui a baptisé Suzanne, et qui n'en est pas encore mort. La simplicité de ce bonhomme est extrême. Il dîne avec nous le dimanche, et nous conte des anecdotes, fort plaisantes probablement, car il en rit comme un bienheureux, et Suzanne s'en pâme. Elle s'enferme avec lui pendant des heures, et je le vois sortir ensuite d'un air important, avec une liasse de papiers sous le bras. Je pense qu'il y a des orphelins sous roche.

Je ne puis aimer cette enfant, je ne puis l'aimer; mais, par le Dieu vivant — quoique inconnu! — si tout ceci n'est pas une comédie, si elle a vraiment conçu l'intrépide dessein d'éteindre les feux de son âme dans la dévotion et de répandre dans le sein de la charité toute la passion de sa jeunesse, je ne suis point descendu si bas que je ne puisse l'admirer, — l'estimer profondément. Elle tente l'impossible. N'importe! je me souviendrai qu'elle l'avait entrepris. Adieu.

P.-S. — J'allais oublier une découverte que j'ai faite, et à laquelle tu n'es pas étranger. J'étais allé, comme je te l'ai dit, consulter Jean Bailly, le flambeau de la contrée. Je m'apprêtais à repartir, ayant passé trois heures en sa docte compagnie et commençant à me croire changé en bœuf, quand il me déclara qu'il avait à me montrer quelque chose,... mais là, quelque chose... *Espérez un brin!* — Et il appela à haute voix, en levant le nez vers une des fenêtres de la ferme : « Hé! garçon! descends un peu, sans te commander! » Le garçon

descendit, et j'eus peine à retenir un cri d'étonnement en apercevant un jeune homme qui, au premier abord, me parut être toi-même, George. Il portait l'uniforme de ton corps et de ton grade, ce qui sans doute aida beaucoup à l'illusion ; cependant, c'est ta taille, ta coupe de visage, ton geste, tes yeux, tout cela affaibli et alangui par une apparence maladive et une pâleur de mauvais augure. Il est depuis un mois chez son oncle Jean Bailly. A la suite d'une blessure reçue en Afrique, sa poitrine s'était engagée; je crois qu'il couche dans une étable par hygiène. — Il n'est pas de ton bataillon, et ne te connaît que de nom. J'ai mis à sa disposition mon parc et mes chevaux. Il a refusé les chevaux et accepté le parc. Je lui ai indiqué une clôture aisée à franchir, afin de lui épargner le grand tour. Nous le voyons de temps à autre. Sa conversation me plaît, quoiqu'un peu enthousiaste. Il t'a encore volé cela. Suzanne épuise son éloquence à lui prouver qu'il prend à vue d'œil un embonpoint affligeant; puis elle le plaisante sur son étable, et bref elle le renvoie toujours plus gaillard qu'il n'est venu. Pauvre diable! — Suzanne l'avait aperçu à l'église, m'a-t-elle dit, et avait été frappée comme moi de sa ressemblance avec M. George de Vernon. « Seulement, M. George est mieux, dit encore Suzanne, parce qu'il a une balafre. » — Bonsoir, Balafré!

V

Le Chesny, 27 juillet.

Vive la joie, George, mes foins sont rentrés! — Quoi! tous? — Oui, tous! — j'entends ceux de ma ferme vacante, car les

autres ne me regardent pas. — Et quels foins, mon camarade! fleurant comme baume. — Soulouque, qui s'y connaît, ne veut plus entendre parler que de mes foins. — Le drôle! je le crois bien!... C'est le pré de bas, comme tu penses, que nous avons fauché en dernier, à cause du voisinage de la rivière... Quant au pré de haut et au clos de la mare... Enfin, ils sont rentrés, cher ami;... que veux-tu de plus?

Mes deux moulins retournent si bel et bien, que, ma foi, j'en fais bâtir un troisième.

Voilà pour le dehors. Au dedans, je prolonge quelquefois mes écritures fort avant dans la nuit. Je classe, je collationne, je résume, et je fonds peu à peu, dans un registre in-folio, la substance de toutes les paperasses que Suzanne m'a remises. Dans ces veilles et dans ma solitude, il me vient à l'esprit certaines réflexions qui m'étonnent de ma part. — George, il est clair que l'oisiveté n'est pas seulement un mauvais calcul d'égoïsme, c'est aussi une ignominie. Une vie toute personnelle, comme a été la mienne, une existence qui s'isole et se concentre en soi, refusant de saisir le moindre bout de câble, et d'aider, selon sa force, à la manœuvre humaine, est une existence hors la loi providentielle; elle usurpe sa place au soleil : si la terre était juste, elle la rejetterait de sa surface, et ne lui prêterait même pas la largeur d'une tombe. — Ce n'est pas, crois-moi, sans une honte secrète que j'assiste, spectateur inutile, aux luttes où mon siècle et mon pays se débattent laborieusement; mais où porter la main? où est le vrai péril? de quel côté penche le monde? Ah! qu'une conviction se dégage de ma pensée désormais plus rassise, et la seconde moitié de ma vie peut encore racheter la première. — En attendant,

si je puis faire pousser sur ce coin de terre un épi de plus, ne dût-il nourrir que les oiseaux du ciel, ma conscience sera plus tranquille.

— Et Suzanne? — Je ne sais trop. Sa vie n'a pas sensiblement changé, malgré les attaques acharnées des trois mousquetaires; ils viennent ensemble trop souvent pour que j'en prenne ombrage. — Je remarque bien, matin et soir, des excursions inexpliquées dans la compagnie suspecte de « bonne Jeannette; » mais le vieux linge et les petites vestes neuves qu'on emporte en paquet prêtent une innocente physionomie à ces allures romanesques.

Hier soir, vers huit heures, un orage effroyable fondit sur le pays. C'est précisément l'heure où nous avons coutume d'être envahis par le voisinage; car, jusqu'ici, le triste tête-à-tête de notre première soirée ne s'était point renouvelé. Soit hasard, soit combinaison préméditée, il y a toujours quelque réunion au château ou chez une amie. — Pour cette fois, la violence de l'orage nous condamnait à la reclusion et à la solitude. Cette idée semblait préoccuper Suzanne, qui, le visage collé contre une fenêtre, battait sur les vitres une marche inédite, tandis que je feuilletais un album dont toutes les pages sont d'une entière blancheur, Dieu merci! — On apporta les lampes. Suzanne se retourna résolûment; et, roulant avec fracas son fauteuil devant un guéridon, elle prit son ouvrage. Là-dessus, je me levai, et me rapprochai de la porte, lentement, peu à peu, flairant les jardinières et les vases qui jalonnaient ma route, afin de donner à ma fuite l'apparence d'une insouciante retraite.

« Si vous vouliez travailler dans le boudoir, dit Suzanne en

se levant à demi, je serais tout aussi bien chez moi, là-haut, je vous assure.

— S'il est absolument nécessaire qu'un de nous deux s'exile là-haut, madame, permettez que ce soit moi.

— Mon Dieu ! c'est qu'il y a des gens qui ne peuvent travailler,... écrire en compagnie. »

Je répliquai comme il convenait, et, après quelques passes courtoises, je fis descendre mon gros registre; nous nous établîmes, lui et moi, sur une belle table à incrustations de cuivre, en face du guéridon. — Hon! George!

Cependant, le tonnerre ébranlait le château de ses coups répétés. Le vent et la pluie battaient les fenêtres. A chaque grondement et à chaque rafale, nous levions la tête simultanément, madame d'Athol et moi, nous renvoyant un sourire avec une moue des lèvres, comme pour dire : « Oh! oh! vraiment, cela devient sérieux. »

Elle eut besoin de je ne sais quel objet oublié sur la causeuse, à l'autre bout du salon. En retournant à sa place, elle s'arrêta une seconde derrière ma chaise, et je sentis qu'elle se penchait légèrement au-dessus de moi, comme une branche qui ploie sous ses fleurs. Par bonheur, mon gros registre se trouvait ouvert à sa page la mieux ordonnée, à son verso le plus glorieux... Vanité! j'en fus ravi.

Les instants s'écoulèrent. Tantôt je l'interrogeais sur la destination finale du lambeau d'étoffe dont son dé mignon égalisait les plis, tantôt elle me demandait des nouvelles de la moisson ou de quelque génisse favorite; puis nous passions à une discussion approfondie sur le génie de Meyerbeer comparé au brio de Rossini, et de là à la théorie des paratonnerres.

Comme il arrive, nous n'avions parlé l'un et l'autre que pour conquérir le droit de nous taire. Dès que le silence eut cessé d'être une gêne, nous le laissâmes régner. Fatigué des courses de la journée, j'avais peine à suivre le fil épais de mon travail : l'odeur concentrée des fleurs et de la verdure me faisait monter au cerveau je ne sais quel trouble étrange, qu'exaltait sans doute encore l'influence secrète de l'orage. J'éprouvais, il me semble, le malaise agréable d'un homme endormi sous des lauriers-roses. Toutes mes sensations tenaient du rêve. — Je levai mes yeux appesantis, et je regardai Suzanne: elle réparait le temps perdu de toute son ardeur. Je distinguais à peine dans l'ombre la ligne élégante de son cou, mollement incliné comme celui d'un cygne qui plonge; mais la lueur de la lampe éclairait son front penché, et, miroitant sur ses cheveux, semblait parsemer sa tête de blondes étincelles; ses yeux, dont je n'apercevais que les cils droits et serrés comme les pétales d'une marguerite entr'ouverte, suivaient attentivement l'évolution rapide de son aiguille. Cette grave et candide figure, dans sa soumission et dans sa sérénité, exprimait naïvement tous les devoirs et toutes les joies domestiques; elle répandait autour d'elle un air d'honnêteté, de fête et de repos. — Celui qui a encore son âme, et qui, après les travaux du jour, trouve fidèlement une telle image à son foyer, de quoi se plaint-il?... Ce doux tableau d'intérieur, où semblait nous enfermer plus étroitement la tempête du dehors, se complétait d'une façon bizarre dans ma pensée fiévreuse.. Je croyais voir passer entre nous deux des formes gracieuses et frêles, allant sans cesse de l'un à l'autre, et formant les anneaux charmants d'une chaîne scellée dans nos deux cœurs... Oui, si quelque

chose ressemble au bonheur sur la terre, c'était cette vision. Si Dieu a mis ici-bas une récompense après la peine, une consolation à côté de l'épreuve, l'une et l'autre étaient sous mes yeux.

N'est-il pas singulier, George, que nous méconnaissions si obstinément, dans notre jeunesse, les lois réelles de la vie, qui se présentent à nous cependant avec un caractère si simple, si naturel, si évident? Plus qu'un autre, je me suis refusé à cette clarté; j'en suis puni. Le malheur et le châtiment de ceux qui ont poursuivi dans les mauvais sentiers un faux idéal, c'est de ne pouvoir rentrer dans le chemin véritable, même lorsqu'ils l'aperçoivent. Leur cœur s'est nourri si longtemps de brûlantes chimères, qu'il ne trouve plus de saveur à la vérité. C'est un fruit trop sain pour leur lèvre desséchée. Ils meurent, comme le vieux Moïse, en vue de cette terre merveilleuse qu'ils ont cherchée follement dans les déserts.

Plusieurs fois Suzanne, étourdie de mon silence opiniâtre, jeta sur moi des regards furtifs. Ses yeux rencontrant toujours les miens, elle les détournait aussitôt. Ce rêve maladif, ces pensées me fatiguaient. L'heure était avancée; je me levai. Suzanne était debout au même instant. Je m'approchai d'elle; je pris une de ses mains, que je sentis trembler, et je lui baisai le front. — Je sortis ensuite, sans dire un seul mot, comme un homme qui est sous l'empire d'un charme magique et qui ne peut ou n'ose le rompre. La vérité est que ces fleurs m'avaient fait mal, et voilà tout. — Bonsoir, ami.

VI

Le Chesny, 10 août.

Je reviens du bal; il est trois heures du matin : une assez triste aventure me force d'être sur pied avant cinq heures. Il faut, bon gré, mal gré, que tu m'aides à passer le temps jusque-là.

Donc, je reviens du bal. Je te vois sourire à ce mot, George. Ton imagination folâtre se représente tout de suite les détails d'un ballet rustique : les danses sous la coudrette, des ménétriers ivres sur des cuves, une odeur enchanteresse de cuisine en plein vent, des agneaux noircissant sur des broches publiques, un maire, enfin, pavoisé aux couleurs nationales et promenant au milieu des grâces l'image obèse de la décence... Fi donc, George! sommes-nous des provinciaux? Je te parle d'un bal et non d'une kermesse. — C'était chez la comtesse d'A..., dont le château est situé à six ou sept kilomètres du nôtre. La comtesse d'A... est la mère du comte Frédéric, le plus timide, le moins barbu et le plus dangereux des trois mousquetaires qui ont juré ma perte. Le second de ces messieurs, le seigneur Léopold de Laubriand, puissant chasseur devant l'Éternel, roux comme Nemrod, jarret carrément t ndu sous le nankin, est un compagnon décidé et entreprenant, dont l'œil bleu clair ne manque pas d'une certaine fascination énergique. Le troisième, je ne te le nommerai même pas, parce qu'il s'est laissé distancer comme un benêt. Il faut te dire qu'il a voyagé jusqu'au pôle; et, comme il parlait l'autre soir à Suzanne de la danse des Esquimaux, je ne manquai pas de

l'importuner pour qu'il nous en donnât une petite représentation. Il eut la bonhomie d'y consentir. Or, il se trouve que cette danse est tout bonnement la danse des ours. Je m'en doutais. Suzanne ne peut plus le voir sans rire aux larmes.

Nous étions arrivés vers dix heures. La fête, au premier abord, offrait l'aspect ordinaire de toutes les rénnions de ce genre. La comtesse d'A... est du monde, et tout ce qui avait dépendu d'elle était correct; mais ce qu'elle n'avait pu empêcher, et ce qui saisissait peu à peu douloureusement le flair de l'observateur, c'était le goût de terroir répandu sur les toilettes des femmes. Une, entre autres, m'a frappé. Figure-toi, si tu le peux, une espèce de fourreau de soie noirâtre, uni et luisant comme une chrysalide ou comme la gaîne d'un parapluie, avec une chaîne d'or par-dessus. Cet objet inouï m'a été signalé comme l'épouse d'un conseiller général. Je ne te décrirai d'ailleurs ni les robes en velours d'Utrecht, à corsage montant, dans le style impérial, ni les bariolages de couleurs discordantes, ni les panaches de tambour-major, ni les turbans à la Staël qu'on voyait ressortir tout le long des banquettes, comme des fresques d'auberge ou des tapisseries foraines. Que de turbans surtout, cher ami! « Le jour des Osmanlis est à la fin venu! » me disais-je. — Ce qu'il y avait de plaisant, c'était l'air de jalouse concurrence avec lequel se considéraient entre eux ces turbans rivaux. Bref, on se croyait à Bagdad.

Dans ce pêle-mêle criard, Suzanne se distinguait, je le confesse, par l'élégance simple et l'ajustement harmonieux de sa fraîche parure. Je ne sache pas de mortel plus profane que moi en matière de toilette, et, au fait, cela ne nous regarde

pas; pourtant, si je dis à une femme qu'elle est fagotée, bien qu'il me soit impossible de lui dire précisément pourquoi, elle peut tenir pour certain qu'elle est fagotée. — Voilà ma prétention. — De même, quand je vois dans la toilette d'une femme un assortiment de tons si justes, une symétrie et un encadrement si bien adaptés à sa personne, qu'il semble qu'elle ait dû naître et fleurir comme cela, — je dis que cette dame est bien mise, et je le pense, ce qui est plus rare. — Suzanne était bien mise.

Elle aime un peu beaucoup le bal et la valse, cette dévote. Elle y apporte, comme à tout ce qu'elle fait, un goût, une ardeur, un entraînement qui doivent paraître exclusifs à qui ne la connaît pas d'ailleurs. La valse l'enivre. Quand il faut s'arrêter pour reprendre haleine, son petit pied palpite sur le parquet; des frissons d'impatience courent sur ses épaules et les font onduler comme de la moire. — N'importe, c'est une danse *inconséquente* pour une chrétienne. — Celui qui l'inventa n'était point marié. Pour mon compte, je sais que je préfère la danse des Esquimaux.

En général, les nouvelles mariées sont un peu délaissées dans le monde. La lune de miel est une égide qui pétrifie les plus audacieux. On ne voit point d'apparence à supplanter un mari qui est encore un amant; on laisse le jeune ménage à ses ferveurs printanières, et l'on attend les prémiers froids. — Par exception, Suzanne est fort entourée. Il est vrai qu'on n'observe entre elle et moi ni ces empressements passionnés, ni cet échange furtif de clins d'œil et de soupirs, ni ces isolements égoïstes par où se trahit dans la foule un couple bien épris — et mal-appris. De la part de Suzanne comme de la

mienne, on remarque des égards, mais rien de plus, — et c'est une chose qui les encourage, ces jeunes gens. Ils ont un sentiment confus qu'il y a là une grande infortune à consoler. Chacun le témoigne à sa manière : le comte Frédéric par des attitudes de page rêveur et des respects mystiques, le farouche Léopold par des attentions bruyantes et des galanteries gigantesques, — comme d'apporter un fauteuil à bras tendu pardessus la tête d'une multitude justement alarmée. — N'est-ce point délicat ?

Qu'ils fassent leur devoir. Le mien est de garder la neutralité que j'ai jurée à Suzanne, et je la garderai dans les limites du possible ; mais, du moins, George, si l'on me prend, ce ne sera pas par surprise. Je suis les tours et les détours de chaque mineur, j'entends le moindre coup de sape. Triste avantage, sans doute, *si rien ne marche après lui !* — Mais encore suis-je bien aise que l'aveuglement traditionnel des maris m'ait épargné.

Un honnête et vraiment aimable garçon, c'est ce jeune officier qui te ressemble, M. Jules Bailly. J'avais été étonné de l'apercevoir en entrant dans le bal. Je savais, il est vrai, qu'il avait dû recevoir une invitation par les bons offices de Suzanne, car nous nous étions consultés, elle et moi, là-dessus ; mais je savais aussi qu'il avait refusé jusqu'à présent toute invitation semblable, en alléguant le prétexte de sa santé. J'ai pensé qu'il se trouvait mieux, et j'en ai été charmé. Cependant, je n'ai point tardé à regretter amèrement qu'il fût venu.

Dès l'abord, j'avais entendu commenter à demi-voix, entre turbans, et de la façon la moins obligeante, la parenté de ce jeune homme : tu te rappelles qu'il est le neveu de mon fer-

mier. Je ne te dirai pas que j'avais pris sa défense — car, en vérité, de quoi le défendre? — mais enfin je m'étais empressé de citer quelques traits de sa vie militaire, croyant ainsi apaiser tous les scrupules. — Point du tout. — Nous avions là toute la noblesse du canton. L'aristocratie rurale est ombrageuse... Mon ami, n'étant point noble de ma personne, j'ai coutume d'apprécier avec beaucoup de réserve des prétentions qu'il m'est trop facile de ne pas partager. Toutefois, je sens que j'en aurais pu éprouver les faiblesses, mais jamais les vertiges; et, quand je vois, dans nos temps troublés, ces prétentions se traduire par des actes de classement exclusif et d'intolérance mortifiante, le ridicule n'est pas le pire reproche qu'elles me semblent encourir. — Passons. — M. Jules Bailly venait de danser avec Suzanne. Une assez jolie personne, mademoiselle Hélène de Laubriand, qui est la propre sœur du centaure Léopold, s'était engagée avec ton sosie pour la valse suivante : quand il est venu réclamer l'effet d'une promesse qui datait de cinq minutes à peine, mademoiselle Hélène a dit en rougissant que M. Bailly se trompait sans doute, qu'elle ne conservait aucun souvenir de cet engagement, qu'elle avait d'ailleurs promis toutes les valses de la soirée. Sur cette aimable déclaration, notre officier s'évertue ingénument à prouver son droit, à invoquer la vérité. — Le Léopold intervient alors et s'étonne d'une insistance qui semble mettre en doute la bonne foi antique des Laubriand. M. Bailly entrevoit enfin où le bât les blesse. Il tressaille, quitte aussitôt sa posture suppliante; et, regardant au fond des yeux M. de Laubriand, il lui dit d'une voix sourde, qui se faisait entendre cependant jusqu'à l'extrémité du salon : « Vous devez, monsieur, me trou-

ver l'intelligence bien lente; je comprends, quoique tardivement, que je suis indigne de toucher le gant de mademoiselle votre sœur; mais vous ne me refuserez pas, j'espère, l'honneur de toucher le vôtre. — Monsieur, a répliqué froidement Laubriand, je n'ai pas l'avantage de vous connaître... Il y aurait peu d'usage à prolonger ce débat entre nous;... mais vous avez ici apparemment quelque ami... Je suis à sa disposition. » Un murmure approbateur avait accueilli cette réponse, qui doublait l'outrage. Il était évident que la galerie, en immense majorité, tenait pour l'offenseur. — Les yeux du jeune officier erraient autour de lui avec une sorte d'égarement : une véritable agonie agitait tous les traits de son pâle visage. Jamais appel plus éloquent, plus poignant, ne fut adressé par un homme à ses semblables. Personne ne bougeait. Les hommes sont lâches! — Je serais venu plus tôt; mais j'étais loin, et j'avais peine à me dégager de la main de Suzanne, qui s'était, durant cette scène, crispée involontairement sur mon bras. « Voici, monsieur, ai-je dit enfin à Laubriand, voici l'ami que vous demandez. — Monsieur Bailly, ai-je ajouté, je vous supplie de ne pas démentir le titre que j'ose prendre et dont je m'honore profondément. » Ce jeune homme m'a serré la main, et j'ai lu dans ses yeux humides une expression qui m'a rappelé ton regard, George, quand j'eus le bonheur de sauver ton frère.

Nous sommes sortis tous trois, et le comte Frédéric nous a suivis presque aussitôt. — On est convenu d'une rencontre à l'épée pour ce matin. Puis nous sommes tous rentrés dans le bal, en proclamant que les choses s'étaient terminées par une explication pacifique à l'honneur de chacun. Cependant, la fête

languissait, et nous n'avons pas tardé à nous retirer, Suzanne et moi.

La nuit était si belle, que nous avons tenu la capote de la calèche à moitié relevée. L'air du dehors, le mouvement du voyage, m'ont fait du bien. Nous courions entre des haies chargées d'arbres trapus ou élancés qui prenaient dans l'ombre des formes de chimères, et qui empruntaient à notre rapide allure une vie fantastique. Quelquefois, les deux côtés du chemin s'abaissaient en talus, et notre vue plongeait sur des prairies submergées dans un brouillard d'argent. Un souffle de brise passait sur nous par intervalles, nous apportant la fraîche odeur des bois mêlée aux violents parfums des cultures en fleur. La sérénité, le repos, que respirait la campagne endormie, dissipaient peu à peu les souvenirs et les pressentiments de la scène à laquelle je venais d'assister. Mes pensées ont pris un autre cours, en gardant une teinte de gravité.

Jamais l'éclat du plus beau jour n'a valu pour moi la lueur solennelle et pensive d'une nuit d'été. Je regardais avec émotion l'azur sombre du ciel semé de mille feux qui semblaient marquer le campement nocturne des armées surhumaines de Milton. Je voyais des étincelles — qui sont des mondes! — aussi serrées dans l'espace immense que des diamants dans un écrin. Quoi donc, ami! ce spectacle n'est-il que la vaine parure de nos nuits? Est-ce donc un orgueil barbare qui l'étale à nos yeux, comme l'orfévre fait étinceler aux regards du pauvre des richesses que sa main ne touchera jamais? — George, cela confond.

Puis j'ai regardé Suzanne. Ses bras étaient croisés sur son sein, qui trahissait par de faibles battements la fièvre mourante

du bal. Elle avait ramené sur sa tête le capuchon de sa mante; dans ce cadre soyeux, son visage resplendissait d'une clarté douce comme l'aube et d'une pâleur céleste; une transparence étrange, une extase mystérieuse, une paix inexprimable faisaient de cette image le fantôme entrevu d'un monde supérieur. — Ceux qui disent simplement de Suzanne qu'elle est jolie ne disent pas tout.

Quand on approche du Chesny, on voit s'élever sur la droite, au haut d'une colline que le chemin gravit en tournant, la petite église du bourg. Nous montions lentement la côte, et nous pouvions distinguer déjà, par-dessus la haie de buis, les vieux ifs symboliques et les croix funéraires qui entourent l'église. Suzanne ne passe jamais près de ce modeste cimetière, où sa mère repose, sans marquer une vive émotion. — Elle est tout à coup sortie de sa tranquille rêverie, et je l'ai vue s'agiter avec inquiétude pendant un moment, comme si elle eût voulu me parler. « Ne croyez-vous pas, m'a-t-elle dit enfin, que la nuit, — qu'une nuit comme celle-ci, nous rend plus présent le souvenir de ceux qui ne sont plus? » J'ai répondu par un mot d'assentiment, et j'ai ajouté quelques phrases sur la disposition naturelle de notre cœur à ressentir plus fortement tour à tour les impressions les plus distinctes. Une sensibilité plus fraîche jaillit, en effet, du contraste même de nos idées; et, en quittant les frivoles préoccupations du bal, notre esprit se tourne presque irrésistiblement vers de graves pensées. « Si j'osais, a repris Suzanne, je voudrais bien vous demander quelque chose?... — Parlez, mon enfant. — Mais ce désir vous semblera une fantaisie romanesque,... péplacée,... indigne peut-être... » Et elle me montrait des

yeux la triste enceinte du petit cimetière. — J'ai dit qu'on arrêtât. Elle m'a pris le bras. Nous avons monté les degrés d'un escalier à moitié détruit, et je l'ai menée, en écartant les hautes herbes humides de rosée, jusqu'à la tombe qu'elle venait chercher. Elle s'y est agenouillée, et je me suis assis à quelque distance, au pied d'un if séculaire.

Tandis qu'elle priait, je me rappelai comme malgré moi tout ce que j'avais appris et deviné du long martyre enseveli sous ce tombeau. — Je t'ai parlé de la mère de Suzanne. — Eh bien, George, dis-moi, — si son dernier sommeil est tel que la voix même de son enfant n'en puisse rompre le charme glacé, — ne l'a-t-elle point acheté trop chèrement? Juge : elle souffre pendant dix ans, d'un front souriant, d'une humeur inaltérable, la présence brutale du misérable qui lui prépare la misère par ses trahisons; elle passe dix années à effacer de sa main courageuse la trace des désordres dont elle n'a recueilli que les amertumes;... puis, lorsque enfin un rayon de joie semble éclairer sa pauvre vie, à peine son premier regard heureux s'est reposé sur le front de sa fille, — il s'éteint; elle meurt. — Si, ce jour-là, tout a été fini pour elle, que veut dire, au nom du ciel! cette idée de justice qui court dans nos veines avec le sang de notre cœur?

J'ai été un des plus incrédules et je demeure encore un des plus sceptiques parmi les enfants de mon siècle; mais du moins je ne prends point pour des traits de vigueur les défaillances de mon esprit : c'est le doute qui est facile et qui est faible, c'est le doute qui est l'impuissance et la puérilité... Tout ce qui dépasse la hauteur ridicule de notre visée et le cercle de notre routine quotidienne est nécessairement absurde et impos-

sible... Voilà qui est bien! Mais nous ne supprimons pas pour cela le problème,... ni la terre, ni le ciel, ni la vie, ni la mort, ni rien de ce qui nous gêne; le miracle le plus grand et le plus incroyable de tous persiste dans son évidence écrasante : le radieux firmament continue d'éclairer des berceaux et des tombes... La question demeure impitoyablement posée sous nos yeux, — et, en fait de solution, George, à mesure que j'y réfléchis davantage, je n'en aperçois pas qui n'aboutisse à Dieu, à l'âme immortelle,... au Christ peut-être.

Suzanne s'est relevée, et, en reprenant mon bras, elle a murmuré : « Je vous remercie;... vous êtes bon,... car je sais que cela n'est pas dans vos idées. » Mes idées, George! — elle me croit une brute, cela est certain. — « Vous êtes bon!... » Qui ne le serait pour elle?

M. Jules Bailly m'attend à quatre heures et demie devant la grille de l'avenue. — Il faut que je parte. — Que Dieu garde ce jeune homme!

Sept heures.

M. de Laubriand est blessé légèrement à l'épaule. Il s'est montré fort bien : une fois blessé, il a adressé des excuses à M. Bailly avec une franchise qui m'a gagné le cœur. Peut-être tenait-il beaucoup à se remettre avec le mari de ma femme. En tout cas, il y a réussi. — J'ai ramené M. Bailly au château. Nous avons rencontré Suzanne, qui faisait sa moisson matinale. Elle s'est récriée, a frémi comme il convenait, et finalement a invité le vainqueur à déjeuner.

VII

Le Chesny, 1er septembre.

J'ai reçu tes deux billets. Tu te plains de mon silence. — Monsieur George, si notre vieille amitié ne suffit plus à colorer du plus faible intérêt les pâles détails de mon églogue, il faut me le dire franchement : je serai moins blessé de cet aveu que je ne le suis de la sécheresse de vos réponses, qui semble s'accroître à mesure que le ton de mes lettres devient plus intime.

Ne serait-ce point, George, que tu es un traître goguenard, et que tu jouis secrètement de l'embarras où tu me supposes? Ne serait-ce point qu'il te plairait de voir ma superbe s'humilier d'elle-même, et que tu lui voudrais laisser le mérite d'une abjuration spontanée?... Ce George! il n'en dit rien, — mais gageons qu'il emploie ses loisirs à me tisser de ses doigts candides la robe de lin des néophytes; qu'il me voit déjà. vêtu de blanc comme un jeune lis, offrir le lait et le miel sur un autel de feuillage, avec cette inscription en lacs d'amour : « A l'innocence reconquise!... »

Vraiment, notre ami, c'est aller vite en besogne!... Par le ciel, George, c'est de la demence! Si tu as pu prendre, en effet, quelques tirades pillées dans mes souvenirs d'enfance, — quelques rêveries d'occasion; — pour les témoignages d'une sérieuse métamorphose et d'une conversion... impossible; — si, en regard de l'abîme de mon passé, quelques semaines du tête-à-tête le plus nul avec une petite fille de province... — Ah! assez!... Que de jargon hypocrite et misérable, et pour ne

tromper personne! Assez, George! épargne-moi... Je suis sous tes pieds — et sous ses ailes, et j'adore vos dieux! — Je l'aime. Es-tu content?

Mais pourquoi, — pourquoi ne pas me le demander? Pourquoi ton affection n'a-t-elle pas ménagé à ma chute un penchant plus facile, une secousse moins pénible, un lit plus doux? — Tu as craint, n'est-il pas vrai? d'effaroucher par trop d'empressement ma fierté à peine trompée, — d'intéresser mon orgueil à soutenir plus longtemps sa lutte et son mensonge... Oui, je te comprends; mais mon orgueil n'est plus, George; Dieu l'a confondu en me donnant un enfant pour guide.

Je l'aime!... est-ce possible? Avant de t'écrire ce mot, avant d'oser me le dire à moi-même, que de fois j'ai sondé mon cœur! que de troubles! que d'hésitations! que de révoltes! — Avant de le lui dire, — à elle, je veux encore descendre au fond de ma conscience. Il ne faut pas la tromper, mon ami; et, si je ne portais dans mon sein une fois de plus que le principe d'une déception fatale, qu'un germe de mort sous les apparences de l'amour et de la vie, j'en garderais le poison pour moi seul. Il ne ferait cette fois qu'une victime.

Mais sois sûr que je l'aime! Je ne retrouve dans mon passé aucun vestige réel de ce que j'éprouve. Cependant, je reconnais quelques impressions de ma première jeunesse: c'est que le premier regard que nous jetons sur la vie et sur le monde, avant d'en avoir franchi le seuil, n'est pas, quoi qu'on dise, le moins clairvoyant; il n'est pas encore troublé par le tourbillon que soulève la mêlée humaine. A cet âge, nous avons sur les principaux objets de la vie des notions plutôt exagérées que fausses. L'expérience, qui ne devrait que ramener ces no-

tions dans la mesure du vrai, les égare le plus souvent; elle ne se borne pas à les dégager des amplifications du rêve et du roman, elle en altère la sincérité instinctive; au lieu d'en rectifier simplement la forme enthousiaste, elle s'attaque au fond même et en corrompt l'essence. — Oui, quand nous sortons des bras de notre mère ou des épanchements passionnés d'une amitié adolescente, nous apercevons clairement, quoique sous un jour trop brillant, les grandes lignes de la destinée qui nous attend. Notre vue, encore droite et pure, assigne aux divers éléments dont la vie de l'homme est faite leur place, leur emploi, leur ordre naturel et véritable : il y a moins d'erreur dans les illusions d'un enfant que dans l'expérience hébétée d'un viveur émérite. — Ainsi, George, que m'arrive-t-il aujourd'hui, sinon ce que notre imagination, mise en commun, évoquait, il y a dix ans, du sein de notre avenir entr'ouvert? N'avions-nous pas pressenti avec justesse tout ce que l'amour et la présence d'une femme, tout ce que la force et la tendresse d'un ami peuvent mêler de douceur au mâle sentiment des devoirs de la vie noblement acceptés?... Rends-moi cette justice : tout cela, je l'avais compris comme toi... et si, depuis, des hommes m'ont enseigné à maudire le nom d'ami, si des femmes m'ont arraché du cœur le respect de leur sexe, est-ce la faute de Dieu ou la mienne? N'est-ce point que j'ai pris l'exception pour la règle, et l'écume du vase pour la liqueur elle-même? Il en est du chemin de la vie comme des routes de ce pays à certains jours de fêtes patronales qu'on nomme des assemblées : — les premières gens qu'on y rencontre, alignés au bord des fossés, sont des aveugles, des bandits et des bohèmes de toute robe et de tout pelage... Que d'impatients

s'en tiennent à cette compagnie, et jugent bravement la fête sur ces ignobles dehors, — le logis sur l'antichambre! Que de prétendues études de mœurs n'ont décrit que celles des laquais!

Je ne me jette pas d'un excès dans un autre, George : en pénétrant au delà de cette couche impure qui fermente à la surface de la vie, je sais qu'on ne trouve point une mine d'or vierge. Les hommes comme toi, les femmes comme Suzanne, sont rares, je le sais, même dans la région du monde réel. Toutefois, si le vice s'y montre trop souvent, il n'y est pas encore indifférent : on l'y contraint toujours de rendre à la vertu l'hommage de l'hypocrisie. Les jugements, l'opinion, les égards n'ont pas cessé de s'y asseoir sur les règles de la conscience chrétienne et de la morale éternelle. C'est au milieu de ces principes et à l'ombre de ces saines traditions que s'élèvent avec rectitude le plus grand nombre des jeunes existences qui doivent un jour s'associer aux nôtres. La mère la plus égarée tient elle-même, et plus qu'aucune autre souvent, à conduire une honnête fille sous le toit nuptial. — Ne semble-t-il pas, d'après cela, que toutes les femmes, les monstres exceptés, doivent apporter au foyer de leur époux un sentiment simple et vrai de la vie et du rôle qu'elles ont à remplir? N'est-ce point nous, les trois quarts du temps, — par le contact de notre expérience gâtée, par les traits irréfléchis de notre langage, et souvent même par nos sottes vanteries rétrospectives, — qui dégradons et minons peu à peu l'édifice délicat de la mère de famille? N'est-ce point nous, dis-je, qui substituons, dans ces esprits dociles, le désordre et la confusion d'idées à la discipline heureuse et tranquille des préceptes

maternels? nous enfin, nous seuls, qui renversons de notre main les dignes protectrices qui contenaient la passion de ces jeunes cœurs dans la limite du devoir et de la vérité?

Et cependant, George, je n'imagine pas qu'il y en ait une autre comme elle dans le monde,... une autre qui suive sa voie d'une démarche à la fois si ferme et si gracieuse, si hardie et si modeste. Elle rehausse par un charme naturel de simplicité et d'élégance les détails les plus communs, les phases les plus vulgaires de sa révolution quotidienne; il semble, à la voir accomplir les rites familiers du ménage, que la vie soit une douce religion dont elle est la charmante prêtresse.

La puissante coquetterie que celle de l'honnêteté! On ne peut rendre par des mots les séductions exquises dont un cœur chaste imprègne tout ce qui l'enveloppe, tout ce qui le touche, et jusqu'aux derniers plis d'étoffe qui éprouvent le reflux le plus lointain de ses pulsations. Nous savons cela en général mieux que les femmes : qui de nous, rencontrant en même temps dans quelque lieu public deux femmes également belles, également parées, mais inégalement respectées, n'a mesuré, par la différence de ses impressions et de ses rêves, la distance de la terre au ciel? — Il faut encourager la vertu, George, mon enfant; c'est la seule chose, en effet, qu'on n'ait pas réhabilitée depuis vingt ans et plus.

Il n'en est pas moins vrai que la mienne me décontenance un peu, surtout par les humiliations qu'elle m'inflige... Mais suis-je donc, par la mort Dieu! un bachelier en vacances? suis-je d'âge et de mine à soupirer sous des balcons, à disputer au zéphyr un floquet de soie envolé d'un corsage?... George, tu ne le penses pas! tu n'oserais, de propos délibéré,

me faire une injure si capitale!... Et pour ce qui est de ce petit gant paille que tu vois sur ma table à portée de ma main, l'histoire en est simple et honorable. — Il n'est pas rare, assurément, qu'on entre par un jour d'été dans un cimetière de village et qu'on en parcoure les sentiers touffus, en déchiffrant çà et là des inscriptions sous la mousse et en écoutant bourdonner les insectes dans l'herbe; mais il est rare de trouver sur le gazon d'une tombe un gant de bal encore tout parfumé: et, si on le trouve, n'est-il point naturel de le conserver comme une curiosité singulière?

Eh bien, oui! j'amasse des reliques, je m'abandonne aux enfantillages du goût le plus médiocre! oui, jour et nuit, je me repais de colifichets!... et c'est même quasiment ma seule nourriture; car, pour comble de mortification, j'ai perdu l'appétit. Quoi encore? Je songe,... je guette,... je la cherche et je la fuis... Si je ne me tenais bien, je ferais des vers... Tout cela par la raison, mon cher, qu'il n'y a pas deux façons d'être amoureux, et qu'en tout cas, celle-ci est la bonne.

Eh! que m'importe, si je suis heureux et si je me sens meilleur, si mon cœur s'élève et s'élargit pour vous faire à tous deux une place digne de vous?... Écoute, elle enchante à mes yeux la création tout entière; elle me la révèle,... elle me la fait comprendre,... elle me la fait bénir! Je suis son disciple discret et fervent... Je rapprends à ses pieds la langue oubliée du livre de la vie, tel que Dieu l'a gravé,... elle en fait ressortir dans ma conscience les caractères effacés,... elle me rend à la vérité, à la lumière, au sens divin... — Quand le frôlement de sa robe me vient troubler jusqu'au fond du cœur, quand mes lèvres aspirent à tout ce qu'effleure sa main,

il me semble que je l'outrage et que je suis sacrilége. Je l'adore,... que veux-tu!

Toi aussi, George, je t'adore.

VIII

Le Chesny, 8 septembre.

J'aurais bien désiré prendre conseil de toi avant d'exécuter l'entreprise désespérée que je médite; mais, grâce aux détours et aux négligences de la poste rurale, il me faudrait, comme d'habitude, attendre trois jours ta réponse, et c'est une patience que je n'ai pas.

Je veux dire à Suzanne que je l'aime, lui faire ma confession franche et entière. Est-ce habile? est-ce opportun? Je ne sais trop; je sais que je ne peux supporter plus longtemps la secrète terreur qui s'est glissée au sein de ma passion. — George, qui m'a jamais dit qu'elle m'aimât, sinon mon imbécile fatuité? — Quelquefois, son calme m'épouvante; à d'autres heures, il me semble qu'elle n'est plus la même, que son regard interroge furtivement mon visage, qu'il est plus tendre, — ou moins pur, qu'elle m'aime enfin, — ou qu'elle est coupable... Ces doutes sont affreux. Je veux tout lui dire, et tout savoir, et cela sans délai.

Elle a un lieu de promenade favori : c'est une allée — sombre et embaumée comme une église le soir d'une fête. Il y a, au milieu, un banc demi-circulaire; c'est là qu'elle établit, pendant la chaleur de la journée, son atelier de bienfaisance. Je l'ai vue, il y a une heure, se diriger de ce côté, sa pane-

tière au bras. Sous ce riant soleil, au milieu de ses fleurs, de sa verdure et de tout ce qu'elle aime, elle doit être disposée d'une manière favorable,... n'est-il pas vrai? — Mais comment lui dirai-je bien cela, sans trop de gaucherie?... George, jamais je n'ai ressenti une émotion si profonde, si douce, — ni si cruelle. Je te dis que ma vie est suspendue à sa réponse! Allons!... que vos divinités, dont vous avez fait les miennes, me protégent et m'inspirent!... Allons!

Même jour, quatre heures.

... Où es-tu, George?... où est ta main? tout m'échappe, — tout me manque : la terre sous mes pieds, — la lumière à mes yeux!... tout est flétri, perdu, englouti... Plus rien, — rien que le désert et le chaos. — Il faut être homme, mon ami; je veux l'être. Ce n'est pas le courage qui me fait défaut: c'est la présence d'esprit, l'ordre des idées... Je ne vois plus,... je ne sais plus!... Peut-être, en te contant ce dernier épisode d'une vie désormais terminée, retrouverai-je un peu de calme et de sang-froid.

J'avais pris pour l'aller rejoindre des sentiers de traverse, de sorte que j'ai pu l'apercevoir de loin sur le banc dont je t'ai parlé, avant qu'elle eût soupçonné mon approche. Elle tenait à la main une lettre ou un billet, je ne sais : je contitinuais ma marche, quand je l'ai vue porter à plusieurs reprises ce papier à ses lèvres, tandis qu'une pluie de larmes tombait de ses yeux. — Je me suis arrêté soudain : un tourbillon, un vertige, une tempête m'a passé dans le cerveau, et n'y a laissé que des ruines. — Tout était dit. Oui, cet instant ne m'a vrai-

ment rien laissé à apprendre. Les noms, les faits précis qui m'ont été livrés depuis n'ont rien ajouté à cette première impression, rapide, lucide et terrible comme la foudre. — Je suis resté là, dans l'ombre d'un massif, regardant toujours Suzanne, mais ne la voyant plus! j'avais devant les yeux une vapeur funèbre. Depuis ce moment, au reste, je suis obsédé d'une sensation singulière qui a toute la réalité d'un mal physique : il me semble que ma vue s'est obscurcie ou que le jour a pâli; enfin, tous les objets, le ciel même, m'apparaissent ternes, incolores et comme dépouillés.

Cependant, quand j'ai vu qu'elle avait replié et caché cette lettre, je me suis dirigé vers elle avec une contenance assez ferme; j'étais plutôt étourdi qu'agité; il faut la réflexion pour donner à de telles douleurs la plénitude de leur intensité. Je n'avais aucun parti pris; je marchais à l'encontre du fer, avec la folle stupeur de l'animal blessé à mort. — Suzanne n'a pas encore toutes les vertus de son sexe : son trouble à mon aspect, la trace encore brûlante de ses larmes, le tremblement de sa voix m'offraient le prétexte facile d'une explication directe et décisive. — Mais c'est une faiblesse commune que de reculer devant la certitude immédiate du malheur qu'on sent le plus inévitable. J'ai feint de n'avoir rien remarqué : je me suis extasié sur le temps, sur des chiffons. Suzanne s'est remise. — Pas un mot de la lettre. — J'ai voulu encore, avant de la quitter, épuiser toutes les suppositions où pouvait se cacher un reste d'espoir... « Il me semble, ai-je dit, que nous n'avons point reçu de nouvelles de votre grand-père depuis fort longtemps... Il n'est pas malade? — Non, Dieu merci! M. de Laubriand l'a vu, avant-hier, plus sémillant que jamais. — Bravo!...

Ah! je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire... J'ai toujours oublié de vous demander si vous n'aviez point laissé derrière vous, à Orléans ou à Paris, quelque amie tendrement aimée qu'il vous serait agréable de revoir? Il faudrait profiter de ce reste de saison et l'engager à s'établir ici pendant quelques semaines? — Je vous remercie bien, m'a-t-elle répondu en me regardant avec un peu de surprise, mais je n'ai d'autres amies que celles que vous me connaissez et que je vois tous les jours. » Je suis parti.

Comme je m'éloignais dans la direction du château, un bruit de pas à l'autre extrémité de l'allée m'a fait tout à coup retourner la tête. — J'ai reconnu M. Joseph Bailly. Je me suis arrêté. Lui, de son côté, a fait une pause d'étonnement. Suzanne s'était levée; elle se tenait immobile entre nous deux, pâle et muette comme la statue de l'Épouvante. — M. Bailly arrivait par cette issue secrète du parc que j'ai eu l'attention de lui indiquer moi-même. Je ne devais pas moins à un homme qui pousse la politesse jusqu'à annoncer ses visites par écrit, afin de ne déranger personne. — Je suis presque toujours absent du château à cette heure de la journée. — George, le sang m'aveugle quand je songe à l'opinion que ce misérable a dû prendre de moi en me voyant continuer brusquement mon chemin et lui quitter la place. — Mais que m'importe? Je ne puis croire que les circonstances étranges de mon union avec cette femme ne m'imposent ici que le devoir trivial de tout autre mari trompé et ridicule. Je veux demander du moins à ma pensée plus recueillie s'il n'existe pas, dans une région supérieure au préjugé, quelque refuge moins vulgaire pour mon honneur... Quiconque donnerait à ce beau trait de patience une

autre interprétation s'abuserait stupidement, et voilà tout.

En approchant du château, j'ai entendu des éclats de voix dans le vestibule : c'était Lhermite qui se querellait avec la vieille Jeannette. Leur altercation semblait très-animée. Le nom de M. Bailly a frappé mon oreille. — On s'est tu en m'apercevant. — Un instant plus tard, je ne sais quel détail de service a conduit Lhermite chez moi. Je lui ai durement reproché sa mésintelligence habituelle avec Jeannette. Il a voulu se justifier, et, dans l'effusion de sa mauvaise humeur, sans aucune question de ma part, il m'a tout révélé, — tout, depuis leur première rencontre à l'église, il y a deux mois, jusqu'à leurs rendez-vous quotidiens dans l'allée où le hasard me les a fait surprendre aujourd'hui. C'est une duègne abominable qui les sert : elle reçoit et transmet leurs lettres par l'intermédiaire d'un agent inconnu. — Il y a trois semaines environ, une de ces lettres arriva fort imprudemment par la poste. Lhermite me l'apportait avec mon courrier. Jeannette, toujours aux aguets, arrête ce garçon ; et, comme il s'obstinait, par un pur instinct de la haine qu'il a pour elle, à ne point se dessaisir de cette lettre, elle la paya dix louis. — Le comte Frédéric d'A... avait esquissé, il y a quelque temps, sur une page d'album, le portrait de Suzanne. Lhermite l'a trouvé au pied de cette clôture que M. Bailly franchit plusieurs fois chaque jour pour entrer dans le parc. Il me l'a remis. Il est enveloppé dans une adresse au nom de ce jeune homme.

Je t'épargne d'autres incidents tout aussi clairs. Au reste, ceci ne m'a rien appris. Aussitôt le bandeau tombé de mes yeux, j'avais tout vu, tout classé, tout résumé d'un seul regard. C'est ce qui arrive toujours. Lhermite ne pouvait rester une heure

de plus dans ma maison : je l'ai congédié en lui dorant mon ingratitude avec assez de précaution pour être assuré de son silence.

Maintenant, George, que faire?... Si leur amour s'est jusqu'à présent, comme je le crois, renfermé dans les bornes de l'idylle, tant mieux pour leur repos! Quant à moi, je n'ai pas la sottise puérile et basse de mesurer mon injure et ma ruine au degré matériel de leur faute. — Cela est irréparable. Je n'ai plus que la suprême sollicitude du gladiateur, — tomber avec dignité; — mais, encore une fois, il faut que j'y pense.

On m'appelle... C'est la voix triomphante de Laubriand. Que Dieu le bénisse! Il dîne ici avec tous les siens, et nous avons du monde le soir. — Je vais les rejoindre. Il faut être homme, te dis-je. — On ne plaint pas assez les comédiens. Au revoir.

Minuit.

Enfin! — quelle soirée! — quel siècle! — quel combat! — George, jamais je n'avais été de si belle humeur. Une seule crainte me troublait, c'était que mon rire ne s'éternisât sur mes lèvres et ne tournât à la contraction de la folie. — Suzanne s'y est trompée; j'ai vu l'inquiétude méditative de son front se dissiper peu à peu. Elle s'est bientôt figuré qu'elle avait pris l'alarme étourdiment, et que la scène du parc n'avait pas laissé de traces sérieuses dans mon esprit. — Vers dix heures, M. Jules Bailly est entré dans le salon. Il me semble que, si elle m'eût regardé à ce moment, aucune illusion ne lui fût restée; mais elle ne regardait que lui. Par bonheur, il

n'est pas venu, selon sa coutume, me tendre la main; car toute patience eût fini là.

J'étais, suivant l'usage des maris, à une table de whist; j'avais en face de moi une glace dans laquelle je suivais tous leurs mouvements. Il se tenait debout contre le piano; Suzanne, après des marches et des contre-marches affairées qui témoignaient une agitation fébrile, s'est arrêtée devant lui subitement : elle a jeté sur moi un regard rapide, puis elle lui a adressé à demi-voix quelques paroles en lui touchant le bras du bout de son gant. C'était une prière ou un ordre. Il a tressailli et ses yeux se sont dirigés de mon côté. En même temps, j'ai cru démêler, sous la pâleur singulière de ses traits, un sentiment, — je ne puis dire d'effroi, mais d'indécision au moins et de révolte douloureuse. — Là-dessus, ils se sont quittés. — M. Bailly a rôdé quelques instants autour de la table où j'étais assis, comme s'il eût cherché l'occasion de me parler. — Sans doute elle lui avait recommandé des allures plus politiques vis-à-vis de moi; mais, la résolution lui manquant probablement, il est tout à coup sorti du salon. — A l'heure où je t'écris, tout le monde s'est retiré.

George, n'admires-tu pas la naïveté vraiment fatale de mon long aveuglement? J'avais vécu, j'avais vu le monde, j'étais encore plein des enseignements que j'y avais reçus ou donnés... Tant d'exemples si récents ne devaient-ils pas me rendre suspect mon propre entraînement vers ce jeune homme? Mais non!... la dérision de ma destinée a voulu me poser, dans mon rôle de mari, comme un modèle de servile attachement à la pure tradition classique. — Le seul homme, en effet, dont il fût raisonnable de me défier, le seul que son air, son esprit,

son humeur dussent me faire justement appréhender, c'est lui que je choisis pour ami, lui que j'amène par la main dans l'intimité de mon foyer, lui que je me complais à élever, à rehausser, à poétiser dans l'esprit de cette jeune femme!... Quand je repasse dans ma pensée tous les soins ingénieux que j'ai apportés à construire l'édifice de ma honte,... ce rire infernal me reprend!

... Je suis troublé bien profondément, George. Cette contrainte horrible a fini par amasser dans mon cœur des flots de colère qui m'effrayent... J'ai peur que la direction de ma volonté ne m'échappe... Cette malheureuse né sait pas dans quel jeu dangereux elle s'est engagée... Si elle pouvait lire une seule minute... Il faut que je sorte d'ici, que je respire un autre air. Dans l'état où je suis, un crime est accompli avant d'être médité. . . . .

La fraîcheur de la nuit, — la fatigue m'ont calmé. J'ai repris possession de moi-même. — George, je suis le seul coupable. La loi de Dieu n'est pas imprévoyante, grossière et superficielle comme notre pauvre loi écrite. Elle pénètre à la source des méfaits; elle atteint le désordre moral jusque dans les replis de notre âme; elle cache au fond de nos actions un germe de justice qui se développe sourdement avec une logique infaillible. Le jour où j'ai prétendu étouffer sous mes cendres un cœur palpitant de jeunesse, enchaîner la mort à la vie, — j'ai commis un de ces crimes qui échappent à l'imperfection de nos codes humains et dont Dieu s'est réservé la juridiction mystérieuse. — Ce jour-là, j'ai semé la tempête qui m'emporte aujourd'hui.

Qui sait les luttes et les souffrances qu'ils ont endurés l'un

et l'autre avant de s'abandonner au penchant de leur âme! Je t'ai dit qu'il te ressemblait. Cela est vrai... et n'ai-je pas pensé souvent que tu aurais été digne d'elle?... Sois sûr qu'elle ne t'eût pas trompé.

Le moindre souffle de passion devait jeter bas un arbre sans racines et rompre les liens d'une convention factice. De quoi les punir? de quoi me venger?... sur quel principe de saine morale et d'honneur véritable pourrais-je appuyer ma vengeance? Le droit que me donne la lettre immobile de la loi n'est-il pas démenti, aboli par la voix mieux éclairée de ma conscience?

Ma détermination est arrêtée ; je partirai, je les laisserai. — Je voudrais leur cacher mes traces à jamais. — Je vais combiner cela pour le mieux. — Oui, je voudrais emporter leur remords avec le mien.

Le devoir que je m'impose ici, George, est, je le sens, bien au-dessus du courage banal que l'opinion du monde me commanderait... Va, mon ami, le ricanement public est bien le dernier de mes soucis! Ne t'en préoccupe pas plus que moi, je te prie.

George, tu sais que je l'aimais, que peut-être elle m'avait élevé jusqu'à elle; mais comment eût-elle pu se croire capable de ce miracle?... Elle ignorera toujours qu'elle l'eût fait. — Je vais partir, j'irai traîner au bout du monde ce qui me reste de jours; mais quel fardeau que la pensée! Si Dieu m'eût daigné montrer autant de bonté que de justice, il ne m'aurait pas laissé survivre à ce coup.

Si j'étais là, près de sa mère, dans le même asile paisible, peut-être y viendrait-elle, par une nuit semblable à celle qui

a ravi trop longtemps mon souvenir,... peut-être y viendrait-elle répandre quelques larmes de regret sur une vie qu'elle a mal connue,... sur un cœur qu'elle a brisé!... Pourquoi faut-il qu'un crime seul puisse m'ouvrir ce refuge, — m'acheter ce repos! — Un crime!... — Serait-ce donc un crime si grand que de mourir à propos, après avoir vécu sans raison?...

Ne songe pas à ces folies, à ces faiblesses; excuse-les. S'il est vrai que la nuit porte conseil, je te le dirai demain. — Adieu, George; adieu, mon ami. — Adieu, mon George.

Dans l'appartement de M. d'Athol, le lendemain.

Il est près de minuit. Raoul, pâle, la tête nue, rentre chez lui à pas précipités. Il laisse les portes ouvertes, et jette un regard de temps à autre du côté de l'escalier qu'on aperçoit au fond. Il s'assied devant son bureau et écrit rapidement ces lignes :

« J'aurais dû partir hier; il n'est plus temps. Voici ce qui arrive. — La journée, encombrée de visites, avait été indifférente. — A peine retiré chez moi, il y a dix minutes, j'ai entendu, par la fenêtre entr'ouverte de mon antichambre, un bruit de pas sur le sable du jardin; je me suis penché avec précaution, et j'ai vu M. Bailly traverser l'allée sous la conduite de Jeannette. La nuit est si claire, que je l'aurais reconnu, ne l'eussé-je vu qu'une fois auparavant. J'ai distingué chacun de ses traits, chaque détail de son vêtement. La vieille lui a indiqué la porte de l'escalier de service qui mène à la chambre de Suzanne. Il est entré, et elle s'est retirée. —

Je suis descendu aussitôt; j'ai fermé cette porte. Il ne peut plus sortir sans que je le voie, sans que je lui parle. Au reste, je vais aller le trouver. — Il faut que je le rencontre face à face... Ils m'ont poussé à bout, George!... il n'y a plus ni conscience ni générosité qui tiennent... Ceci dépasse les forces d'un homme.

» On te remettra ce mot, quoi qu'il arrive. La clef que je renferme sous ce pli ouvre le tiroir de mon bureau. Je te prie d'exécuter les instructions que tu trouveras scellées de mon cachet. — Je te recommande mon souvenir, mon ami... »

M. d'Athol ferme cette lettre et y met l'adresse; puis il prend sur une console une boîte de pistolets, et se dirige rapidement vers l'escalier.

Dans la chambre de Suzanne.

RAOUL, SUZANNE, puis GEORGE.

Raoul entre brusquement; ses yeux se portent aussitôt sur les rideaux de la fenêtre du fond, qui viennent de retomber flottants et agités. Suzanne, debout, dans une attitude inquiète, les traits émus, le regarde et s'incline légèrement.

RAOUL.

M'attendiez-vous?

SUZANNE, avec contrainte.

Non;... pourquoi?... que signifie cela?... Ce n'est point votre usage... de manquer d'égards envers une femme.

RAOUL.

Oh! ne craignez rien pour vous.

SUZANNE.

Je n'ai rien à craindre.

RAOUL.

En êtes-vous certaine?

SUZANNE.

Vous me le dites. — J'ai de vous, d'ailleurs, une parole plus réfléchie, plus solennelle, et qui seule me rassure.

RAOUL.

Je vous ai promis votre liberté... et mon indifférence... Est-ce de cette promesse que vous parlez? Êtes-vous sûre de n'en avoir pas oublié les conditions?

SUZANNE.

Je ne le crois pas.

RAOUL, amèrement.

Suzanne! vous avez tout oublié, et jusqu'à votre franchise : c'est une vertu cependant, croyez-moi, qui sied même sur la ruine de toutes les autres.

SUZANNE.

Que voulez-vous dire?... quelle espèce de franchise exigiez-vous donc? Devais-je vous imposer mes confidences?... Si vous m'aviez interrogée, Raoul, vous m'auriez trouvée, je vous le jure, aussi franche que je l'aie été jamais.

RAOUL.

Si je vous avais interrogée?... Et maintenant, — à cette heure même, — oseriez-vous me répondre?

SUZANNE.

Oui, Raoul

RAOUL.

Vous l'oseriez?... Eh bien, — dites, — ces rêves, ces illusions que vous me reprochiez si fort de ne plus partager, en avez-vous approfondi la valeur? Ces émotions, que vous envisagiez d'un œil si prévenu, ont-elles égalé votre attente?... Les estimez-vous toujours au même prix?

SUZANNE, d'une voix basse et frémissante.

Oui, toujours!... Laissez-moi parler, Raoul;... ne repoussez pas ma franchise, — après l'avoir provoquée... Oui,... j'ai parcouru pas à pas ce chemin de mes songes, ce chemin de jeunesse où vous aviez refusé de me guider... J'y ai rencontré toutes les douces réalités des fantômes que vous aviez combattus... Si je m'étais trompée, c'était donc par trop de défiance de la bonté du ciel! Tout ce qu'il peut verser d'ivresse dans une larme, — je ne l'avais pas même pressenti! Oui, j'ai connu les angoisses mortelles, et les espérances infinies, et les courts instants qui laissent de si longs souvenirs... J'ai aimé enfin,... j'ai été aimée, et j'ai béni Dieu!

RAOUL.

Je vous ai écoutée... Votre excuse est dans l'égarement de votre esprit et de votre langage. Il suffit. Vous avez enfin le roman que vous cherchiez... Il vous satisfait. C'est bien; — mais, dites-moi, en avez-vous prévu le dénoûment?

SUZANNE.

Le dénoûment?... Je... je ne sais... (Elle tire de son sein la petite clef d'or et la présente à Raoul en hésitant. Raoul fait un geste de stupeur, et demeure les yeux fixés sur ceux de la jeune femme, qui reprend en souriant.) Vous doutez?... Ce roman,... il est écrit... Voulez-vous le relire? (Elle lui montre un paquet de lettres ouvertes sur une table.)

RAOUL.

Qu'est cela?... Mes lettres... (Il les saisit convulsivement.) Mes lettres à George!... Mais qu'y a-t-il donc?... au nom du ciel, parlez! ne me laissez pas ainsi!

SUZANNE.

Celui à qui vous les adressiez me les renvoyait aussitôt reçues. Est-ce qu'il a eu tort, Raoul? Il vous a trahi, cela est vrai;... mais j'ai été bien heureuse!... J'écrivais des réponses à chacune de ces lettres, espérant qu'un jour peut-être... — Elles sont là!

RAOUL. Il écoute Suzanne sans paraître l'entendre. Il est agité et tremblant. Tout à coup il se dirige violemment vers la fenêtre.

Mais ce qu'ont vu mes yeux enfin! mais ce traître qui est là!

GEORGE, soulevant le rideau et s'avançant.

Il n'y a là qu'un ami.

RAOUL.

Toi!... c'est toi!... O Dieu! Dieu de bonté! c'est George!

GEORGE, souriant.

Oui, c'est bien moi,... sois tranquille! — Ta dernière lettre

m'a effrayé. Je suis venu moi-même, craignant les lenteurs de la poste... Tu m'as pris pour M. Bailly, n'est-ce pas ?... Un seul mot sur lui. Raoul... ou plutôt (A Suzanne.), daignez répéter à Raoul, madame, ces paroles mystérieuses que vous disiez hier soir à M. Bailly, dans votre salon. — Cela suffira.

SUZANNE, avec empressement.

Je lui ai dit : « Monsieur, tant que j'ai été seule à entrevoir votre folie et à en souffrir, je me suis résignée ; mais, aujourd'hui qu'elle trouble un repos plus précieux que le mien, je vous prie de vous retirer... » — Raoul, de grâce, parlez-moi !... dites que vous me croyez. (Raoul est accoudé sur la cheminée, le visage vers la glace, mais abaissé dans ses mains. Il ne répond pas. Suzanne reprend à demi-voix, et d'un ton douloureux, en s'adressant à George.) Monsieur George,... il ne me pardonnera jamais !... j'ai trop offensé sa fierté,... il va me haïr maintenant !...

GEORGE. Il s'approche de Raoul et se penche comme pour lui parler. Tout à coup il lui écarte les deux mains avec brusquerie; et, le forçant à retourner vers Suzanne son visage inondé de larmes, il dit.

Tourne-toi !... je veux qu'elle te voie comme cela !

SUZANNE.

Il m'aime !

RAOUL, l'attirant sur sa poitrine.

Ange !

FIN.









